ROCK & FOLK

JACK WHITE
TACLE LA CONCURRENCE

ROCK & FOOT
Sexe, drogue & ballon rond

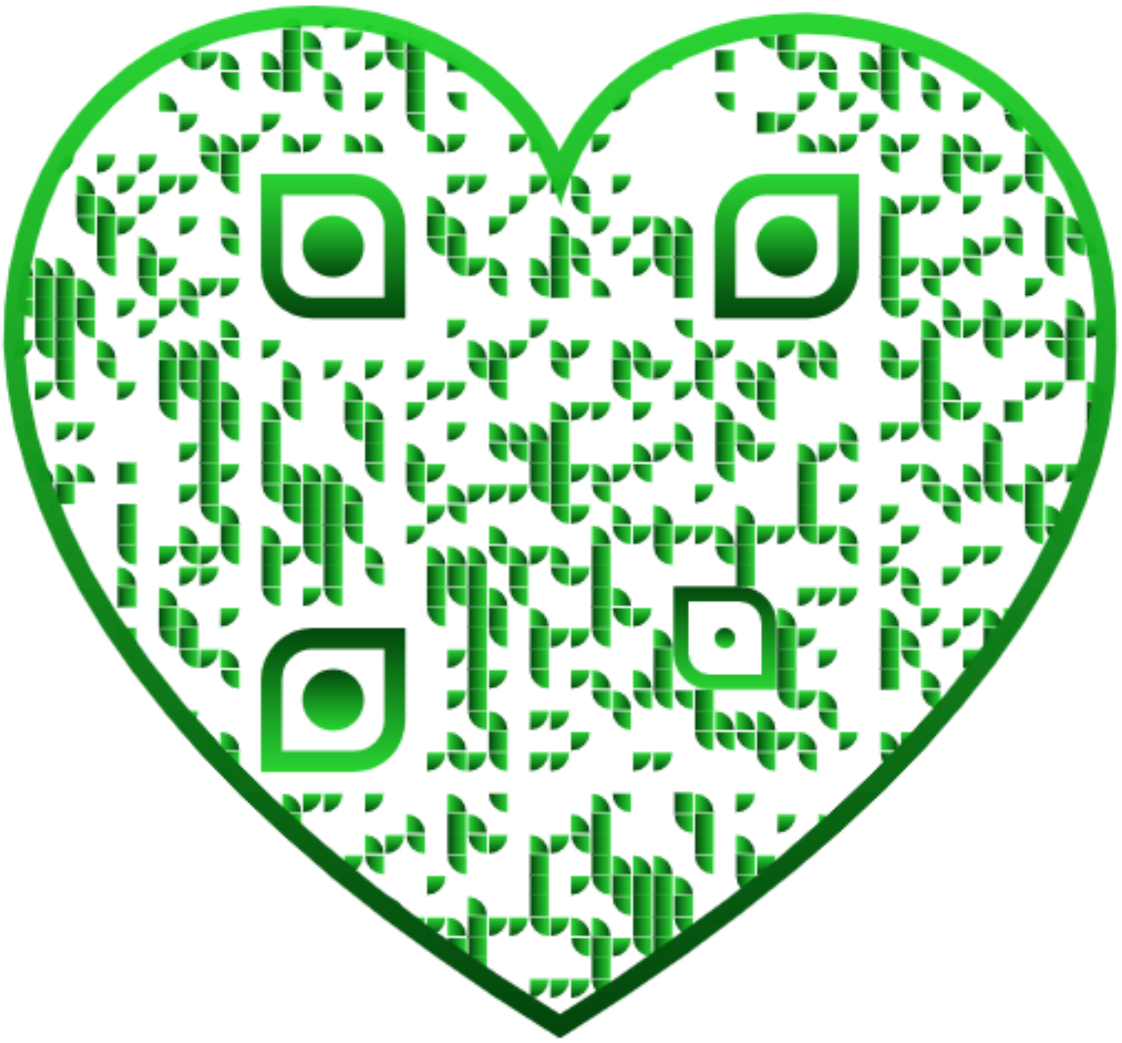
LES BEATLES VANDALISÉS ?
Entretien avec Geoff Emerick, leur ingénieur

Mes disques à moi Nick Hornby

JUILLET 2010

L 19766 - 515 S - F: 6,10 € - RD

Editions Larivière



La bière Kronenbourg est servie directement à 3°C dans les bars et les pubs avec la technologie Super Fresh.* en direct.

"Notre qualité PRESSION en LIVE*"

Parole de Brasseur

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTE. A CONSOMMER AVEC MODERATION.

Thierry Guitard

eDito

Foot et foutre

Ce mois-ci Rock&Folk se pare de vert pour témoigner des liaisons hautement improbables entre rock et foot. Basile Farkas et Vincent Tannières nous ont concocté un cahier dédié aux rockers footballeurs.

Inutile de vous le préciser : pareille affaire publiée dans ces pages en 1970 aurait provoqué l'arrêt du journal. A l'époque, rock et foot ne faisaient pas encore bon ménage et le stade était l'endroit où des dictateurs façon Pinochet convoquaient les opposants à leur régime.

Ce mois-ci, Indochine joue au Stade de France.

Au même moment, NTM prend d'assaut le Parc des Princes.

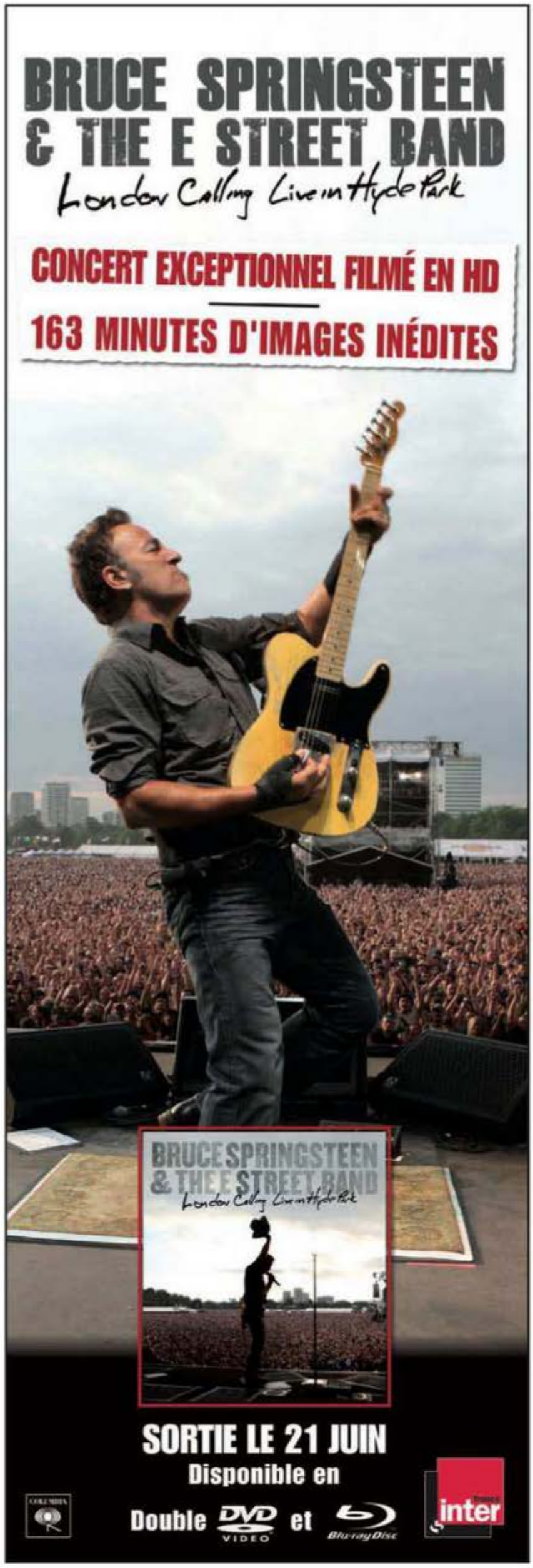
On pourrait donc l'écrire et le croire : rockers, footballeurs, même destin ? A ceci près que jamais, nulle part, on n'a entendu parler de rockers emberlificotés dans des scandales avec des prostituées. Dans le rock, pas besoin de fille de joie, les groupies sont là. Les groupies sont des filles à connaître, admiratrices qui ne tarifent pas l'échange sexuel, jamais, ne confondons pas ! Enorme différence qui dit absolument tout ce qu'il y a à savoir sur deux mondes, deux systèmes, deux philosophies.

Ce succès de NTM et Indochine ne doit pas occulter la gravité de la crise que subit actuellement le disque. Récemment, le numéro un des singles français se vendait à 4500 exemplaires en une semaine, un chiffre à se demander pourquoi sortir encore des disques.

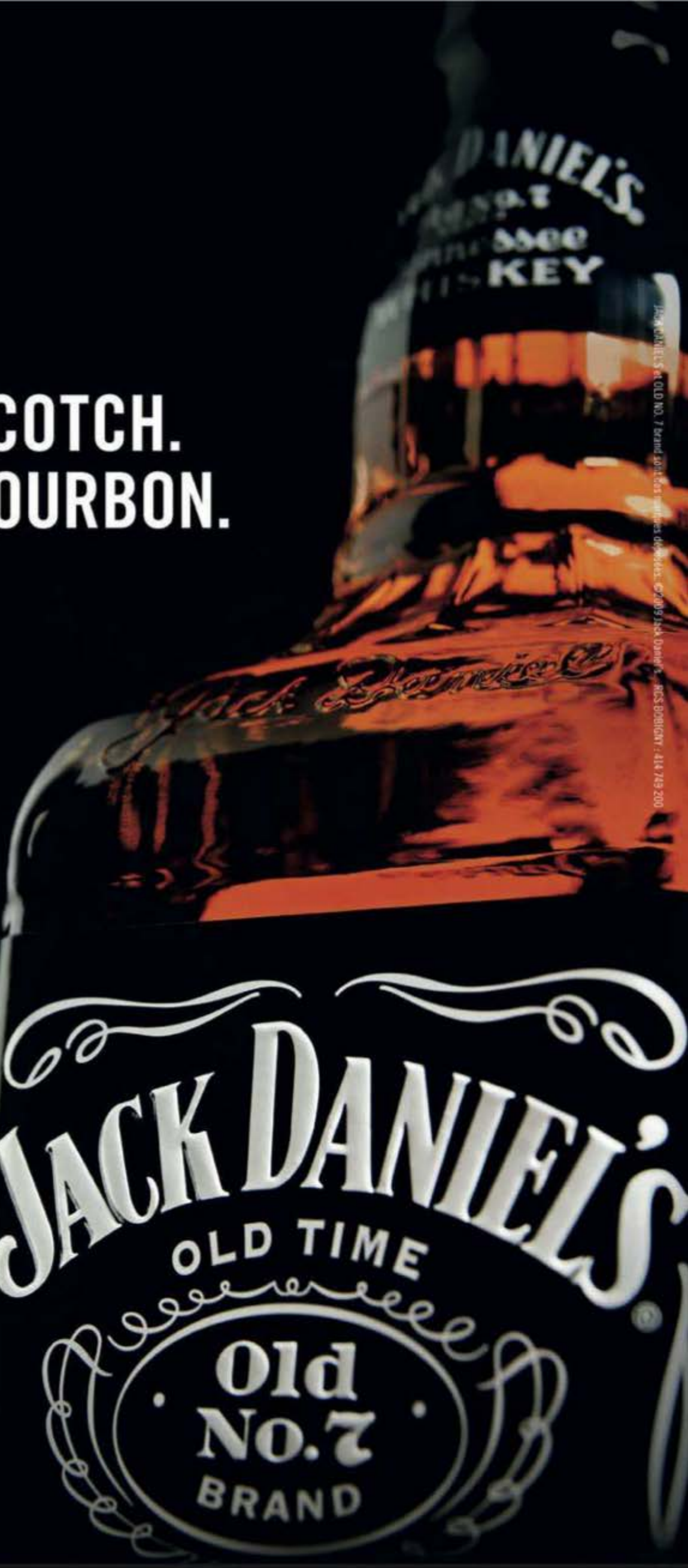
Dans le même temps, Billboard publiait une première évaluation du nombre de victimes de la crise du disque : sur la planète Terre, ce sont plus de 180 000 individus qui ont perdu leur boulot et ont été remerciés, virés, mis à la retraite prématurée. Ça en fait des usines qui ferment (et des filles qui rejoignent le trottoir).

Et pourtant personne ne commente ce chiffre incroyable, nulle part. Tirez-en les conclusions que vous voulez (sur la route des stades).

PHILIPPE MANŒUVRE



IT'S NOT SCOTCH.
IT'S NOT BOURBON.
IT'S JACK.*



*Ce n'est ni un scotch, ni un bourbon, c'est du Jack.

Chaque goutte est filtrée sur 3 mètres de charbon de bois d'érable. C'est ce qui fait de Jack un Tennessee Whiskey.

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ, À CONSOMMER AVEC MODÉRATION.

SOMMAIRE 515

Parution le 20 de chaque mois

MES DISQUES A MOI

Basile Farkas & Philippe Manœuvre NICK HORNBY 18

NECROLOGIE

Jonathan Witt RONNIE JAMES DIO 24

ABSOLUTELY LIVE

Jérôme Soligny AIR + HOT RATS 26

Olivier Cachin JOY DIVISION 28

TETE D'AFFICHE

Jean-Vic Chapus KAREN ELSON 30

Morgan Le Bervet THE DEFTONES 32

EN VEDETTE

Nicolas Ungemuth PAUL WELLER 34

Pierre Perrone AEROSMITH 38

Joseph Achoury Klejman OZZY OSBOURNE 42

Basile Farkas DAMON ALBARN 46

Eric Delsart THE DEAD WEATHER 50

DOSSIER

FOOTBALL & ROCK'N'ROLL 56

EN COUVERTURE

Philippe Manœuvre GEOFF EMERICK 66

LA VIE EN ROCK

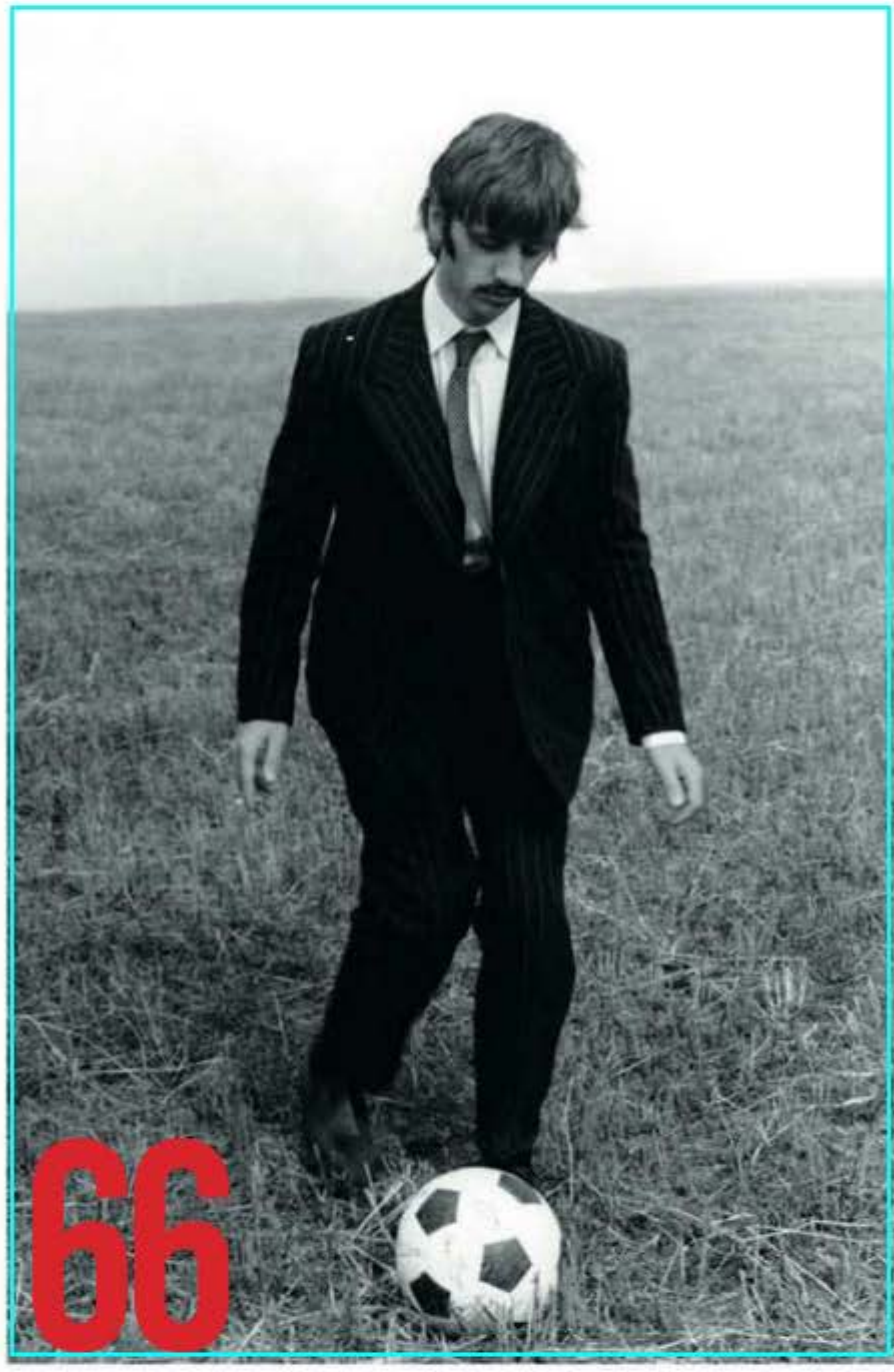
Patrick Eudeline INDOCHINE 74

Ce numéro contient un CD Sampler n°31, et les programmes savoir déposés sur la totalité des abonnés Francofolies, Solidays, Dour et Defetantes.

PHOTOS COUVERTURE :
DAVID REDFERN/ REDFERNS/ GETTY IMAGES
Graphisme couverture : FRANK LORIOU

56

ROCK & FOOT



66

LES BEATLES VANDALISÉS ?

RUBRIQUES EDITO 03 COURRIER 06 TELEGRAMMES 12 DISQUE DU MOIS 79 DISQUES 80 REEDITIONS 88 HIGHWAY 666 REVISITED 92 IMPORTS 94
LA DISCOTHEQUE IDEALE 97 QUALITE FRANCE 98 BEANO BLUES 100 ERUDIT ROCK 102 FILM DU MOIS 104 CINEMA 106 DVD CINEMA 108 DVD MUSIQUE 110
CULTES DES OBJETS 112 VIDEO GAMES 114 BANDE DESSINEE 116 LIVRES 118 LIVE 120 AGENDA 122 PETITES ANNONCES 128 CHARTS 129 DOCTOR Z 130

Editions Lariviere **Rock&Folk** Espace Clichy - Immeuble Agena 12 rue Mozart 92587 Clichy Cedex – Tél : 01 41 40 32 99 – Fax : 01 41 40 35 15 – e-mail : rock&folk@editions-lariviere.fr
Président-Directeur Général Patrick Casasnovas **Editeur** Philippe Budillon

OJD PRESSE PAYANTE 2006

Rédacteur en Chef Philippe Manœuvre (32 99) **Chef des Infos** Yasmine Aoudi (32 94) **Rédacteur** Basile Farkas (01 47 56 54 35) **Secrétaire de Rédaction** Vincent Palmer (32 96) **Directeur Artistique** Vincent Tannières (32 95) **Secrétariat** Matthieu Vatin (32 99) **Conseiller de la Rédaction** Jérôme Soligny **PUBLICITE : Directeur Commercial** Alain Figari (34 82) **Directeur de Publicité** Thierry Solal (33 00) **Assistante** Laetitia Lallemand (33 00) **PETITES ANNONCES : Annonces Classées** Laetitia Lallemand (33 00) - laetitia-lallemand@editions-lariviere.fr **PHOTOGRAVURE Responsable :** Béatrice Ladurelle (31 57) **Scannéristes :** Daniel Lesven, Nathalie Morales **VENTES (Réservé aux diffuseurs et dépositaire) :** Laeticia Alzieu (56 95) **PROMOTION ABONNEMENTS :** Carole Ridereau (33 48) **ABONNEMENT** : France 1 an-12 numéros : 54,25 € – UE et Suisse 1 an-12 numéros : 72 € – Autres pays et envoi par avion : nous contacter au (33) 01 47 56 54 00 ou sur : abo@editions-lariviere.fr **VENTE PAR CORRESPONDANCE : Accueil clients** 01 47 56 54 00 Commande par Carte Bancaire ou sur www.rocknfolk.fr **COMPTABILITE** (32 37) Fax : 01 41 40 32 58 **Directeur de la Publication et Responsable de la Redaction :** Patrick Casasnovas **IMPRESSION :** Imprimerie de Compiègne Zac de Mercières 60205 Compiègne Cedex. **DIFFUSION :** MLP – Rock&Folk est une publication des Editions Larivière, SAS au capital de 3 200 000 euros. **Dépôt légal :** 3e trimestre 2010. Printed in France/ Imprimé en France. **Commission paritaire** n° 0510 K 86723 **ISSN** n° 0750-7852 **Numéro de TVA Intracommunautaire :** FR 96572 071 884 CCP 11 5915A Paris RCS Nanterre B 572 071 884 – **Administration :** 12, rue Mozart 92587 Clichy Cedex – Tél 01 41 40 32 32 Fax : 01 41 40 32 50.
LES MANUSCRITS ET DOCUMENTS NON INSERES NE SONT PAS RENDUS.

www.rocknfolk.com

Depuis le N° 425 de janvier 2003, Rock&Folk insère un MONSTER-CD, compilation de titres sélectionnés par la rédaction, et ce chaque trimestre, soit dans les numéros à paraître les 15 mars, 15 juin, 15 septembre et 15 décembre

Courrier

Ecrivez à Rock&Folk,
12 rue Mozart
92587 Clichy cedex
ou par courriel à
rock&folk@editions-lariviere.fr

Chaque publié reçoit un CD...
Illustrations Thierry Guitard

Mort subite

Ce dimanche matin, un grave accident a eu lieu dans le tunnel Madou à Bruxelles. Une voiture s'est violemment encastrée contre un poteau. Nous savions ce matin que le conducteur avait perdu le contrôle de sa voiture et qu'il était décédé sur le coup. Cet après-midi, nous avons appris qu'il s'agissait du batteur du groupe de rock, Girls In Hawaii. Denis Wielemans était âgé de 28 ans. Le jeune homme était le batteur de ce groupe qui s'illustre en Belgique et à l'étranger depuis sept ans. La formation avait été lancée notamment par Antoine Wielemans, le frère de Denis. Les causes de son accident de voiture ne sont pas encore connues.

ALAN MAHIEU ***(courriel)***

Cultivateur de champis

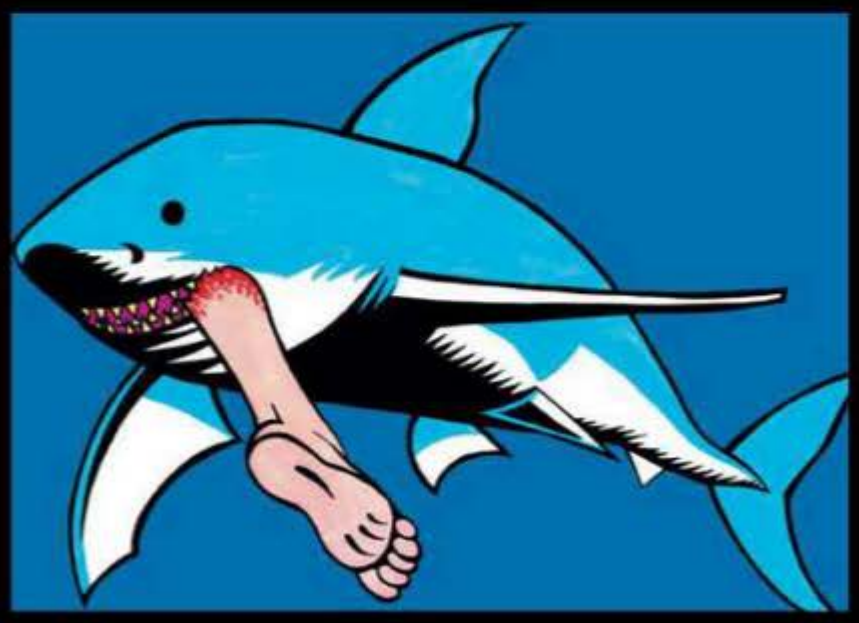
Etre rock en 2010 c'est, à 55 ans, se passer Leaf Hound en boucle le cul dans le canapé, plutôt que de le bouger pour aller à un festival de blues parce que le vent est au nord.

JACQUES D. ***(courriel)***

Baise pieds

Courtney Love déclare avoir marre de ces requins qui lui baisent les pieds (certainement au sens figuré). Cela dit, au sens propre, la perspective n'est pas forcément déplaisante. Ce pourrait presque être ça aussi être rock en 2010. Baiser les pieds de Courtney Love.

ZIX ***(courriel)***



Attitude

Dire que l'on abhorre le rock dans un magazine de rock, n'est-ce pas une attitude on ne peut plus rock'n'roll ? Chapeau Mr Nabe !

PAUL ***(courriel)***

Haut et fort

BRMC ou vive le Rock'n'Roll ! Je le dis haut et fort, Black Rebel Motorcycle Club est le meilleur groupe de rock du monde. Les chanceux (dont mon pote Romain et moi-même) qui étaient au Bataclan le 12 mai dernier ont pu voir la quintessence du Rock'n'Roll. Plein les feuilles et plein les yeux. Pas grand-chose à ajouter si ce n'est que j'adore Peter Hayes et que ces gars (oui, oui, Leah Shapiro est un mec ! en tout cas, *"What a fucking girl"* !) ont une classe folle. Cette classe mondiale qui amène Hayes et son pote Turner à poursuivre leur concert dans la rue, un grand moment... Finalement, Paris vaut le déplacement quand il s'y passe ces moments rares. Et dire que certains se contentent de MGMT...

BRUNO MAUVAIS ***(courriel)***

Mal o ya

Quand un plumitif signant Géant Vert fait dire (dans le dernier numéro de Rock&Folk) à Camille Bazbaz des insanités sur Danyel Waro, on se dit que, c'est bien vrai, la presse est en danger de mort. Car si Bazbaz est un artiste déjanté, je suis sûr que Danyel Waro est pour lui l'artiste hors pair qui fait résonner le maloya réunionnais comme nul autre et pas celui que Géant Ignare décrit. Juste une petite citation de Richard Robert dans les Inrockuptibles pour préciser qui est Danyel Waro : *"La rage abrupte, la tranchante sagesse de ses textes se marient dans une forme de transe qui n'est pas vécue comme une fuite, une perte contrôlée volontaire de l'esprit et des sens mais, au contraire, comme la recherche d'une clairvoyance supérieure, unissant dans un même élan la pensée, la parole et le geste."*

PHILIPPE CONRATH
(PRODUCTEUR ET COMPLICE DE DANYEL WARO DEPUIS 17 ANS)

Cher Rock&Folk

Je sais que ne publierez pas ma lettre, mais je vous écris quand même. Au cas où vous ne seriez pas au courant, il y a une véritable révolution en cours. Nous sommes de plus en plus nombreux à publier notre musique gratuitement sur Internet, hors des canaux traditionnels du show-business, que ce soit indépendamment ou par l'intermédiaire d'un netlabel. Les médias traditionnels occultent complètement la scène de la musique gratuite, probablement pour ne pas froisser leurs annonceurs de l'industrie du disque. Seuls les blogs de passionnés parlent de nous. La plupart des gens ne sont pas intéressés par de la musique dont ne parlent pas les grands médias, donc pour la plupart d'entre nous, notre audience est confidentielle. Nous continuons néanmoins, persuadés que la posture consistant à rendre notre musique disponible gratuitement est profondément respectable. Parfois, je me prends à rêver. Je me dis que Rock&Folk pourrait facilement inverser cette tendance, en consacrant un quart de page, voire un hors-série de temps en temps aux albums disponibles gratuitement en ligne. Beaucoup méritent vraiment d'être découverts, même si les artistes de la scène gratuite n'ont pas l'aura de légende des stars du rock que nous aimons tous. Mais si le destin nous condamne à continuer d'œuvrer dans l'ombre, ainsi soit-il. Tant pis si nous ne touchons pas un large public, il reste la satisfaction de savoir que nous partageons notre musique, sans rien demander en retour. De plus en plus de monde parmi les fans de musique commencent à s'intéresser à notre démarche et à nous soutenir, même si l'ordre établi du rock (que ce soit magazines, radios, assos, etc) est complètement indifférent à ce que nous faisons. Voilà, merci de m'avoir lu.

NICOLAS CHARTOIRE
(MUSICIEN, CO-FONDATEUR DE ZC VIRTUAL NETLABEL)

Réponse : Nous sommes au courant, il existe 40 millions de Myspace et il faudrait embaucher 10 000 journalistes pour les étudier tous. Désolé...

Médiator amphibie

Etre rock en 2010, c'est chanter sous la douche... avec sa guitare.

JEAN-FRANCOIS BREVINION *(courriel)*

Boycott

Etre rock en 2010, c'est ne pas être inscrit sur Facebook.

REMI BUYSE *(courriel)*

Réponse : Ça pourrait être ça aussi.

Khâgneuse

Etre rock en 2010, c'est répondre *"journaliste chez Rock&Folk"* lorsque vos profs d'Hypokhâgne vous demandent quels sont vos projets professionnels (mon CV vous parviendra sous peu, Mr Manœuvre).

AMELIE LOPES – 42000 Saint-Etienne

Grave du string

Ce matin dans un grand élan de folie, voire de masochisme, je décide de regarder dans l'iPod de ma toute teenager de sœur, histoire de voir ce que la société ultra commerciale du disque nous a encore pondu comme starlette over-bodybuildé au silicone et autres dérivatifs. Jusque-là rien de nouveau, on sillonne entre Shakira et Tokio Hotel, et soudain apparaît un groupe que je ne connaissais pas : Joy Division (je demande aux personnes qui ont loupé leur rasade de bière ou oublier une respiration en voyant mon ignorance de se reprendre, je ne suis qu'un humble néophyte de 20 ans). Et là, c'est comme si une Stratocaster me tombait sur la gueule : *What the Hell ?!* Ça déchire grave du string, ce groupe ! Et alors, me direz-vous, mais où veut-il en venir, le bonhomme ? Je voulais simplement dire que le téléchargement intensif et la boulimie musicale des jeunes de nos jours a quand même du bon puisque quasiment chaque jour, on tombe sur une découverte, un groupe, auxquels sans Internet et le téléchargement, on n'aurait jamais eu accès. A bon entendeur, salut.

THOMAS VIAL *(courriel)*

Hey ! madame Universal

J'ai acheté "Exile On Main St" à sa sortie en 1972. Ayant un peu avancé dans la vie, je me paie en 1994 le même "Exile..." mais en version *remastered*. Allez, Madame Universal, avec la crise, mon porte-monnaie est, lui, tout sauf *remastered* ! Pouvez bien me le faire gratuit cette fois, je crois que je ne pourrai pas me le payer.

ALAIN – 44510 Le Pouliguen

RIP chaman

Piero est mort, bordel. Vous savez quoi ? Vous allez tous pouvoir vous faire mettre, maintenant. Quel monde de merde !

ENRICO FRAPPINI *(courriel)*

Naaan, je rigole

Non seulement Michael Jackson n'est pas mort mais en plus il s'est fait pousser les seins ? Ah non... C'est Courtney ! Elle ne ressemble plus à rien, la pauvre...

FLORIAN – 60000 Beauvais

Archive

Patrick Eudeline, fais-nous un bel article sur Dennis Hopper !

JMI *(courriel)*

Réponse : Il est déjà publié ! Voir notre numéro de décembre 2008, R&F nº496.

Rectificatif

Cher Monsieur Rock (c'est à vous seul que je m'adresse,car jamais votre collègue monsieur Folk ne nous aurait fait un coup pareil), soyez plus économe des nerfs de vos plus vieux lecteurs. Quel coup lorsque j'ai lu, en page 12 du numéro de juin, les propos de Joan Baez sur son vieux camarade ! C'est le cœur battant comme un cheval fou que je me suis précipité chez le docteur Google (on a beau prendre de l'âge, on a toujours de bons réflexes...). Celui-ci m'a immédiatement rassuré : c'est une certaine Joni Mitchell qui a proféré cette insanité. On pardonnera volontiers à cette innocente : ce ne doit pas être facile d'exister quand on est la fille d'Eddy.

RENE TROIN *(courriel)*

MONSTER CD 31

01 LITTLE BALLROOM
"Chienne à Punk"

A l'approche de la saison chaude, où les keupons à toutous migrent en festival, le groupe d'Audrey Champenois (surnommée *Vulvina*) prône une autre forme de bestialité punk.

Extrait de l'album "Cravale"

02 FRANCOISE HARDY
"Memory Divine"

Composition signée Jean-Louis Murat, guitares trémolo, paroles mélancoliques. Ce nouveau titre possède toutes les qualités d'une bonne chanson de Françoise Hardy. Mélancolie, rêverie, distanciation. Et pourquoi pas une version française en bonus d'un prochain single ?

Extrait de l'album "La Pluie Sans Parapluie"

03 NADA SURF
"Bye Bye Beauté"

Le trio de Matthew Caws s'attaque à l'album de reprises. Qu'ont choisi les New-Yorkais francophiles ? Point de covers de "Louie Louie" ou "Gloria" ici, mais des morceaux pour jours de pluie. Celui-ci, chanté à l'origine par Coralie Clément, fonctionne étonnamment bien.

Extrait de l'album "If I Had A Hi-Fi"

04 ELI "PAPERBOY" REED
"Help Me"

Beaucoup s'en aperçoivent, un groupe étoffé avec guitares palmées, cuivres, batteur groovy et choristes, permet de carillonner la soul à merveille. Le Bostonien à houppette en est le dernier exemple, à deux doigts de convoquer l'hystérie d'un Rodger Collins.

Extrait de l'album "Come And Get It !"

05 AIRBOURNE
"It Ain't Over Till It's Over"

D'humeur énergique, le groupe australien livre un nouveau brûlot tout à l'énergie. Dpuis qu'ils ont accéléré le tempo, ces héritiers d'AC/DC prouvent qu'ils sont également redevables à Motörhead.

Extrait de l'album "No Guts. No Glory."

06 LAURA VEIRS
"Sun Is King"

Habituellement assez portée sur la grisaille, la folkwoman du Colorado livre ici une gracieuse ballade de saison où la voix dialogue dans les nuages avec une pedal steel cristalline. *Le soleil est roi*, effectivement.

Extrait de l'album "July Flame"

07 DAN SARTAIN
"Voo-Doo"

Un aimable anonyme de l'Alabama capté en plein trip rock'n'roll : batterie glam, riff à rendre jaloux les Hives, chant salace dans l'écho et paroles mystiques mais accessibles : *"You do voo-doo !"*

Extrait de l'album "Dan Sartain Lives"

08 THE PARISIANS
"The Way You Got Me"

Les valeureux *anciens* de la scène parisienne ont pris le temps pour boucler leur premier album. Conséquence, une évolution stylistique étonnante. Le punk à l'arrache a évolué en rock métronomique, rageur quoique tout en retenue.

Extrait de l'album "Shaking The Ashes Of Our Enemies"

09 BETTYE LAVETTE
"No Time To Live"

Avant d'être repris par la chanteuse du Michigan, cet extrait du 2e album de Traffic était déjà un sommet de mélancolie épique. Sans la flûte de feu Chris Wood, ni l'orgue de Steve Winwood, mais avec Bettye et quelques violons, c'est encore le cas.

Extrait de l'album "Interpretations : The British Rock Songbook"

10 THE BLACK KEYS
"Tighten Up"

Les Black Keys ou l'art d'imaginer le rock des années 10 avec des composantes vintage. Le single du duo de l'Ohio suinte la guitare fuzz, le tambourin Motown, mais absolument pas le formol.

Extrait de l'album "Brothers"

11 BLACK REBEL MOTORCYCLE CLUB
"Conscience Killer"

Jamais, depuis son émergence en 2001, le trio motorisé n'a pris son auditoire en traître. L'extrait proposé ici puise toujours au même filon, quelque part entre Howlin' Wolf et Jesus And Mary Chain. Ténébreux.

Extrait de l'album "Beat The Devil's Tattoo"

12 SLEEPY SUN
"Desert God"

A mi-parcours, intermède psychédélique dans le désert. Avec ses instruments des grands espaces, le groupe de San Francisco évoque des visions de vautours tournoyants dans un ciel brûlant.

Extrait de l'album "Fever"

13 CAMELIA JORDANA
"Moi C'Est"

Sans offusquer personne, disons que le talentueux Mathieu Boogaerts n'a pas forcément la voix pour mettre en valeur ses compositions personnelles, bricolées mais vraiment accrocheuses. Cette collaboration avec la jeune prodige à lunettes change complètement la donne. Air pop de l'été ?

Extrait de l'album "Camélia Jordana"

14 THE SOFT PACK
"Down On Loving"

Chaque ville devrait posséder un groupe aussi réglo. Les excellents *Paquet Souple* de San Diego déploient comme à leur habitude un garage rock qui donne envie d'être entendu live chaque vendredi soir.

Extrait de l'album "The Soft Pack"

15 SEABEAR
"Leafmask"

Mark Linkous a quitté ce monde, mais son influence se fait chaque mois sentir un peu plus. Tant mieux donc, si ce groupe islandais écrit lui aussi des chansons folk terriennes mais tournées vers les cieux.

Extrait de l'album "We Built A Fire"

16 SHEETAH ET LES WEISMULLER
"Ça Vient Des Trips"

Surprise, un quintette de fieffés Lillois sonne comme plus grand monde actuellement : psychédélique, garage acide et dans un français classieux. Un peu comme si l'on exhumait l'album inédit d'un groupe rencontré en 1969 dans es annonces musiciens de ce journal.

Extrait de l'album "¡ Hola Yé-Yeah !"

17 DIANE BIRCH
"Photograph"

Dotée d'un piano électrique et d'une voix virtuose, l'Américaine a le bon goût de ne pas en faire trop dans ce registre pop facilement grandiloquent. Les adorateurs de Dionne Warwick et Roberta Flack trouveront ici une nouveauté susceptible de les interpeller.

Extrait de l'album "Bible Belt"

18 ALEJANDRO ESCOVEDO
"Tender Heart"

Cosignée avec Chuck Prophet, cette grésillante et robuste composition du natif de San Antonio, déploie tous les ingrédients d'une bonne chanson tex-mex : guitare crotale, piano martelé et énergie haute combustion.

Extrait de l'album "Street Songs Of Love"

19 AVI BUFFALO
"Jessica"

Bien dans son époque, le groupe de Long Beach procure d'agréables et cosmiques sensations auditives : imaginer MGMT coincé dans une pièce sans instruments électroniques et simplement équipé d'un piano et de vieux amplis.

Extrait de l'album "Avi Buffalo"

20 BEAR IN HEAVEN
"Wholehearted Mess"

Brooklyn a produit quantité de groupes expérimento-barrés ces derniers temps. Ce qui malheureusement pourrait occulter le talent de ces impeccables explorateurs férus de synthés krautrock et de voix de lemmings.

Extrait de l'album "Beast Rest Forth Mouth"

21 DANKO JONES
"Full Of Regret"

Le groupe canadien maintient le cap : puissance sonique impressionnante, mise en place d'une efficacité militaire, accords majeurs et composition sans chichis. Impitoyable.

Extrait de l'album "Below The Belt"

22 THE DAREDEVIL CHRISTOPHER WRIGHT
"A Near Death Experience At Sea"

Aussi incongrue que son patronyme, la musique des Daredevil ne cherche pas l'évidence. Un peu comme si un groupe lo-fi du Wisconsin (dont ils sont originaires) tentait de sonner merseybeat.

Extrait de l'album "In Deference To A Broken Back"

23 DEER TICK
"Houston, TX"

Dans chaque Etat américain, The Band a laissé des enfants naturels, lesquels ont aujourd'hui l'âge de fonder des groupes dotées d'intentions folk-rock similaires. Le dernier en date se nomme Deer Tick et est originaire, contrairement à ce qu'indique le titre, de Providence, Rhode Island.

Extrait de l'album "Born On A Flag Day"

NOUVEAU NISSAN QASHQAI

URBANPROOF. MASTERED.(1)

(1) Plus résistant, plus stylé, le crossover original plus que jamais à l'épreuve de la ville.

- Zéro malus écologique et 4.7 L/100 km en cycle extra-urbain sur motorisation 1.5 dCi
- 5 étoiles au crash test Euro NCAP(2)

Pour plus d'informations, rendez-vous sur www.nissan.fr

NISSAN

SHIFT_the way you move

AUTREMENT_**mobile**

EURO NCAP

(2) Testé le 23 mai 2007. Modèle présenté Nouveau QASHQAI Acenta 1.5 dCi 106 ch avec options peinture métallisée et toit panoramique. NISSAN WEST EUROPE SAS au capital de 4 253 853 €. RCS Versailles B 699 809 174 - Z.A du Parc de Pissaloup - 13 avenue Jean d'Alembert - 78194 Trappes Cedex.

Consommations (l/100km) : urbaine : 5.9 ; extra-urbaine : 4.7 ; mixte : 5.1. Emissions de CO_2 (g/km) : 135.

LES PETITS FRERES N'ONT PAS FROID AUX YEUX.

NISSAN JUKE, LE PETIT CROSSOVER.

PROCHAINEMENT DISPONIBLE.

www.nissan.fr

Modèle présenté : Nissan Juke : commercialisation octobre 2010. NISSAN WEST EUROPE SAS au capital de 4 253 853 €. RCS Versailles B 699 809 174 - Z.A du Parc de Pissaloup 13 avenue Jean d'Alembert - 78194 Trappes Cedex.

Consommations selon modèles (l/100 km) : cycle mixte : 5.1 - 7.5. Émissions de CO_2 (g/km) : 134 - 175 (données provisoires, en attente d'homologation).

NISSAN

SHIFT the way you move

AUTREMENT_**mobile**

Télégrammes

PAR BUSTY

France

BAR 3
Dommage pour qui voulait assister au concert prévu par les Parisians et Sheraff dans le fameux Bar 3 du 6e arrondissement : des problèmes de voisinage interdisent tout concert dans le lieu qui a vu naître la nouvelle scène parisienne.

BB BRUNES
Les jeunes musiciens commencent ce mois-ci l'enregistrement d'un EP en anglais.

DAVID BOWIE
La star anglaise est à l'honneur du spectacle *Et Puis J'Ai Demandé A Christian De Jouer L'Intro De Ziggy Stardust* mis en scène par Renaud Cojo. Après le Théâtre de la Cité, la pièce se donne du 15 au 26 juin au Théâtre Paris Villette, avant de partir en tournée dans toute la France jusqu'en 2011.

FETE DE L'HUMANITE
Premières confirmations pour l'édition 2010 du festival : The Prodigy, Jacques Dutronc, Raggasonic, Alain Souchon et Caravan Palace.

GORILLAZ
Le groupe de Damon Albarn jouera au Zénith de Paris le 14 novembre prochain.

GOTAN PROJECT
Nouvelles dates à Paris et sa région pour le trio qui se produira le 19 novembre au Théâtre de l'Agora à Evry et le 26 novembre au Casino de Paris.

GUITARE EN SCENE
A l'affiche de la 4e édition du festival qui aura lieu cette année du 30 juillet au 1er août à Saint-Julien-en-Genevois en Haute-Savoie : Marcus Miller, Gilberto Gil, Motörhead...

GUNS N'ROSES
Axl Rose revient en France en septembre pour trois concerts événements : le 10 septembre à Amnéville (Galaxie), le 13 à Paris (Bercy) et le 2 octobre à Lille (Zénith).

HOLE
Le concert prévu à Paris le 17 mai est reporté au 25 août.

LADY GAGA
Après deux dates à Bercy à guichets fermés, la chanteuse performeuse repassera par la capitale le 22 octobre.

MOTORHEAD
Le groupe de Lemmy se produira en ouverture du Paléo Festival de Nyon.

Courtney Love

The Parisians

Photo Mathieu zazzo

INTELLIGENTSIA "On ne se rend pas compte quand on choisit le métier d'artiste qu'il va également falloir exercer celui de chef d'entreprise" OLIVIA RUIZ

THE PARISIANS
Son premier album tout juste dans les bacs, le groupe de Stevan vient de recevoir les compliments de... Lou Reed, rien que ça : *"Ce qu'ils font est cohérent, ce qui est finalement rare... Ils ont leur propre radio branchée à leur cerveau, comme moi j'ai ma radio personnelle."*

ROCKERS KULTURE
L'association rockab' et Tony Marlow publient chez Rock Paradise Records "The French Rockabilly Scene #1", compilation de la crème des groupes furieux hexagonaux : Easy Lazy, Hot Rocks, Atomics, Shuffle Kings, etc. Concert de lancement le 30 juin à la Boule Noire (Paris).

ROGER WATERS
Le fondateur de Pink Floyd interprétera sur la scène du palais de Paris-Bercy l'intégralité de l'album "The Wall" le 30 mai 2011.

WAMPAS
Le groupe punk historique a été remercié par sa maison de disques, Universal.

Condoléances
l'acteur **DENNIS HOPPER**, le bassiste **PAUL GRAY** (Slipknot), **DENIS WIELEMANS** (batteur de Girls In Hawaï), l'éditeur **ROBERT LAFFONT**, **LOUISE BOURGEOIS** (artiste sculpteur et plasticienne), l'acteur **GARY COLEMAN**, le batteur **STUART CABLE** (Stereophonics)

Photos Tiger et Fabio Cabana

Les Plastiscines

Lou et Manon

Latimpe

Cyril Prostitutes, le livre et Joël

BUSTY PARTY

C'est bien sûr au Gibus que survivants et acteurs de la Nouvelle Scène se sont retrouvés pour vider force canettes de bière et fêter la sortie du livre de notre collaboratrice Busty : "Kids Rock" (Editions Hoëbeke)

Busty et Nico Naast

Hugo Prostitutes

Vincent Tannières et Matt Vatin

Royaume-Uni

CARL BARAT
L'ex-Libertines participe avec Jarvis Cocker à la BO du prochain film du comédien Russell Brand : les deux artistes ont composé une partie du répertoire du groupe fictif *Infant Sorrow* dont Brand interprète le leader.

THE CHARLATANS
L'album "Who We Touch" (11e disque studio du groupe) sortira début septembre, précédé mi-juillet par le single "Love Is Ending".

THE CRIBS
Le groupe de Wakefield est actuellement en train de composer son prochain album, toujours avec l'ex-Smiths, Johnny Marr, à la guitare.

DANNY GOFFEY
Supergrass a peine éteint, l'explosif batteur rejoint Baby Shambles où il remplacera Adam Ficek.

THE FACES
Le légendaire groupe britannique s'est reformé avec le leader de Simply Red, Mick Hucknall, au chant et prépare son retour sur scène prochainement, tandis que le chanteur d'origine, Rod Stewart qui reste en dehors du projet, s'apprête à partir en tournée solo.

FANFARLO
Le quintette londonien offre trois titres live en téléchargement gratuit sur son site internet.

I AM KLOOT
Les Anglais, dont on attend le prochain album en juillet, ont sorti sur iTunes un double single inédit ("Northern Skies" et "Lately").

IVOR NOVELLO
Grands gagnants des Ivor Novello Awards cette année : Lily Allen qui s'est vue décerner deux prix pour le titre "The Fear" et le prix de l'auteur compositeur de l'année, ex-aequo avec Greg Kurstin. Autres artistes distingués : Bat For Lashes (meilleure chanson contemporaine) et Paolo Nutini (meilleur album).

Richard Ashcroft

KLAXONS
Le groupe electro rock londonien a recruté le guitariste Anthony Rossomando, ancien mercenaire des Libertines (dernière époque) et de Dirty Pretty Things.

LIAM GALLAGHER
L'ex-Oasis vient d'annoncer le nom de son nouveau groupe : Beady Eye, pour lequel il a recruté Gem Archer, Andy Bell et Chris Sharrock, tous ex-membres d'Oasis. Le groupe serait déjà entré en studio avec le producteur Steve Lillywhite (Rolling Stones, The La's, The Pogues, ou... Blur) pour enregistrer un premier album.

THE MAGIC NUMBERS
La sortie de l'album "The Runaway" est repoussée à la mi-juillet.

MORCHEEBA
Le nouveau single "Even Though" est téléchargeable gratuitement sur le site officiel du groupe.

PAUL WELLER
L'ex-Jam (qui devrait par ailleurs contribuer à la marque de vêtements de Liam Gallagher, *Pretty Green*) a retrouvé le bassiste des Jam (et de Stiff Little Fingers) Bruce Foxton sur la scène du Royal Albert Hall pour trois chansons dont deux des Jam ("The Eton Rifles" et "The Butterfly Collector")

RICHARD ASHCROFT
Le premier album du nouveau projet de l'ex-The Verve, RPA & The United Nations Of Sound, sortira mi-juillet.

THE ROLLING STONES
En tête des tops britanniques pour la première fois depuis seize ans avec la réédition d' "Exile On Main St", les rockers anglais font l'objet d'un documentaire de 90 minutes sur l'enregistrement de l'album, "Stones en Exile", qui sera mis en vente en juin.

U2
Le leader Bono ayant été opéré d'urgence en Allemagne pour une blessure au dos, le groupe a reporté le début de sa tournée, qui devait commencer début juin à Salt Lake City. Il sera remplacé par Gorillaz au festival de Glastonbury.

THE WOMBATS
Le groupe anglo-norvégien est de retour en studio à Los Angeles afin de poursuivre l'enregistrement de son second album avec Garret *Jacknife* Lee (The Hives, Weezer, REM, U2).

INTELLIGENTSIA "La dissolution d'Oasis est la meilleure chose qui me soit arrivée" LIAM GALLAGHER

The Wombats

Photos Dalle

MICK JAGGER
Le chanteur a récemment plaidé pour la légalisation des drogues sur CNN dans le show de Larry King, suggérant par ailleurs que, comme pour les téléphones portables, on aille d'abord tester ses effets sur l'île de Man.

Télégrammes

Etats-Unis

Arcade Fire

Photo Dalle

INTERPOL
Suite au report de tout un pan de la tournée américaine des U2, les New-Yorkais, qui doivent assurer leur première partie sur une série de dates, se sont vus contraints d'annuler une majorité de celles de leur propre tournée.

KINGS OF LEON
La tribu Followill est actuellement en plein enregistrement du successeur de "Only By The Night". D'après le batteur, le disque contiendrait des chansons *"inspirées par la plage"* et d'autres plus proches de l'album "Youth And Young Manhood". Le groupe en jouera quelques extraits sur scène en juin au festival Bonnaroo (Tennessee).

LE TIGRE
Le trio dance punk emmené par l'ex-Bikini Kill, Kathleen Hanna, actuellement en pleine écriture de chansons pour Christina Aguilera, a fait savoir sur son blog qu'il recherchait un(e) stagiaire susceptible de lui prêter main-forte en vue de la sortie prochaine d'un DVD.

MARK LANEGAN & ISOBEL CAMPBELL
L'Américain et l'Ecossaise poursuivent leur collaboration sur un album intitulé "Hawk" qui devrait sortir en août.

METALLICA
Jason Newsted, ex-bassiste du groupe metal, s'est lancé dans la peinture et prépare actuellement une exposition de ses œuvres.

PIXIES
Le groupe de Frank Black, ainsi que Gorillaz, Klaxons, Elvis Costello, Carlos Santana et Gil Scott-Heron ont successivement décidé d'annuler leurs concerts prévus en Israël, ceci afin de marquer leur désaccord avec la politique du gouvernement à Gaza. Seul Placebo a maintenu ses concerts là-bas.

TRENT REZNOR
Le nouveau combo que le leader de Nine Inch Nails a formé avec sa femme sous le nom de How To Destroy Angels offre en téléchargement gratuit son premier EP six-titres début juin. L'album est quant à lui attendu pour début juillet.

YEAH YEAH YEAHS
Le guitariste Nick Zinner, par ailleurs photographe accompli, sort un livre en collaboration avec Zachary Lipez et Stacy Wakefield, "Please Take Me Off The Guestlist". C'est son quatrième ouvrage.

AEROSMITH
Le groupe de Steven Tyler commencera le 23 juillet une tournée américaine de 18 dates, tournée intitulée Cocked, Locked And Ready To Rock.

ARCADE FIRE
Le troisième album du groupe canadien, "The Suburbs", sortira le 2 août.

THE DANDY WARHOLS
Avant son passage à Paris (Cigale) le 26 juillet, le groupe de Portland est compilé par son ancienne maison de disques. "The Best Of The Capitol Years 1995-2007" paraîtra le 16 juillet. Incluses deux chansons inédites.

GRINDERMAN
Le groupe emmené par Nick Cave sortira en septembre son deuxième album, coproduit par le groupe et Nick Launay, avant d'entamer une tournée européenne qui passera par Paris le 26 octobre.

INTELLIGENTSIA "J'ai arrêté de fumer, mon assurance-vie me coûtait trop cher"
JON BON JOVI

Grinderman

Photo DR

THE BLACK KEYS
Le duo, dont l'album "Brothers" est entré à la 3e place dans le top 200 américain, jouera le 26 juin au Rock Dans Tous Ses Etats et le 2 juillet aux Eurockéennes de Belfort.

"Epoque idéale pour être fan"

NICK HORNBY

L'auteur de "Haute Fidélité" s'est remis à parler musique dans son nouveau roman, "Juliet, Naked". Le Britannique évoque ici son panthéon personnel. Bruce Springsteen y a sa place.

Depuis une petite quinzaine d'années, il était prévu que l'écrivain anglais tombe dans l'escarcelle de cette rubrique. En cet après-midi de mai, l'affable personnage au crâne lustré qui nous fait face est bien l'auteur de "Haute Fidélité" (1995). A travers les aventures de son héros Rob Fleming, disquaire loser et malheureux en amour, ce drôlatique roman avait introduit dans la littérature des termes tels que *Nirvana*, *Marvin Gaye* ou *disques classés par ordre autobiographique*. Les éditeurs ont flairé le bon coup et publié depuis quantité de *feel good novels* saupoudrés de références pop. Hornby, lui, a ardemment produit et ficelé de bonnes histoires (*cf* les excellents "Vous Descendez" et "Slam") mais n'a écrit qu'épisodiquement sur le rock. "31 Songs" (2003), tout de même, le montrait devisant sur autant de chansons importantes : du "Frankie Teardrop" de Suicide (qu'il déteste) à Teenage Fanclub et Bruce Springsteen (qu'il vénère). Entre deux matches des Gunners (l'équipe de foot, pas le groupe d'Axl Rose) le romancier cède régulièrement les droits de ses livres au cinéma, écrit les paroles du prochain Ben Folds et sort un septième roman consistant et réussi nommé "Juliet, Naked". Joie, il y est fortement question de musique, puisque l'auteur narre l'existence de Tucker Crowe, rocker américain fictif, disparu dans la nature et objet d'un culte sans borne pour Duncan, l'autre grand protagoniste de l'histoire. Nick Hornby, écrivain rock'n'roll ? Parlons plutôt d'un excellent romancier pince-sans-rire qui en a beaucoup écouté.

ROCK&FOLK : Qui a inspiré le personnage de Tucker, le musicien maudit de votre nouveau roman ? Alex Chilton ? Elliott Smith ?
Nick Hornby : Je n'ai pensé à personne en particulier en fait. Même si les noms que vous évoquez me sont venus à l'esprit une fois l'histoire écrite. J'ai démarré le livre après avoir lu une interview de Sly Stone qui évidemment n'a pas grand-chose à voir avec le héros de mon roman. Dans l'article, le journaliste part à la recherche du chanteur disparu et raconte son incroyable traque. Son apparition est un moment très fort, un vrai choc narratif. Je suis parti de cette idée : la réapparition d'une personne adorée qu'on croyait disparue. Forcément, j'ai ensuite réfléchi à quel genre de musicien je voulais. Pour coller à l'histoire, il fallait qu'il soit blanc, qu'il ait plus de cinquante ans. J'ai donc imaginé un mélange de Jackson Browne, Alex Chilton, Paul Westerberg et Richard Thompson.

R&F : L'Internet joue un grand rôle dans le livre...
Nick Hornby : Quand on est écrivain, on passe un temps fou à glander sur le Net. Beaucoup de mes amis, qui ont une vie normale, un boulot, sont bien moins calés que moi sur les sites de musique. J'ai une assez faible capacité de concentration. Régulièrement, je trompe le temps en allant visiter ces sites. C'est quelque chose de très fort : désormais toute la musique qu'on a envie d'écouter est stockée quelque part dans des dossiers, sur le bureau de son ordi. Et tout cela est disponible, gratuitement. L'époque est idéale pour être fan de quelque chose. Ce que ça signifie pour l'industrie de la musique ? Je n'en sais rien.

R&F : Et pour l'industrie du livre ?
Nick Hornby : Les eBooks ne sont pas particulièrement une inquiétude. Le problème vient des autres médias. Gamins, nous nous sommes mis à lire parce qu'il n'y avait pas grand-chose d'autre à faire. C'est comme cela que c'est devenu une habitude, nous lisions pour tromper notre ennui,

Photo Fabrice Demessence

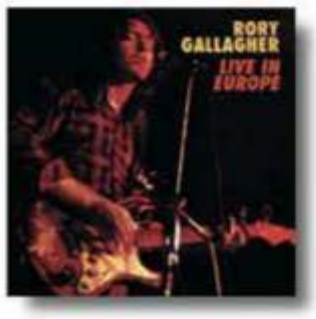
dans le train, dans la salle d'attente, partout. Mes gamins ne font pas ça, ils jouent aux jeux, ils regardent la télé. On prétend que l'iPad va sauver le livre. Je suis dubitatif. A mon avis, avec un appareil sur lequel il est possible de jouer à des jeux vidéo, de regarder des films, écouter de la musique et lire des livres, la dernière fonction ne va pas être celle la plus utilisée.

Quinze fois par jour

R&F : "31 Songs" est paru en 2003, dedans vous chroniquiez les chansons marquantes de votre vie. Auriez-vous envie d'en rajouter d'autres sortis depuis ?
Nick Hornby : Quelques-unes. J'écrirais sur la chanson que Beth Rowley chante dans le night-club, "You Got Me Wrapped Around Your Little Finger". On l'entend dans "Une Education", un film dont j'ai signé le scénario. Il faudrait aussi parler de Blind Pilot, un groupe que j'adore. J'ajouterais aussi "Sleep All Summer", une chanson de The National, en duo avec une chanteuse nommée St Vincent, magnifique.

R&F : Premier disque acheté ?
Nick Hornby : Avec mon propre argent ? Le premier album solo de Paul McCartney. J'ai 53 ans, j'étais trop jeune pour vraiment acheter les Beatles, on l'a fait pour moi.

R&F : Puis vous passez au hard rock. Led Zeppelin, Black Sabbath, Deep Purple. Votre préféré ?
Nick Hornby : Rory Gallagher.



R&F : Quel album ?
Nick Hornby : Le "Live In Europe". A l'époque où je possédais neuf ou dix albums, c'était celui que j'écoutais le plus. Bien entendu, tout ça a complètement changé aujourd'hui. Ma nièce de dix-neuf ans voulait que je lui mette de la musique dans son iPod l'autre jour. Rendez-vous compte, je lui ai donné deux cents albums d'un seul coup. A quatorze ans je ne possédais qu'un seul album, puis deux, puis trois. Au bout d'un an, j'en avais une quinzaine. Mon rapport à ces disques était très fort, puissant.

R&F : Et le groupe alors ?
Nick Hornby : Parmi ceux que vous citez, je choisis Led Zeppelin, sans le moindre doute. Le seul groupe dont j'ai acheté tous les disques avant l'émergence du punk. J'ai arrêté à "Physical Graffiti".

R&F : Etiez-vous davantage Beatles ou Stones ?
Nick Hornby : Je dirais Beatles. Mais en réalité, aucun de ces deux groupes ne m'appartient particulièrement. Led Zeppelin était le grand groupe disponible, dominant, à mon époque. Et surtout, les Clash et Bruce Springsteen étaient beaucoup plus importants à mes yeux quand j'étais adolescent.

R&F : Ecoutez-vous encore "Thunder Road" tous les jours ?
Nick Hornby : J'ai cessé d'écouter cette chanson quand mes enfants l'ont découverte et se sont mis à la passer quinze fois par jour. Ça gâche le plaisir très rapidement *(sourire)*. J'ai donc laissé "Thunder Road" en jachère pour quelque temps. J'y reviendrai, rassurez-vous.

R&F : Et votre période Costello ?
Nick Hornby : Costello est arrivé en même temps que le punk, mais je trouve que ses disques ont bien mieux vieilli que le premier Damned...

R&F : A-t-il tenu sa promesse de *nouveau Dylan* ?
Nick Hornby : Impossible de reproduire ce qu'ont fait certains artistes durant les sixties. La situation économique, l'après-guerre, cette période était unique. Il suffit d'écouter l'évolution entre les premiers Beatles et "Abbey Road", tout cela s'est passé en à peine plus de cinq ans. Dylan a fait partie du même mouvement. Impossible de refaire ça. Même si je trouve que certaines chansons de Costello sont aussi bonnes que celles de Dylan.

R&F : Votre Costello préféré ?
Nick Hornby : "Imperial Bedroom". C'est là que tout se met en place pour lui, sa qualité d'écriture devient incroyable.

R&F : "31 Songs" était un hommage aux singers-songwriters...
Nick Hornby : J'aime les chansons. Et forcément, j'aime les gens qui chantent ces chansons. On en revient toujours aux songwriters, d'autant que je ne vois plus tellement de gens capables de composer pour les autres. Il n'y a plus de Cole Porter aujourd'hui. Je précise aussi que je préfère les chansons dotées d'arrangements. Une guitare, une voix, cela ne me suffit pas.

R&F : "Juliet, Naked" fait référence au "Let It Be... Naked" des Beatles. Cette redécouverte permanente du passé vous intéresse ?
Nick Hornby : Certaines choses, oui. J'ai hâte d'entendre les inédits d' "Exile On Main St" par exemple, mais je ne crois pas qu'il s'agisse de nostalgie. Imaginez qu'on exhume un roman inédit de Jane Austen, ce serait incroyablement excitant. Personne ne dirait : *"Cette Jane Austen est complètement ringarde !"* Je ressens la même chose pour les Stones. Les Stones font partie des artistes majeurs du vingtième siècle, découvrir neuf ou dix chansons d'eux jamais entendues est fantastique. Découvrir tous ces trucs par les bootlegs, les rééditions, c'est quelque chose de remarquable.

R&F : Sur quel support passez-vous la musique ?
Nick Hornby : Il y a quelques jours, j'ai acheté un album vinyle, chose que je n'avais pas faite depuis 1988. Il se trouve que j'ai lu une superbe chronique du "Horses" de Patti Smith, alors je suis allé le racheter en grand format. Je tenais à marquer le coup, à rendre hommage à la pochette.

R&F : Avez-vous un iPod ?
Nick Hornby : Il fait 80 gigas, il est plein. Cela me suffit, je ne souhaite pas en avoir un plus puissant. Je préfère écrémer, enlever des choses puis en rajouter d'autres. J'ai un drôle de rapport avec l'objet. J'y ai mis mes disques préférés, mais j'y écoute surtout les nouveautés. Que je laisse en moyenne six mois.

R&F : En cas de cafard, quelle bande-son choisissez-vous ?
Nick Hornby : Un truc puissant, disons "Brand New Cadillac", des Clash sur "London Calling", à fond.

“Je ne veux plus écouter les Pistols”

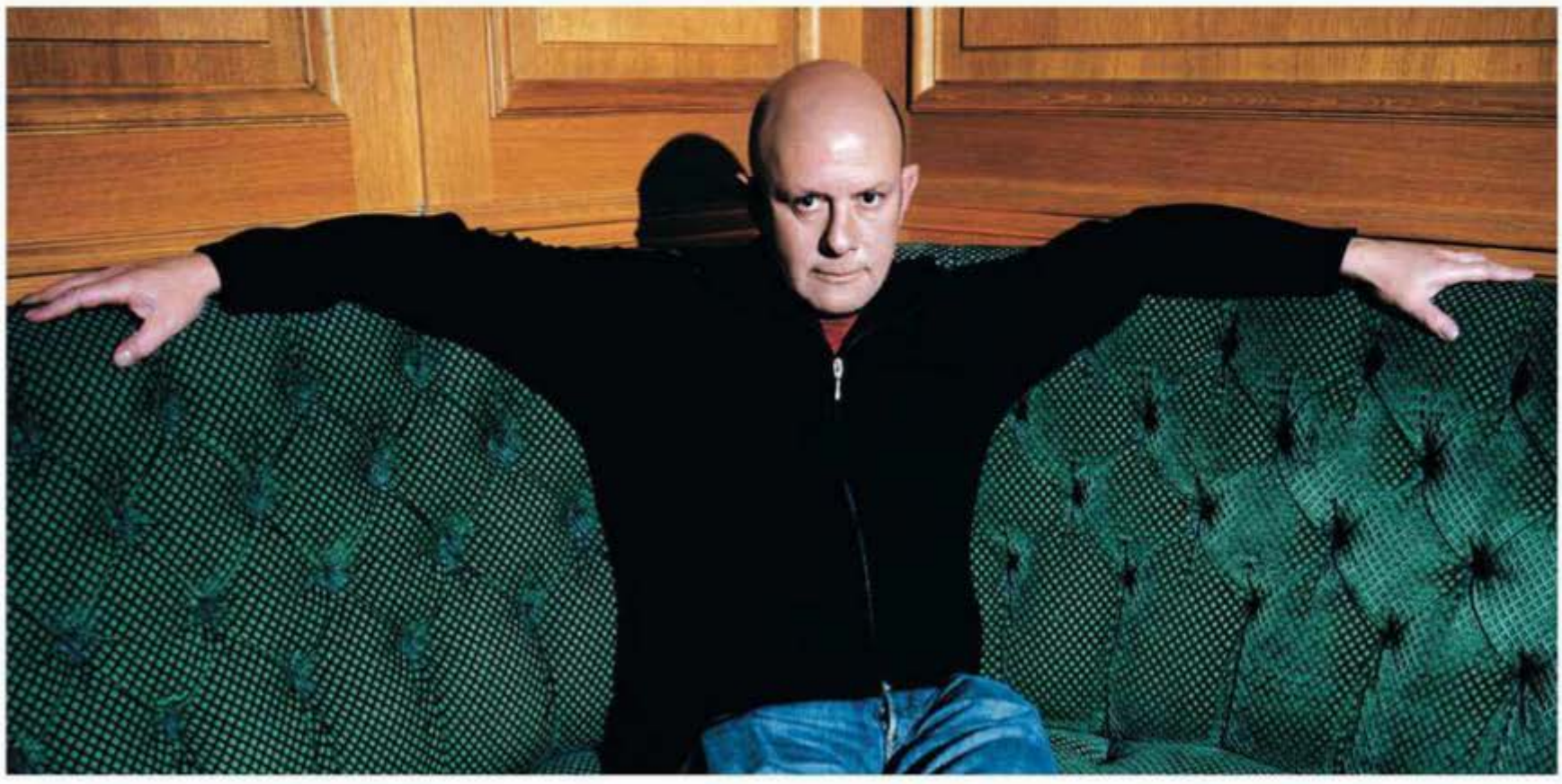


Photo Fabrice Demessence

R&F : Costello, les Clash. Vous retenez d'autres choses de l'époque punk ?
Nick Hornby : J'adore les singles des Buzzcocks. Mon rapport au punk a changé. A l'époque, à Londres, un type nommé Danny Baker a lancé avec Mark Perry un journal nommé Sniffin' Glue. Aujourd'hui, Danny Baker a une émission de radio. Récemment il passait un disque de King Crimson et s'est senti obligé de se justifier : *“Je sais, j'étais le gars punk, le punk est le truc le plus important qui me soit arrivé, je ne renierai jamais ça. Mais si on me dit un jour que je n'entendrai plus jamais un disque punk de ma vie, ça me va.”*

Je pense un peu la même chose. Les deux trois années du punk sont fabuleuses et je les ai vécues. Mais je ne trouve pas que la musique ait si bien vieilli. Hormis les Clash, Costello et un peu les Buzzcocks. J'écoute aussi encore un peu les Ramones. Mais, je ne veux plus écouter les Pistols, les Pistols aujourd'hui, cela sonne assez comique, non ? Je trouvais pourtant ça fantastique quand c'est sorti.

R&F : Et Dr Feelgood ?
Nick Hornby : Avant les Clash et Springsteen, Dr Feelgood a changé ma vie. J'avais seize ans et j'allais voir ce groupe régulièrement. Je n'ai jamais rien revu de tel.

Une bénédiction

R&F : Vous êtes un remarquable observateur de la culture pop. Les chanteurs pop, selon vous, seraient les dernières personnes contre lesquelles il est possible de s'énerver. Madonna par exemple...
Nick Hornby : Aujourd'hui, les stars de la télé-réalité se chargent de cristalliser l'énervement des gens, non ?

R&F : Qui vous énerve alors ?
Nick Hornby : Je ne me préoccupe plus de ce que je n'aime pas. Quand j'étais adolescent je n'avais pas le choix, certaines choses nous étaient imposées. Il n'y avait qu'une seule radio qui passait du rock et il fallait s'en contenter. Mais maintenant ? Pour la musique, les années 60 et 70 sont l'équivalent du Moyen Age en littérature. A l'époque médiévale, il était sans doute possible d'avoir lu tous les livres publiés. De même, je suis sûr que les rock-critics des années 60 pouvaient avoir écouté tous les disques publiés. Aujourd'hui il est très facile de piéger un critique, de lui faire écouter un disque qu'il n'a jamais écouté.

R&F : Collectionnez-vous un artiste ?
Nick Hornby : Je possède quelques bootlegs de Springsteen de la fin des années 70. Mais je ne suis pas un complétiste. Springsteen ne variait pas tellement son set à l'époque. Sur une tournée, je préfère avoir un enregistrement de meilleure qualité, plutôt que plusieurs pirates médiocres. Je me considère relativement sain d'esprit par comparaison avec un de mes amis, fan de Dylan. Lui repousse les limites de la dinguerie. Rares sont les gens qui possèdent six ou sept cents albums chez eux. Mon ami possède sept cents bootlegs de Bob Dylan.

R&F : Avez-vous un copain d'écoute, pour comparer les disques, parler musique, etc ?
Nick Hornby : Oui, un ou deux. Mais j'ai davantage tendance à discuter avec des gens d'internet. Je fréquente régulièrement les blogs. Je parle avec les bloggers. “Haute Fidélité” et “Juliet, Naked” ont rencontré un certain succès sur la blogosphère. Ces livres sont beaucoup cités et je suis devenu ami avec quelques tenanciers de blogs. On parle beaucoup de la mort des disquaires mais, pour moi, les blogs de mp3 sont les nouveaux disquaires indépendants. Sauf que tout y est gratuit. On y trouve les mêmes choses : même musique, mêmes passionnés. Ceux-ci vous donnent des pistes à suivre, des conseils.

R&F : Qu'y avez-vous découvert ?
Nick Hornby : La moitié des nouveautés que j'écoute, Elvis Perkins, ou ce groupe fabuleux, Blind Pilot... Je préfère les blogs à la plupart des journaux. Je ne peux plus lire Mojo, j'en ai marre de voir Pink Floyd en couverture chaque mois. Grâce aux blogs, j'ai aussi découvert l'album de Dennis Wilson, remarquable. J'ai l'impression que personne n'en a parlé à l'époque de sa sortie en 1977. J'aime qu'on me fasse découvrir des albums de cette qualité, historiquement approuvés. Je citerai aussi "Tapestry" de Carole King. Je l'adore, pourtant il ne me viendrait jamais à l'idée d'écouter l'album suivant. Il faudrait faire ça, écouter les albums d'après les bons albums.

R&F : Personnage récurrent de vos romans : l'obsédé de musique, le collectionneur, maniaque, limite obtus. En êtes-vous un ?
Nick Hornby : Je suis dans l'entre-deux. Les gens qui ne sont pas branchés musique diront que je suis un nerd. Tandis que les vrais passionnés fous ne me considéreront pas comme l'un des leurs. Tout simplement parce que je ne possède pas mes 700 bootlegs de Dylan. Quand on écrit des romans, ce genre de personnages sont une bénédiction. Avec eux, les possibilités comiques sont inépuisables. J'adore parler de gens qui préfèrent écouter un pirate minable enregistré à côté de l'ampli basse plutôt qu'un nouvel artiste. C'est une drôle de mentalité.

"Une guitare, une voix, cela ne me suffit pas"

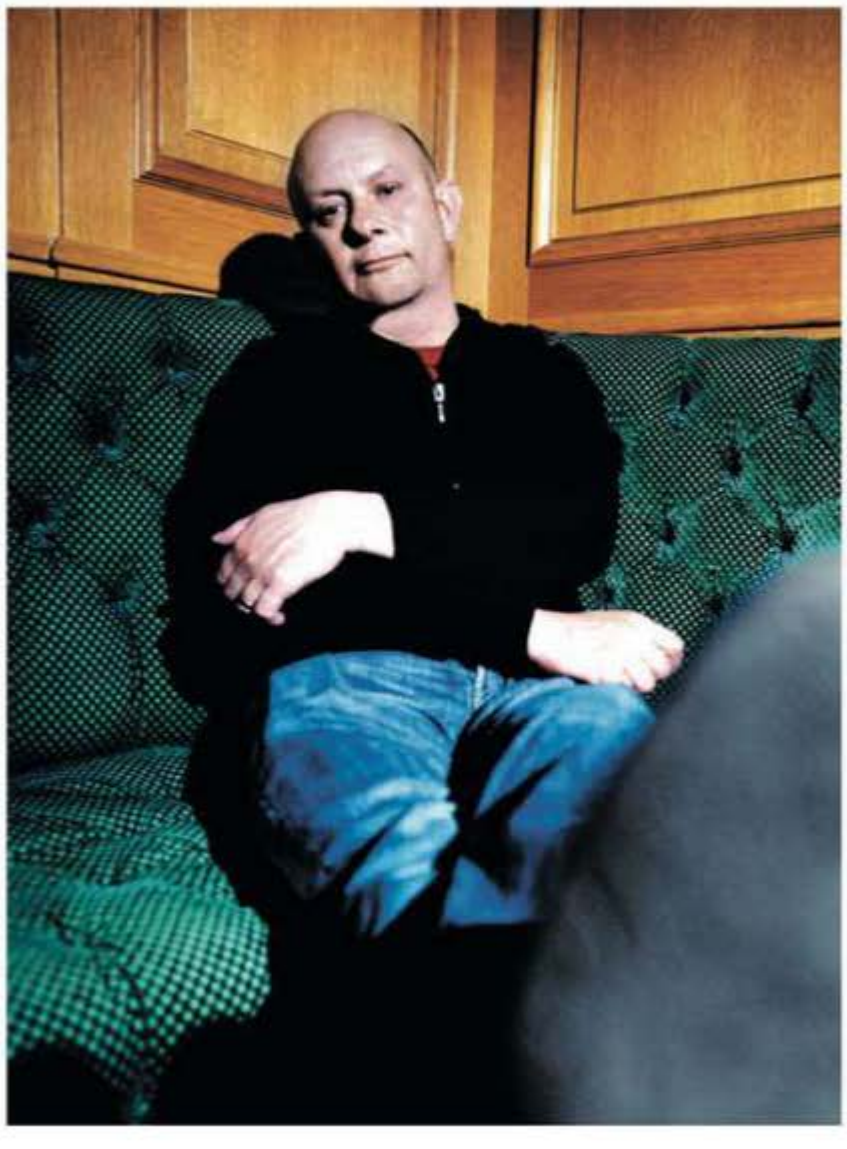


Photo Fabrice Demessence

L'esprit du livre

R&F : Pour écrire, vous faut-il de la musique ?
Nick Hornby : J'écris en silence. Mais j'écoute beaucoup de musique durant la journée. Quand je pars travailler, quand je fais une pause, j'ai toujours ça sur moi *(il montre son baladeur mp3)*. Mais je ne peux pas en travaillant. J'aime les chansons, or il est impossible d'écouter les mots de quelqu'un d'autre quand on essaie soi-même d'écrire.

R&F : Avez-vous rencontré vos idoles ? Costello ? Springsteen ?
Nick Hornby : Les deux, en fait. Bien souvent les gens qui rencontrent leur héros se disent déçus ensuite. Je comprends ce sentiment, mais il faut bien se rendre compte que ce qu'ils espéraient avant n'était qu'un fantasme. Non, votre chanteur préféré ne vous proposera pas de partir en vacances avec lui une fois que vous l'aurez rencontré. Boire une tasse de café avec son idole, c'est déjà pas mal. Je garde tout de même un fantastique souvenir d'Elvis Costello. On a déjeuné ensemble à Dublin, avec l'écrivain Roddy Doyle. Après le repas, je l'ai recroisé dans le magasin de disques juste à côté. On a fini par se balader ensemble dans les rayons. Costello n'arrêtait pas de me conseiller des disques. *"Tu n'as pas ça ? Oh il te le faut !"* Il m'a fait acheter deux ou trois bons trucs. "American Beauty" de Grateful Dead par exemple. Je n'avais jamais songé à écouter une note de Grateful Dead auparavant, sans doute un reste de fibre punk.

R&F : Etes-vous satisfait des adaptations de vos livres au cinéma ? "Juliet, Naked" appelle un film, d'ailleurs...
Nick Hornby : Il en est question, déjà. Le scénario n'est pas encore écrit, mais les droits sont vendus. J'ai apprécié ces expériences au cinéma. Aucun de ces films n'est vraiment mauvais, c'est déjà ça. Certains sont meilleurs que d'autres, j'en conviens.

R&F : "High Fidelity" était formidable...
Nick Hornby : Voilà. Le film a été fait avec intelligence. Les disques, les groupes ont été changés par rapport à ceux cités dans le livre, mais c'était une bonne chose. Les gens qui ont fait le film sont plus jeunes que moi, et Américains. Ils n'ont pas les mêmes références mais ils ont compris l'esprit du livre.

R&F : Il ne sera évidemment pas question de vous demander un quelconque top 5...
Nick Hornby : Et vous aurez raison. Je suis incapable d'en livrer sur commande. Il m'a fallu du temps, vous savez, pour les écrire. Je voulais que ces listes soient intéressantes, marrantes, pertinentes. A chaque fois les journalistes me demandent un top 5. *"Nick, s'il vous plaît donnez-nous vos 5 disques qui commencent par la lettre F !"*

R&F : Qui va gagner la Coupe du Monde ?
Nick Hornby : Je verrais bien l'Espagne. Je n'aime pas les joueurs anglais, en fait. Je ne peux pas les supporter. Et la France ? ★

RECUEILLI PAR BASILE FARKAS & PHILIPPE MANŒUVRE
Livre *"Juliet, Naked" (10-18)*

ANNO 1719

8·6

Bavaria™

DÉMESURÉMENT BIÈRE

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ. À CONSOMMER AVEC MODÉRATION.

RONNIE JAMES DIO

1942-2010

Avec Rainbow, Black Sabbath ou Heaven & Hell, le valeureux chanteur a accompagné toute l'histoire du hard rock. Satanique hommage.

16 mai 2010. C'est en ronronnant sur une verdoyante autoroute canadienne qu'on entendit cette annonce retentir sur les ondes : *"Le chanteur Ronnie James Dio est mort ce matin à l'âge de 67 ans. Il a été emporté par un cancer de l'estomac."* Stupeur. Tristesse. Ronnie James Dio, l'elfe au dantesque gosier venait de rejoindre un au-delà du rock qui ne cesse de s'étendre mois après mois. Retour sur une longue et tumultueuse carrière.

Rois et dragons

Ronald James Padovana, né à Portsmouth, est le fils d'un couple d'immigrés italo-américains. Enfant unique, il dévore énormément de livres de science-fiction, de fantasy, développe une imagination débordante et réussit fort bien à l'école. La famille déménage à Cortland (New York) où, poussé par son père, le jeune Ronald apprend la trompette et le cor (techniques qui lui permettront d'entraîner sa gigantesque voix) jusqu'à dix-sept ans. Après avoir étudié la pharmacie, il connaît ses premières expériences musicales au sein de groupes aux noms très fifties comme Ronnie And The Redcaps (qui publie deux simples : "Lover" et "An Angel Is Missing") ou Ronnie And The Prophets. En 1961, Ronnie devient Ronnie Dio. *Dieu* en italien et référence à un parrain de la mafia (Johnny Dio).

1967. Il forme les Electric Elves, qui deviennent bientôt Elf et publient trois disques remarquables (en particulier le premier album de 1972, avec la somptueuse ballade "Never More") dans une veine blues-rock faisant énormément penser au "Truth" du Jeff Beck Group — Dio chante avec la même hargne que le jeune Rod Stewart — et tourne en première partie d'un Deep Purple en pleine gloire internationale. Coup de chance pour Dio qui fait alors deux rencontres capitales : Roger Glover et Ritchie Blackmore. Le discret premier, on le sait, lui offrira de chanter sur la mémorable scie "Love Is All", extraite du concept album "The Butterfly Ball And The Grasshopper's Feast", mais produira également les disques d'Elf. L'ombrageux second, lassé des nouvelles orientations soul et funk du Purple, remarque alors la voix hors du commun du chevelu petit homme et embauche les autres membres d'Elf pour former Rainbow. C'est avec ce groupe que Dio affine une écriture influencée par l'heroic fantasy et Tolkien, imaginant des scènes épiques où se croisent rois et dragons, sorciers et trouvères...

Insatisfait après un premier album publié en 1975, l'irascible guitariste choisit de ne garder que le chanteur pour enregistrer son chef-d'œuvre, l'excellent "Rising" (monumentale "Stargazer" où le chant de Dio atteint des sommets), avec les grands Cozy Powell et Martin Birch. Las, les manières dictatoriales du ténébreux Blackmore insupportent bientôt notre homme, qui quitte Rainbow après "Long Live Rock'n'Roll". Malin, il réussit à remplacer rien moins qu'Ozzy Osbourne dans un Black Sabbath en pleine perdition progressive. Ronnie insuffle alors une vigueur foudroyante au vieux monstre fourbu qui publie l'un de ses tout meilleurs disques : "Heaven & Hell" (1980), aux nombreux titres d'exception ("Children Of The Sea", "Neon Knights", "Heaven And Hell"). Culte. Showman instinctif, Dio salue les foules l'index et l'auriculaire pointé vers le ciel — un geste inspiré par une grand-mère italienne obsédée par le mauvais œil — signe de reconnaissance immédiatement adopté par la communauté metal. Après deux disques moins marquants, et frustré par la mainmise qu'exercent Tommy Iommi et Geezer Butler sur le groupe (divergences sur le mixage de "Live Evil"), l'insatiable lutin décide de quitter Black Sabbath en compagnie du batteur Vinny Appice (jeune frère de Carmine, qui a remplacé Bill Ward) et d'enfin voler de ses propres ailes, fondant Dio, où il retrouve son ancien compère de Rainbow, Jimmy Bain. Le groupe est rejoint par le jeune guitariste prodige Vivian Campbell (futur Whitesnake) et enregistre "Holy Diver" (1983), grand disque de heavy metal mélodique ("Rainbow In The Dark", la chanson-titre). Il sera suivi d'un autre succès ("The Last In Line", 1984), suite à quoi une inspiration fluctuante et des changements incessants de personnel diminueront peu à peu l'intérêt du public pour le groupe. Le généreux Ronnie s'investira également, pendant les années 80, dans le projet Hear n'Aid (version metal du Band Aid) visant à lutter contre la faim en Afrique. Après un bref retour au sein de Black Sabbath en 1992, il retrouve la formation de l'époque "The Mob Rules" dans Heaven & Hell en 2006, et une exposition faramineuse avec l'excellent "The Devil You Know" (2009), qui restera donc, hélas, son chant du cygne. Chanteur surdoué, *straight-edge* (il n'a jamais pris de drogues), lettré et fin, Ronnie James Dio laissera une empreinte indélébile dans le heavy metal.

JONATHAN WITT

Photo Paul Natkin/Getty Images

Grandes pompes

AIR + HOT RATS

20 MAI, FESTIVAL ART ROCK
(GRAND THEATRE DE LA PASSERELLE, SAINT-BRIEUC)

Le french duo interprétait récemment "The Virgin Suicides" sur scène et recrutait pour l'occasion des accompagnateurs hors concours : les futurs ex-Supergrass Gaz et Danny.

Parce que, depuis le début du show, on échangeait des coups d'œil un peu complice avec leur manageuse, la jeune bénévole s'est approchée dans l'obscurité et a osé : *"Euh, ils ne chantent jamais ?"* Si, ma belle. Des fois. Souvent même, mais pas ce soir. C'était pourtant imprimé, blanc sur rouge, en page onze du programme de ce festival bien rodé — il existe depuis la moitié des années 80 — qui, en 2010, a accueilli sur ses scènes entre le 20 et le 24 mai, des artistes tels que Peter Doherty (avec un *r* au prénom et une guitare sèche comme un coup de trique), Dean & Britta en mode hommage à Warhol, ou The Go! Team. Et aussi Jacques Dutronc, Olivia Ruiz et Cœur De Pirate, mais bon... Bref, affectée au placement du public dans le Grand Théâtre de la Passerelle où se sont succédé les gros calibres pendant cinq jours, la charmante demoiselle ne savait pas que Jean-Benoît Dunckel et Nicolas Godin avaient été invités à interpréter la BO de "The Virgin Suicides", composée en 1999 à la demande de la réalisatrice Sofia Coppola, pour illustrer sur le plan sonore son ode à la jeunesse fracturée. Elle ignorait également, que ce tour de chauffe à Saint-Brieuc — le duo y a joué les deux premiers soirs — n'était qu'un préambule au Domaine Privé de Air.

Début juin, à l'invitation de la Cité de la Musique, les deux musiciens ont accepté de donner quatre spectacles exceptionnels, entourés de collègues qui ne sont pas moins : avec les *electro poppeuses* new-yorkaises d'Au Revoir Simone (facette électronique), Jarvis Cocker (pour un hommage à la *classic pop* et au songwriting), l'Orchestre National d'Ile de France (histoire de mettre en exergue et en très grandes pompes — à Pleyel — sous la direction de Didier Benetti et d'après une partition de Roger Neill, le caractère cinématique de leur musique), et les Hot Rats. De ces quatre associations de bienfaiteurs musicaux, celle avec Gaz Coombes et Danny Goffey, les deux ex-Supergrass devenus juke-box à tirette de classiques du rock et de la pop, pouvait sembler la plus incongrue. Mais voilà, les deux duos ont un bon ami commun en la personne du producteur Nigel Godrich. C'est d'ailleurs au sortir d'une récente séance à Londres, au cours de laquelle Nicolas Godin a tenu la basse sur une reprise d' "Under My Thumb" par les Hot Rats, que ce dernier a eu l'idée de les convier au Domaine Privé. Histoire de joindre l'utile à l'agréable, et plutôt que de leur demander d'assurer une simple première partie, Air a mis sur pied un vrai spectacle : une demi-heure de Hot Rats des villes aux petits oignons, suivie d'une interprétation frugale mais déterminée (sans artifices ni rappel), à quatre, de la BO du film déjà culte. C'est donc ce qu'Art Rock, le bien nommé, a servi sur le plateau de son théâtre à un public d'abord émoustillé par la prestation de Gaz et Danny, puis quelque peu décontenancé et finalement séduit par l'aplomb de Air. Car si les Hot Rats n'hésitent pas à utiliser la technologie moderne pour étoffer leur son — une bonne partie des arrangements est séquencée et recrachée par un fidèle ordi — donnant à leurs versions de "EMI" (Sex Pistols) ou "Pump It Up" (Elvis Costello), une patate d'enfer, Air, tel Pink Floyd à Pompeï au siècle dernier, préfère la jouer instruments à l'ampli et synthés analogiques grésillants.

Dernier bar

Avec l'excellent Danny à la batterie et Gaz à la guitare (et aux harmonies vocales déconstruites), Jean-Benoît et Nicolas ont mis le feu à l'intérieur de tous ceux que leur haute musicalité, leur esprit frondeur et pionnier, et leur humilité légendaire, depuis la parution de "Moon Safari" il y a douze ans, ne laissent pas indifférents. Mais "Playground Love", "Dark Messages", "Empty House" ou "Suicide Underground", suites harmoniques défiant la concurrence, agrafées sous des mélodies capables d'affoler les respirateurs artificiels les plus alanguis, elles-mêmes servies par les sonorités travaillées au Moog de Dunckel, et retenues par les fils de basse, débobinés sans qu'un chat s'y emmêle, de Godin (décidément très doué à la quatre-cordes), ont été parfaitement perçues par les non-initiés. Eux aussi, le cœur ballant et les oreilles dégagées comme par enchantement, sont tombés sous la mitraille phosphorescente. Une cinquantaine de minutes d'extase en la demeure. Puis quelques sourires et des remerciements sincères avant le salut, toujours à quatre, au public. Et puis la loge, la valse des médias rassasiés ou vengeurs, l'escalier blanc comme sa tenue que Jean-Benoît a consciencieusement repliée avant de déguerpir. Enfin, les pavés sous la voûte bretonne, qui mènent au dernier bar. Pour se dire avec Nicolas, dans les vapeurs d'étoiles, que ce show mériterait d'être vu. Partout. ★

JEROME SOLIGNY

Photo Vincent Paulic-DR

KORG

Peter Hooke

"Uurrrgh !"

JOY DIVISION

22 MAI, FESTIVAL EUROPA VOX (CLERMONT-FERRAND)

Trente ans après le trépas de Ian Curtis, Peter Hook donnait une violente relecture d'"Unknown Pleasures", glacial premier album du groupe mancunien.

18 mai 1980. À la veille d'un départ pour les Etats-Unis programmé pour transformer Joy Division en groupe majeur, le chanteur épileptique et dépressif Ian Curtis se pend avec une corde à linge dans la cuisine de son appartement à Macclesfield, le point final pour son groupe et le point de départ d'une légende macabre qui perdure encore.

Comme une torture

Difficile d'égaler le sombre diamant que fut "Unknown Pleasures", premier album au visuel cryptique dont tout est culte, son écrin noir comme ses dix douloureuses compositions. De "Disorder" à "I Remember Nothing", on plonge dans les méandres de l'esprit torturé de Ian Curtis, chaman post-punk habité par un spleen mortifère. Et on se noie dans les trafics sonores du producteur Martin Hannett. Hannett le mégalo génial, celui qui a détourné selon son bon plaisir les désirs du groupe. Les musiciens se voyaient plutôt dans la lignée punk, Martin a transformé le bruit blanc en un sombre buzz glacial, obligeant les quatre musiciens à assumer quasiment contre leur gré un héritage növö cold wave. Une trahison géniale qui a placé "Unknown Pleasures" dans l'histoire de la musique britannique, et lui a épargné l'outrage des ans.

Tout cela est loin en ce samedi ensoleillé du 22 mai 2010 à Clermont-Ferrand, où le festival Europavox propose une soirée aux promesses passéistes, "The Hacienda Party". Clou de la nuit : Peter Hook, bassiste de Joy Division puis de New Order, rend hommage au suicidé de 23 ans en rejouant l'intégralité de l'album immarcescible qui a traumatisé une génération. Hook a désormais le look d'un Lemmy new wave, cinquantaine joviale et doigts chargés de grosses bagues. Dans une tente lui servant de loge, il ouvre une cannette de Red Bull et attaque cash : il n'a jamais aimé le travail de son producteur sur "Unknown Pleasures". *"Pour moi, Martin a rendu l'album moins rock, il lui a donné une profondeur et une subtilité qu'on n'avait pas. Bernard* (Sumner — NdA) *et moi surtout, on n'a pas apprécié cette intensité, on voulait que ce soit* 'uurrrgh !', *genre Sex Pistols. Mais Martin a dit :* 'Non, voilà comment ce doit être !' *On était malheureux, mais Martin a instillé quelque chose qui a fait durer ce disque trente ans. Quand je vais jouer l'album ce soir, ça va sonner comme moi je me souviens du groupe. Parce que sur disque, c'est plutôt l'interprétation de Joy Division par Martin Hannett."*

Un des moyens du producteur pour parvenir à ses fins fut de séparer les musiciens et de leur faire jouer les morceaux chacun de leur côté, comme pour construire un puzzle géant dont lui seul possèderait le mode d'emploi. Hook : *"On était un groupe soudé mais Martin a insisté pour que chaque instrument soit enregistré à part. Il a carrément déconstruit les parties de batterie et a fait jouer séparément à Steve caisse claire, charley, grosse caisse. Et tout ça sans boîte à rythmes, on n'en avait pas à l'époque. Martin mettait l'air conditionné à fond, l'air était glacé et on gelait sur place. C'était pour nous virer de la cabine de contrôle, c'était un salopard. Il était très sûr de lui, il nous voyait comme des idiots qui n'avaient rien à faire là, il fallait laisser le génie faire son boulot. C'était sa façon de voir les choses. Pourtant on a continué de bosser avec Martin pour 'Closer', et jusqu'à 'Movement', le premier album de New Order. Sauf que là, il était devenu complètement gaga à cause de la drogue, donc Bernard et moi on l'a copié pour finir l'album et on s'en est débarrassé. Il était devenu impossible, tout le temps défoncé. Ça pouvait être un producteur fantastique mais, travailler avec lui était comme une torture. N'importe quel groupe hyper soudé qui travaillait avec Martin se haïssait au bout de deux jours de studio. C'est ce qui nous est arrivé. On était devenus moins proches sur 'Closer'* (qu'on peut traduire par *'Plus Proche'* — NdA), *ironique, non ? Et puis Ian était de plus en plus malade, c'était difficile pour lui d'être présent aux séances."*

Le fantôme de Ian Curtis

Quand le groupe investit la scène d'Europavox vers 23 heures, on comprend vite que Peter Hook n'a pas menti. Le concert fut effectivement apocalyptique, avec une demi-douzaine d'incunables Joy Div' en hors d'œuvre ("At A Later Date", "No Love Lost", "Failures"). Puis la pièce de résistance, les dix titres promis avec, en crescendo, "She's Lost Control" et sa ligne de basse démoniaque jouée par Jack Hook, le fils de Peter, qui a désormais l'âge qu'avait son père quand il a commencé à empoigner sa quatre-cordes. Et enfin le dessert : un rappel inespéré, "Transmission" suivi de "Love Will Tear Us Apart". Le fantôme de Ian Curtis planait au-dessus des mille pogoteurs du chapiteau Magic Mirrors, tel un esprit bienveillant, trois décennies après ce 18 mai dont il n'a jamais vu la fin. Les potards hurlaient et l'amour allait nous déchirer. Encore. ★

OLIVIER CACHIN

Photo Florent Giffard-DR

"Romantique"

KAREN ELSON

La britannique épouse de Jack White délaisse le mannequinat pour embrasser, à Nashville, une carrière de chanteuse tourmentée. Crédible ?

folk

Paris. 26 avril. Un hôtel restaurant branché du 9e arrondissement. Assise à une table, une longue rousse sirote une eau gazeuse. Car on ne vit jamais assez dans le culte du risque rock'n'roll, suivra une boisson fumante répondant au nom de code *"thé au jasmin"*. Là, au milieu, de la foule sentimentale de bobos excités sur leur écran d'iPhone, une créature hors du temps. Visage, délicatesse, blancheur, sourire : tout chez elle ressemble à un tableau de la période préraphaélite. Cette jeune femme s'appelle Karen Elson. 31 ans. Son statut de it girl de l'aristocratie rock internationale frôle l'excellence absolue depuis que cette native d'Oldham, Angleterre, a épousé Jack White. De cette union est née une fille prénommée Scarlett Teresa.

Le monde n'est pas merveilleux

"C'est un tel soulagement de parler de musique et pas de fringues. Vous ne pouvez pas imaginer !" Jusqu'à présent Karen Elson était connue en tant que top model pour des couturiers tels Jean-Paul Gaultier ou Marc Jacobs. Après quelques essais pop (reprise de "Je T'Aime, Moi Non Plus" de Gainsbourg en duo avec la zinzin néo-country Cat Power, participation à la fanfare cabaret new-yorkaise The Citizen Band), la jeune femme fait le grand saut avec un premier album produit en partie par son mari à Nashville, Tennessee. Surprise, le truc n'a rien d'un caprice chic et creux. Ce disque est hanté, référencé et, disons-le, presque taillé pour accompagner les ambiances d'un bon vieux Tarantino. Sur "The Ghost Who Walks", Elson habite une splendide country crépusculaire. Sa voix, son style flottant, tout ici évoque une synthèse de Shivaree, Hope Sandoval (Mazzy Star), Nancy Sinatra, PJ Harvey, Nick Cave... *"Que des choses pas commerciales..."* Purement sensuel et hors du temps, cet enregistrement entre soul et folk cherche les fantômes : *"Le monde extérieur n'est pas merveilleux. Regardez la crise, regardez la violence, regardez la bêtise et l'inculture qui gagnent du terrain. Pour moi, la musique c'est comme une couverture qui te protège de la réalité. Déjà, petite je rêvassais dans mon coin, je m'évadais du réel. J'ai toujours eu des problèmes de concentration qui m'ont joué des tours."* A l'heure des icônes pop de proximité, une splendide rousse qui a décidé de vivre dans sa tête a toujours un coup d'avance.

A Nashville

Karen Elson : *"J'ai quitté la maison de mes parents à Oldham, à côté de Manchester très tôt. Je sais que mon père qui est charpentier a souffert de ce choix au début. J'ai choisi cette vie seulement parce qu'on m'offrait le choix de voyager et de m'éloigner d'Oldham, ville extrêmement grise et machiste. J'avais seize ans et ma carrière dans la mode m'a fait perdre mes repères. Je suis devenue une sorte de gitane. Une apatride. Nashville est une bonne ville pour le déracinement. C'est un endroit qui n'est pas entré dans le 21e siècle. Partout il y a la présence des fantômes : Tammy Wynette, Peggy Lee... Il n'y a rien de morbide à observer des fantômes. Au contraire. C'est excellent pour l'inspiration."*

Top, top, top ? Entrez !

Les mannequins aiment visiblement pousser la chansonnette et parviennent même parfois à s'imposer durablement dans les charts, dans des styles bien différents : Whitney Houston, Grace Jones, Ophélie Winter, Bambou, Dannii Minogue, VV Brown, Kate Moss, Bimba Rose, Irina Lazareanu (ex de Pete Doherty et un album avec Sean Lennon en préparation), Micky Green, la liste des boulimiques narcissiques qui rêvent d'allumer les micros est longue. Histoire de compléter le tableau, on ajoutera Twiggy, l'Allemande culte Nico et notre première dame de France, l'aphasique Carla Bruni.

Le rock féminin c'était PJ Harvey

Karen Elson : *"A 15 ans, je suis tombée en extase devant un clip de PJ Harvey à la télévision. Tu sais, ce morceau de 'To Bring You My Love', 'Down By The Water'. Pour une adolescente, cette découverte c'est comme l'apprentissage de la liberté. Tout d'un coup on comprend qu'on peut être une femme qui joue de son côté glamour mais qui ne brade rien de son indépendance également. Elle écoutait du blues, elle était anglaise, elle était séduisante, mais jamais séductrice. J'ai voulu devenir comme elle pendant des années. Avant, la pop c'était uniquement un terrain de jeu pour garçons frimeurs et ennuyeux. Pour une jeune Anglaise romantique, savoir que la musique était squattée par les mecs de la britpop ou par ces idiots de Take That n'avait rien d'attirant."*

Plus à l'aise dans la noirceur

Karen Elson : *"Ces années de fréquentation du monde si superficiel de la mode m'ont rendue plus sensible à la tristesse qui m'entoure. On est dans une bulle, on sait que des gens dehors crèvent de faim ou de froid, et un abruti vient te dire :* 'Allez chérie ! Aujourd'hui tu vas faire semblant d'être une Parisienne riche de la belle époque !' *C'est presque choquant. La musique que je pratique a un lien direct avec cet état d'esprit. Maintenant que je suis mère de famille, heureuse et que j'ai pris conscience de la mort avec celle d'un proche, je ressens ma propre mortalité. C'est aussi pour ça que je fais des disques : pour exorciser ce sentiment."* ★

RECUEILLI PAR JEAN-VIC CHAPUS

CD *"The Ghost Who Walks" (XL/ Beggars)*

Photo DR

Avec cette guitare, la musique de Karen, elle sonne

Une belle bande de pont

"Se réinventer"

DEFTONES

metal Tel un Radiohead sous testostérone, le groupe de Sacramento prône la remise en question permanente. Entretien avec Chino Moreno, headbanger cérébral.

Groupe phare de la scène metal, les Californiens de Deftones reviennent avec un sixième album enregistré dans l'urgence, "Diamond Eyes". De passage à Paris pour un concert surprise à la Boule Noire, on retrouve un Chino Moreno aminci, concentré, en pleine séance de couture, entre deux balances.

Toile de riffs

Etiqueté néo-metal après un premier album furieux ("Adrenaline"), dès "Around The Fur" le suivant, le quatuor a pris de la hauteur et de l'espace en s'administrant les services d'un architecte sonore, Frank Delgado, avant d'assumer pleinement ses influences shoegazing et new wave (Depeche Mode en tête) sur le novateur "White Pony". Et d'imposer un style unique, jusqu'à aujourd'hui ce "Diamond Eyes" qui repousse encore les limites d'un genre musical dont la subtilité se mesure souvent au nombre de bières avalées sur scène. Si le précédent et brumeux "Saturday Night Wrist" avait été accouché dans la douleur au long d'un processus créatif qui faillit coûter la vie du groupe, celui-ci a été enregistré dans un contexte bien particulier. Chino : "*Nous travaillions sur ce qui devait être 'Eros'. Mais pendant l'enregistrement, notre bassiste Chi a eu un grave accident et se trouve actuellement dans un semi-coma. Nous ne pouvions continuer sans lui à moins d'enrôler un nouveau membre dans l'élaboration d' 'Eros'.*" Résultat : Deftones engage Sergio Vega (ex-Quicksand, jeu au médiator, headbanging scénique) pour partir sur un tout autre projet. "*Nous nous sommes enfermés tous les cinq en studio, tâchant de rester concentrés sur ce que nous faisions, malgré les circonstances. Nous n'avons pas réfléchi comme pour 'Saturday Night Wrist' dont l'enregistrement avait duré une éternité.*" En cinq mois, les nouvelles chansons sont bouclées. Dans l'urgence, sans les prises de tête habituelles. Focalisés sur la musique, pour exorciser la douleur.

Photo DR

Un très grand "Slip"

Sergio Vega, bassiste intérimaire de Deftones, est un ancien membre de Quicksand, combo post-hardcore culte de New York, formé en 1990. Qui a sorti, en 1992, un premier album aujourd'hui encore incontournable, "Slip", mélange idéal de mélodies tendues et de guitares rageusement plaintives. Les membres de Quicksand, Walter Schreifels (chant/ guitare), Tom Capone (guitare), Alan Cage (batterie) et donc Sergio, avaient tous, auparavant, joué dans des groupes historiques de la mouvance straight-edge : Gorilla Biscuits et Youth Of Today. Après la dissolution du groupe en 1995, Capone lancera la formation Handsome et Schreifels, lui, officiera dans Rival Schools.

"*C'est un nouveau disque, totalement différent de 'Eros' qui verra le jour quand Chi sera de retour.*" Malgré les dissensions, le gang reste soudé, au point de remettre à plus tard le disque initialement prévu. Point de cynisme ici.

Et maintenant, "Diamond Eyes". Cold wave, metal, trip-hop, pop, electro. Le groupe ne s'interdit rien et crée cette subtile contradiction entre atmosphère lourde, menaçante, claustrophobe et exploration aérienne. Stephen Carpenter, guitariste bou-cher, tisse une toile de riffs dans laquelle viennent se piéger les vocalises lumineuses de Moreno. La voix d'ange. Qui n'a jamais aussi bien chanté, ou éructé. Où puise-t-il encore cette rage ? "*Je ne sais pas. Je me laisse porter par cette musique extrême qui n'est qu'un reflet de moi-même. Nous avons tous de la dualité en nous. J'explore les deux facettes.*" Ainsi passe-t-on des moments fragiles de "Sextape" à la furie animale de "Royal", des silences inquiets de "You've Seen The Butcher" aux ambiances gothiques et délétères de "This Place Is Death". Les araignées de Robert Smith ne sont jamais loin. Quand bien même le titre n'est plus "Eros", tout ici est diablement sexuel. Quand on lui parle de ses textes plus optimistes, le chanteur tempère : "*Tout reste sombre, sexuel mais moins triste. J'essaie d'être moins égocentrique et d'arrêter de dire que j'envoie tout chier, que tout est de la merde.*" La maturité ? Mais pas la sérénité. Prise de décision pseudo-démocratique, expérimentations, prise de tête créative, rumeurs de séparation et leader sur le fil, repoussant les limites de la pudeur vocale, musique d'éternel adolescent pour adultes, Deftones rappelle, dans un sens, Radiohead. "*J'ai beaucoup de respect pour ce groupe. Toujours à se réinventer. Il ne s'est pas reposé sur la formule de 'The Bends'. C'est ce que nous essayons de faire, définitivement.*" Loin de la caricature dans laquelle sont tombés certains camarades (Korn, Metallica), jamais à court d'idée, les Américains se rapprochent de formations plus cérébrales comme Tool et Nine Inch Nails.

Dessert

A la Boule Noire, évènement inversement proportionnel à la taille du lieu, les places se sont arrachées en quelques secondes sur le Net. Le combo présente les titres les plus puissants du nouvel effort ("Rocking Skates", "CMND/ CTRL"), s'appuie surtout sur "White Pony" ("The Passenger", "Change", "Elite", "Knife Party"...) et sert en dessert quelques vieilleries saignantes : "My Own Summer", "Back To School", "Root", "Be Quiet And Drive" et bien sûr "7 Words" et ses "*suck*" incisifs repris en chœur par les quelques privilégiés présents. Etrangement, "Saturday Night Wrist" passe totalement à la trappe... Deftones, meilleur groupe de metal actuel ? Le plus passionnant, le plus viscéral en tout cas. ★

MORGAN LE BERVET

CD *"Diamond Eyes" (Warner)*

Paul Weller
et un tunnel
sous la manche

En vedette

PAUL WELLER

Quelque peu à l'étroit dans son rôle de patriarche mod, le Britannique publie un "Wake Up The Nation" tranchant et créatif. Et livre ici quelques mises au point.

PAR NICOLAS UNGEMUTH

Il écoute "Metal Machine Music" en conduisant. Il recrute Kevin Shields et un ancien Jam pour son nouvel album. Il parle de la *modness* avec des trémolos dans la voix. Il sort à 52 ans l'un de ses meilleurs albums. Le Weller n'a pas fini d'étonner.

Métamorphose

Son nouvel album, "Wake Up The Nation", vient de le prouver : Weller, fringuant quinqua, est en grande forme. Il s'amuse. Emploie Bev Bevan, des Move (*"un rêve devenu réalité"*), un ex-My Bloody Valentine ou son ancien bassiste des Jam. L'album est un bonheur, très courageux, alternant pépites mélodiques ("No Tears To Cry") et furies soul ("Wake Up The Nation") ou post-punk ("Fast Car/ Slow Traffic"). Rien à dire, l'ancien refuse de se reposer sur ses lauriers... Rappel des faits : 1976-1982, les Jam, groupe néo-mod, s'échappent du punk pour sortir les mélodies les plus brillantes depuis celles des Kinks et des premiers Who. Après six albums dont trois chefs-d'œuvre ("All Mod Cons", "Setting Sons" et "Sound Affects") et une voie lactée de singles fabuleux, Weller décide courageusement de casser son jouet. Puis monte le projet Style Council, qu'il estime être la seule adaptation musicale possible contemporaine à son esthétique mod. Adieu les guitares, bonjour au jazz et à la soul moderne, voire au rap et à l'electro. Ça commence bien, ça finit mal. Deux ans d'errance, puis retour en solo et à la guitare sous forte influence Traffic et derniers Small Faces. "Stanley Road" et "Wild Wood" se vendent par dizaines de millions, l'homme est adoubé par la totalité de la britpop. La britpop disparaît, Weller reste et recrute pour "Heliocentric" (2000) l'arrangeur de Nick Drake. C'est le début de l'expérimentation souvent très bien maîtrisée, qui l'a mené au brillant double album "22 Dreams" sorti il y a deux ans, puis à ce nouveau disque plus brutal mais tout aussi brave dans son audace.

Trois heures avant un concert mezzo mezzo, Weller parle dans une loge du Bataclan. Il n'avait pas joué en France depuis sept ans. Immédiatement, la métamorphose de l'homme d'abord rencontré en 1991 est frappante : en vieillissant, le nerveux mutique d'hier s'est transformé en un souriant et bavard gentleman, modeste et très simple. On ne l'a jamais vu aussi *cool*.

Photo Dean Chalkley-DR

ROCK&FOLK : Lorsque vous avez débuté, vous pensiez que les Who étaient vieux alors qu'ils étaient ensemble depuis douze ans. Difficile d'imaginer qu'aujourd'hui, certains vous écoutent depuis plus de trente ans. Vous en rendez-vous compte ?
Paul Weller : C'est passé tellement vite que j'ai l'impression que ça dure depuis dix ans... Et je ne me suis jamais arrêté, j'ai toujours travaillé. Je suppose que ça fait filer le temps plus rapidement. En vérité, je suis toujours stupéfait de voir que je peux encore faire de la musique. Ça n'a aucun rapport avec de la fausse modestie, mais je suis très conscient d'avoir une chance énorme de ne pas avoir été laissé sur le côté du chemin, comme tant d'autres. Les gens s'intéressent encore à ce que je fais, c'est incroyable. C'est une bénédiction de pouvoir durer aussi longtemps. D'ailleurs, lorsque j'étais jeune homme, je n'aurais pas pu imaginer un instant que je ferais encore de la musique à 50 ans.

R&F : On dirait que vous avez sorti le meilleur de vous-même ces dix dernières années. Que depuis "Heliocentric", vous avez connu une sorte de renaissance...
Paul Weller : Je ne sais pas. Il y a des albums dont je suis fier et d'autres qui me laissent plus perplexe. J'ai réécouté "Illumination" il y a peu et, franchement, je ne savais pas trop quoi en penser. A mon avis, dès qu'on a le privilège d'exercer son art suffisamment longtemps, on se retrouve fatalement dans des cycles : parfois on est au top, parfois non. Il n'y a rien à faire, tout cela n'est pas rationnel, c'est dans l'air. C'est pareil avec les concerts... Certains soirs, on sent une véritable communication avec le public, d'autres non. On a beau chercher l'explication, on ne la trouve pas. C'est aussi la magie du truc : on ne peut rien prévoir.

"La modness n'est plus ce qu'elle était"

R&F : Mais avec "Heliocentric", votre écriture a changé. Les suites d'accords, les mélodies, les arrangements, non ?
Paul Weller : C'est vrai mais, personnellement, je ne vois pas cela comme un geste consciemment préparé parce que je pense avoir toujours essayé de me renouveler et tenter de nouvelles choses. Et cela depuis le premier album des Jam jusqu'à aujourd'hui. Peut-être que ça s'entend plus depuis "Heliocentric", je ne sais pas. En fait, je pense que ces cinq dernières années en particulier ont été très riches pour moi d'un point de vue créatif. Ces chansons que j'ai écrites durant cette période m'ont emmené vers de nouveaux territoires.

R&F : Pourquoi la plupart des songwriters, passé la quarantaine, se contentent-ils de recycler leurs anciens albums pour finalement tourner complètement en rond ?
Paul Weller : Ils deviennent paresseux, je suppose. Ou bien ils trouvent plus confortables de s'installer dans ce qu'ils maîtrisent déjà, ou ce qu'ils pensent être la recette d'un succès déjà expérimenté. Je n'ai jamais pu m'inscrire dans ce fonctionnement parce que je m'ennuie trop vite. J'essaye toujours d'explorer de nouveaux territoires, avec plus ou moins de succès. Et puis surtout, je pense que je suis toujours un fan. Un fan de musique, au sens large... C'est peut-être ce qui fait la différence : je veux écouter de nouveaux trucs en permanence. Qu'ils soient modernes ou anciens m'importe peu dès lors que j'écoute quelque chose que je ne connaissais pas. Je vais dans les magasins de disques une ou deux fois par semaine, à chaque fois j'achète une dizaine d'albums. Il y en a peut-être six qui finiront à la poubelle, mais les quatre autres sont importants dans mon processus de renouvellement. C'est essentiel à mes yeux. Les musiciens *confirmés* devraient un peu plus fréquenter les magasins de disques...

R&F : Les gens ont été très étonnés d'apprendre qu'à l'époque, vous aimiez Joy Division et Wire et que, ces derniers temps, vous avez adoré "Low" de David Bowie. Pensez-vous que les gens se trompent sur ce que vous êtes, vous considérant surtout comme un maniaque des Small Faces ?
Paul Weller : Oh, c'est la nature humaine de ranger les gens et les choses dans des compartiments. Je ne peux pas en vouloir à ceux qui pensent cela de moi parce qu'ils ne voient que la surface, et c'est sans doute, de manière superficielle, l'image que je renvoie. Mais en réalité j'écoute toutes sortes de musiques.

L'esprit métallique

R&F : La plupart des mods aujourd'hui n'écoutent que de la northern soul. N'est-ce pas en contradiction avec l'esprit originel ?
Paul Weller : Bien sûr. Il faut comprendre que la *modness (le terme semble être de lui — NdA)* n'est plus ce qu'elle était à la fin des années 50 ou au début des années 60. Le truc existe depuis des années, a changé et s'est adapté. J'ai remarqué qu'au fil des ans, on voit toujours une nouvelle génération découvrir le mouvement. Mais être mod, ce n'est pas se concentrer sur le passé. N'écouter que de la soul des sixties, c'est idiot et c'est dommage. En contradiction totale avec le terme de *modernism*. Il faut écouter ce qui se passe maintenant. Etre curieux et ne pas avoir d'œillères. La modness, c'est un esprit et une attitude, plus qu'une musique coincée dans le temps.

R&F : Ces dernières années, votre palette de goûts semble s'être considérablement élargie...
Paul Weller : Je pense qu'à mon grand âge, je suis devenu plus ouvert d'esprit. J'avais l'envie de ne pas me limiter, de ne plus avoir peur de m'égarer en écoutant des genres de musiques que je connaissais moins. Parfois, ça vient de manière assez amusante : certaines des critiques de "22 Dreams" mentionnaient dans mes influences des choses que je ne connaissais pas, que je suis allé m'acheter par la suite et qui m'ont plu. Le krautrock ou des trucs electro que je n'avais jamais entendus. J'ai découvert des choses que j'ai adorées...

R&F : Donc vous lisez les critiques ?
Paul Weller : Si elles sont bonnes, seulement...

R&F : Qu'écoutez-vous, ces temps-ci ?
Paul Weller : Neu!, "Raw Power" des Stooges et "Metal Machine Music" de Lou Reed.

R&F : Non ! Vous ?
Paul Weller : Oui *(rires)*. Je ne connaissais rien de tout cela il y a quelques mois. Je trouve que "Metal Machine Music" est parfait pour la voiture. Je conduisais dans Londres l'autre jour en l'écoutant, et c'était merveilleux. Sinon, j'aime beaucoup

Bœuf mod

Le 27 mai dernier, les fans du roi des mods ont pu assister en direct, devant leur écran d'ordinateur, au concert de leur idole depuis le Royal Albert Hall, à Londres. Filmé avec 12 caméras, en haute définition, l'événement était de taille, on pourrait presque dire historique. Que les retardataires ne se noient cependant pas dans une tristesse éternelle. La chose est accessible en rediffusion sur le site officiel du gentleman *(www.paulweller.com)*.

Photo Fabrice Demessence

ET&C et Broadcast & The Focus Group chez Warp. Je vous le dis, un vrai mod n'a pas d'œillère.

R&F : Comment se sont déroulées les retrouvailles avec Bruce Foxton, dans le studio ? Etiez-vous nerveux *(Foxton et Buckler, bassiste et batteur des Jam, avaient écrit il y a quelques années un livre peu flatteur pour Weller, avant de l'attaquer en procès — perdu — pour de sombres histoires de merchandising — NdA) ?*
Paul Weller : Non mais, lui, oui *(rires)*. Il était même très nerveux. Bruce a perdu sa femme et moi mon père. Quand on expérimente un truc aussi monumental que la perte d'un être aimé, les petites histoires du passé n'ont aucune importance, vraiment. Tout s'est très bien passé. On n'a pas passé notre temps à se parler du bon vieux temps, on était plutôt concentrés sur ce qu'on faisait dans le studio. J'étais très heureux que sa femme Pat sache que nous allions rejouer ensemble avant sa mort. Pour elle, c'était très important. Musicalement, je savais que son style à la basse allait être parfait pour les morceaux concernés.

R&F : D'ailleurs, "Fast Car/ Slow Traffic" pourrait presque figurer sur "Sound Affects" (1980)**...**
Paul Weller : C'est amusant que vous disiez ça, parce que Simon Dine (Noonday Underground), le producteur, avait "Sound Affects" en tête pour ce nouvel album. Il n'était pas question de tenter de recréer les Jam, bien sûr. Mais il souhaitait retrouver l'esprit métallique, déconstruit et très urbain de ce disque...

R&F : A l'époque des Jam, votre public était beaucoup plus jeune que vous. Etes-vous plus à l'aise avec celui d'aujourd'hui ?
Paul Weller : Les fans des Jam étaient très jeunes, oui. Mais ça ne me posait pas vraiment de problème : j'écoutais les Beatles et les Kinks quand j'avais huit ou neuf ans, et je pense que je comprenais ce qui se passait. A l'époque des Jam, le public devait avoir en moyenne entre 14 et 18 ans quand j'en avais à peine plus de 20... Et les disques qu'on écoute à cet âge-là sont toujours très importants, ils deviennent l'ossature de votre personnalité une fois que vous avez fait le choix parmi tout ce qu'on vous propose. Aujourd'hui j'ai un peu de tout. Des gens qui suivaient les Jam, d'autres qui m'écoutent depuis "Wild Wood", d'autres qui sont beaucoup plus jeunes et qui m'ont découvert en lisant une interview de Kasabian ou je ne sais quoi. C'est très important pour moi que mon public ne repose pas sur la nostalgie.

R&F : Lorsqu'on regarde votre carrière, disque par disque, groupe par groupe, il semble que vous n'en avez toujours fait qu'à votre tête...
Paul Weller : Oui. Parfois à mon détriment, mais je n'ai toujours fait que ce que je voulais. Impossible d'agir autrement. Ce n'était pas supposé être ça, le punk ? ★

CD "Wake Up The Nation" (AZ/ Universal)

Paul Weller,
19 mai 2010, Bataclan

Ah, les apéros géants d'Aerosmith...

"Steven a décidé de revenir"

AEROSMITH

Après la désertion momentanée de Steven Tyler et l'album solitaire de Joe Perry, le groupe de Boston s'est remis en selle pour une tournée estivale. Bonne nouvelle ? Le guitariste n'en démord pas.

PAR PIERRE PERRONE

Ils ont vendu plus de 150 millions d'albums, demeurent le groupe rock favori des Américains et admettent volontiers que les Rolling Stones et les Yardbirds les ont drôlement influencés. Après une petite valse-hésitation de la part de Mister Steven Tyler qui a un temps envisagé une possible carrière solo, les cinq d'Aerosmith sont remontés en selle et seront au Palais Omnisports de Paris-Bercy le 29 juin. "*Il était temps*", déclare Joe Perry, le guitariste soliste et le bras droit de Tyler.

Photo Ross Halfin-Dalle

A la fin des années 80, remis au goût du jour par leur collaboration avec les rappeurs de Run DMC sur l'irrésistible "Walk This Way", les Aerosmith ont trusté les charts avec les albums "Permanent Vacation" et "Pump" et les incontournables singles et clips vidéo de "Dude (Looks Like A Lady)" et "Love In An Elevator". Le come-back phénoménal des cinq de Boston a égalé et même éclipsé le succès qu'ils avaient eu en début de carrière, durant les seventies, avec les fameux albums "Toys In The Attic" et "Rocks", avant de sombrer dans la drogue et les excès. Qui plus est, suite à plusieurs cures de désintox, ils ont continué sur leur lancée durant les années 90 avec l'album "Get A Grip" et "I Don't Want To Miss A Thing", le tube pondu par Diane Warren qui a été numéro un aux USA après avoir figuré sur la BO de "Armageddon", blockbuster où joue une certaine Liv Tyler. Depuis, Aerosmith est effectivement une grosse machine quelque peu hollywoodienne, cinq musiciens qui connaissent bien leur public et qui jouent le jeu des radios en faisant appel à des compositeurs à succès comme Desmond Child ou Glen Ballard. Ces compromis ne sont pas toujours du goût de Joe Perry, le guitariste soliste et bras droit du chanteur. Perry avait quitté le groupe entre 1979 et 1984 et a récemment publié son cinquième album solo, l'excellent "Have Guitar, Will Travel", et a tourné avec Bad Company en Grande-Bretagne au mois d'avril. Lorsque Tyler a tergiversé à l'idée de rejoindre une fois de plus Tom Hamilton, le bassiste, Brad Whitford, le second guitariste, et Joey Kramer, le batteur, les quatre musiciens avaient même pensé à faire appel à un autre chanteur du calibre de Lenny Kravitz, Billy Idol, Paul Rodgers ou encore Chris Cornell. Heureusement, les ex-Toxic Twins ont depuis recollé les pots cassés et Tyler est revenu au bercail. Du coup, dans son domaine du Vermont, où il élève des chevaux, Joe Perry est tout sourire. Et la franchise même.

Le bœuf tous les soirs

ROCK&FOLK : Quel est le feeling au sein d'Aerosmith ? Steven est là et bien là. Il a mis fin aux rumeurs qui couraient sur son possible départ du groupe avec un message rigolo sur votre site internet proclamant qu'il avait passé l'audition. Donc ça baigne ?

Joe Perry : *Yeah !* le groupe est prêt à casser la baraque. Venir en Europe après trois ans d'absence nous branche et nous excite. L'ambiance est au beau fixe. Lorsqu'on considère ce qui s'est passé, les choses sont redevenues normales avec une surprenante facilité.

R&F : Justement, pouvez-vous nous donner plus amples détails sur cette affaire ? Selon certaines rumeurs, il aurait même été question de faire appel à un autre chanteur...

Joe Perry : Pendant quelques mois, depuis la fin de l'an dernier jusqu'à début avril, nous quatre, Tom, Brad, Joey et moi, ne savions pas vraiment ce qui allait se passer. Il était question que nous repartions en tournée et Steven a annoncé qu'il allait faire quelque chose en solo sans toutefois quitter le groupe. Nous avons bien sûr été surpris, comme lorsque j'avais appris par la bande que Steven avait fait le bœuf avec Jimmy Page et John Paul Jones en Angleterre en 2008 — sans nous le dire, je précise — pour voir si une version de Led Zeppelin avec lui pouvait fonctionner. En fait, il s'est bel et bien planté. Je n'en avais pas parlé à l'époque mais ça donne une idée du genre de choses qui se passent en coulisses depuis des années. Donc, au lieu d'attendre que Steven revienne après tout ça, nous avons commencé à discuter de la possibilité d'embaucher un autre chanteur. Nous voulions jammer, voir si ça collait, mais nous n'avions pas l'intention de devenir un *Aerosmith cover* ou tribute band. Nous aurions pu faire quelque chose comme Queen et Paul Rodgers, avec un invité prestigieux dont nous aurions également joué le répertoire, un chanteur assez connu pour nous permettre de remplir de grandes salles. C'est alors que Steven a décidé de revenir et de se concentrer sur Aerosmith.

R&F : Justement, en parlant de Paul Rodgers, au mois d'avril, le Joe Perry Project a assuré la première partie de la tournée de Bad Company au Royaume-Uni. C'est une affiche qui a attiré pas mal de monde...

Joe Perry : Oui, nous avons fait l'événement. J'admirais Paul Rodgers depuis longtemps, j'étais un grand fan non seulement de Bad Company, mais aussi de Free et de leur guitariste Paul Kossoff *(qui a passé l'arme à gauche en 1976 —NdA)*. Mais je ne connaissais pas Paul. Je l'ai enfin rencontré pour la première fois à une cérémonie l'an dernier, aux Classic Rock Awards à Londres. Quinze jours plus tard, je reçois un coup de fil de Paul qui me demande si ça me dirait d'assurer la première partie de cette tournée... Ça s'est vraiment bien passé. J'ai adoré partager l'affiche avec Bad Company et j'ai même fait le bœuf avec eux tous les soirs. En plus, ça m'a permis de tourner de façon un peu différente et de mieux connaître le Royaume-Uni. J'ai découvert des villes de province comme Cardiff et Brighton, j'ai admiré les fameux paysages de la campagne britannique. On ne fait plus ça depuis belle lurette avec Aerosmith. On joue dans une ou deux grandes villes anglaises et on s'en va dans un autre pays européen. C'était une expérience mémorable pour un anglophile comme moi.

R&F : Vous avez décidé d'un autre projet solo. Est-ce parce que vous aviez ras le bol d'attendre qu'Aerosmith retourne en studio ? "Honkin' On Bobo", votre dernier album avec le groupe, remonte à 2004 et comprenait principalement des reprises de classiques du rhythm'n'blues...

Joe Perry : A notre âge, au point où nous en sommes, mieux vaut ne pas perdre de temps, il faut faire ce qu'on a à faire. Pas question d'attendre et d'attendre. Un titre comme "Do You Wonder" aurait pu figurer sur l'album "Just Push Play" en 2001 mais on l'avait un peu oublié avec Aerosmith et j'ai donc décidé de l'inclure sur "Have Guitar, Will Travel". Les fans hardcore d'Aerosmith aimeraient bien avoir un nouvel album. On va se concentrer dessus après les concerts qu'on donne cet été. Je crois que nous avons tous pas mal d'idées sous le coude. Le meilleur moment pour enregistrer un disque c'est lorsqu'un groupe a tourné un bon bout de temps et a donc la pêche. J'ai confiance.

R&F : Autrefois, vous avez critiqué le fait qu'Aerosmith collabore trop souvent avec des compositeurs de renom comme Diane Warren, Desmond Child ou encore Glen Ballard. Est-ce que le prochain album sera différent sur ce plan ?

Joe Perry : On verra. J'aimerais bien que nous nous remettions à jouer et à composer tous ensemble comme nous le faisions autrefois. Ça fait des années que nous n'avons pas pondu un album qui tienne la distance, qui vaille vraiment le coup. "Just Push Play" est notre plus mauvais disque. Durant l'enregistrement, nous ne nous sommes jamais retrouvés tous les cinq en même temps dans le studio et je pense que ça se sent, que ça s'entend. Aerosmith est au sommet de sa forme quand nous jouons ensemble. "Just Push Play" m'a appris comment ne pas faire un disque d'Aerosmith. Cela dit, pour le

L'acteur Tyler

Les fans d'Aerosmith et aussi les autres auront tout intérêt à se précipiter sur les coffrets DVD (Warner) de la série comique américaine "Mon Oncle Charlie", où Charlie Sheen incarne un Californien cynique, compositeur de jingles, accro au sexe et alcoolique au dernier degré. La saison 4 vient de sortir en France. Dans l'épisode 2, justement intitulé "Sexe, Alcool et Jeux de Hasard", Steven Tyler apparaît en voisin bruyant et adepte des coups de boule intempestifs. Indispensable régal...

Jon Cryer, Steven Tyler et un autre cabot

Photo Getty Images

Joe Perry :
Sao Paulo, 29 mai 2010

"Plus rien ne me surprend"

prochain album, il faut que les compositions soient à la hauteur et que nous y croyions. Faire changer Aerosmith de direction c'est un peu comme essayer de changer de cap avec un paquebot, ce n'est pas toujours évident.

Remanier notre répertoire

R&F : A quoi attribuez-vous la longévité du groupe ? Durant les années 80, vous êtes revenus avec Run DMC et les clips sur MTV. Plus récemment, une nouvelle génération a découvert Aerosmith par le biais de Guitar Hero...
Joe Perry : Le métier a tellement changé depuis nos débuts il y a une quarantaine d'années. Plus rien ne me surprend vraiment. Toutes ces nouvelles inventions, tous ces gadgets permettent de vraiment diffuser, de faire connaître notre musique. C'est si difficile pour les nouveaux artistes de se faire remarquer. Mais au lieu de se contenter de donner des concerts ou d'espérer passer à la radio, on peut miser sur d'autres trucs. Plus il y a de médias et de possibilités, mieux c'est. Dès que les chaînes télé sont sur un coup, que ce soit MTV qui diffuse nos vidéos, les publicités qui utilisent nos compositions ou les télécrochets où l'on reprend nos titres, on voit nos ventes grimper. C'est incroyable l'effet qu'une petite diffusion TV peut produire.

R&F : En 1988, les Guns N'Roses ont assuré la première partie de votre tournée. Quels souvenirs gardez-vous de ces concerts ? Etiez-vous tous clean alors que les Guns justifiaient le titre de leur album, "Appetite For Destruction" ?
Joe Perry : Ils étaient bien plus jeunes que nous et leur comportement m'a rappelé le nôtre durant les seventies. Nous avions quelquefois l'impression de nous regarder dans la glace. Nous avions effectivement abusé de l'alcool et des drogues mais nous avions continué de donner des concerts et faire des disques et nous nous en étions sortis. J'ai l'impression que si les Guns N'Roses n'avaient pas passé autant de temps à côté de leurs pompes à cause des histoires de drogues, le groupe n'aurait pas explosé comme une météorite et existerait peut-être encore dans sa formation d'origine...

R&F : Vous avez vendu 150 millions d'albums. Vous avez boulonné dur ? Vous avez eu de la chance ? Les deux combinés ?
Joe Perry : Je ne sais pas vraiment. C'est une incroyable série d'événements, surtout lorsqu'on se souvient que j'ai quitté le groupe pendant quelques années, que Brad m'a suivi, que nous sommes revenus et que nous avons repris le collier. Nous avons fait toutes les erreurs possibles et imaginables, nous avons changé plusieurs fois de manager, nous nous droguions, nous avons fait des séjours dans plusieurs cliniques de désintox avant de réussir à refaire surface, et le come-back a dépassé tous nos espoirs. C'est une histoire étonnante. Personne n'aurait misé un centime sur nous mais nous y sommes arrivés. Et notre histoire est loin d'être terminée. J'attends avec impatience les trois ou quatre ans à venir. Je pense que nous sommes capables de produire un nouveau disque à la hauteur de nos véritables classiques comme "Pump". "Night In The Ruts" est un album méconnu parce qu'il est sorti en 1979, pile au moment où j'ai quitté le groupe.

R&F : A quoi peuvent s'attendre les fans qui iront vous voir à Bercy ? L'an dernier, aux Etats-Unis, vous aviez joué "Toys In The Attic" quasiment dans son intégralité...
Joe Perry : On a une setlist qui tient la route, truffée de bons vieux classiques. Nous avons répété une trentaine de titres. Trop se concentrer sur un seul album peut également créer des problèmes. Nous allons sans doute remanier un peu notre répertoire. Nous ne jouons pas assez souvent en Europe en général, et en France en particulier. Notre dernière tournée remonte à 2007. Nos fans ne nous voient pas assez et ne se lassent jamais de nous entendre jouer "Train Kept A Rollin'". C'est important de se souvenir de ça. Les réactions enthousiastes des fans nous galvanisent. Après cet été, nous espérons revenir en Europe une ou deux fois avant de finalement raccrocher nos guitares. ★

CD "Have Guitar, Will Travel" (Roman/ Sony Music)
Concert Aerosmith : Bercy, 29 juin 2010 (Paris)

L’impie qui chante

“Rien à expliquer”

OZZY OSBOURNE

Dans son fructueux come-back, le chanteur britannique avait cependant omis d’enregistrer un nouveau bon disque. Erreur réparée ? A l’aise dans ses charentaises, le seigneur des enfers s’explique.

PAR JOSEPH ACHOURY KLEJMAN

“Le démon qui vient te chercher”

Quarante ans de carrière, des millions de disques vendus et une vie haute en couleur. Si l'émission de téléréalité The Osbournes montrait un Ozzy cacochyme et grotesque, sa dernière livraison discographique intitulée “Scream” est une preuve flagrante que le Prince des Ténèbres mérite encore son surnom.

Londres, jeudi 6 mai, quatorze heures et trente minutes, dans une suite somptueuse d'un quelconque palace. Une tablée de Suédois rit très fort en écoutant l'album à l'aide de baladeurs mp3, tandis que les gens de la maison de disques s'affairent. Les nationalités ne semblent pas vouloir se mélanger, et la table française est plongée dans un silence religieux. Que dire du disque, si ce n'est qu'il est excellent ? Le *screamer* livre onze chansons d'une puissance rare pour un musicien à ce stade de sa carrière. Œuvrant dans un registre mélangeant des influences aussi diverses que Slayer, Nine Inch Nails ou Rob Zombie, Ozzy Osbourne signe un retour magistral après un “Black Rain” qui laissa les fans mitigés. A la guitare, le remplaçant du bûcheron Zakk Wylde, Gus G (qui officiait initialement dans le combo power metal grec Firewind), s'en tire avec les honneurs, apportant sa griffe aux chansons, leur donnant une dimension carrément épique. Le départ du virtuose de Black Label Society avait pu émouvoir les amateurs : son successeur n'a pas à rougir de sa performance. Lorsque l'attachée de presse appelle enfin notre nom, la pression monte d'un cran. On entre, il est là, tranquillement assis dans un confortable fauteuil, tatoué comme un biker, portant sa légendaire croix et une veste de costume bizarrement assortie avec un pantalon de pyjama et des... pantoufles. Sur la table, jus d'orange et petits gâteaux. La dichotomie entre la légende Ozzy et l'affable et débonnaire sexagénaire présent dans la pièce est saisissante, et ne rend la personne que plus humaine et touchante. On fait les présentations, il demande ce que l'on a pensé de l'album, et on entame sur son nouveau bretteur. *“Gus G est un excellent guitariste,* nous dira le Madman. *Mes agents l'ont déniché via un casting et, quand j'ai vu sa performance, je me suis dit qu'il fallait lui donner sa chance et j'espère que mes fans feront de même. Il n'est pas Zakk, il n'a jamais tenté de l'être, tout comme Zakk n'a jamais tenté d'imiter Randy. Chacun de mes guitaristes a sa personnalité et c'est ce qui fait ma force. En outre, je tiens à dire que je n'ai pas licencié Zakk Wylde, pas plus qu'il n'a démissionné. C'est arrivé comme ça. Il jouait dans son groupe et le mien à la fois, et il y a un moment où ce n'était plus possible, donc il a fallu chercher un remplaçant permanent. Mais que les choses soient claires : Zakk est un grand guitariste, je l'apprécie énormément et je lui souhaite de réussir avec Black Label Society.”* Soudain, la télévision qui trône dans sa chambre se met à sonner de façon incompréhensible, ce qui a l'air d'agacer le Prince des Ténèbres. Qui pourtant ne peut s'empêcher de blaguer : *“Cet endroit est hanté, c'est un fantôme, le démon qui vient te chercher, il va t'avoir !”* Rassurant.

S'il pète la forme, l'homme porte tout de même les stigmates d'une infernale carrière de plus de quarante ans. *“J'ai pris des acides tous les jours pendant un an, simplement pour voir ce que ça faisait. Eh bien, ça m'a rendu fou. Je n'étais déjà pas très équilibré à l'époque, mais ça n'a fait qu'empirer les choses, c'est horrible. Je déconseille à quiconque d'essayer pareille folie. Tous ces trucs que j'ai pris, il faut savoir que c'est néfaste.”* Son meilleur souvenir de jeunesse ? *“Probablement la première fois où on est allés en Europe avec Black Sabbath. C'était très excitant, on*

n'était jamais sorti du Royaume-Uni. Maintenant, je voyage partout dans le monde, mais il faut se rendre compte qu'à l'époque, pour des jeunes comme nous, rien que le fait d'aller en France semblait une formidable aventure. J'aimerais pouvoir raconter des choses plus drôles, mais je buvais au point de ne plus me souvenir de grand-chose. Les débuts de Black Sabbath étaient fun, on vivait comme une famille."
Et aujourd'hui, le métier l'amuse-t-il encore ? *"De toute façon, je préfère vivre l'instant présent. J'enregistre mes albums chez moi, avec mon coproducteur, puis je tourne. C'est mon boulot, c'est ma vie, c'est ce qui m'éclate."* Chaleureux, il est néanmoins intransigeant dans ses réponses, notamment lorsqu'on lui demande d'expliquer le titre de son nouvel album : *"Je n'ai rien à expliquer. Les gens en auront tous une idée différente de toute façon, que je dise quelque chose ou pas. Ça ne changera rien, et c'est plus drôle de les voir chercher."* L'album ? *"Il a été en grande partie composé par Kevin Churko. Ce mec est super. Il joue de la guitare, de la basse, du piano et de la batterie. D'ailleurs, il est à la batterie sur l'album. Il joue les bases des morceaux, puis les autres viennent se greffer dessus. Dans ces moments-là, je ne suis jamais au studio, pour ne pas les intimider."*
Si la popularité d'Ozzy Osbourne en Europe n'est en rien comparable au culte qui lui est voué aux Etats-Unis, son pays d'adoption, la simple évocation de son nom suffit à illuminer les visages. Petit rappel : de 1968 à 1979, au sein du Sabbat Noir, il a en huit albums écrit l'Ancien Testament du heavy metal, avec ses compères Tony Iommi, Geezer Butler et Bill Ward. Pourtant, il réfute avoir inventé le metal lourd : *"S'il y a bien une personne que l'on peut créditer pour avoir créé ce genre, c'est Tony. C'est un des meilleurs guitaristes que je connaisse, il a composé quelques-uns des plus grands classiques du heavy. Sans ses riffs, il n'y aurait rien eu. Une des meilleures personnes que j'aie rencontrées. Je n'ai fait que chanter dans un groupe nommé Black Sabbath… 'Iron Man' est un morceau phénoménal. Quand Randy Rhoads, mon ancien guitariste, était encore vivant, il donnait des cours de musique et tous les gamins voulaient apprendre 'Iron Man' ou 'Paranoid'. A chaque fois, je me disais que pourtant, ces morceaux étaient assez simples. Mais les kids* veulent *jouer des trucs simples."*

Tant de potentiel gâché

1979 : après son départ forcé de Black Sabbath (dû à d'ingérables problèmes de dépendance), il rencontre sa future épouse, Sharon, qui l'aide à sortir de son marasme. Au lieu de se contenter d'une carrière solo dénuée d'intérêt comme nombre de hurleurs issus de formations légendaires, il continue de publier des disques de folie, tels que "Blizzard Of Ozz" et "Diary Of A Madman", pierres angulaires du metal eighties, devenus objets de culte pour nombre de chevelus, notamment grâce à la présence du jeune guitar hero Randy Rhoads qui malheureusement décède tragiquement au cours de la tournée promotionnelle de ce dernier disque, en 1982. L'année suivante, Ozzy participe à l'accès à la célébrité des Mötley Crüe en les faisant jouer en ouverture de sa tournée Bark At The Moon. Les deux groupes n'ont pas joué ensemble depuis la dernière date de cette épique tournée. Pour l'instant car, après vingt-six ans sans partager la scène (à l'exception du Moscow Music Peace Festival), la Bande Bariolée se partagera la tête d'affiche de la quatorzième édition de l'Ozzfest. Ozzy exulte : *"Je suis ravi de rejouer avec ces gars-là. Quand on avait fait cette tournée des arenas, on s'était vraiment marrés… C'était la tournée la plus dingue de ma carrière, on était beaucoup plus jeunes et, naturellement, on faisait plein de conneries. Ce qui est amusant, c'est qu'à l'époque nous étions complètement déglingués, et là on va tous être sobres. Comme quoi…"*
Entre rocambolesques histoires de miction sur Fort Alamo, tir au fusil sur ses chats, éphémère reformation de Black Sabbath et téléréalité, la vie d'Ozzy Osbourne est assez pittoresque pour mériter un biopic, mais un documentaire est annoncé pour le courant de l'année. En outre, avec son album, et sa participation au projet solo de l'ancien gunner Slash, l'on peut dire que son année fut bien remplie. *"J'adore Slash. La chanson que je chante sur son album, 'Crucify The Dead', est adressée à Axl Rose. Ces mecs possédaient un des plus grands groupes de leur époque. J'ai très peu de musiciens dans mon panthéon personnel : Led Zeppelin, les Beatles, les Stones, et les Guns N'Roses auraient vraiment pu en faire partie. Un matin, il va se réveiller et se dire :* 'Putain, qu'est-ce qu'on a foutu *?' Tant de potentiel gâché, ça me déçoit. Cette chanson est pleine de colère, elle dit :* 'pour moi, tu es mort'. *J'ai beaucoup apprécié de travailler avec Slash. Il est sympa, ouvert. Il m'a beaucoup aidé par le passé."*

Prendre des risques

Lorsqu'il évoque son souhait d'une reformation du combo californien, l'on ne peut s'empêcher de demander s'il n'a pas envie de rejouer avec ses anciens acolytes. *"Carrément ! En ce moment, les autres font Heaven And Hell, et je leur souhaite tout le bien du monde, mais si un jour l'idée faisait surface, je dirais oui."* Avec une certaine émotion, il évoque le chanteur de Heaven And Hell, son remplaçant au sein du Sabbat Noir. *"J'ai appris pour le cancer de Ronnie James Dio, ça m'a réellement attristé. C'est quelqu'un de très bien, et surtout un excellent chanteur. Contrairement à ce qui a pu être dit, je n'ai rien contre Ronnie. Je me sens également proche de sa famille. Je sais ce que l'on peut éprouver : j'ai vécu une situation semblable avec ma femme. J'ai vu Vinnie, le batteur, l'autre jour à une cérémonie et je lui ai dit que si je pouvais aider en quoi que ce soit, qu'on me le fasse savoir."*
Las, dix jours après l'entrevue, le second chanteur de Black Sabbath succombait.
Lorsque l'on s'enquiert de savoir s'il se tient informé de l'actualité musicale, Ozzy répond de la même manière que Tony Iommi, un an auparavant et dans les pages de ce même magazine : *"Non. Si j'écoute quelque chose et que ça me plaît, ça risque de m'influencer et ma musique ne serait plus mienne."* Pourtant, son album est rempli de sonorités modernes, claviers industriels et batteries thrash metal. *"Si je refaisais 'Crazy Train' ou 'Paranoid' à chaque album depuis trente ans, le public en aurait ras le bol. J'essaie d'expérimenter. Je pense que les groupes doivent prendre des risques, surtout lorsque que, comme moi, on a une carrière bien installée. Faire le contraire serait lâche. Le vrai test sera de savoir ce qu'en penseront les fans, et ça, je vais le savoir bientôt."* Ici une jeune attachée de presse nous interrompt et siffle la fin de l'entretien.
Lorsque l'on retrouve enfin le contrôle de soi pour lui demander ce que ça fait de se lever le matin et d'être Ozzy Osbourne, la réponse ne se fait pas attendre : *"Je me suis toujours réveillé comme ça, je suis Ozzy Osbourne. Sincèrement, ça m'inquiéterait si un jour je me réveillais et que j'étais quelqu'un d'autre !"* Ozzy sera toujours Ozzy. ★

CD *"Scream" (Epic/ Sony Music)*

L'âme de Randy rôde

Randall William *Randy* Rhoads est né à Santa Monica en Californie le 6 décembre 1956 et est mort dans un accident d'avion le 19 mars 1982 en Floride. En seulement quelques années, Randy révolutionne la guitare metal et influence des dizaines de groupes heavy. Il fonde son premier groupe, Violet Fox, en 1971, qui ne survit que cinq mois. Après d'autres projets comme Mildred Pierce ou The Katzenjammer Kids, il forme en 1976 Little Women, qui deviendra très vite Quiet Riot. Avant de rejoindre Ozzy sur scène et en studio pour quelques performances d'anthologie. Pour beaucoup de métalleux, aujourd'hui encore, la mort de Randy reste l'une des plus grandes catastrophes dans l'histoire du rock.

Photos DR

“J’apprécie d’être planqué”

GORILLAZ

Damon Albarn s’éloigne chaque jour un peu plus de la britpop. Dernière étape : un concept-album écolo avec son groupe simiesque.

PAR BASILE FARKAS

Ouverture du festival de Cannes. A peine débarqué en région PACA, l'envoyé spécial a l'insigne privilège d'entrapercevoir quelques astres inaccessibles. Des étoiles, des vraies : Massimo Gargia. Jack Lang. Jean-Claude Van Damme. Un peu plus loin sur la Croisette, Gorillaz se prépare pour assurer la séquence live de la soirée, en plein air dans l'émission de Michel Denisot. Sur le plateau immaculé, la formation cartoon répète un "Rhinestone Eyes" caoutchouteux. Deux visages connus se sont glissés dans le septuor : Mick Jones et Paul Simonon. Le premier — hommage à Joe Strummer ? — gratouille une Fender Telecaster. Le second est resté fidèle à sa Precision Bass. L'air parfaitement jovial, les compères se plient sans problème au code vestimentaire *spécial plaisance* imposé par Gorillaz : pull rayé, blazer et casquette de propriétaire de yacht. Habillés tels deux membres d'équipage de "La Croisière S'Amuse", les ex-Clash ne boudent pas leur petite escapade sur la Riviera. Avec son grand sourire édenté, Jones semble dire : *mon vieux Paulo, allons piquer une tête dans la piscine et boire du champagne gratos, la fiesta ne durera pas éternellement*. La fiesta, Mick et Paul la doivent au groupe créé par Damon Albarn et son compatriote dessinateur Jamie Hewlett à la fin du siècle dernier. Gorillaz pouvait sembler une histoire sans importance, après tout il est ici question de pop bricolée et de personnages animés. Mais les choses ont pris de l'importance. A la fin du mois de juin, Gorillaz investira la grande scène du festival britannique de Glastonbury, comme le fit Blur un an plus tôt.

Photos DR

Jeans de skater, T-shirt rayé, Damon Albarn, 42 ans, fait son entrée. Particulièrement à la coule, le chanteur déboule pieds nus dans la suite réquisitionnée pour les interviews. Tout en enfilant ses vieilles *brogue shoes* marron, le leader de Blur/Gorillaz/The Good The Bad And The Queen (liste non exhaustive) avoue s'être pris une cuite la veille et réclame deux paquets de clopes et de l'aspirine. *"La seule drogue légale que je m'autorise"*, cabotine-t-il, en vieux matou habitué à jouer avec les journalistes du NME depuis maintenant une vingtaine d'années. Curieusement, Dave Rowntree, batteur de Blur qui n'a rien à faire là, traîne aussi dans les parages. *"Je suis là pour assurer la sécurité"*, lâche-t-il, mystérieux. Là pour commander au room service, peut-être aussi. L'hystérie règne dans ce grand hôtel, le service de sécurité est sur les dents et Marion Cotillard se fait photographier dans un couloir. Albarn ne semble ni intimidé ni fasciné par tout ce bourdonnement. *"On vient de mondes si différents, les musiciens et les acteurs… Je connais quelques acteurs, certains sont mes amis, mais franchement être ici ne me fait ni chaud ni froid… Je me réjouis davantage à l'idée de rentrer demain en train à Londres. J'ai pas mal de trucs à lire, le train me servira de bureau mobile. Je voyage en train dès que je peux et j'aime beaucoup les trains français."* Soit. On veut bien croire que Damon Albarn mette un point d'honneur à s'occuper quand il voyage. Damon Albarn est un faux branleur. N'a-t-il pas après tout ces dix dernières années monté un label, deux groupes, reformé Blur, enregistré une demi-douzaine d'albums, produit Amadou & Mariam, écrit un opéra ? *"Oui, je suis un bosseur. C'est mon fardeau. Je travaille aussi dur qu'il m'est possible de le faire. Tous les jours. On finit par s'y habituer, vous savez. L'inspiration n'est pas là tous les jours, mais peu importe. Je ne crois pas tant que cela en l'inspiration pure. Je crois surtout qu'il faut aller de l'avant et simplement faire les choses. Quand rien ne vient, ma journée au studio est réellement flippante. Même dans ces cas-là je m'efforce de faire quelque chose. J'avance sur un petit truc, une vieille démo ou je joue du synthé. Rester actif. Dans ces cas-là, ça va, je peux rentrer chez moi le soir l'esprit tranquille. Et ça revient le lendemain. Il faut être patient avec l'inspiration, elle met souvent du temps à apparaître. En revanche, le boulot est inévitable."* La dernière réalisation du Britannique se nomme "Plastic Beach". Disque du mois ici (R&F n° 512), ce troisième Gorillaz est effectivement une pharaonique entreprise. 56 minutes, une production monumentale sans être clinquante, des arrangements de cordes, des synthés futuristes, des boîtes à rythmes ludiques. Albarn fut naguère assimilé à un Ray Davies nineties, pour son songwriting britannico-britannique. Pour filer la comparaison vintage, l'Anglais aujourd'hui a du Jerry Dammers en lui. Derrière son orgue, le génie des Specials a architecturé son lot de chefs-d'œuvre. Le patron de Gorillaz essaie de faire la même chose, avec des moyens autrement plus puissants. Ambiance urbaine, mélancolique, froide... Il y a du "Ghost Town" sous la plage de plastique. Pas un hasard d'ailleurs si Dammers a déjà rejoint Albarn sur scène en 2008 pour un concert de The Good, The Bad And The Queen, mais toujours refusé de participer à la réunion des Specials. Pas pour rien non plus si Gorillaz a mué en un groupe incroyablement étoffé sur scène. *"Pour certains concerts, nous avons huit violons, huit cuivres, deux batteurs, une basse, deux guitares, trois claviers… C'est beaucoup n'est-ce pas ?"* Gorillaz part en tournée jusqu'à l'automne. Peu de chance d'y apercevoir Albarn faire le chanteur de rock un pied sur les retours et une guitare entre les mains. *"Désormais, j'apprécie beaucoup d'être planqué au milieu du groupe, derrière mon piano. D'ailleurs, je suis bien meilleur au clavier qu'à la guitare. Même si j'en joue encore un peu en studio."*

Plastique et méduses

Etre Damon Albarn procure quelques avantages. Notamment le pouvoir de convaincre les gens qu'on écoute chez soi de venir participer à son disque. La liste des invités de "Plastic Beach" ressemble à un gotha du cool. On trouve des rappeurs, américains (Snoop Dogg, Mos Def, De La Soul) ou anglais (Bashy, Kano), des punks burinés (Simonon et Jones moulinent, le misanthrope Mark E Smith croasse), une voix (Bobby Womack, divin sur l'excellent "Stylo"), un Gallois cosmique (Gruff Rhys de Super Furry Animals) et même Lou Reed qu'on a entendu plus convaincant. Les anorexiques The Horrors sont également venus enregistrer, ainsi que Barry Gibb et sa voix de fausset flûtée. Les deux derniers cités n'ont pas été retenus pour l'album. Damon Albarn soupire à l'évocation de ce lourd chantier lancé en 2008 : *"J'ai démarré avec énormément de matière, quelque chose comme quatre-vingts morceaux. Je peux vous dire que le processus de découpage, de sélection, a été extrêmement long. Certains morceaux exclus du montage final étaient sans doute potentiellement meilleurs que certains qui se trouvent sur le disque, mais je me suis efforcé de conserver un corpus de morceaux spontanés et cohérents entre eux."* Santana, Dr Dre, Teki Latex ou Slash pourraient en témoigner : accumuler les convives ne donne pas nécessairement de la bonne musique, voire engendre parfois des albums pudding indigestes. Le Londonien a établi une saine règle : *"Je ne rémunère personne. Je demande simplement aux artistes s'ils sont intéressés. S'ils exigent du fric, c'est non. C'est très important de ne pas faire de la musique pour l'argent.*

"Nous avons huit violons, huit cuivres, deux bat

Photo Mark Allan-DR

Faire de l'argent avec sa musique, d'accord, mais c'est différent." Restait à faire avaler ou au moins expliquer aux invités le concept écolo-manga de l'album. "*Lou Reed était très enthousiaste, il m'a dit qu'il adorait le plastique et les méduses.*" L'idée force alors ? La plage en plastique, qu'est-ce que c'est ? La marée noire ? les baigneuses siliconées ? "*La Louisiane est sans doute une* plastic beach *du futur. J'étais sur une plage du Devon récemment, je regardais ces minuscules petites billes de plastique au milieu des grains de sable. Ces petites billes sont mangées par les poissons et le plastique fait désormais partie de la chaîne alimentaire.*" L'anecdote est racontée avec candeur. Elle est aussi moins pesante que les sermons scientifiques du très climatologue Thom Yorke.

Sens du pelage

Il serait mentir de dire que ce concept de *groupe fictif* est limpide. Pour faire simple, et si l'on n'aime pas les dessins animés, se souvenir que Gorillaz est composé de personnages de manga hip-hop : 2D, Murdoc, Noodle, Russel. La chose est sympathique, rigolote, pour autant Gorillaz et son entourage en ont peut-être un peu trop fait. Les premiers concerts étaient donnés derrière un rideau, en ombre chinoise. Les interviews réalisées par Internet, le seul biais par lequel Murdoc et ses amis acceptaient de s'exprimer. Quelques personnes ont gobé cette farce. Un peu longuette tout de même d'autant qu'elle se voulait également une réflexion sur le thème de la célébrité. Les choses sont redevenues à peu près normales : Damon Albarn parle. Simple formalité, l'attachée marketing précise bien qu'il convient de ne pas parler de Blur et la manageuse raccourcit l'interview.

Blur, donc. Au printemps dernier, le quartette le plus inventif de la britpop s'est reformé. Le coup classique avec concerts géants et album live. Depuis l'étrange "Think Tank" (2003), Blur n'avait rien sorti. On pourra se contenter d'une chanson inédite, la correcte "Fool's Day". Damon l'a écrite le premier avril dernier, puis enregistré et balancé sur Internet dans la foulée. Façon "Instant Karma". Les fans sont caressés dans le sens du pelage puisque le titre respecte les canons de l'écriture blurienne à la lettre. Albarn y raconte sa journée, son café du matin, les gens dans la rue. "*J'avais envie de composer une chanson pop à l'ancienne. Ce jour-là du moins. J'adore faire ça. J'ai même envie d'en faire d'autres. On m'a connu pour ça et j'en suis très fier. J'aime ce son anglais.*" Question venue de loin : Blur continuera-t-il ? Et réponse classique. "*Cette reformation était une conclusion géniale… qui n'est pas complètement terminée. Je ne suis sûr de rien. C'était vraiment agréable. Nous verrons.*"

Bobby Womack

Excellente nouvelle, Bobby Womack est toujours là. Le soulman de Cleveland chante deux titres sur le nouveau Gorillaz, il est d'ailleurs probablement l'invité le plus en voix du disque. Qu'a fait Womack ces derniers temps ? On peut s'en rendre compte en consultant son site officiel : peu de chose, le dernier album remonte tout de même à 1999. Intronisé au Rock'n'Roll Hall Of Fame l'an dernier, le baryton l'a joué modeste et pas carriériste pour un sou : *"Je prends les choses au jour le jour, nous verrons."* Bref, l'ancien Valentinos (groupe monté avec ses quatre frères à la fin des fifties) ne compte pas nécessairement publier l'album de come-back réchauffé. Classe, mais pas surprenant de la part de quelqu'un qui a co-écrit "It's All Over Now".

Cassettes en stock

On est sûr d'une chose, Damon Albarn trouvera toujours à s'occuper. Ces temps-ci il planche sur rien moins qu' "*un opéra à propos de l'époque élisabéthaine*". On attend de voir. En 2007 avec Jamie Hewlett, Albarn avait commis le prétentieux et franchement raté "Monkey Journey To The West". Un opéra déjà, donné en grande pompe au théâtre du Châtelet, avec des acrobates pékinois, une musique qui accumulait les chinoiseries stéréotypées. On pardonne, le garçon a le mérite d'être curieux, de tenter des trucs. Quitte à se planter. "Mali Music" (2002) n'était pas un triomphe artistique. Son "Democrazy" solo (2003) était carrément un désastre expérimental. Et "Plastic Beach", peut-être, comporte quelques longueurs. Peu importe. Damon Albarn, cherche et avance. Il possède son studio. "*Un grand bâtiment aux murs peints en rouge éclairé de rouge. Il y a plusieurs étages. J'y ai accumulé des centaines de claviers et des tas d'autres choses.*" Il y produit, énormément. "*J'ai des tonnes de cassettes en stock. Je mets mes idées sur cassette. Je peux réutiliser une vieille idée pour une chanson de Gorillaz. Pour le single de Blur, je suis parti d'une très vieille idée, le morceau est devenu d'ailleurs complètement autre chose d'ailleurs, mais je me sers de ce stock. J'ai plein d'albums dans mes cartons. Vraiment plein.*" Le prochain pourrait être son plus étrange. "*Je suis sur un projet avec Tony Allen et Flea, j'aimerais faire un disque de space funk. Curieux, n'est-ce pas ?*" ★

CD "Plastic Beach" (Parlophone/ EMI)

teurs, une basse, deux guitares, trois claviers..."

THE DEAD

Résolu à occuper le terrain, le troisième groupe de Jack White débite son deuxième album dans

Photo Fiona Sigismondi-DR

En vedette

“J’entends dire à chaque fois que c’est la fin des White Stripes”

WEATHER

la foulée du premier. Quel mystérieux dessein a en tête l’hyperactif musicien ? Interview.

PAR ERIC DELSART

"*J'ai piraté le système*", s'esclaffe Jack White, tout sourire, en regardant les lumières du plafonnier clignoter comme une guirlande de Noël. L'expression nous fait tiquer un instant. La scène se passe dans le luxe d'un hôtel de Chicago, White à cet instant précis n'évoque pas son non-conformisme à certains codes du milieu du rock, ou sa récente reconversion en patron de label tentant de sauver l'industrie du disque en donnant une seconde jeunesse au support vinyle. En l'occurrence il provoque l'hilarité de ses camarades Dean Fertita et Alison Mosshart en essayant de tamiser la lumière du salon dans lequel on vient de s'installer pour discuter. Après de multiples et maladroites manipulations d'interrupteurs, il s'avoue vaincu, au grand dam de Mosshart qui aurait aimé se réfugier dans l'ombre. Proche du court-circuit, la lumière oscille de façon inquiétante, ce qui confère à la scène un côté *lynchien*. Un cadre idéal pour une interview de The Dead Weather, groupe intrigant s'il en est.

R&F : Comment écrivez-vous vos morceaux ? On sent une vraie cohésion...
Dean Fertita : En une année, on a appris à se connaître, on a écrit la plupart des chansons pendant les balances. C'est plus facile qu'à l'époque du premier album où on n'avait vraiment été que 24 heures ensemble avant de commencer à enregistrer.
Jack White : Nous composons tous les quatre, c'est le premier groupe dans lequel je joue où les choses se passent ainsi. C'est une musique très crue, explosive, qui sonne sexuelle et dangereuse à la fois. C'est différent des autres groupes dans lesquels chacun d'entre nous a joué. C'est pour ça que ce qui n'aurait pu qu'être un album est devenu un groupe, et non un projet parallèle. Ça a pris le pas sur nos autres activités.

Support de prédilection

R&F : Quelle a été la part d'improvisation ?
Jack White : Très grande. Les chansons ont été écrites ensemble, dans la même pièce, on n'a pas apporté de musique extérieure dans le studio. Tout n'était qu'improvisation en quelque sorte, et on a travaillé sur place.

ROCK&FOLK : Comment s'est faite la genèse de "Sea Of Cowards" ?
Jack White : On a commencé à écrire des chansons pendant notre tournée, et elles venaient assez vite. Notre premier album était sorti depuis huit ou neuf mois. J'ai pensé que ce serait une bonne idée de les mettre sur bande pendant qu'elles étaient encore fraîches, et qu'on y reviendrait dès qu'on aurait le temps, dès qu'on aurait envie de faire un deuxième album. Ça sonnait vraiment bien, on a continué d'enregistrer dès qu'on avait le temps et quand on a eu dix ou quinze chansons, on s'est dit qu'on devait sortir un album tout de suite. Les anciens faisaient tout le temps ça... Deux, trois disques par an parfois. L'idée me tentait, le groupe entier était prêt à le faire.

R&F : Combien de temps ont duré les séances ?
Dean Fertita : Environ trois semaines, deux jours par-ci, trois jours par-là...
Jack White : Dès qu'on s'arrêtait à Nashville entre deux dates de tournée, on enregistrait. C'était un processus rapide, on essaie de mettre le moins de temps possible pour achever les choses. J'ai toujours été partisan de la vitesse plutôt que de la possibilité d'autres productions, de plus de réflexion. Même si ça ne devient pas aussi bon que c'aurait pu être, au moins j'aurais essayé d'obtenir quelque chose d'énergique, à défaut d'avoir tenté d'atteindre la perfection.

Alison Mosshart : Quand vous êtes tous ensemble dans une même pièce, vous regardez ce que font les autres et vous réagissez à cela et les chansons viennent naturellement. On s'écoutait les uns les autres, personne n'a essayé de prendre les commandes et d'emmener le groupe dans une direction. C'est comme une sorte d'aller et retour, de conversation entre nous tous.
Jack White : C'est le cas pour "Blue Blood Blues" où on entend ces "*hoo*" aigus. C'est une idée de LJ (*Jack Lawrence, bassiste – NdA*), il butait sur ce morceau, il tentait des trucs et soudain ça lui est venu. Il s'est ensuite laissé guider par la chanson. C'est comme mon duo avec Alison sur "Die By The Drop". On ne s'est pas assis en disant : *On devrait faire un duo dans l'album.* Ça s'est imposé à nous tandis qu'on essayait de reproduire quelque chose qu'on pensait avoir entendu. C'est pareil pour des phrases de guitares ou de clavier, des roulements de batterie : on a essayé de faire fonctionner les morceaux au mieux. C'est presque facile comparé à la musique moderne. Tout le monde dans les majors et les radios sait comment il faut sonner et tout devient uniforme, parfaitement en mesure, dans la tonalité grâce à Auto-tune... *N'utilisez pas ces trucs et vous sonnerez forcément différent de tous les autres !*

R&F : Jack, vous considérez vous désormais comme un batteur à plein temps ?
Jack White : Je joue beaucoup de batterie. En fait, j'ai produit des disques tout en y étant batteur. Celui de Karen Elson, la chanson pour James Bond, beaucoup de 45 tours pour mon label Third Man l'an dernier... C'est une position qui me permet de m'impliquer dans la chanson tout en étant producteur. C'est comme ça que ce groupe a débuté : à la base je jouais simplement de la batterie pour Alison, comme je l'avais fait pour Alicia Keys. C'est une façon de s'éloigner de la composition et du devant de la scène, mais aussi de la production pure.

R&F : Les gens s'inquiètent de ne plus jamais vous revoir sur le devant de la scène, jouant de la guitare...
Jack White : Non, ça ne partira jamais, ça je vais le faire pour le restant de mes jours. J'entends dire, à chaque fois que je fais un nouvel album, que c'est la fin des White Stripes. Je vois les choses sous un angle différent : c'est comme si j'étais un réalisateur, c'est un autre film que je réalise, comme les Raconteurs sont aussi un autre genre de film. Personne ne veut voir Martin Scorsese refaire "Les Affranchis" encore et encore. Mais en

"Tous ces trucs portables, ce n'est pas réel. Tout est mort, tout est vide"

musique, nous vivons selon d'autres règles, les gens veulent que Led Zeppelin refasse "Led Zeppelin I" et "II" encore et encore, et quelque part j'en ai envie aussi. Donc, c'est difficile parce que les gens veulent que je fasse des albums des White Stripes pour les 40 prochaines années mais je n'en ai pas envie. Il y a tellement d'autres choses que je veux faire...

R&F : En parlant de film, vous avez réalisé le clip des Black Belles. Peut-on vous imaginer faire un long métrage un jour ?
Jack White : J'adorerais, j'aimerais faire ça dans les prochaines années. Je voulais être réalisateur avant d'être musicien, j'ai travaillé sur des publicités à Detroit quand j'étais plus jeune vers 1999. Je trouvais qu'il y avait trop de gens impliqués, des gens par centaines pour l'éclairage, le son, la production, le studio qui paie. On n'a aucun contrôle, ça ne m'a pas plu. Je ne sais pas si j'avais la patience, non plus. C'est frustrant à Detroit, en plus, parce qu'on n'y fait pas de films, il n'y a rien pour ça. La musique, on peut l'enregistrer chez soi, louer un studio, recommencer si on n'a pas aimé.... Donc le cinéma m'a moins intéressé.

R&F : Que vous inspire le terme supergroupe ?
Jack White : Je ne sais pas quel groupe aimerait cette appellation. Ça m'évoque plutôt les Grammy Awards ou un truc de festival avec dix guitaristes. Je ne pense pas que Cream se voyait comme un supergroupe. En tout cas, je peux vous assurer qu'on n'a jamais pensé cela. C'est étrange parce que ce n'est pas notre monde, pas la même ère. Beck, Prince et Trent Reznor jouant ensemble, là ce serait un supergroupe. Nous, on se connaît depuis des années...

Alors que la discussion s'interrompt un instant, on en profite pour lancer Jack White sur un sujet qui le touche plus personnellement. Relocalisé depuis 2006 à Nashville, White a pu enfin réaliser un de ses rêves en donnant une assise physique à son label Third Man. Cette structure publiait principalement depuis 2001 les albums des White Stripes grâce à un deal qui a permis à l'artiste de conserver les droits de toutes ses œuvres — chose rare dans le métier. En 2009, White a investi les locaux d'une ancienne radio pour en faire son QG et rapatrié à Nashville sa garde rapprochée, ses amis fidèles Ben Swank (ex-Soledad Brothers) et son neveu Ben Blackwell (Dirtbombs). Ensemble ils ont mis au point une structure unique dont le slogan est : *"Your turntable's not dead" ("Votre tourne-disque n'est pas mort")*. Situé à quelques pas de la célèbre United Pressing Plant (la plus grande usine de fabrication de disques des USA), Third Man Records a le vinyle pour support de prédilection et une rock star comme patron. Un désastre façon Apple Records est-il envisageable ?

On pose une aiguille

R&F : Pourquoi avoir déménagé à Nashville ?
Jack White : Je ne sais pas, j'avais simplement envie d'aller dans le Sud. J'ai cherché une maison à Memphis, dans le Mississippi, en Georgie, mais ça ne me convenait pas. Finalement j'ai atterri à Nashville, j'avais besoin de tout recommencer de zéro.

R&F : Parlez-nous du siège de votre label, Third Man...
Jack White : C'était également une usine de bonbons et une radio. On a tout refait. On a un studio, une chambre noire, une salle de concert, une console analogique pour enregistrer les concerts et les sortir en album en quelques semaines, des bureaux pour les employés du label, un dressing room et un espace pour les séances photo, une boutique où on peut venir acheter les disques directement, un espace de chargement où on dépose le matériel de tournée... Tout est en un seul endroit. On manque d'espace, il faut que j'agrandisse. L'idée était d'avoir cet endroit où je pourrais tout centraliser, parce que V2 avait fait faillite et qu'il fallait que j'aie un établissement physique pour ressortir les albums des White Stripes. Et puis The Dead Weather est arrivé, et ce fut le premier groupe à être vraiment publié sur Third Man.

R&F : Pourquoi un label spécialisé dans le vinyle ?
Jack White : Je suis heureux que ce soit un format vivant et en pleine expansion. C'est la preuve que les gens ont besoin de quelque chose de tangible et vrai. Tous ces trucs portables, ce n'est pas réel, c'est comme regarder un hologramme. Un film sur un iPhone, ce n'est pas la même chose que de voir un film au cinéma. Tout cela est mort, tout cela est vide. Le vinyle, c'est la pochette la plus grande, une odeur, une sensation, c'est mécanique. On pose une aiguille dessus, ça tourne, c'est hypnotique. Ça tourne autour d'un axe, ce qui ne manque pas de signification.

R&F : Vous aimez les formats inhabituels...
Jack White : On a publié un disque 13 pouces (*soit un diamètre de 2,5 cm plus large que le format habituel de 12 pouces/ 30 cm – NdA*), qu'on a appelé le *Texas-sized*. On est le premier label à faire ça, on s'amuse à détourner les règles. L'album de Dead Weather contient des pistes sur l'étiquette centrale,

on peut mettre l'aiguille et jouer l'étiquette. C'est un format qui a plus de cent ans, donc c'est difficile de trouver de nouvelles idées mais on y travaille.

R&F : Est-ce votre solution au téléchargement illégal ?
Jack White : Non, ce n'est pas une solution mais un idéal pour lequel j'ai envie de m'impliquer. J'essaie d'user de toute mon influence pour que des ados s'intéressent à ce genre de choses, à ce monde.

R&F : A ce jour, "Get Behind Me Satan" est le seul album des White Stripes à ne pas être sorti en vinyle...
Jack White : On devait enregistrer l'album entier en concert pour le sortir plus tard dans l'année. Ça devait se faire en Nouvelle-Zélande mais quand on est allés là-bas, le studio avait fermé. On n'a pas eu l'occasion de le faire, puis les Raconteurs sont arrivés et le projet est tombé à l'eau. Mais on va le publier un jour sur Third Man. On a sorti tellement de nouvelle musique l'an dernier qu'on a pris du retard sur les rééditions. Je viens de mixer les trois premiers White Stripes, ils vont bientôt ressortir. Tout ce que j'ai jamais produit finira par sortir sur le label, j'ai tout à la maison. Si un truc existe, il faut qu'on puisse le trouver en magasin, sinon à quoi ça sert ?

Je me fiche de quel rôle je joue

R&F : Comment vous êtes-vous retrouvé à travailler avec Wanda Jackson (*pionnière du rock'n'roll et icône rockabilly — NdA*) **?**
Jack White : Elle faisait un de ces disques dont chaque chanson est une collaboration différente avec quelqu'un d'autre. Je déteste ce genre de compilations, donc je lui ai dit : *"Désolé, je ne veux pas faire ça, mais j'ai un studio en ville dans lequel on pourrait enregistrer quelques chansons à la place."* Elle est venue, on a enregistré six chansons, je lui ai proposé de faire un album entier. Je suis en train de le mixer en ce moment même, il devrait sortir d'ici l'automne. C'est un véritable album de rock'n'roll.

R&F : Allez-vous produire le prochain Rolling Stones ?
Jack White : Je ne sais pas. J'ai travaillé avec eux, je leur ai beaucoup parlé d'enregistrer mais on n'a pas eu de réelle réunion pour en discuter. Je ne sais pas vraiment comment ils travaillent, je ne suis pas très familier avec le fonctionnement du groupe. En tout cas, je leur ai dit que j'étais intéressé de faire un album de blues lourd et sale. C'est la seule chose qui m'intéresse.

R&F : Quid des Stooges ?
Jack White : J'ai beaucoup discuté avec les Stooges quand ils m'ont vraiment demandé de produire leur album, puis ils ont changé d'avis, m'ont redemandé, ont changé d'avis à nouveau, m'ont redemandé... Je pense que le fait que je sois producteur mais aussi musicien les a gênés. Ça a dû froisser l'ego de certains qu'un autre musicien les fasse sonner bien et pas un producteur. Ils ne veulent pas partager ce crédit, et je les comprends, je ne leur en veux pas pour ça.

R&F : Vous venez de produire l'album de votre femme Karen Elson...
Jack White : Je savais qu'elle était musicienne mais elle n'avait jamais rien joué devant moi. Il y a un an, je l'ai entendue dans une pièce voisine, je l'ai rejointe et je l'ai écoutée. Je ne savais pas qu'elle avait écrit des chansons, elle est très humble. Ça sonnait super bien, alors je lui proposé d'enregistrer. Pas à pas, on a rassemblé des musiciens pour jouer avec elle et c'était incroyable. C'est une musicienne naturelle, elle est née avec ce don, elle aurait dû faire ça il y a dix ans.

"Envie d'aller dans le Sud"

R&F : Les White Stripes ont-ils un avenir ?
Jack White : Je l'espère, je n'ai pas de projet dans un avenir proche. Je ne planifie rien plus d'un mois à l'avance. Je ne veux pas me fixer de règles.

R&F : Musicien, producteur, directeur de label : qui est Jack White aujourd'hui ?
Jack White : Je ne sais pas si le mot est juste, mais je me sens comme un réalisateur, même si, peut-être que quand je suis sur scène, je suis l'acteur du film ou un figurant. Je veux simplement que les choses se passent et existent, je me fiche de quel rôle je joue. Ce n'est pas grave. C'est une pièce qu'on construit ensemble, avec l'aide de tous.

R&F : Quels sont vos projets à court terme ?
Jack White : On va faire une tournée européenne avec The Dead Weather, puis Alison a son album des Kills.
Alison Mosshart : Je suis sortie de studio ce matin. Ça devrait être terminé dans les prochains mois, mais ce n'est pas pour tout de suite. Tout peut encore arriver.
Dean Fertita : Je vais faire une petite tournée avec mon projet solo Hello=Fire, puis les Queens Of The Stone Age vont se retrouver en août pour plancher sur un nouvel album.

R&F : Jack, vous avez joué avec les Stones, Jimmy Page, Dylan... Avec qui rêveriez-vous de collaborer ?
Jack White : Captain Beefheart, ce serait le numéro un sans aucun doute. Le 1er avril, j'ai lu dans un journal qu'il était retourné en studio faire un nouvel album, ça m'a rendu fou jusqu'à ce que je comprenne la blague (*rires*).

Paris extravagants

Quelques heures plus tard, le groupe entre sur scène au son de "Sure 'Nuff 'N Yes I Do" du Capitaine lors d'un concert promotionnel à la solde d'une marque de téléphones. Un apéro géant rock'n'roll annoncé à la dernière minute que le groupe aborde avec sérieux et conviction, mené avec brio par l'hypnotique Alison Mosshart. Mise en place, son, show, look... tout est parfait sauf l'ambiance qui ne monte pas vraiment. Lorsqu'à mi-concert, White se lève pour interpréter une version magistrale de "You Just Can't Win" de Them, le public répond avec enthousiasme. Si le musicien semble s'éclater dans son statut de figurant de luxe de Dead Weather, le public attend plus de lui. Peu enclin à se laisser guider par la pression populaire, White semble heureux dans son rôle de *réalisateur de disques* qui lui garantit un contrôle total de son environnement immédiat. Méfions-nous tout de même, l'homme a déjà prouvé qu'il n'avait pas peur des paris extravagants, attendons-nous à être surpris à la fin de l'été lorsque ses comparses auront rejoint leurs groupes d'origine. ★

CD *"Sea Of Cowards" (Warner)*

Les étranges Belles de Mr Jack

Mais qui sont les Black Belles, dernières trouvailles du Jack White directeur artistique et producteur ? Quatre jeunes filles, Shelby Lynne, Olivia Jean, Ruby Rogers et Erin Belle, peau blanche, voire diaphanes, originaires de Nashville, sorcières tout de noir vêtues, qui viennent d'enregistrer chez Third Man deux titres rock complètement sauvages et délurés, "What Can I Do" et "Lies". Clip, infos et disque disponibles *(www.theblackbelles.com)*.

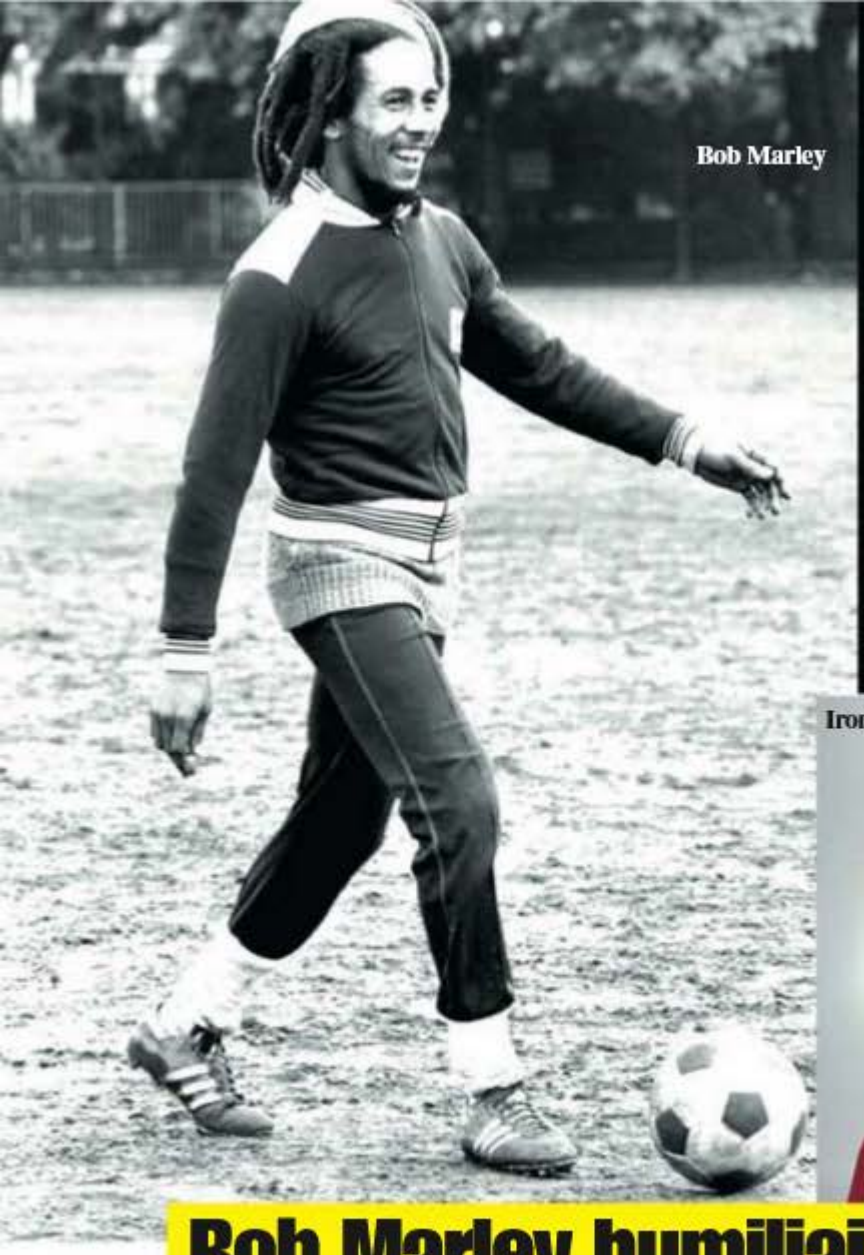
Photo Floria Sigismondi-DR

FOOTBALL & ROCK'N'ROLL

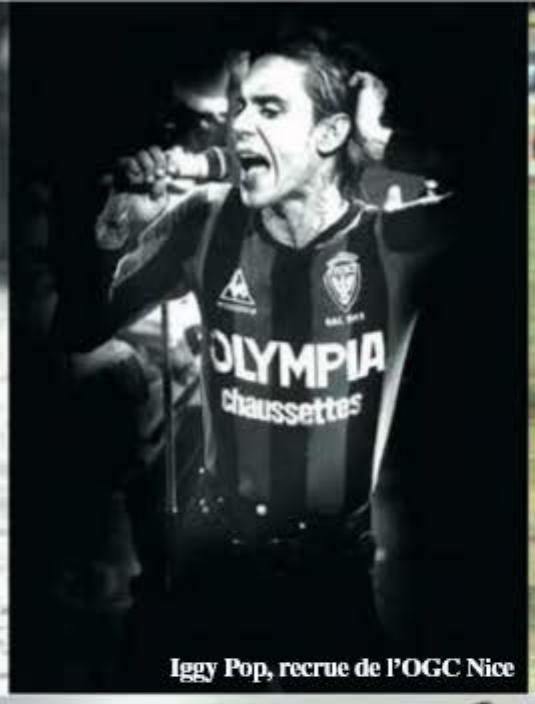
Jusqu'au 11 juillet, la coupe du monde de ballon rond monopolisera toute l'attention. Un cauchemar pour les rockers, ces purs esprits censés haïr le sport ? Justement, il est possible que notre groupe préféré soit lui aussi en train de regarder les matches.

Avril 2002. Une interview de Rivers Cuomo, le leader à binocles de Weezer. Le type est un brin mal à l'aise devant un enregistreur, même s'il cite scrupuleusement ses références : "*Pixies, Beach Boys, Ramones, The Cars.*" Solide. L'entretien touche à sa fin et là, sans qu'on ait vu le coup venir, Cuomo s'emballe, parle à toute blinde. Mieux, il sourit comme un gamin qui aurait enfin mis la main sur la dernière vignette Panini lui permettant de terminer son album "Mundial de Mexico 1986" (l'Argentine de Diego *Mano de Dios* Maradona vainqueur pour l'éternité). La raison ? Devant le reporter ébahi, Rivers Cuomo, chanteur de power pop américain, se met à parler football. Pas celui qui se joue avec un casque sur le groin. Le football de Platini, Cruyff, Messi... "*Un sport de gentlemen pratiqué par des voyous*", comme le dit la formule vaguement méprisante. "*Le football, c'est ma passion avec la pop music. J'aime surtout suivre des matches au stade ou à la télé. J'étais en France pendant la coupe du monde 98. Je soutiens la sélection américaine, mais je suis également le championnat anglais. Je me suis fait installer les chaînes sportives qui retransmettent le foot. Mon joueur de référence actuellement c'est Zidane. Le meilleur au monde.*" Quelques années plus tard, un article publié dans l'excellent mensuel So Foot voit le gars Cuomo préciser son vice : il soutient, à la vie à la mort, le club anglais de Fulham. Comment peut-on être rocker, Américain, fan des Ramones et trouver un plaisir paradoxal à encourager une équipe pourrie installée dans un quartier chic de Londres ? Parce que le foot et le rock, ça part du même romantisme. Ce romantisme tordu qui vous dit que la vie devient une épopée exaltante quand elle vous permet de préférer les losers aux gagnants.

Peter Doherty ne va pas tarder à être remplacé. Il joue depuis 5 minutes.
Photo Dalle



Bob Marley



Iggy Pop, recrue de l'OGC Nice

Robert Plant

Iron Maiden

Elton John

Bob Marley humiliait, balle au pied, les journalistes

"Le football et le rock, vous savez, c'est pareil : des histoires de loyauté, de trahison, de passion. On vit pour une cause, on se sacrifie pour une cause. Dans un monde individualiste, on recherche tous le frisson de cette aventure collective." 2005. **Peter Doherty** au micro. En bon citoyen d'Albion, le chanteur écorché des Libertines et Baby Shambles a une histoire intime avec le football. Une histoire remontant à l'adolescence. Entre 15 et 17 ans, Doherty traîne sa silhouette de chat efflanqué dans la banlieue Ouest de Londres. C'est ici, autour du stade de Loftus Road, que l'équipe des Queens Parks Rangers joue (et se prend quantité de branlées) devant un public familial. Si on l'analyse d'un point de vue rock, le club QPR n'est pas une équipe de foot ordinaire. Parmi ses aficionados, on recense **Robert Smith** (The Cure), le guitariste de The Clash, **Mick Jones**, l'ancien Sex Pistols **Glen Matlock**, le compositeur de musiques de films **Michael Nyman**... Et plus récemment Doherty, donc. Au milieu des années 90, le gamin est tellement piqué de ballon qu'il écrit, photocopie et vend à la criée un fanzine intitulé All Quiet On Western Avenue. L'objet conçu dans l'urgence *do it yourself* mélange poésie, dessins, textes et illuminations autour de son équipe fétiche. Les rares chanceux (ou mythomanes) ayant eu ces quelques feuilles de papier entre les mains racontent qu'on pouvait déjà deviner que l'ado allait devenir un poète. Ça ne mange pas de pain et ça se vend — rarement — autour de 70 dollars sur internet...

À l'été 1994, quand le stade est vide, le futur boyfriend de Kate Moss pénètre en douce dans l'enceinte bras dessus dessous avec sa copine du moment. Il s'installe adossé aux buts, un livre à la main, un carnet de notes dans l'autre et un joint dans la bouche. Dans une interview au NME, le Rimbaud britrock avoue même que son rêve serait d'écrire un hymne ska (!) pouvant être repris pendant les matches du club végétant dans les tréfonds glauques de la seconde division anglaise. Pour le bon Doherty, porter dans son cœur une équipe de foot ne va évidemment pas sans une certaine dose de masochisme. Ce masochisme bien connu des fans du tragique PSG, des pathétiques canaris de Nantes et autres. En découvrant le manifeste foot et rock de l'honnête punk, ces derniers devraient en reprendre pour vingt ans de souffrances : *"Imagine une relation foireuse avec une fille dont tu es follement amoureux. Tu sais que tu encaisses les mauvais coups du destin, que la fille est conne mais, finalement, tu ne la quitteras jamais. Soutenir les Queens Parks Rangers c'est pareil. Sauf que les liens qui t'unissent à ton club sont plus forts encore que des liens amoureux (...). On ne peut rien contre la passion."*

Rolling Stones et Materazzi

Depuis pas mal d'années, foot et rock entretiennent des relations. Pendant ses tournées *in Babylone*, **Bob Marley** humiliait, balle au pied, les équipes de journalistes lors de tournois à la cool. À ce que l'on colporte (Ndr : exagère sans doute), les Wailers, enfumés comme des renards, étaient tellement à l'aise dès qu'il s'agissait de taper la gonfle qu'ils auraient pu plier le Brésil des années Garrincha et Pelé. Au rayon des liens historiques entre pop et foot il faut aussi citer le rachat du club de Watford (4e division anglaise) par **Elton John** entre 1976 et 1987. Relever que le bassiste d'**Iron Maiden**, Steve Harris, qui a failli passer footballeur professionnel à West Ham avant de renoncer. Parler enfin de la fascination qu'exerce le milieu de terrain argentin Diego Maradona sur **Manu Chao** et son ancienne Mano Negra. Maradona dont la vie de junkie fait passer les histoires rock pour des contes de fée. Récemment, ces démagos de **Rolling Stones** ont profité de leur passage à Milan pour inviter sur scène le rugueux défenseur de la Squadra Azzura, championne du monde 2006, Marco Materazzi (le coup de boule de Zidane, c'était pour sa trogne). Il n'y a pas de petites entourloupes pour se mettre le peuple des *tifosi* dans la poche.

Cantona, une imposture

Les plus solides passerelles entre foot et pop se trouvent au Royaume-Uni. Déjà, il est dans les gènes de cette nation d'avoir connu des footeux (George Best, Paul Gascoigne, Robin Friday) aussi déchirés que Sid Vicious et Amy Winehouse. Parmi les meilleures anecdotes *rock* concernant des joueurs de foot, il faut citer l'attaquant star de la sélection anglaise, Wayne Rooney, pris en flagrant délit d'adultère dans un bordel. Inconscient, le neuneu de base avait laissé un mot sur le livre d'or de l'établissement : *"Thanks for the fuck ! Wayne Rooney"*. Esprit de Mötley Crüe, es-tu là ?

Suite page 63

Rod Stewart, lion indomptable

LES HYMNES

Chaque semaine, les White Stripes, Gerry And The Pacemakers ou Van Halen passent dans les stades. Ils ont sans le savoir signé un hymne pour supporters. Analyse footballistico-musicologique.

PAR JEROME REIJASSE

Les artistes n'écrivent pas pour envahir les stades. Pas tous. Ils composent dans la solitude, au mieux à quatre ou cinq dans un garage anonyme. Rêvant peut-être seulement de posture culte ou de gloire, de femmes, de vertiges de classement. Mais au départ, ça relève tout de même plus de la thérapie égoïste, de l'aveu électrique, du silence étouffé, de la chance boiteuse. Certains artistes finissent par attirer les foules dans des arènes, parviennent à fédérer en masse. Black Sabbath, Metallica, The Cure, Muse, Bob Marley, Radiohead, Green Day, les écorchés qui passent du club vide aux milliers de briquets qui flambent ne manquent pourtant pas.

Hasard de parcours, rencontre miraculeuse, chanson improbable qui finit par toucher les cœurs, création prostituée, campagne marketing agressive, au bon endroit au bon moment, difficile d'analyser les raisons d'un succès planétaire. Chaque directeur artistique rêve un jour de blinder le Stade de France, sans même savoir quel dieu implorer pour y parvenir. Mais parfois, comme un miracle, c'est le stade qui vient à la musique, c'est la foule, dans tout ce qu'elle a de splendide et de terrifiant, qui s'empare de quelques notes, sans rien demander à personne, sans céder à la moindre propagande de label, à la moindre mode. *"Hadopi, Hadopi, on t'enc..."*, pourraient d'ailleurs scander à tue-tête un jour des supporters narquois...

Une chanson rock devient alors un hymne, pas celui d'une nation mais pas loin. Un chant de guerre, sans armes ni sang versé. Un hymne, oui. Une prière. Le football possède cette magie, cette capacité à s'accaparer, sans vergogne mais avec une passion hors du commun, la création d'un autre. Pour vanter les mérites d'une équipe, d'un joueur, d'un esprit. Pour célébrer sa joie, son appartenance. 2006 : les meilleures équipes internationales de ballon rond s'affrontent. À la fin, Zidane perd la tête et l'Italie soulève la coupe. Devant les caméras du monde entier, Francesco Totti, joueur emblématique de la sélection transalpine, beau gosse si on veut, lance, un sourire de gamin accroché au visage, un drôle d'hymne, un simple *mi-mi-sol-mi-ré-do-si*, repris illico par tous ses camarades de pelouse, un hymne que les Italiens ont imposé dans les vestiaires depuis le début de la compétition (et que les ultras de l'AS Rome avaient adopté plusieurs mois auparavant, et que les Lyonnais récupèreront bien plus tard en France). Dans les rues de Rome, duplex infernal, des centaines de milliers de supporters hystériques, ivres pour la plupart, leur emboîtent le pas. Mais que chantent-ils ? Quel morceau ont-ils choisi pour inscrire ce triomphe dans l'Histoire ? Mozart ? Wagner ? Michael Jackson ?

Noel et Liam Gallagher ne s'entendent que sur un point : Manchester City, leur équipe préférée.

Photo Getty Images

Eros Ramazzotti ? Non, bien sûr que non, ils ont opté pour le "Seven Nation Army" des White Stripes, un titre enregistré trois ans plus tôt par le groupe de Detroit. Les squelettes du clip, armée de morts, remplacés par des milliers d'humains bien vivants. En 2008, durant l'Euro, "Seven Nation Army" sera dans toutes les bouches, dans tous les stades, du hooligan ventru et tatoué à la mère de famille lambda. Jack White aurait-il intrigué pour en arriver là ? Non. Le peuple a choisi, sans quémander une autorisation. Le peuple n'a pas toujours raison mais il s'en fout. Il décide. Point barre. En tout cas, Jack White peut se frotter les mains, sa petite chanson imparable est aujourd'hui à l'honneur dans plusieurs enceintes sportives, de l'Amérique à l'Asie, et aussi dans des milliers de clubs ringards mais c'est une autre histoire...

Rod Stewart

Photo Getty Images

Du hooligan à la mère de famille

Double exploit

Le football a toujours aimé mélanger à sa hargne populaire des accents rock, disco, pop, folk. Probablement parce que le football, comme la musique, ne demande pas grand-chose, seulement un peu d'amour, de fidélité et d'abnégation, des valeurs qui aujourd'hui peuvent paraître presque niaises mais qui, parce que intangibles, procurent une force et une foi peu communes. Depuis la nuit des temps, les hommes aiment chanter en groupe, pour se donner du courage, pour effrayer l'ennemi, pour asseoir une identité, pour exister, tout simplement. On se souvient qu'en 1998, les Bleus emmenés par Aimé Jacquet, avaient remis au goût du jour l'horripilant "I Will Survive" de Gloria Gaynor. Il avait suffi d'un joueur, Vincent Candela, d'un simple CD déposé dans un lecteur dans l'intimité des vestiaires pour qu'au final, tout un peuple reprenne en chœurs la chose. Jusqu'au vomi, quand même... Voilà peut-être une idée pour les pauvres majors exsangues : offrir aux 23 joueurs français en partance pour l'Afrique du Sud quelques albums, en priant pour que Ribéry, Govou ou Lloris craquent sur un titre précis. Inch Allah... Il y a également des exemples presque incongrus, comme quand le Paris Saint-Germain s'empare du fameux "Go West" de Village People, remanié plus tard par les Pet Shop Boys. La preuve qu'aucune logique n'entre en jeu lorsqu'un stade décide de se trouver une bannière musicale. Dans une ambiance au minimum virile, voire carrément brutale, des milliers de supporters chantent fièrement les notes d'un titre autrefois réservé aux adeptes de soirées disco homo. Là encore, on flirte avec le paradoxe, la surprise, l'impossible. Le miracle, donc. Ou quand les supporters du club hexagonal de Caen (qui remonte en Ligue 1 l'année prochaine) lancent une sorte de pétition sur le net pour virer leur hymne officiel, qu'ils comparent à un générique de *"Michel Drucker"* pour, à la place, imposer "Broken Kids Society", titre du groupe pop local, Macadam Club. On insiste : le supporter n'aime pas qu'on lui impose. Outre-Manche, quand New Order compose l'hymne officiel anglais pour la Coupe du Monde 1990, "World In Motion", il réussit alors un double exploit : atteindre la première place des tops anglais et imposer son titre dans toutes les tribunes britanniques. Le peuple a adhéré au produit. Rare dans un stade digne de ce nom. Et "World In Motion" parle de foot. Contrairement aux autres hymnes cités plus haut. Les Anglais, musicalement et footballistiquement, resteront les meilleurs. Evidemment.

Un bout d'éternité

Du côté de Manchester City, on aime à reprendre, en modifiant les paroles, le fameux "Blue Moon", autrefois transcendé par Elvis Presley. Les Oasis avaient accepté, il y a quelques années, d'interpréter une version de "Wonderwall" avec des paroles modifiées, toujours à Manchester City, uniquement dans le stade, pour les fans de l'équipe. À Londres, les abonnés d'Arsenal avaient détourné le célèbre "Volare", plutôt d'ailleurs à la sauce Dean Martin, pour honorer comme il se devait Patrick Vieira. Bien sûr, à Liverpool, l'incontournable, l'indémodable, l'obligatoire "You'll Never Walk Alone" (immortalisé par les gars du cru, Gerry And The Pacemakers) suffirait presque à convaincre les plus endurcis que le rock mérite les stades. Les ultras du club de Brentford ont eux choisi comme chanson officielle le "Hey Jude" des Beatles. Fab Four toujours, le club espagnol de villarreal est surnommé *El Submarino Amarillo*, ceci depuis 1967, année où Los Mustang adaptaient "Yellow Submarine". Malheureusement, et comme d'habitude, la France est encore et toujours à la ramasse, privilégiant souvent, aux hymnes classieux, les grosses machines vulgaires, les gros sabots, la fanfare : Marseille vénère le "Jump" de Van Halen depuis deux siècles, semble-t-il. Sans même évoquer "Allumer Le Feu" de Johnny Zazie, parfois entonné dans certaines tribunes molles. Les supporters des Bleus aiment brailler sur les hits de Queen, "We Are The Champions" ou "We Will Rock You", comme pas mal de leurs congénères dans nombre de pays occidentaux. Il faudrait pourtant que les allergiques au football, aux arènes, aux communions qui débordent, comprennent une chose : tendre une écharpe au coup de sifflet final, et chanter, avec des milliers d'inconnus, véritablement à l'unisson, l'un des pires morceaux de la bande à Mercury et y ressentir du plaisir, pire, de la joie, du sacré, ne relève pas du fantasme, ni du cauchemar, ni de la honte mais bel et bien de la réalité la plus exaltante, la plus vertigineuse. Cette sorte de transe qui raidit le corps, qui emmène ailleurs, qui sculpte autant de larmes que de visages illuminés, c'est celle aussi qui surgit au détour d'une chanson qui, sans raison, l'emporte sur tout le reste. Le rock et les stades ne sont ni antinomiques, ni obligatoires. Mais quand les deux se conjuguent sans jamais se concerter, un bout d'éternité déchire la nuit. Il faut vivre pour ce genre d'instants. ★

DISCO FOOT

PAR BASILE FARKAS

"This Is So Foot" *2003*

Cette compilation fomentée par le meilleur mensuel du genre mélange kitscheries sucrées ("Ryan Giggs We Love You" du Rainbow Choir) et grand classiques britanniques. Du bouleversant "You'll Never Walk Alone" au mastoc "If The Kids Are United" de Sham 69. Les Undertones se permettent même un doublé, avec "Teenage Kicks" et le moins connu mais tout aussi excellent "When Saturday Comes".

"Pop 'N Foot"

2010

Initiative des Bordelais Johan Micoud (il y a joué au foot) et Laurent Dory (il y a joué du rock, dans un groupe en *St*, les Straw Dogs), cette fraîche compilation donne un aperçu de la conscience footballistique des artistes hexagonaux. Parmi les têtes connues, Miossec demeure le titulaire indéboulonnable (son classique "Evoluer En Troisième Division"). Le reste du tracklisting, anecdotique, bricolo mais plaisant, égaiera toutefois l'iPod.

Ash

"Kung Fu" *1996*

Grâce à sa pochette spectaculaire (Cantona en pleine séance d'arts martiaux), ce single de l'excellent power-trio (à l'époque) d'Irlande du Nord a sa petit cote chez les collectionneurs. Plus en tout cas que le reste de la discographie de Ash, injustement pris à la rigolade. Bonne chanson, bon emballage, la pop devrait toujours ressembler à ça.

The Wedding Present

"George Best" *1987*

Une telle pochette promet beaucoup : grâce, arrogance, génie, sex-appeal. Le groupe de Leeds a-t-il laissé une empreinte comparable à celle de George Best, génie nord-irlandais ici photographié sous le maillot de Manchester United ? Le premier album du groupe de David Gedge se contente d'offrir des chansons indie rock à guitares un peu bancales. Noter tout de même : feu Georgie Best a validé le projet et accepté de poser en photo avec le groupe.

Katerine & Helena

"Euro 04" *2004*

Pour le championnat d'Europe, le Vendéen fou et sa magnifique dulcinée enregistrent cet hymne officieux et parfaitement foutraque. Les noms de joueurs sont déclamés, la musique fait des bulles. Pour cet Euro-là, la France a échoué en quart de finale. Qu'importe, les deux interprètes signent ici la première chanson pataphysique à propos de ce sport.

Mano Negra

"Santa Maradona" *1994*

"Devenir champion du monde de fu-te-bol." Plus violent, plus marrant, plus crétin que le consensuel "La Vida Tombola" (Manu Chao, 2009, qui cite également Diego Maradona), ce titre de la Mano décrit parfaitement le chaos et la ferveur d'un sport populaire dont le roublard Diego est l'icône incontestée.

New Order

"World In Motion" *1990*

Des synthétiseurs cheap, des boîtes à rythmes infâmes, des refrains poisseux en diable... Le deuxième groupe de Bernard Sumner avait toutes les qualités pour composer la chanson officielle de l'équipe nationale anglaise au Mondial italien. S'écoute parfaitement au pub, veste de survêtement sur les épaules, cheveux le long de la nuque, et pinte à la main.

Chanson pour petite gouape de stade

Kasabian

"Club Foot" *2004*

Les Kasabian viennent de Leicester et s'autoproclament dès leurs débuts *"hooligans au cœur d'or"*. La pochette de ce premier album représente un supporter de la Lazio (le club populaire de Rome) et ce single est une chanson pour petite gouape de stade. Bizarrement, ce sera "Fire", plus tardive, que l'équipe de Leicester décidera de passer pour célébrer les buts.

The Brian Jonestown Massacre

"Let's Go Fucking Mental"

2009

Anton Newcombe n'entend absolument rien au ballon rond ni au sport en général, mais ce chant, dont l'origine est attribuée aux supporters de Leeds, l'a totalement convaincu. Le message : *faisons n'importe quoi, il est même permis de se bastonner.* Anton applique cette philosophie depuis sa naissance, il a donc fort logiquement enregistré sa propre version sur son nouvel album.

Mogwai

"Zidane A 21st Century Portrait" *2006*

L'année du coup de boule sur Materazzi, les post-rockers écossais de Mogwai signaient la bande-son de ce documentaire esthétisant consacré au numéro 10 de l'équipe de France. L'album est instrumental, *tellurique* et, tout comme les interviews de Zinedine, un petit peu creux.

Morrissey

"Munich Air Disaster 1958"

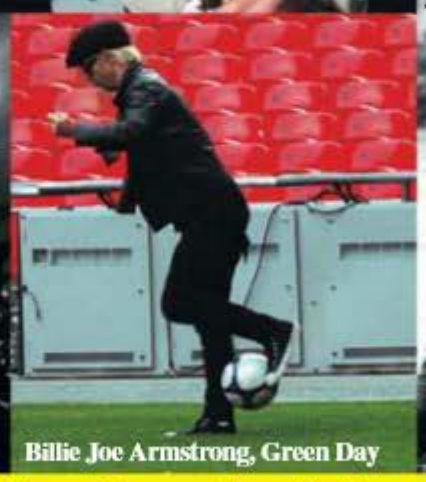
2004

Si Morrissey prend son stylo pour évoquer le football, l'on se doute bien qu'il ne va pas s'intéresser à ses aspects les plus primaires. Cette élégante ballade à guitares carillonnantes parle d'un crash aérien survenu en 1958 qui décima une bonne partie de l'équipe de Manchester United. L'ancien Smiths s'y fait plus romantique que Lautréamont : *"Mes pauvres garçons vêtus de rouge, j'aurais voulu m'écraser avec vous."* ★

Maradona et Manu Chao

Kasabian et Eric Cantona

Mick Jones



Billie Joe Armstrong, Green Day

Michael Jackson

Toots

Justin Hawkins, The Darkness

Le foot et le rock, ça part du même romantisme

Plus récemment, c'est le milieu de terrain de Liverpool, Steven Gerrard, qui s'est retrouvé au poste après avoir passé au ragoût de phalanges le DJ d'un club local. Les raisons ? *"Le DJ était borné et ne voulait pas passer du Phil Collins !"* Ou comment additionner la délinquance à des goûts de chiotte en matière de pop.

Au Royaume-Uni la majorité des groupes qui comptent ont un rapport avec le football. The **Wedding Present** utilise une photo de George Best pour la pochette d'un album, le groupe **Saint Etienne** nommé ainsi en référence à l'équipe verte menée par Oswaldo Piazza et les frères Revelli. Il ne faut pas oublier l'hymne "Theme From Sparta FC" signé par les punks de Manchester **The Fall** et leur leader incorruptible, Mark E Smith. Mark E Smith s'y connaît en foot. Il pense que les statues du foot sont comme celles du rock : des trucs qu'il faut déboulonner. Pour lui, Ian Curtis et le héros frenchie de Manchester United, Eric Cantona, même combat : *"Cantona ? Une imposture. Soyons sérieux ! C'était un bon joueur de ballon, mais pas un philosophe. Un footballeur n'a pas assez de cerveau pour devenir un penseur."*

Plus à voir avec Gerrard qu'avec la britpop

La jeune génération britrock perpétue la tradition. Les **Kaiser Chiefs** de Leeds tirent leur patronyme d'une équipe du championnat sud-africain. La maison de disques de **Kasabian** organise des tournois de foot entre journalistes, musiciens et label managers pour la promo du troisième album du groupe de Serge Pizzorno et Tom Meighan. Noter que ces derniers soutiennent Leicester et veulent que leurs fans soient *"aussi fidèles et passionnés que les supporters italiens. Sans ces légions de hooligans, dans le bon sens du terme, mec, le foot et le rock n'ont aucun intérêt."* **Lily Allen** s'affiche, elle, parfois dans le stade de Fulham, Craven Cottage. La chanteuse tient pourtant à préciser qu'elle n'est pas dupe : *"C'est mon grand-père qui m'amène au stade. Pour moi, le stade c'est la pluie, les supporters qui ont des attitudes de zombies et toutes ces bannières publicitaires qui scintillent comme des flashes. C'est l'enfer de la consommation et ça me donne envie de chialer."*

Du côté de Liverpool, le personnel de **The Coral** soutient indéfectiblement les Reds du Liverpool FC. C'est une question d'honneur. Un jour, le chanteur James Skelly nous dira même : *"Le rock que l'on pratique a plus à voir avec les passements de jambe de Steven Gerrard* (capitaine du Liverpool FC) *qu'avec la britpop. Il y a de l'engagement physique, mais aussi un attachement à chaque brique de la ville qui t'a vue grandir."* Leurs compatriotes de **The Rascals**, **The Zutons** pensent la même chose. Une des voix discordantes vient de l'ancien guitariste de The

Chelsea boy

C'est quelques jours après le sacre des Blues en championnat et une poignée d'heures avant leur victoire en finale de la Cup britannique que DAMON ALBARN évoque son équipe de prédilection : le Chelsea Football Club. *"J'aime Chelsea depuis que je suis tout petit. Mon ami Gary m'a emmené voir un match, il y a peut-être vingt ans. Je ne les lâche plus depuis."* Le choix du très huppé club londonien peut surprendre. *"Vu d'où je viens, il aurait été plus logique que je soutienne West Ham mais..."* Depuis 2003, Roman Abramovitch, un oligarque russe extrêmement louche et fortuné, a racheté le club. Albarn : *"J'aimais Chelsea avant lui. Il a déjà proposé de me rencontrer, j'ai refusé. Je ne veux pas rentrer dans ce monde-là."* Au stade de Stamford Bridge, Albarn a assisté à la déculottée triomphale infligée par Florent Malouda et ses coéquipiers à l'équipe de Wigan. 8 à 0 tout de même. *"Un pur moment d'extase, le meilleur de la saison. Mais je ne vais pas si souvent au stade, mon grand plaisir est de regarder les matches au pub."* Le maestro de Gorillaz supportera-t-il la Côte d'Ivoire durant le mondial, soit la nation de Didier Drogba et Salomon Kalou, deux stars de l'attaque de Chelsea ? *"Et pourquoi pas la France ? Désolé, mais tout mon être reste supporter de l'Angleterre."*

Coral, **Bill Ryder-Jones**. Le blondinet se retrouve plus dans l'équipe rivale des rouges de Liverpool, les toffees d'Everton et leur maillot bleu. D'ailleurs, il n'est pas rare de croiser Ryder-Jones se promener dans le quartier mal famé (portes défoncées, fenêtres brisées, ambiance pas franchement à la fête) du stade de Goodison Park. Pour lui, choisir Everton plutôt que Liverpool est un marqueur politique : *"Je suis supporter d'Everton depuis que je suis gamin. Toute la tradition ouvrière de Liverpool qui a déserté les docks dans le centre ville existe encore ici, à Goodison Road. Ce quartier et cette équipe sont sans doute sinistres, mais ils résistent à l'uniformisation."*

La majorité des groupes qui comptent ont un rapport avec le foot

The National balle au pied

Le paysage indie américain compte également ses footeux en plein coming-out ces derniers temps. Il est dit que le mouvement s'est accéléré depuis que les Etats-Unis ont organisé leur coupe du monde (1994). Le charisme dopé de l'ancien défenseur Alexis Lalas et sa tronche de hippie roux échappé d'un bootleg de Jefferson Airplane y a-t-il été pour quelque chose ? Possible. Outre Rivers Cuomo, il est désormais de notoriété publique que le personnel de The National s'adonne au soccer. Oui, **The National**, cet orchestre folk new wave inspiré par ces sacrés comiques de Nick Cave, REM et Joy Division. The National, pas exactement le genre de mecs que l'on imagine beugler, une cannette de blonde à la main toute une panoplie d'insulte sur l'arbitre, l'équipe adverse, les femmes, etc. Et pourtant... Parfois, chez The National la pratique prend la forme d'un petit match de gala contre les musiciens de **Clap Your Hands Say Yeah!**. Bryce Dessner, guitariste de The National : Toujours au rayon *les indie rockers sont des braves footix comme les autres*, le lecteur doit savoir que Bob Nastanovitch, membre fondateur de **Pavement**, aime aussi ce sport roi en Europe et considéré comme une activité vaguement snob en Amérique. Dans une interview à So Foot, il dit soutenir l'équipe anglaise glauque de Bolton, au principe que ce club a une bonne tradition de la défaite. Pourquoi pas.

Et les footeux dans tout ça, aiment-ils aussi le rock ? Pas majoritairement. Il y a **Jocelyn Gourvennec**, ancien milieu de terrain rennais, qui s'épanchait dans les Inrocks : *"J'aime Noir Désir, les Pixies et surtout les Violent Femmes."* Il y a **Johan Micoud**, ex-milieu de terrain distributeur de l'équipe de France du début des années 2000 qui vient de sortir une compilation "Pop'N Foot" (Mickey 3D, Dionysos, Music Is Not Fun, Miossec) histoire d'inventer des passerelles avant la coupe du monde. Et puis il y a **Vikash Dhorasoo**. Vikash, le slacker barbu et hirsute du PSG. Viré de son club pour insoumission. Vikash qui fréquente le musicien-cinéaste Fred Poulet et pige pour le magazine So Foot. Vikash qui appelle sa boîte de production *Trompe Le Monde* en référence au disque des Pixies. Vikash qui assiste aux concerts de Bloc Party, The Coral, Baby Shambles et récemment de l'outsider lo-fi Daniel Johnston. Extrait du blog de Dhorasoo sur le site du Monde : *"Au concert de Daniel Johnston, je croise un type à l'air sympa. Il me dit :* 'Salut Vikash ! Ah, c'est cool de voir un footballeur à un concert de Daniel Johnston'*... Connard !"* ★

JEAN-VIC CHAPUS

BEAUX GESTES

L'explosion du foot business a fait des footballeurs de nouvelles rock stars. Un but en coupe du monde touche malheureusement un plus grand nombre de gens qu'une chanson. Les joueurs de foot auraient-ils quelques points communs avec les rockers ? Non formatés par des études supérieures, ils deviennent riches et célèbres très jeunes. Ils subissent une pression identique avec ce même esprit de compétition, et sont entourés par les mêmes vautours qui ne cherchent qu'à s'enrichir sur leur dos.

Ligne blanche

Censés véhiculer une image saine de sportifs irréprochables, les footballeurs sont parfois de petits Keith Richards en shorts. Le footballeur le plus célèbre pour sa consommation de drogue demeure le génie Diego Maradona, accro pendant près de vingt ans à la cocaïne. Mais les joueurs ont aussi leur pharmacopée personnelle : la Sibutramine, coupe-faim qui augmente l'agressivité, l'Ephédrine, utilisée pour traiter l'asthme et réduire le temps de réaction, les anabolisants, pour augmenter leur masse musculaire, le Prozac ou les amphétamines qui renforcent la résistance à la souffrance, et l'EPO qui stimule le transport de l'oxygène dans le sang. Dans un registre beaucoup plus soft, Bernard Lama et Fabien Barthez ont été contrôlés positifs au cannabis. La drogue des gardiens de but ?

Tir au but

Avec l'irruption de Zahia D dans le paysage médiatique, l'Europe prude découvre avec stupeur que les joueurs ont recours aux amours tarifées. Dans le milieu, beaucoup n'ignorent pas que la troisième mi-temps est souvent l'occasion de pratiquer le sexe avec une prostituée et parfois même en équipe. Entre Frank Ribéry récemment, Wayne Rooney qui a perdu sa virginité à seize ans dans un bordel de Liverpool, Ronaldo et ses transsexuels, l'entraîneur Avram Grant et les massages thaï, on n'a vraiment que l'embarras du choix.

Buvette

On trouve quelques légendaires amis de la tisane dans l'histoire du ballon rond. George Best, surnommé parfois le *cinquième Beatles*, lutta presque toute sa vie contre l'alcoolisme. Il a dit : *"En 1969 j'ai arrêté les femmes et l'alcool, ça a été les vingt minutes les plus dures de ma vie."* Paul Gascoigne était capable de siffler une bouteille de whisky avant un match. Au début de sa carrière, l'Anglais renverse quelqu'un en voiture, sans posséder le permis. Un jour, un peu éméché après l'entraînement, il vole au jardinier son tracteur pour le crasher à toute allure dans le mur du vestiaire, sautant au dernier moment. Eric Cantona était le seul joueur de Manchester United à avoir droit à son verre de vin pour le déjeuner d'avant-match.

Coup de tête

Le capitaine de Liverpool Steven Gerrard a récemment été inculpé pour avoir tabassé dans un bar un DJ qui refusait de passer une chanson qu'il voulait entendre. Une chanson de Phil Collins, certes. Le geste le plus inoubliable reste le coup de pied de kung-fu (suivi d'un gros pain dans la gueule) d'Eric Cantona en 1995, sur un supporter de Crystal Palace qui venait de l'insulter. Le coup de boule de Zidane dans la poitrine du grand tatoué Materazzi pendant la finale de 2006 reste un mauvais souvenir bien moins chevaleresque.

Hors-jeu

Robin Friday, qu'on peut voir sur la couverture de l'album "The Man Don't Give A Fuck" des Super Furry Animals, est célèbre pour son attitude arrogante et je-m'en-foutiste. Vers le début de sa carrière alors qu'il joue à Hayes, l'équipe commence la première mi-temps à dix alors qu'il finit sa pinte au bar du coin. Il passe près de l'ensemble du match à tituber sur le terrain et finit par marquer l'unique but de la rencontre. En 1977, Friday met un coup de pied dans la tête de Mark Lawrenson et, après s'être pris un carton rouge, va dans les vestiaires déféquer dans le sac de ce même joueur. Robin Friday aurait pu devenir le plus grand joueur d'Angleterre et jouer pour l'équipe nationale, mais décide d'arrêter le football professionnel, incapable de se plier à l'autorité.

BRIAG MARUANI

Ricard est une marque enregistrée de Pernod Ricard S.A. - 393 656 375 RCS Marseille - Design Verre : Olivier Gagnère / Krijo - Illustration : Q.C. chez Tallie Wallis - © Pernod Ricard France 2010

DEPUIS 1932

RICARD RICARD RICARD

UN APÉRITIF. UN VRAI.

Ricard est une boisson d'origine française.
Ricard Curaçao : 1 volume de Ricard, 5 volumes d'eau, 1 trait de sirop de Curaçao et des glaçons. Ricard Mauresque : 1 volume de Ricard, 5 volumes d'eau, 1 trait de sirop d'orgeat et des glaçons. Ricard Fraise : 1 volume de Ricard, 5 volumes de jus de fraise et des glaçons.

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ. À CONSOMMER AVEC MODÉRATION.

LES BEATLES VANDALISÉS ?

1968 : Ringo Starr remet à Geoff le Grammy reçu pour l'enregistrement de "Sgt Pepper".

UN ENTRETIEN AVEC GEOFF EMERICK

Ingénieur du son aux vénérables studios EMI, le Britannique raconte dans ses mémoires les Beatles depuis la console d'enregistrement. Propos analogiques et passionnants.

PAR PHILIPPE MANŒUVRE

Paul McCartney refaisait méticuleusement toutes ses parties de basse, souvent après le départ des autres Beatles.

"Vous êtes sûr que ça enregistre ?"
La question, pourtant banale dans le contexte d'une interview, prend tout son sel lorsqu'on sait qui la pose : Geoff Emerick. L'ingénieur des Beatles. L'homme qui, sous la houlette de George Martin, a aidé les Fabs à accoucher de tous leurs merveilleux chefs-d'œuvre, de "Sgt Pepper" au *White Album* dont il quitte les séances en claquant la porte. Les Beatles le rappelleront pour "Abbey Road" et, pour la première (et dernière fois), son nom figurera sur la pochette. Dès la fin des Fabs, Geoff persiste et signe, installe le studio Apple, enregistre Badfinger, Mary Hopkins, capte le somptueux "Odessey And Oracle" des Zombies, ressurgit en gourou sonique de McCartney And Wings ("Band On The Run") et n'oublions pas "Imperial Bedrooom" de Costello... Couvert de Grammys et autres trophées soniques, l'homme est de passage à Paris pour une conférence entre producteurs légendaires à la Cité du Son. Alors oui, on s'assure que ça enregistre pour ne rien perdre de... notre heure avec l'ingénieur des Beatles ! Geoff Emerick est un grand Anglais mastoc de 64 ans, vêtu d'une chemise confortable et chaussé de baskets. Son visage taillé à la serpe est toujours encerclé de cheveux fous...

ROCK&FOLK : Vous avez été un chaînon majeur de la plus grande aventure de la pop, la saga des Beatles à Abbey Road. Vous les avez assisté sept ans, les aidant à accoucher de leurs chefs-d'œuvre. Grâce à votre livre, "En Studio Avec Les Beatles", on plonge dans le mystère opaque des enregistrements. Quelles ont été les réactions des Beatles à votre publication ?
Geoff Emerick : Je n'en ai aucune idée *(rires)*. J'ignore même s'ils l'ont lu mais George et John à l'évidence ne le liront pas et Paul et Ringo m'ont fait l'honneur de ne rien en dire. Super ! Jusque-là tout va bien.

R&F : Avez-vous l'oreille absolue ?
Geoff Emerick : Je n'en sais rien. Ça alors... L'oreille absolue... On me l'a déjà dit, remarquez...

R&F : Enfin vous êtes là en studio et on dirait que vous entendez distinctement chaque note, chaque glissando de guitare, chaque tambourin vous préoccupe...
Geoff Emerick : Un truc que je n'ai absolument pas mentionné dans le livre c'est que... eh bien je suis doté d'une capacité à visualiser les sons. J'écoute un disque et je visualise des couleurs, des images et des choses comme cela. Mon approche est très classique. Je n'aime pas la technologie actuelle qui séduit tant les groupes de rock, les Pro Tools et tout ça. On ne peut pas faire des disques avec ça.

R&F : Pour les Beatles, vous avez inventé des techniques novatrices, branchant la voix de John sur une cabine Leslie pour "Tomorrow Never Knows" et l'effet de voix dalaï-lama. En sept ans, vous avez enfreint pratiquement toutes les règles des studios Abbey Road...
Geoff Emerick : Bien sûr, les studios Abbey Road regorgeaient de règles et de recommandations pour expliquer comment bien traiter le précieux matériel d'enregistrement. Les Beatles de leur côté me mettaient la pression. Dès "Revolver", ils voulaient créer de nouvelles sonorités. Nous n'avions pas de synthé, de plugs in, ni tout ça. Qu'avions-nous ? Une console basique, un magnéto, des compresseurs et des limiteurs. Alors pour obtenir certains sons, j'ai dû martyriser le matériel des studios, saturer certains amplis et tout cela était totalement contre les règles maison. Un beau jour, j'ai osé rapprocher le micro de la grosse caisse de Ringo. J'ai fait ça pendant la pause déjeuner, pour que personne ne me voie. Et si le choc sonore, l'air déplacé dans la grosse caisse détruisait le microphone ? J'ai avancé le micro de sept centimètres, quelqu'un m'a vu, j'ai été dénoncé : *"Geoffrey a bougé un microphone !"* Il y a eu une grande réunion de blouses blanches et finalement une lettre de la direction m'a autorisé, *"lors des séances Beatles uniquement"*, à bouger les micros des sacro-saintes positions *"dans le respect du matériel"*, bla-bla-bla. Oui, j'ai dû enfreindre plein de règles et chahuter plein de matériel, c'était la seule façon de changer les techniques d'enregistrement de EMI.

R&F : Les Beatles, incroyablement, jettent les bases de leur empire avec une combinaison hyper simple : basse, batterie, guitare, voix... Vous imaginez le reste...
Geoff Emerick : Nous en avions tous ras le bol, à l'époque, d'écouter la sempiternelle même musique, enregistrée de la même manière. Qu'on enregistre la Callas ou les Shadows à Abbey Road, tout était absolument pareil. Avec les Beatles, on a commencé par filtrer les harmonies vocales. Je branchais des boîtes d'équaliseur en série et j'obtenais des résultats sonores totalement différents. Personne n'aurait osé des trucs pareils sans les Beatles...

La pop, un truc à cacher sous le tapis

R&F : A la lecture du livre, on voit bien l'énorme chape de la gloire tomber sur les Beatles et le groupe se désintégrer. Parfois on se demande si vous et George Martin n'étiez pas les seuls sains d'esprit dans tous ces délires psychédéliques...
Geoff Emerick : C'était vraiment hilarant à observer. George Martin était tel un vieux professeur anglais face à quatre cancres déchaînés en bas dans le studio... EMI avait un certain protocole en 1962. Les Beatles étaient dans le studio en bas, George au sommet, dans la cabine d'enregistrement... J'avais seize ans, j'étais assistant aux bandes, je pouffais aux délires de Paul et John. Et George *(Martin)* essayait de garder le contrôle, en vain...

"En 1966, la stéréo était un truc du passé, la mono triomphait"

R&F : Vous devenez carrément ingénieur du son sur "Revolver"...
Geoff Emerick : Et c'est l'album d'un incroyable changement sonore. Plus rien ne sera plus jamais pareil après ce disque. Les Beatles enregistraient "Revolver" et tournaient en même temps. Certains soirs, ils ont essayé de jouer les nouveaux titres sur scène, ils n'y parvenaient absolument pas. Impossible. Quand nous avons commencé "Sgt Pepper", nous les attendions dans la cabine de contrôle, George Martin était là, j'étais là et ils sont entrés et John a dit : *"Les gars, on ne va plus faire de tournées. A partir de maintenant, plus besoin de se préoccuper de rejouer nos disques en live, on peut faire ce qu'on veut..."* Et tout le monde s'est tourné vers moi.
Vous auriez dit quoi ?
Drôle de pression. Enorme. Pour eux, c'était clair, il n'y aurait plus jamais de concert des Beatles et "Sgt Pepper" a reflété cet état d'esprit *on essaye tout, on fait ce qu'on veut.* Ça a sacrément porté ses fruits et c'est sur la fin seulement que Paul a eu l'idée du concept-album. Quand il est devenu clair que "Penny Lane" et "Strawberry Fields", sortant en single, ne seraient pas sur l'album. Et puis nous avons fait "A Day In The Life" avec le grand orchestre et... ce morceau est tellement exceptionnel... Vous auriez vu ça... Tous ces musiciens classiques, en smokings, avec des nez rouges, jouant les 24 mesures... Juste à la fin de la séance, tout le monde est parti sauf les Beatles et j'ai fait un monitor mix que nous avons tous écouté. C'était la première fois que cette chanson passait et à la fin, il y a eu un énorme silence dans la cabine... Personne n'arrivait à y croire. A croire à ce qu'ils venaient de faire. Pour moi, avant, la musique était en noir et blanc. Cette nuit-là, elle passe à la couleur. Au technicolor, au cinémascope.

Photo Michael Ochs Archives/ Getty Images

"Un jour, George Martin a admis que Paul assiste au mixage..."

Une autre dimension. Ron Richards, le producteur des Hollies, était là. Il avait la tête dans ses mains et il m'a dit après : *"Je songeais à démissionner. Je ne me voyais pas, ni moi, ni les Hollies, ni personne, surpassant ce truc."*

R&F : Saine compétition caractérisant le Swinging London... Les concurrents ne baisseraient pas les bras... Kinks, Who, Stones...

Geoff Emerick : Oui, et autre chose. Si on trouvait un super son de guitare pour une chanson, il était hors de question de le coller sur une autre. Non, pour la suivante, on trouverait un son *"encore plus fou"*. Et c'est comme ça qu'on approchait l'enregistrement des Beatles...

R&F : Vous parliez de l'orchestre classique de "A Day In The Life"... Souvent les Beatles ont convoqué des musiciens chevronnés dans leurs séances et les confrontations entre les deux mondes sont des moments tout à fait hilarants...

Geoff Emerick : Il y avait eu un cor d'harmonie sur "For No One" et Alan Civil avait frimé auprès de tout son orchestre, racontant sa séance épique avec les fameux Beatles. Plus tard, David Mason était venu jouer une fantasque partie de picolo sur "Penny Lane". La nuit de "A Day In The Life", Paul a expliqué aux musiciens classiques qu'on leur donnait une note de départ, tous la même, et on leur demandait ensuite de produire vingt-quatre mesures de cacophonie, *"à jouer sans écouter son voisin"*. Les musiciens classiques étaient stupéfaits d'une telle demande et certains se sont rebellés, allant jusqu'à quitter le studio. George Martin s'en est mêlé et ce sont David Mason et Alan Civil qui ont calmé le jeu : *"Ecoutez les amis, nous avons déjà travaillé avec eux, ils sont joliment respectables… Essayons…"* Et graduellement nous avons réussi à les convaincre. Avant cette nuit incroyable, il y avait deux mondes bien distincts, le classique et la pop. Pour les gens du classique, nous étions un truc à cacher sous le tapis *(rires)* mais soudain, les Beatles avaient brisé la fameuse barrière... Et il y a eu une collision des deux équipes pour produire cette fantastique musique.

"Cette nuit-là, la musique passe à la couleur"

R&F : Alors que s'est-il passé avec le *White Album* ? Le *Double Blanc* aurait-il mieux fait de rester simple ?

Geoff Emerick : Un vendredi après-midi, les Beatles enregistrent une vidéo pour "Lady Madonna". C'est un play-back, ils le font et le refont. John en a marre. Il arrête de chanter "Lady Madonna" et hurle "Hey Bulldog" à la place. Si vous regardez la vidéo avec attention et lisez sur les lèvres des Beatles, vous verrez ce détail peu connu... Et à la fin de la vidéo, John s'écrie : *"J'ai une nouvelle chanson !"* "Hey Bulldog" bien sûr. Les Beatles se sont absolument éclatés sur ce titre : ils l'ont cloué en moins de quatre heures et ça s'entend ! Fin de la séance, ils partent en Inde et à leur retour quelques mois après... Bon sang ! C'étaient des êtres humains totalement différents. Changés ! Plus les mêmes Beatles délirants sur le rock'n'roll de "Hey Bulldog". Ils étaient devenus des jeunes hommes en colère, minés par des problèmes terribles et, dès qu'on a commencé à enregistrer le premier morceau du *White Album*, ce fut l'enfer. Tous les amplis étaient à fond, les guitares repissaient par les micros de la batterie de Ringo, ils étaient terriblement agressifs. Je me suis posé des questions. Etait-ce moi ? Après sept années à leur côté, étais-je dépassé par leur demande ? Incapable de les aider dans leur création ? Leurs demandes étaient énormes : *"On veut ceci, pourquoi n'enregistrerais-tu pas cette guitare à ce niveau ?"* etc. Pour moi, le *White Album* fut une expérience des plus déplaisante, leurs chamailleries étaient continuelles et j'ai songé à démissionner. L'état des lieux était de onze chansons enregistrées et je n'en pouvais simplement plus. George Martin ne m'apportait aucun soutien et, un beau mardi, j'ai annoncé mon départ :

"Je m'en vais, George.

— Oh. Peux–tu rester jusqu'à vendredi ?

— *Non. Je pars maintenant."*

Comment vous expliquer ? La simple idée de lever un autre potard pour ces gens m'était devenu absolument et totalement insupportable.

Ringo et George viennent enregistrer "Revolver".

"Comment ont-ils réussi à terminer le Double Blanc ?"

Enregistrement d'"Eleonor Rigby".

Non. Je ne pousserais plus leurs boutons. Je suis allé donner ma démission dans le bureau du manager et Ken Scott m'a remplacé au pied levé. Je suis allé dire au revoir aux Beatles et John a eu l'air désolé : *"Ce n'est pas de ta faute, Geoff. Pas de ta faute. C'est tout ça…"* et il a désigné ce studio de Abbey Road, numéro deux, qui n'est effectivement pas un lieu de villégiature agréable.

R&F : Décrivez-nous ce studio...
Geoff Emerick : Imaginez des murs de briques, un peu de matériel, aucune moquette, aucun éclairage tamisé, même pas une machine à café, rien, des néons industriels... Les Beatles n'avaient plus de manager, ils étaient noyés sous les problèmes de leur compagnie Apple et Paul m'a rappelé pour superviser la construction du futur studio des Beatles...

R&F : Et éventuellement enregistrer "Abbey Road", le chant du cygne, l'adieu du groupe...
Geoff Emerick : Oui, oui, nous avons fait cela.

La monophonie est fascinante

R&F : Pourriez-vous éclairer notre lanterne sur les mystères du mastering moderne ? Aujourd'hui par le miracle de la numérisation, tout le monde Stooges, Beatles, Clash, Stones, a le même son. C'est assez incroyable, vu que des gars comme vous ont certainement œuvré pour que chaque groupe ait un *sound*, reconnaissable entre mille...
Geoff Emerick : Ils ont tout faux. Les gens d'Abbey Road, qui appartient à EMI, ont toujours prétendu avoir enregistré les Beatles. Sauf que ce n'est pas eux, mais George Martin et moi-même (et mon assistant). Aujourd'hui, ces gens se pensent dépositaires des bandes, maîtres de l'œuvre. Ils peuvent en faire ce qu'ils veulent. Ouvrons une parenthèse artistique : on n'offre même pas aux créateurs d'exercer une quelconque opinion. Mais d'un strict point de vue technicien, je trouve que le bât blesse. Qu'ont-ils fait pour les nouveaux masterings des Beatles ? Analogie visuelle : ils ont décloué la Joconde du mur et ils ont décidé de repeindre le fond en fluo. Voilà ce qu'ils font. On n'a pas le droit de faire ça. Personnellement, je suis de ces gens qui considèrent le catalogue Beatles comme sacré. On n'y touche pas. J'ai enregistré ces disques. J'écoute leurs remasterisations et je constate qu'elles sont mal balancées. Toutes les percussions ressurgissent beaucoup trop fort, sur un titre le tambourin couvre même les voix ! L'équipe actuelle d'Abbey Road a soi-disant passé cinq ans sur ce projet, cinq ans pour faire ça ? Elle appelle ça *remasteriser* ? Mais elle a détruit les Beatles ! *Butcherisés* ! Je ne peux même pas écouter le coffret stéréo, c'est dire. A l'époque, j'avais mixé ces titres en visionnant des images. J'étais méticuleux au point de la maniaquerie sur mes équalisations, un demi-dB par-ci, un demi-dB par-là et mon placement final était, excusez-moi de le rappeler, d'une précision chirurgicale, mais là tout est balancé en vrac, dans tous les sens. Prenez le mono... Ils disent : *"Ça sonne bien."* Oui, mais trop bien ! Ce que j'entends, moi, est une coloration des prismes qui a trop nettoyé le fond rythmique. Il manque des réverbérations, il manque les raclées de guitare, il manque la colle des fréquences basses dans le fond du pot. Tout sonne trop propre et trop fort, il manque la colle, la dernière note du solo que je faisais résonner, etc. C'est surtout évident sur "Paperback Writer" *(gros soupir)*. Si vous voulez vraiment entendre "Paperback Writer" et "Rain" tels qu'ils ont été conçus, voulus et réalisés par les Beatles, il faut vous procurer un vieux 45 tours vinyle, j'en ai peur. Pour l'impact.

R&F : Les Beatles, c'est mieux en mono ou en stéréo ?
Geoff Emerick : Il faut vous replacer dans le contexte. En 1966, la stéréo était un truc du passé, c'était pour la musique classique. La mono triomphait partout. L'Amérique avait alors cinq ans d'avance sur nous. A Abbey Road, on mixait sur un seul baffle, celui de droite. En stéréo, c'est facile, on colle une guitare à droite, une à gauche. En mono, ajuster les niveaux des guitares était un sacré exercice ! Que chacune ait son équalisation, son placement spectral, sa réverbération...

R&F : Vous racontez que les Beatles surveillaient le mix mono et rentraient chez eux en vous laissant faire le mix stéréo...
Geoff Emerick : D'abord, règle cardinale de la grande maison EMI, l'artiste n'assistait pas au mix. Chez EMI, un groupe débarquait, enregistrait trois chansons le matin, trois l'après-midi, trois la nuit et repartait en tournée. Le producteur et l'ingénieur mixaient. Un beau jour, Paul a voulu assister au mixage, George Martin a accepté sa présence en cabine de contrôle et tout a changé depuis ce moment.

Photos Getty Images

R&F : On sent confusément qu'à un moment ou un autre, ils vont proposer le catalogue Beatles en 5.1, non ?
Geoff Emerick : Sauf qu'ils vont avoir du mal. A l'époque, les Beatles effectuaient certains overdubs mais, comme nous ne disposions que d'un quatre-pistes, ils les faisaient live, en direct pendant le mixage, ajoutant un piano, des tambourins... Ils ont essayé de mixer en multitrack "Yellow Submarine" et, après avoir tout recopié, ils ont obtenu onze pistes sur lesquelles manquent certainement des instruments ajoutés en live, passons. Ils ont le gros des instruments, mais plus les mix d'époque. Si on écoute le "Yellow Submarine" sur le marché, ça sonne ultra propre et nettoyé et, au final, ça devient de la *muzac*, toute l'âme des enregistrements est partie. Cette histoire de Beatles en surround est un délire total. Le surround, c'est bien pour les effets sonores des films DVD, point final.

R&F : Donc, une fois encore, pourquoi ne pas localiser un 45 tours de "Yellow Submarine" si possible en mono...?
Geoff Emerick : Ne me faites pas dire ce que je n'ai pas dit. Cette affaire de la monophonie est fascinante. Quand nous avons mixé en stéréo, tout venait du quatre-pistes. Voilà pourquoi tout sonne explosif, diversifié, et nous avions l'orchestre du côté gauche, la voix de John à droite, une guitare au milieu...

Ils ont mangé des fraises

R&F : Incroyablement, vous mentionnez certaines difficultés du jeune George Harrison, qui ne maîtrisait pas tout à fait ses solos, prenait beaucoup de temps à les exécuter et semble un peu écrasé entre John et Paul...
Geoff Emerick : Voilà comment je vois ça. George n'est pas descendu des cieux en jouant d'incroyables solos ciselés dans le marbre. George n'était pas un monstre de la guitare, tout le monde sait que Paul, excédé, a fait lui-même le solo de "Taxman" et Olivia *(sa femme — NdlR)* raconte que George a même failli quitter le groupe, découragé... Mais George a trouvé une sorte d'apaisement aux Indes d'où il est revenu transformé. C'est une belle histoire. Lorsqu'il a branché son ampli à Abbey Road, il était un autre homme. Beaucoup de gens se focalisent là-dessus. *Comment ai-je pu oser dire dans mon livre que Beatle George n'était pas un dieu absolu de la guitare ?* Je suis désolé. J'ai assisté à certaines choses et je raconte ces choses telles que je les ai vues.

R&F : Qu'avez-vous vu encore ?
Geoff Emerick : Un soir je suis allé voir Hendrix dans un club. Tout le monde parlait de lui... Même Clapton était là, dans le public. Hendrix a commencé à jouer un morceau, sa guitare était ostensiblement désaccordée, il la tend à Eric Clapton : *"Tu peux m'accorder ça ?"* Et Clapton l'a accordée pendant que Hendrix jouait !

R&F : Durant sept années, vous étiez une souris chez les demi-dieux... Vous avez tout vu : John sous acide et George en crise de nerf parce que Yoko lui avait mangé ses chocolats. Qu'avez-vous appris de ces années chez les Beatles ?
Geoff Emerick : Il y aurait plein de conclusions mais récemment, ce dont je me suis rendu compte à la sortie du livre en faisant des dédicaces, c'est le plaisir que ces chansons ont donné aux gens, et il y en avait beaucoup. Surtout dans le Midwest. Bon sang, tous ces gens se sont embrassés sur les Beatles, ils ont fait des gosses sur les Beatles, ils ont enterré des proches sur les Beatles et ils ont mangé des fraises aussi... J'ai eu une sacrée chance de faire partie de cette équipe créatrice, ça c'est sûr.

R&F : Ils vont découvrir, en lisant votre livre, que Paul McCartney hurle *"fucking Hell"* dans "Hey Jude"...
Geoff Emerick : Oui, c'est vrai *(rires)*. J'ai travaillé depuis avec des dizaines d'artistes, et parfois, dans le creux d'une séance, ils me disaient : *"Geoff, raconte-nous une anecdote Beatles"*... Au final, je les ai toutes mises dans le livre, cinq ans d'écriture. Je me souviens de tout. Il me suffit d'écouter les disques et je me rappelle chaque détail, chaque minute, chaque seconde de chaque séance. Tiens, ils étaient fatigués ce soir-là, oui, ils étaient crevés, ils arrivaient de Glasgow... Je n'ai rien oublié. C'était inoubliable.

"A la fin, ils faisaient studio à part"

R&F : Alors, est-ce Yoko qui a foutu le groupe en l'air ?
Geoff Emerick : Je devais être excessivement naïf. J'avais 23 ans quand les Beatles m'ont rappelé pour faire "Abbey Road" et, à aucun moment durant ce très agréable enregistrement, je n'ai compris que nous étions en train de faire le dernier disque des Beatles. Ça ne m'a même pas traversé l'esprit ! Les Beatles ont été tués par les problèmes financiers de la firme Apple. John et Paul avaient deux visions différentes de leur empire. Déjà, qu'ils aient réussi à terminer le *Double Blanc* m'a toujours semblé un mystère total. Car à la fin, toute camaraderie avait disparu, le business avait tout bousillé. Les Beatles faisaient studio à part. John était au Numéro Trois à gratter une chanson, George était au Deux et moi j'étais dans le Un avec Paul. Yoko n'était qu'un minuscule élément dans un grand bordel inextricable.

Eviter le numérique

R&F : Comment voyez-vous les choses ?
Geoff Emerick : Actuellement, nous sommes mal barrés. Les ingénieurs Pro Tools se prennent pour des ingénieurs du son. Les ordinateurs commandent les producteurs. Tout le monde fait du dessin animé et colorie les cases. Plus personne n'invente rien. Les maisons de disques sont des banques, on parle à des banquiers, plus personne n'a aucune vision artistique individuelle... Qui a entendu parler chanson, structure de chanson ? Personne dans une maison de disques ! Ils veulent tout mixer plus fort que tout, la musique actuelle est une bouillie distordue selon moi. Mais il y a de l'espoir et quelque chose arrivera, pas forcément le retour au vinyle, même si c'est une très bonne chose.

R&F : Le CD est mort ?
Geoff Emerick : Sans regrets pour ma part ! "Sgt Pepper" durait à peine quarante minutes. A l'avènement du CD, on a ordonné aux groupes de faire plus long, on a vu arriver des albums de soixante minutes ou plus et les résultats ont été catastrophiques selon moi. On n'a jamais produit autant de saloperie qu'à cette époque.

R&F : Etes-vous pour le retour du vinyle ?
Geoff Emerick : De toute façon, je suis pour éviter le numérique. C'est une abomination. C'est une conversion de nombres digitaux, de un et de deux, et c'est un assaut pour le cerveau humain dont la première réaction, incrédule, est de lutter contre l'information numérique, qui ne lui est pas naturelle. Un disque analogique, en revanche, offre une reproduction du son immédiatement admise par le cerveau. D'où la sensation que l'écoute du CD est fatigante. Mais qu'y faire ? ★

Geoff Emerick : "En Studio Avec Les Beatles" (Editions Le Mot Et Le Reste)
Préface de Elvis Costello, traduction Philippe Paringaux

Photo Tom Henley/ Redferns/ Getty Images

"Yoko n'était qu'un minuscule élément dans un grand bordel inextricable."

L'unique survivant

INDOCHINE

Le groupe de Nicola Sirkis investit le Stade de France le 26 juin. Est-il temps de dissiper trente ans de contentieux ?

Je m'en souviens comme si c'était hier. C'est ce qu'on a coutume de dire en de telles occasions. Cela devait être en 1981. Indochine venait de donner son premier concert au Rose Bonbon. Auquel j'avais assisté. Quelques jours plus tard, je suis interviewé en direct. Radio Ivre ? Carbone 14 ? Je ne sais... Et j'évoque le groupe, avec, probablement, un peu d'humour... Je parle de la Rickenbacker de Dominique le guitariste. Le téléphone sonne. C'étaient eux.
Et l'animateur me les passe à l'antenne.
"Allô Eudeline ? C'est Nicola Sirkis d'Indochine ! Comment oses-tu ? On est des vrais, des purs. Et la Ricken, c'est mon grand frère qui nous l'a passée. On n'a rien à prouver à personne. On aime le rock. Oui. Et même si notre saxophoniste Dimitri n'est pas…
— C'est pas John Coltrane, effectivement.
— *Oui, mais on aime ça et…* "
Et cela avait continué, ainsi. En direct. Plus tard, quelques semaines, les Indochine sortaient leur premier 45 tours, "Françoise"/ "Dizzidense Politik", qui ne cassait pas grand-chose. Même si tout était déjà là. Bien avant l'album et ce hit sur-inspiré par Bob Morane, avec sa guitare Shadows. "L'Aventurier", leur classique absolu à ce jour, finalement... Bob Morane ?
Cela signait la génération.
Moi aussi, j'avais lu et relu l'intégrale du hideux Henri Vernes (qui n'hésita pas à leur faire un procès, l'ingrat). Pure new wave en somme. Façon B-52's. Des obsessions vintage, sixties, en diable (jusqu'au *"hiccup"* façon rockabilly !) mais jouées d'une manière si robotique (le son de l'amateurisme, la fraîcheur de cette raideur malhabile, le son aussi des premières boîtes à rythmes, si rigides...).
Indochine jouait souvent au Rose Bonbon. Et je me revois, les larmes aux yeux de rire accueillir chaque tentative malhabile de son saxophoniste, le fameux Dimitri, par un *"vas-y Coltrane"*. Avec Laurent Sinclair et le Darc, c'était notre petit bonheur du soir : voir ainsi le Dimitri s'époumoner.

PAR PATRICK EUDELINE

Dominique, Dimitri, Nicola et Stéphane : contre tous les chacals

Oui, Indochine n'était pas plus crédible que ça. C'était quand même une époque où le Clash faisait l'enfer sur scène et où Brian Setzer nous mettait tous à genoux de respect. En face de "L'Aventurier", il y avait les disques de Willie DeVille qui sortaient, "Le Chat Bleu" et consorts, sans parler des Cramps et du reste. Indochine, c'était la catégorie new wave à la française. Gentils jeunes gens, qu'on disait modernes, aux voix approximatives. Il y en avait des tonnes dans le style. Avec des batteurs patatras, des bassistes qui peinaient sur le *mi* grave et des *claviers* à deux doigts. Joli Garçon, les Amants, Ketchup Richard, Avions, Tokyo Boys, Panoramas, Ivanhoé, Grise Romance, Nini Raviolette, Tanit, Moderne, Warum Joe, Norma Loy, Ptose, Guerre Froide, Medikao, Charles de Goal. Ce ne sont pas les noms à la con qui manquent. Et qui me reviennent...

Les Indochine n'étaient pas meilleurs et même plutôt moins bons que Modern Guy, Artefact ou même Nini Raviolette ("Suis-Je Normale ?") mais ce sont eux qui décrochèrent la timbale. Et pas qu'un peu. Ils avaient le look, même si, là encore, ils étaient loin d'être les seuls. Ils avaient le son. New wave mais intelligible. Taxi Girl avait les claviers de Laurent Sinclair (inspirés par le "Runaway" de Del Shannon) pour faire la différence, Indochine avait la guitare de Dominique Nicolas, bourrée de reverb, déclinée façon surf guitar, jouant la mélodie, le contre-chant ou le riff sur une Fender Mustang, Tout y était de la ligne claire. Jusqu'au vibrato. En fait, ce son, beaucoup en rêvaient. Peu l'obtenaient. Dominique était convaincant dans le rôle. Mais... Jeunes gens modernes ? Un des gags des années 80, leur plus grande contradiction... c'était d'être une période totalement nostalgique (on y réinventa les vingt-cinq centimètres) mais sans en avoir l'air. La fête était finie. Le punk avait dit la messe. Il ne se passerait plus rien. Il fallait désormais se tourner vers le passé... La prédiction de Bowie avec "Pin Ups" était en train de se réaliser. En arrière toute ?

Et les Indochine eurent beaucoup de chance. Ou le talent de leur chance. Peu importe. Guère doués, un peu ridicules avec leur obsession sur l'Indochine (ce second album "Le Péril Jaune"... qui ne parlait que de ça, ces chansons comme "Miss Paramount", "Kao Bang" ou "La Sécheresse Du Mékong"... mon Dieu !) quand Taxi Girl, cent fois plus crédible, avait choisi le Japon de Mishima. Ces jeunes gens modernes couraient après une image rock. Tellement leur succès populaire et l'usage des synthés les perturbaient. Daniel Darc, par le fait, est vite devenu... Daniel Darc, Nicola et surtout son frère Stéphane voulurent faire de même. C'est Stéphane, on le sait, qui prit tout le poids de la chose. Perfecto et manières à la Johnny Thunders. Il en est mort.

En 1983, la messe est dite. Il y aura Indochine et Taxi Girl. Les autres concurrents, Modern Guy, Suicide Romeo ou Mathématiques Modernes, ont tous péri de leur belle mort. La cold wave,

Photo Pierre Terrasson

le retour du rockab, le ska, la mode pirate, le gothique naissant... Tout a glissé sur les Indochine. Ils ont choisi le plus simple, le moins exigeant, le plus malin. Etre la version française du hit-parade anglais. Entre U2, Cure, Visage... Blitz, synth-pop, gothique (alors batcave et naissant). Vite, ils ne parleront plus d'Indochine. Le gimmick Diên Biên Phû a fait son temps et les gamins, ils l'ont deviné, ne s'y identifient guère, finalement.

C'est ce que le troisième album, paru en 1985, impose. On ne parle plus du Mékong (parce que franchement, à quinze ans, le Mékong quand on est une jeune fille, hein...) mais de sexualité, d'amour, de désir (alors là.... en revanche !). C'est l'album du "Troisième Sexe", de "Tes Yeux Noirs". Mieux foutu que les précédents, moins rigide rythmiquement, grâce aux percussions d'Arnaud Devos, même si encore plus mal chanté que d'habitude, "Tes Yeux Noirs" est... une jolie chanson, finalement. Ce qui n'est pas rien. Et, surtout, Gainsbourg la clippe, même s'il ne se foule guère. Pour cet adoubement suprême, Helena Noguerra se révèlera pour la première fois. Ça y est, les Indochine sont des stars. Les Cure version french.

C'est à cette époque que commence à apparaître la nuit cette émission improbable que connaissent tous les noctambules et insomniaques. A l'époque, il n'y a encore que peu de chaînes... Alors, comment rater l'improbable apparition de Dominique Nicolas dans "Histoires Naturelles" confiant sa passion pour la pêche à la mouche ? Il a d'ailleurs cette phrase mémorable : *"Si je devais choisir entre la pêche et Indochine, je serais bien ennuyé."* Combien de fois alors, anesthésié devant l'émission, n'ai-je pensé : *"Ça mon vieux, la vie va t'obliger à choisir... Et si tu quittes Indochine, dans dix ans, ce sont des larmes de sang que tu vas laisser couler"* ? Cette phrase était une insulte à tous ceux dont le rock est la passion douloureuse... Et aujourd'hui, d'ailleurs, Dominique Nicolas est l'heureux (hum...) responsable et propriétaire d'un étang près de Besançon. Et annonce régulièrement (hum, encore...) qu'il prépare un album avec une jeune chanteuse. Comme tout le monde, serait-on tenté d'écrire. Mais le destin et le rock ne pardonnent pas ce genre d'attitude : la pêche à la mouche attendait notre fan des Shadows !

Dominique Nicolas devait quitter le groupe vers 1995. Presque dix ans après le départ de Dimitri (Coltrane !) et trois ans avant la mort de Stéphane.

C'est que bientôt Nicola Sirkis restera comme l'unique survivant et porte-parole du groupe.

Indochine, c'est bien sûr Nicola Sirkis. Et rien d'autre. Un garçon qui a su résister à tout et survivre pendant trente ans à ce que le rock devenait. Mauvais chanteur, guère musicien, écrivain peu doué, il a su séduire et parler à plusieurs générations de lycéens. Cet homme n'est pas là par hasard. C'est l'évidence. Sa rage de survivre est celle d'un vampire.

Et je crois bien que c'est un compliment.

Après le troisième album, vient "7000 Danses" en 1987 avec "Les Tzars" comme titre phare. Un album qui incorpore des samples (dont la technologie vient d'apparaître) et qui se vendra moins... Enfin si on le compare aux huit cent mille exemplaires de "3". C'est le chant du cygne pour les Indochine des années 80. Bientôt, et Nicola le sait, ils vont être un vieux groupe, dépassé par ce que le rock devient. Déjà, le rap est apparu. Déjà, la new wave n'est plus. Déjà, le rock s'endort à jamais. Oh certes ! Eurythmics est haut dans les charts, mais le monde se préoccupe surtout de Prince ou de Michael Jackson... Voire de la chute du Mur de Berlin qu'on devine imminente ou des crises économiques qui menacent. Le terme de SDF apparaît, le sida est là. On est loin du *Rose Bonbon*.

Après "7000 Danses", c'est la débandade, une longue traversée du désert. Pourtant "Le Baiser" avec "Des Fleurs Pour Salinger" est relativement réussi. Mais le symbole est là : on est en 1989. Le grunge est imminent. Les guitares sont revenues. Indochine n'est plus dans le coup.

Et le pastiche des Inconnus achève le groupe. De la même manière qu'ils parodient le rap ou le rock alternatif... Les Inconnus se payent ici le luxe de réussir des titres plus efficaces que ceux qu'ils raillent... Comment survivre à ça ? Indochine, au début des années 90, est devenu une mauvaise plaisanterie. Un album solo de reprises ("Dans La Lune" reprend David Sylvian, Elli et Jacno comme Bruce Springsteen) et un sixième album *rock* ("Un Jour Dans Notre Vie") plus tard, le groupe sort un live pour contrebalancer ces deux bides. Mais la french touch est née, la techno s'est fait envahissante et les années 80 apparaissent comme le diable en personne. Indochine est aussi *out* que Madonna ou Eurythmics. Les fantômes d'un passé dont personne ne veut plus entendre parler.

Indochine, ou plutôt Nicola Sirkis, survit aux années 90 en devenant *rock*...

pour ne pas dire noisy ou grunge voire electro-rock. En gros, Sirkis, depuis "Danceteria" ou "Wax", fait ce qu'il peut pour s'accrocher à l'air du temps, fait des tournées acoustiques ou du rock industriel... Le groupe signe chez BMG et puis Sony. Sirkis s'entoure de jeunes musiciens... et puis c'est le succès étonnant de "J'Ai Demandé A La Lune", extrait de "Paradize". Intelligemment, Sirkis a décidé de collaborer avec de bons auteurs. Didier Wampas, Brian Molko, Ann Scott, Mickey 3D.

La tournée géante La République Des Meteors, verra Nicola Sirkis jouer fin juin au Stade de France. Comme Johnny Hallyday. Et l'homme y fêtera ses trente ans de carrière. Rien de moins. Oui, et malgré tout, on n'est pas Nicola Sirkis par hasard... ★

OFFRE 16-24 ANS

0€

PENDANT 1 AN*

CARTE BANCAIRE
SO MUSIC
GRATUITE
+
1 PLACE
DE CONCERT**

* Offre à l'ouverture d'un compte bancaire, non cumulable, comprenant, le Pack Jeunes et l'option So Music, valable du 01/06/2010 au 31/10/2010, réservée aux jeunes de 16 à 24 ans, non détenteurs d'un compte bancaire à la Société Générale et sous réserve d'acceptation de la banque. ** Place de concert offerte dans la limite de 20 €. Place à choisir sur www.somusic.fr avant le 30/11/2010. Société Générale, S.A. au capital de 924 757 831,25 € - 552 120 222 RCS PARIS, Siège social 29, bd Haussmann, 75009 PARIS - Saatchi&Saatchi - 06/2010

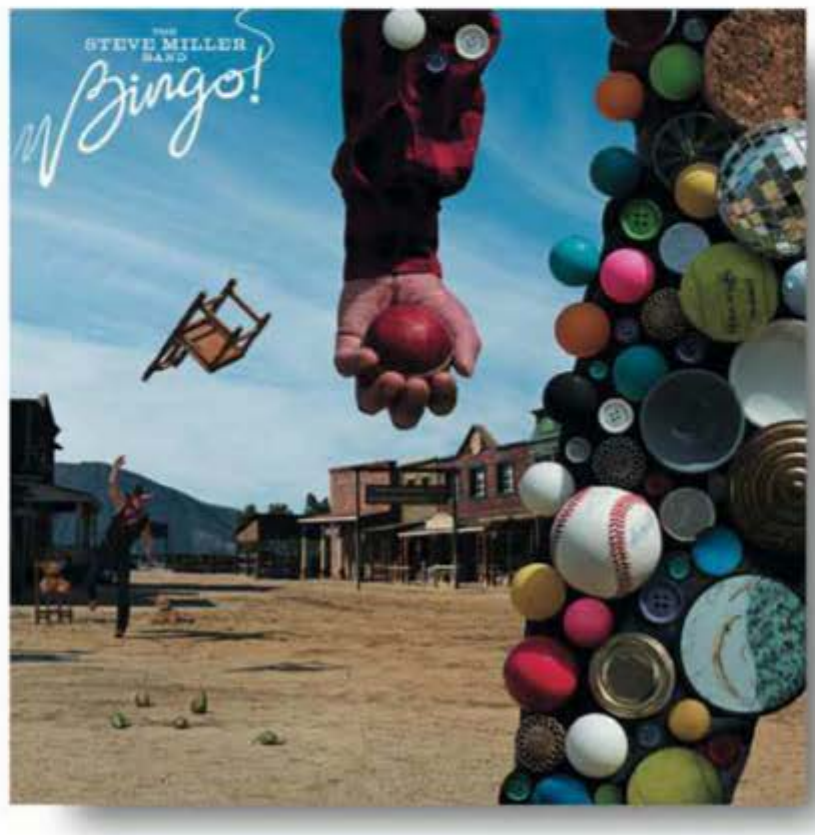
SOCIETE GENERALE

tonindependance.com

UNIVERSAL

UNIVERSAL MUSIC FRANCE

Malheur sur nous



The Steve Miller Band

"Bingo !"

ROADRUNNER

Plus qu'aucun autre, celui-là fut le cow-boy psychédélique originel, l'un des tout premiers à comprendre la nature profonde de l'Expérience. Avec son Band, il caracolait de Fillmore en Love In et les hits pleuvaient. Oui, durant l'été magique de San Francisco, toutes les radios carburaient au Steve Miller Band : "Livin' In The USA", beau comme du Chuck Berry mâtiné de Beach Boys, "Space Cowboy", en santiags dans les étoiles, "Mercury Blues" inutile d'insister... Derrière ce moteur à la nitro sommeillait un parfait mélodiste qui devait attirer l'oreille de McCartney, venu jouer de la batterie (!) derrière le Texan durant l'enregistrement de l'album "Brave New World" sous le pseudonyme Paul Ramon. Miller avait bien le son, rond et gras, T-Bone persillé, il ourlait ses solos avec une précision chirurgicale. Il fut l'un des grands bretteurs américains, certains le révèrent à l'égal d'un Santana. Dans les années 70, Miller invente pratiquement à lui seul les règles sacrées du rock FM. Avec une aisance classieuse, il carbonise les ondes à coups de roublardes mélodies, "The Joker" puis "Fly Like An Eagle" et ses cinq hits certifiés. Bien sûr il y eut des tournées, presque toujours américaines, Miller sortant rarement de son pays chéri, quelques collaborations vivifiantes aussi (avec John Lee Hooker notamment) et on était sans nouvelles de Miller depuis le coffret anthologique "Box Set" de 1994 dont il avait refusé d'assurer la promo, éternel bougon. Or le revoici. Avec le sourire et un album de reprises blues ! On pourrait écrire un article sur la situation démente de ce troisième millénaire qui a vu la corporation des musiciens privée unilatéralement de ses œuvres, son travail, *"sa viande"*, aurait dit Céline. Voilà, ça y est, tout circule sur la toile. N'importe quel curieux peut écouter/ recopier en lisant cet article les œuvrettes dont nous parlons, sans aucun problème. On a littéralement volé et violé un artiste qui, comme tant d'autres, n'essaiera sans doute plus jamais d'égaler ses œuvres grandioses du passé. Pour quoi faire ? On a volé la musique, malheur et silence sur nous, les musiciens nous le font payer cher qui ne créent plus. Puisque telle est la conjecture, Steve Miller propose ici une relecture de dix standards certifiés (mais pas trop non plus) des trucs du genre "Come On" (Earl King, Jimi Hendrix), "Tramp" (Otis Redding et Carla Thomas), "Rock Me Baby" (tout le monde). Le plus remarquable restant (en ces temps de lo-fi) le soin amoureux apporté à l'affaire. Sans être surproduit, le disque sonne rond de la basse, fringant des aigus, avec plein de guitares amoureusement entrelacées de-ci, de-là, sur les carlingues des morceaux que les rock-critics du 20e siècle, dès 1969, commençaient à trouver usés...Il se trouvera des lecteurs pour hurler à l'effort de blues bourgeois. Mais que celui qui a mieux à proposer ce mois-ci, surtout, ne se gêne pas pour abattre son brelan. Et prions que ce ne soit pas une réédition. Alors voilà, en cet été 2010, Steve Miller, grand guitariste oublié, a décidé de rebattre le blues et de ressortir le tablier de cuir. Là-bas, dans son pays, il va mitrailler ses solos sous les étoiles et les feux d'artifice du 4 juillet sembleront totalement son œuvre aussi. En octobre, il sera au Zénith de Paris, pour la première fois de sa carrière. Il y fera un triomphe total et fucking tant mieux. Ces jours-ci la vie est belle pour les classic rockers, même si uniquement pour eux.

✪✪✪✪

PHILIPPE MANŒUVRE

PISTE AUX ETOILES ✪✪✪✪✪ INCONTOURNABLE ✪✪✪✪ EXCELLENT ✪✪✪ CONVAINCANT ✪✪ POSSIBLE ✪ DANS TES REVES

Disques pop rock

The Chemical Brothers

"Further"

FREESTYLE/ PARLOPHONE/ EMI

Chimie et rock n'ont pas toujours fait bon ménage. Surtout sur la longueur... Logique, on vieillit, on radote, on rabaisse ses exigences, on se laisse aller... Et dire qu'il y a quinze ans, les Chemical Brothers ont à eux seuls ouverts les portes des musiques électroniques à des hordes de trépanés de rock'n'roll allergiques, avant leur apparition, au breakbeat, à la techno et à tout ce que pouvait éjaculer un ordinateur. Un son, une architecture, des chansons même, les deux premiers albums de Tom Rowlands et Ed Simons demeurent des traités révolutionnaires toujours aussi efficaces. Difficile d'en dire autant de l'épisode sept livré ici par le binôme mancunien, le mal nommé "Further". Sorte de vrai-faux voyage de

psychédélisme électronique jamais réellement abouti, ce collage de huit longues plages ne parvient jamais à atteindre l'état d'hypnose recherché. Rowlands et Simons s'imaginent sans doute en héritiers des sorciers du krautrock ou de charmeurs de serpents de la trempe de My Bloody Valentine ou de Spiritualized, les Chemical Brothers de 2010 ne sont que de gentils empileurs de textures assez datées, auxquelles on peine à se raccrocher. Le savoir-faire est sans doute encore là (soupçon d'érection sur "Horse Power" et "Swoon"), l'inspiration a quant à elle bel et bien rendue l'âme. Une énième écoute de "Exit Planet Dust" (1995) ou de "Dig Your Own Hole" (1997) serait mille fois plus — au choix — essentielle, nécessaire, utile, vitale et efficace que ce long périple ennuyeux de surplace. ✪✪

MARC ZISMAN

Bettye LaVette

"Interpretations : The British Rock Songbook"

ANTI/ PIAS

Si les rockers sixties piochèrent abondamment dans le rhythm'n'blues la matière première de leurs répertoires, les soulmen leur rendirent vite la pareille, d'Otis Redding ("Satisfaction") à Ike & Tina Turner ("Proud Mary") en passant par les Isley Brothers et leur mémorable album de reprises rock ("Givin' It Back"). Grande voix soul revenue en grâce au milieu des années 2000, Bettye LaVette perpétue la tradition avec ces 13 chansons piochées dans le répertoire rock british sixties et seventies. La première écoute est déstabilisante : LaVette s'éloigne assez radicalement des mélodies bien connues. Elle ralentit les tempos et traite comme des ballades soul "Wish You Were Here", "Salt Of The Earth", "All My Love", "Isn't It A Pity" (Harrison) ou "No Time To Live" (Traffic). Passé l'effet de surprise, le traitement prend des allures de procédé et une certaine monotonie peut s'installer, renforcée par des arrangements assez lisses. Cela dit, la voix de Lavette reste magnifique et lui permet d'incarner ces chansons avec le vécu d'une lady de 64 ans passée par toutes les phases de l'existence. Les morceaux rapides ne sont que trois : le "The Word" des Beatles prend des accents gospel bienvenus, "It Don't Come Easy", de Ringo Starr, est

envisagé comme un blues à tiroir, et "Why Does Love Got To Be So Sad", de Derek And The Dominos, se voit affubler d'un groove un peu trop clinquant pour vraiment décoller. On aurait tout de même volontiers troqué les "Maybe I'm Amazed", "Don't Let The Sun Go Down On Me", "Night In White Satin" et autres moments plombants contre d'autres plus groove, ou sinon moins sages que ceux formant l'essentiel de ce disque. ✪✪✪

BERTRAND BOUARD

Danger Mouse And Sparklehorse

"Dark Night Of The Soul"

PARLOPHONE/ EMI

A l'annonce de son suicide, beaucoup se sont dit que désormais la vie serait beaucoup moins belle sans la voix de Mark Linkous. Le pauvre bougre a tout fait pour survivre mais a finalement dû jeter l'éponge. Il s'est tiré une balle en plein cœur et, ce faisant, en a brisé mille autres. Et puis voici qu'on apprend la nouvelle : un album de Sparklehorse réalisé avec Danger Mouse aurait été refusé par sa maison de disques. Voici qu'elle le sort de son tiroir. Cela ne changera rien au vide généré par la disparition du chanteur mais enfin, c'est mieux que rien... Linkous avait décidé de collaborer avec différents musiciens qu'il appréciait, partageant le stylo et le micro avec eux, et confiant à

David Lynch le soin de réaliser une centaine d'images (que nous n'avons pas vues) pour la jaquette. Défilent alors Iggy Pop, Frank Black, le chanteur des Shins (acoquiné avec Danger Mouse ces temps-ci au sein des très surestimés Broken Bells), celui de Grandaddy, Suzanne Vega, Gruff Rhys, Vic Chesnutt, autre âme torturée récemment disparue, et Julian Casablancas. Et c'est un peu le problème : en vérité, on aurait vraiment préféré n'entendre que la voix sublime de Linkous qui apparaît, heureusement, ici et là dans toute sa splendeur. L'autre problème est que la majorité des titres ont été co-composés avec les invités et que ceux-là, soit ne sont pas en grande forme (Casablancas et Frank Black, très médiocres), soit n'ont tout simplement pas ou plus un quart du talent de Linkous. Reste quand même quelques beaux moments qui permettent une fois de plus de se rendre compte à quel point cet homme était précieux. ✪✪✪

NICOLAS UNGEMUTH

Kele Okereke

"The Boxer"

WICHITA/ COOPERATIVE MUSIC

Ce disque est une déclaration d'indépendance. "The Boxer" est le premier album solo du chanteur de Bloc Party. Il sonne surtout comme une prise de distances avec le revival, sans fin, consistant à aller chercher des pistes du côté de la new wave des années Joy Division, Gang Of Four, PiL. Pourquoi ? Kele Okereke : *"La musique qui me rend heureux est avant tout physique et dansante, pas cérébrale."* La raison à l'émancipation se tient. Certains y verront tout de même une très opportune porte de sortie. Maintenant que le cadavre du post-punk sent la vieille charogne, faut bien croûter pour les cinq prochaines années... Les dix titres présents au tracklisting de "The Boxer" cherchent donc une jeunesse du côté de l'électronique. Hormis deux ou trois petites maladresses, on ne sent jamais l'exercice de style forcé. Il y a ici tout l'attirail du genre. Voix *pitchées* jusqu'à la nausée ("On The Lam"), clins d'œil mélodiques et bourrins à la techno de stade ("Tenderoni"). Enfin, histoire de faire allégeance à la club culture des années crise, pas mal de motifs sombres payant leur tribut à l'école dubstep ("Walk Tall", "Rise"). Sans le savoir, "The Boxer" s'apprécie comme une version musclée et pleine d'une étouffante énergie sexuelle de l'essai

déprimé des jeunes The Xx. Les derniers cités remuent lentement sur les débris de nos sociétés libérales. Leur cerveau flotte, ralenti par les antidépresseurs. Kele Okereke, lui, court à l'aveugle dans un décor angoissant à la "Blade Runner". Son corps paraît modifié par les hormones de croissance. Son disque dit que les enfants de la soul 2.0 vont prendre date dans un monde difficile. ✪✪✪✪

JEAN-VIC CHAPUS

Mike Patton

"Mondo Cane"

IPECAC/ SRD

Imaginer une *trattoria* aux frontières du monde. Dans celle-ci, un crooner à fine moustache et aux expressions reptiliennes, pourvu d'une gomina digne de l'agent Cooper, ressuscite un improbable répertoire, d'une ringardise achevée, accompagné par un trompettiste bavard et un orchestre pansu, entre deux verres de limoncello. La musique elle-même est comme une liqueur : archi sucrée et bien alcoolisée, citronnée sans acidité, elle écrase joyeusement son client au bout de trois petits verres. C'est "Mondo Cane", énième BO de film improbable dont le titre renvoie au documentaire morbide de Cavara, Jacopetti et Prosperi qui influença tous les "Face A La Mort" suivants. On aime Patton ou pas. Mais si c'est le cas, on lui passe absolument

tout, et tout d'abord le kitsch suprême de la variété italienne, qui semble une de ses grandes faiblesses. L'éclectisme est un faible mot et on est ici très loin de la violence shivaïte de Fantomas : "Mondo Cane" développe jusqu'à la nausée une dimension entraperçue sur "Desastre Natural" de Tomahawk, ou encore (mais c'était ironique) dans certains passages de "Disco Volante" de Mr Bungle. Ici, il n'y a plus de place pour l'ironie. Patton déploie une énergie inouïe à rendre les émotions les plus basiques et tarées du yé-yé italien des années 50-60. Et ce n'est pas la reprise désormais proverbiale du classique de Morricone qui fera passer cette plongée dans les eaux profondes du sentimentalisme le plus sirupeux pour une opération *chic*. Il s'agit de quelque chose d'autre : la construction d'un homme qui se sent tout autant lui-même dans la musique de Black Sabbath que dans celle de Dalida. Et cet homme est tout simplement l'homme-monde du 21e siècle. ✪✪✪

PACOME THIELLEMENT

Delta Spirit

"History From Below"

ROUNDER/ UNIVERSAL

L'histoire du rock est truffée de seconds couteaux sympathiques. De groupes qui ne feront jamais une tournée des stades ou la une des gazettes, mais qui s'emploient à apporter leur pierre à l'édifice avec une foi inébranlable. Des années durant, les Delta Spirit, originaires de San Diego, ont écumé les salles de concert des Etats-Unis sans autre ambition que de payer clopes, bières et chambres d'hôtel. Oscillant entre folk (l'instrumentation) et soul (la voix du chanteur Matt Vasquez), le groupe peut d'ailleurs s'envisager comme une version moins brillante et emphatique de ces derniers, mais plus chaleureuse. Coproduit par le clavier de My Morning Jacket, Bo Koster, ce deuxième album commence par déployer des sonorités presque pop, avec chœurs sautillants et millefeuille mélodique. Les morceaux suivants sont plus représentatifs de la démarche du groupe qui aime bâtir à partir de fondations acoustiques, étoffer les textures par une grande variété d'instruments (harmonica, piano, violon, harmonium) et tenter une relecture moderne des musiques traditionnelles américaines (le groupe n'a pas signé par hasard sur Rounder, label de l'americana par excellence). Sur ces chemins maintes fois arpentés, les musiciens trouvent de jolies voies de

traverses, à l'image de la nappe sonore distillant une sourde inquiétude au paisible "Ransome Man", de "Devil Knows You're Dead", à la mélodie très pure, ou du tiercé final : le chant de marin à vif "Vivian", le lyrisme écorché de "St Francis" et "Ballad Of Vitaly" qui ne cesse de gagner en tension au fil de ses huit minutes. Un bon petit groupe donc, attachant et frais à défaut d'être génial. ✪✪✪

BERTRAND BOUARD

Chuck Prophet

"Dreaming Waylon's Dreams"

DECORECORDS (IMPORT VIRGIN MEGASTORE)

Nom de Dieu, c'est la fameuse séquence émotion... Il y a vingt ans, sur les recommandations personnelles de Chuck Prophet, alors guitariste des excellents Green On Red, et chaînon manquant rêvé entre Richard Thompson, Tom Verlaine et James Burton, on avait découvert la country en général et deux albums en particulier : "Honky Tonk Heroes" et "Dreaming My Dreams", de Waylon Jennings. Chuck était formel : *"On n'est pas un homme sans connaître par cœur ces deux albums."* Pour sûr. Près de vingt ans plus tard, le Prophet, désormais en solo, s'est retrouvé enfermé par accident, avec ses troupes, dans un studio inviolable de San Francisco. Rien à faire, rien à manger, mais un vinyle sur la platine.

Ce bon vieux chef-d'œuvre qu'est "Dreaming My Dreams", passé à répétition pour tuer le temps sur un électrophone alimenté par quelques piles. L'idée a germé : *"En attendant qu'on nous ouvre les portes, et on enregistre une nouvelle version intégrale de l'album."* En live, avec quelques minces overdubs. Le résultat est grandiose. Prophet chantant mieux que jamais, et revisitant ces morceaux historiques, de "Are You Sure Hank Done It This Way", manifeste outlaw anti-Nashville, à "Bob Wills Is Still The King", le Chuck rhabille intégralement un album mythique, avec le dosage idéal d'irrespect et de tendresse. "I Recall A Gypsy Woman" ou "Dreaming My Dreams", ces trucs qui marquent le cervelet au fer rouge, réanime la flemme de Waylon, connétable de la country révolutionnaire, foudroyé par un diabète alors qu'il avait encore beaucoup à dire, proche et ami de Willie, Johnny, Billy Joe et Merle. Cette assemblée ! Comme le temps passe... ✪✪✪✪

NICOLAS UNGEMUTH

Sophie Hunger

"1983"

TWO GENTLEMEN/ UNIVERSAL

Sans vouloir jouer avec les mots (et au risque de n'être compris que par les fans de l'acteur David Bowie ou de Tony Scott), Sophie Hunger est une prédatrice. Qui avale tout sur son passage. Ingurgite les genres, ronge les styles jusqu'à la corde. On avait alerté dès "Monday's Ghost", son deuxième opus publié fin 2008, que les radios malines avaient boosté en diffusant abondamment "The Tourist", un de ces singles miraculeux qu'on réussit d'autant mieux qu'on ne fait pas exprès de les enregistrer. Le reste de l'album n'était pas aussi pertinent. De "1983", que la Suissesse assène sans laisser le temps de respirer, rien d'évident ne se dégage. Intentionnellement elle a cette fois joué l'ambiance, misé sur l'atmosphère, oublié sa palette au jardin, sous la pluie. Et c'est surtout de noir et de gris qu'elle a tartouillé ses chansons, interprétées ici en quatre langues dont le français dans une reprise nébuleuse de "Le Vent Nous Portera" de Noir Désir. Partout, les rythmiques font voler la poussière, les guitares reniflent dans la reverb, la voix filtre par d'improbables ouïes et le reste se désagrège comme un millefeuille livré aux bourrasques. Si "1983" était un bulletin météo, on en déduirait qu'il va dégringoler des hallebardes translucides, mais qu'il fera tout de même bon sortir, pour jouer à

les éviter. Le front collé au guidon, triturant l'art pour ruiner la déco, Sophie Hunger joue l'apprentie sorcière (avec la complicité de Alf au son) et emprunte des ravines encaissées pour se rendre là où son talent pourrait la mener en un clin de refrain. Comme Iggy Pop, elle réclame du danger. Mieux, elle le prend sans qu'on l'y autorise, et au mépris des conséquences. ✪✪✪

JEROME SOLIGNY

Tous les Jeudis
Prairies de la mer
Port Grimaud
(Golfe de St Tropez)

08 JUILLET
BANG BANG ECHE (NZ)
BLOOD RED SHOES (UK)
15 JUILLET
KRYSTLE WARREN (USA)
PATRICK WATSON (CAN)
22 JUILLET
DONDOLO (FR)
GENERAL ELEKTRIKS (FR)
29 JUILLET
HEY HEY MY MY (FR)
THE DANDY WARHOLS (USA)
05 AOÛT
DUM DUM GIRLS (USA)
SLEEPY SUN (USA)

Plage de ROCK

TOUTE LA PROGRAMMATION SUR WWW.MYSPACE.COM/PLAGEDEROCK

PULSE inrockuptibles VICE nova ROCK&FOLK

Disques pop rock

Carole King & James Taylor

"Live At The Troubadour"

UNIVERSAL

Aujourd'hui, pour beaucoup, c'est Snoop Dogg qui incarne le son de la Californie. Ça paraît dingue mais, il y a quarante ans, des songwriters comme James Taylor et Carole King ont esquissé les contours d'un genre musical qui n'en avait pas vraiment, puisqu'il brillait par sa richesse, en grande partie due à son ouverture sur le reste du monde (l'Angleterre, en fait...) et à la consommation de substances illicites inspiratrices, assez vicieuses lorsqu'on en abusait. Entre ces deux-là, la relation professionnelle ne date pas d'hier puisqu'en novembre 1970, déjà, ils foulaient ensemble la scène du Troubadour, club mythique de Sunset Boulevard (Los Angeles) où Elton John a joué pour la première fois aux USA,

et duquel John Lennon et sa bande de pochetrons se faisaient régulièrement éjecter pendant son fameux *lost weekend*. En 2007, pour fêter à leur manière le cinquantenaire de l'établissement, King et Taylor y ont redonné une série de concerts, et le meilleur de ces soirées est disponible sur ce CD accompagné d'un DVD (en HD et 5.1). Les classiques de l'une et ceux de l'autre, souvent confondus par le grand public — c'est en reprenant "You've Got A Friend", un joyau de King, que Taylor a décroché un des plus gros tubes de sa carrière — sont interprétés ici avec passion, même si la voix de Carole, qui a dépassé l'âge de la retraite cher à Martine Aubry depuis longtemps, n'est plus tout à fait ce qu'elle était. Le groupe est également le même qu'à l'époque (autant dire que ça touche grave) et, même si les cheveux ont blanchi et les vestes à franges disparu, la magie de la Valley opère et fait battre le cœur. A tout rompre ("Will You Still Love Me Tomorrow"). ✪✪✪

JEROME SOLIGNY

Kings Go Forth

"The Outsiders Are Back"

LUAKA BOP/ PIAS

Revival soul-funk, encore. Des percussions en ébullition, une wah-wah qui miaule, les cuivres qui pétaradent, une voix haute d'une urgence folle... On jurerait un inédit du premier Curtis Mayfield, mais c'est aux premières déferlantes de Kings Go Forth, collectif soul basé à Milwaukee, qu'on a affaire. Par bien des aspects, l'histoire de ce groupe, au nom emprunté à un film de guerre de 1958 avec Sinatra, ressemble à celle de Sharon Jones et de ses Dap-Kings : un bassiste fou de soul propriétaire d'une boutique de vinyles, Andy Noble, déniche le chanteur vétéran de ses rêves, Black Wolf, et monte un groupe autour de lui avec d'autres furieux de funk vintage. Des 45 tours s'ensuivent qui affolent les aficionados, le buzz monte, David Byrne craque et signe le groupe sur son label. Outre le son organique de la soul de Chicago, la grande obsession des Kings Go Forth réside dans les harmonies vocales, celles des Impressions, des Spinners ou de la scène de Philadelphie (en témoignent les cascades vocales divines de "High On Your Love"). Comme pour les Dap-Kings, on est autant soufflé par cette capacité à restituer un son qu'à écrire des chansons dont certaines ont des airs de classiques instantanés. On sent également poindre des effluves de l'Afrique psychédélique seventies, sur

un "Paradise Lost" hanté par des guitares fuzzy et un cortège de cuivres inquiétant. Derrière, c'est une Jamaïque survoltée ("1000 Songs") qui est convoquée, tandis que "Don't Take My Shadow" décolle dans une transe mystique pré-disco sur plus de 6 minutes. Aucune ballade ici, que des up-tempos, et une magnifique pochette en sus. Pour amateurs éclairés, selon l'expression consacrée. ✪✪✪

BERTRAND BOUARD

Crystal Castles

"Crystal Castles"

LAST GANG/ POLYDOR/ UNIVERSAL

De prime abord, Crystal Castles a quelques arguments pour agacer : une attitude dégueulante de branchitude, une tendance à surfer sur le style 8-bit en pleine explosion de la mode *geek*, et un succès initié sur MySpace (pas toujours gage de qualité...). Et pourtant, on aura beau s'énerver tout rouge en moulinant des bras, on ne peut nier que l'electro brutalement planante et délicieusement infantilisante du duo canadien fonctionne à merveille. Preuve en est le succès de son premier album en 2008 et le nombre de fans grandissant de manière exponentielle aux quatre coins de la planète : bah oui, que ce soit sur un dancefloor, sur scène ou dans le salon, l'efficacité de la musique de Crystal Castles est radicale, immédiate et va au-delà du phénomène

de mode. On fonce tête baissée dans ce raz-de-marée sonore qui flirte aussi bien avec la légèreté acidulée d'une electro 8-bit qu'avec la folie jubilatoire d'une explosion expérimentale à la limite du punk. Une recette que le groupe reprend sur ce nouvel album (homonyme, comme son grand frère) mais de manière moins évidente, qui risque de dérouter les fans qui ne se seraient toujours pas remis de la claque du single "Air War". Plus noir, allant parfois chercher du côté de la transe, irrégulier, dansant mais introspectif... ce disque surprend mais surtout séduit à la manière d'une talentueuse stripteaseuse : ne pas tout offrir d'un coup, se révéler et s'effeuiller lentement, se laisser apprivoiser un peu plus à chaque écoute, et surtout savoir garder une part de mystère. Un bon point pour Crystal Castles pour ne pas avoir joué ici la carte de la facilité et de la redite, même si cela risque de lui coûter quelques fans. ★★★

ALYZ TALE

Jesca Hoop

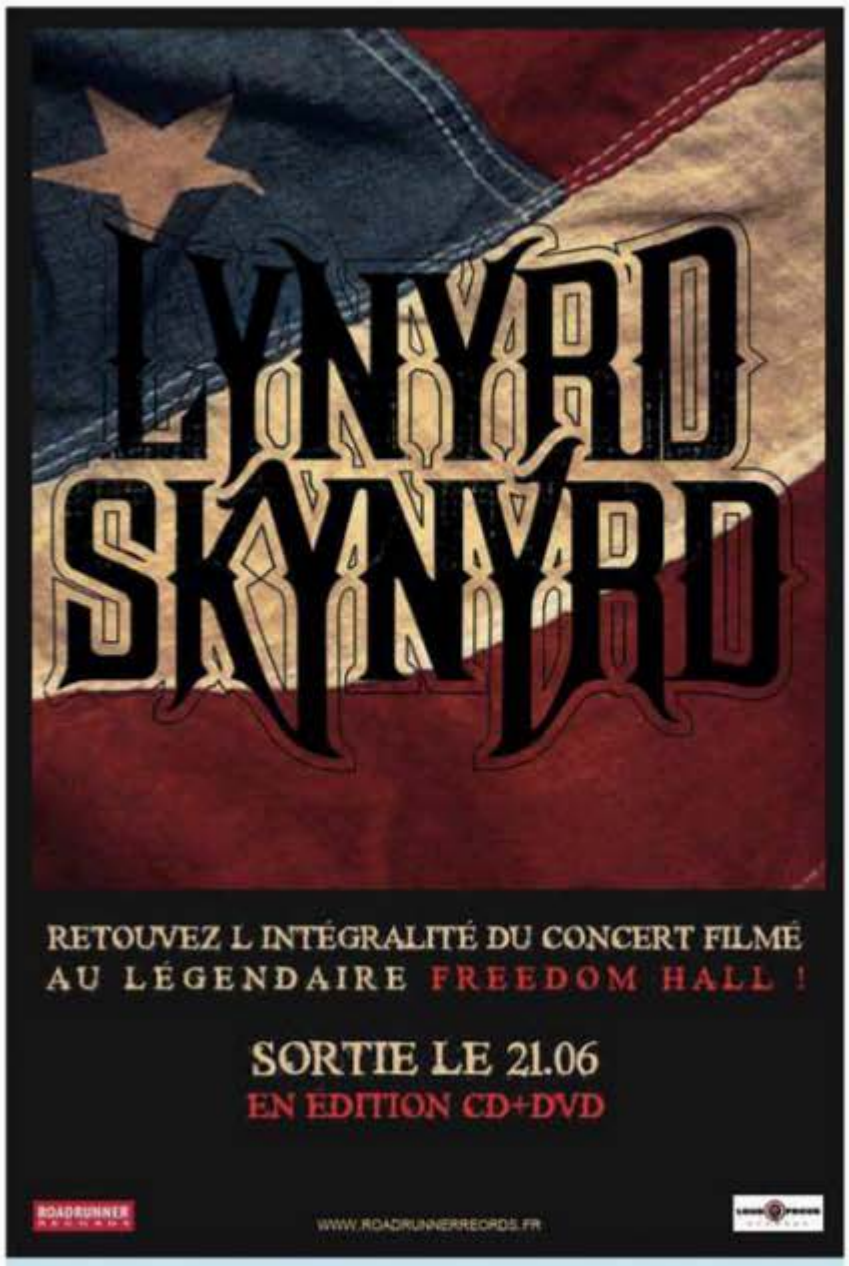
"Hunting My Dress"

LAST LAUGH/ REPUBLIC OF MUSIC

Jesca Hoop a cette particularité d'avoir débuté chez Tom Waits non pas en tant que musicienne ou choriste mais comme baby-sitter. Touché par la qualité de ses compositions, l'artiste, à l'époque, lui a donné un sérieux coup de pouce en faisant circuler ses maquettes, ce qui lui a permis d'enregistrer en 2007 un premier album qui n'est sorti qu'aux Etats-Unis. Avec "Hunting My Dress", la chanteuse passe à la vitesse supérieure et risque bien cette fois-ci de mettre une partie de la planète à ses pieds. Son style très personnel entre folk, pop et bric-à-brac électronique ne manque pas d'originalité et, avec sa voix si particulière qui par endroits peut faire penser à Björk, PJ Harvey ou Kate Bush, Jesca Hoop envoûte littéralement. Il y a quelque chose chez elle qui relève presque du domaine de l'irréel. Une sorte de magie crépusculaire qui s'installe dès "Whispering Light" avec son gimmick de chœurs aériens et qui habite tout cet album. Que ce soit le magnifique et ambitieux "Bed Across The Sea", le dépouillé "Murder Of Birds" en compagnie de Guy Garvey (Elbow), l'énergisant "Feast Of The Heart" et sa fin en trompe-l'œil ou ce "Four Dreams" sous tension avec son refrain entêtant, à chaque fois ses compositions font mouche. Incontestablement, cette fille sait écrire de vraies chansons et elle

réussit à leur donner vie, à leur offrir un relief quasi exceptionnel grâce à une production particulièrement imaginative. Jesca Hoop ne manque décidemment pas de ressources et comme elle est ici parvenue à les exploiter avec une intelligence doublée d'une maturité impressionnante, le résultat est clairement réjouissant. ★★★

ERIC DECAUX



Disques pop rock

Deftones

"Diamond Eyes"

WARNER

Ecouter un nouvel album de Deftones, c'est un peu comme rentrer à la maison se vautrer dans son vieux fauteuil râpé qui épouse chaque contour du corps : c'est une expérience toute personnelle, sans grande surprise mais tellement jouissive. C'est que la bande de Sacramento n'est pas du genre à péter plus haut que son arrière-train, elle fait ce qu'elle sait faire à merveille : du Deftones. Et ce n'est pas ce nouvel opus qui viendra dire le contraire. Depuis le titre d'ouverture qui annonce d'emblée la couleur avec sa mélodie aussi enivrante qu'imparable, jusqu'aux irrésistibles envolées atmosphériques de "Beauty School" en passant par le très énervé "CMND/CTRL" ou le sombre et corrosif "You've Seen The Butcher", les Deftones servent sur un plateau

d'argent la recette qui a fait leur succès : du saturé mélodique, du gros son qui tache en douceur, une pesanteur à la fois écrasante et aérienne. Une recette ficelée au millimètre dans laquelle Chino et sa bande mettent comme toujours cœur et tripes, offrant onze titres façonnés avec le plus grand soin et d'une efficacité intraitable. Ce n'était pourtant pas gagné d'avance puisque après le grave accident de voiture de son bassiste en 2008, le groupe avait mis en pause l'enregistrement de son album à venir, "Eros", laissant ainsi planer un doute autour de ce "Diamond Eyes" : allait-il tenir la route ? Oui. Non seulement il efface immédiatement les doutes, mais il se place en prime dans le peloton de tête des meilleurs albums du groupe (sans toutefois détrôner "White Pony", qui semble de toute façon indétrônable). Les piliers du neo-metal ont encore beaucoup à offrir, à leurs fans de la première heure comme aux nouveaux venus. ✪✪✪✪

ALYZ TALE

Thee Oh Sees

"Warm Slime"

IN THE RED/ DIFFER-ANT

On commençait à s'inquiéter. Cela faisait six mois qu'on n'avait plus de nouvelles des fabuleux Oh Sees, six mois que le groupe de San Francisco n'avait publié de disque. Une éternité pour ces stakhanovistes qui se sont fait une spécialité de sortir plusieurs albums par an depuis leurs débuts en 2004. Dans la compétition amicale qu'il livre aux Fresh & Onlys (autre combo ultra prolifique de la Bay Area), le groupe de John Dwyer reprend la main avec ce "Warm Slime" qui synthétise les meilleurs éléments de ses récents albums. "I Was Denied" et "MT Work" se situent dans la veine country-garage qu'on trouvait sur "Dog Poison" tandis que "Flash Bats" et "Mega Feast" perpétuent l'esprit noisy de "Help". Enregistré live en studio, "Warm Slime" est un album psychédélique pur jus, comme le démontrent "Everything Went Black", une marche militaire distordue qui évoque la longue intro de "San Franciscan Nights" des Animals, et le morceau-titre qui dure 14 minutes et occupe toute la face A du vinyle. Un exercice casse-gueule sur lequel de nombreux groupes — et pas des moindres — se sont ramassés. Thee Oh Sees ont-ils été touchés par le syndrome "Da Capo" ? On penche plutôt pour la négative. Après un démarrage nerveux, "Warm Slime" vire rapidement

en jam bluesy — c'était assez prévisible — avec un riff insistant et un refrain répété comme un mantra. Le groupe ne sombre jamais dans la complaisance de "Revelation" de Love, mais ne convainc que sur la première moitié de ce trip aventureux. Un pari à demi réussi donc, qui a toutefois le mérite de mettre en relief la concision et la qualité des autres morceaux, tous excellents. ✪✪✪

ERIC DELSART

Alejandro Escovedo

"Street Songs Of Love"

CONCORD/ UNIVERSAL

Il y a toujours frustration à évoquer un nouvel album d'Alejandro Escovedo. D'avoir à résumer les épisodes précédents de la saga de ce prince de l'americana, fin lettré texan toujours aussi confidentiel à l'aube de la soixantaine... Précurseur punk californien avec les cultissimes Nuns, parrain du cow-punk avec Rank And File, gourou du rock indé à guitares avec les True Believers, Alejandro est en solitaire un ovni de la country alternative, plus obsédé par John Cale, Iggy et Springsteen que par Townes Van Zandt ou Hank Williams. Un vrai animal rock'n'roll... Heureusement, les grands, conscients du talent du songwriter dandy d'Austin, viennent régulièrement aider à l'édification de sa légende.

En 2004, pour régler l'addition salée du traitement de son hépatite, rien moins que Calexico, John Cale, les Jayhawks, Peter Case et quelques autres ont publié un album de reprises de ses chansons. Aujourd'hui, pour ces "Street Songs Of Love", le Boss en personne pousse donc la chansonnette sur "Faith" et Ian Hunter piaille joliment sur "Down In The Bowery". Comme pour "Real Animal" (2008), Tony Visconti, autre idole d'Escovedo, s'affaire derrière la console. Idem pour Chuck Prophet et sa Telecaster tranchante. Pourtant, parcourir ce nouvel album sans indice sur son auteur, laisserait croire à un honnête disque de classic rock assez pêchu, quoique sans renversante originalité. Bref, le piège pour laisser notre homme dans le no man's land d'un certain anonymat. En tendant néanmoins l'oreille, ce nouvel album livre les saynètes violentes et chamarrées de la vie d'un ambassadeur du rock'n'roll comme on n'en fait plus. Classique, choc et chic, en quelque sorte. ✪✪✪

MARC ZISMAN

High On Fire

"Snakes For The Divine"

E1 ENTERTAINMENT

Place à High On Fire. Aujourd'hui décidé à laisser exploser sa cohésion monstrueuse, ce trio californien incarne aux côtés de Mastodon ou Valient Thorr le renouveau du metal terre-à-terre, radicalement *dans ta face*. *Guitar God* passé au chant papier de verre en 1998, Matt Pike (qui auparavant s'illustra dans le groupe Doom Sleep) n'a rien perdu de sa féroce vélocité depuis le premier disque sorti sur le défunt label Man's Ruin. Voilà maintenant cinq albums que Des Kensel à la batterie défonce tout aussi sur le passage du *juggernaut*, et c'est Jeff Matz (ex-Zeke) qui a pour très lourde tâche de remplacer Joe Preston (des Melvins) à la basse depuis l'album précédent. Sous la superbe pochette palpite cette fois un disque intense au-delà de tout cliché, né de la prémisse selon laquelle Adam et Eve ne furent pas les premiers humains sur terre, qu'il y aurait eu une femme avant elle, un reptile du nom de Lilith, dont ils auraient prélevé l'ADN... Après Steve Albini et Jack Endino, la production de ce nouveau grand huit de stoner rock et de sludge metal viscéral a été confiée à Greg Fidelman ("Death Magnetic" de Metallica, Slayer, Gossip). Musicalement fidèle à la maxime apposée au verso de "Kill 'Em All", les premiers titres claquent la tête comme une jam entre Black Sabbath et Venom dans la

forêt de Brocéliande. Mais la puissance infectieuse du disque, bâtie sur d'épiques constructions et des changements de tempos souvent *borderline*, se révèle après plusieurs écoutes. Chaud devant, High On Fire pousse le neo-metal dans les derniers retranchements, accrochant "Snakes For The Divine" au firmament. ✪✪✪

VINCENT HANON

Faith No More . Absynthe Minded . The Futureheads . The Maccabees . The Subways . The Raveonettes . Ghinzu . Isola . Fun Lovin' Criminals . Etienne de Crécy live (Beats'N'Cubes) . Calvin Harris live . Simian Mobile Disco live . Superamazoo . New-York Ska-Jazz Ensemble . Raggasonic . Les Sales Majestés . De La Soul & Rhythm Roots All Stars . Atari Teenage Riot . Lee Perry + Max Romeo + Congos . Gentleman & The Evolution . Omar Perry . Capleton & David House Crew . Danakil . Inna de Yard All Stars feat. Earl «Chinna» Smith, Cedric «Congo» Myton, Kiddus I, Matthew McAnuff, Derajah . Dog Eat Dog . Gwar . Wax Tailor . Pony Pony Run Run . Piano Club . Été 67 . HighBloo . Otto Von Schirach live . Chapelier Fou . Chris Cunningham . The Subs live . Kissy Sell Out . Jimmy Edgar live . Schlachthofbronx . Buraka Som Sistema . Dj Zinc . Daedelus . Hermanos Inglesos . Dan Le Sac vs Scroobius Pip . Balkan Beat Box . Chinese Man . Dj Kentaro . Hypnotic Brass Ensemble . The Antlers . General Elektriks . Forma.T All Stars feat. The Others, Dj Sonar, Surfing Leons, Monsieur Monsieur . AKS feat. Selah Sue . Breakbot . Uffie live . Netsky . DJ Hype feat. Daddy Earl . Hadouken! . Sexy Sushi . A-Trak . Murdock . Dj Hazard . Black Sun Empire . Peter Digital Orchestra . Brodinski . Dj Marky & Stamina Mc . Noob . Fucked Up .Resistance . Gandhi . Nessbeal . Brother Ali feat. Bk One . Monotonix . Rainbow Arabia . The Sonics . Borgore . Drumcorps . Starkey . Skream feat. Sgt Pokes . Captain Ahab feat. Sickboy . Benga feat. Sgt Pokes . Emalkay . BunZer0 . High & Irie Soundsystem . High Tone . Aba Shanti vs The Disciples . La Squadra Umoja feat. Volt Selector, Omar Perry, Brother Culture, Ashanti 3000, Dynamic, Sophie Demeyer, Saule & Baloji . Dub Pistols . Le Bal des Enragés feat. members of Tagada Jones, Lofofora, Parabellum, Damny de La Phaze, Vx de Punish Yourself, ... Hoods . KomaH . Devendra Banhart . Wovenhand & Muzsikas . Dum Dum Girls . Showstar . Paul Kalkbrenner live . Dave Clarke . New Young Pony Club . Gui Boratto . Agoria . Moderat (Modeselektor + Apparat) & VJ Pfadfinderei . Breakestra & Chali 2na (of Jurassic 5) . LeFtO et 100 autres...

45 mn de Lille I 2h20 de Paris I 2h30 de Rouen
Préventes : ticket 1 jour : 45 € (+camping 10€)
pass 4 jours : 93€ (+camping 17€)
Fnac, Ticketnet, packages bus + festival + camping avec OnTours et VoyagenBus

www.dourfestival.be

Disques français

Verbeke & Fils

"La P'tite Ceinture"

FREMEAUX & ASSOCIES/ SOCADISC

Patrick Verbeke, le père, gratteur de blues depuis la nuit des temps. Son rejeton Steve, gobeur d'harmonica professionnel depuis trente équinoxes. Ce petit segment dynastique rassemble ses gènes dans un exercice où l'un et l'autre excellent : la *chanson française américaine*, tellement française et tellement américaine qu'elle n'est plus vraiment l'une ni tout à fait l'autre, devenue un genre en soi, un exotisme vernaculaire, rock'n'roll franco-louisianais vaguement folk, tissé de slides subreptices, de trémolos d'ampli, de graves arpèges et de grasses respirations d'harmonica. Deux chants qui sont le jour et la nuit, le fils : voix juvénile, un peu affectée, le père : caverne chantante, voix de rogomme qui grince sur les virgules mélodiques.

Le fils sortant de sa gaufrette des nuées ardentes, des plans de washboard, d'orgue, de lead guitar, de trompette bouchée, des accords musclés d'accordéon... et même des riffs d'harmo ! Et le père, guitariste de proue noueux et mesuré, s'effaçant derrière ses superbes accompagnements pour laisser briller son héritier, comme un qui règle sa succession lors d'un conseil de famille. Fusion culturelle, générationnelle... et métabolique aussi. Les deux titres en tomber de rideau sont éloquents : la bonhomie country de "Ragtime Blues" et ses paroles impayables, et "Let Me Go Home Whisky", oraison funèbre qui enchaîne avec la force et la lenteur dévorante d'un glacier en mouvement. Cet album de comptines vibre de toutes ses tôles, comme un compresseur en surtension. *Comptines* mais, chez les Verbeke, le climat en dit toujours beaucoup plus long que les textes... ✪✪✪

CHRISTIAN CASONI

Les Sales Majestés

"Sois Pauvre Et Tais-Toi !"

DKP PRODUCTION/ MUSICAST

Têtes de file de la seconde vague du punk rock français dans les années quatre-vingt-dix, Les Sales Majestés ont interrompu leurs ébats en 2002. Mais les retrouvailles triomphales avec le public à l'occasion de quelques concerts récents leur ont donné l'envie de replonger dans le bain, d'où ce nouvel album inédit. On ne peut que se méfier de cette résurrection après avoir été échaudé par le triste spectacle de ces anciens groupes de jeunes révoltés qui viennent rentabiliser leur passé en exhibant leur âge canonique et des morceaux de bravoure avec lesquels ils ne sont plus en phase... La surprise n'en est que meilleure car les Majestés n'ont rien perdu de leur verve textuelle et de leur pugnacité musicale, directement axées sur une actualité politique et sociale qui les hérisse et fournit à ce disque sa raison d'être. La concision et l'uppercut sont à l'ordre du jour avec une succession menée tambour battant de dix brûlots attachants dont certains sont appelés à devenir des hymnes : "Tous Des Salopes" qui sonne la charge en ouverture, puis "HLM", "Sois Pauvre Et Tais-Toi !" ou "Sauve Qui Peut". On y retrouve intacts le charme de la voix lancinante, l'énergie d'un groupe soudé, la virulence radicale qui ne se départit jamais d'une certaine élégance. Et on savoure la force incisive des

textes francophones conçus comme des chroniques du quotidien qui savent exprimer leur révolte avec des mots simples *("Et au fond de ma cage/ Je sens monter la rage/ Au fond de mon HLM/ La jeunesse a la haine")*, redonnant au rock engagé ses lettres de noblesse bien loin des vains exercices de style des poseurs. ✪✪✪

H.M.

I Love UFO

"Dirty Animals"

ASPHALT DUCHESS/ BRUIT BLANC

Attention, amateurs d'éclat pop et fluo-kids, passez votre chemin ! Pour son deuxième album, le trio français, devenu quatuor depuis la sortie de "Wish" en 2006, plonge plus avant dans l'obscurité noisy avec un album dont on ressort éprouvé et quelque peu vidé. Cette forteresse de son saturé en perpétuelle expansion, qui avait fait remarquer I Love UFO sur scène dès 2004, serait l'enfant mutant entre le psychédélisme cosmique des Secret Machines, la fonte stridente de Nine Inch Nails et, saupoudrés dans la voix, des échos *morrisoniens* et des ruptures cheyennes de "An American Prayer". Il n'y a de morceaux à proprement dire ici que les titres (aussi *fun* que "War", "Ashtray", "Trouble", "Die With The Snake"...) tant cette languissante

exhorde s'enchaîne et se déplie comme un seul serpent, dardant du metal le plus hard aux expérimentations d'un western gothique en mode *Malleficarum*. Cette incursion dans une jungle extraterrestre aussi dense qu'hostile pourra lasser, contrarier, voire faire fuir. Mais du long cataclysme electromagnétique de "Strange Attractor" qui mute en hargne punk avec "Left" et finit en apothéose metal dans le final "Dead Ghost", il faut reconnaître à ces adorateurs de soucoupes volantes une certaine absence de concession. C'est cela, et l'état d'hypnose/ overdose dans lequel leur musique plonge tout auditeur qui les fera demeurer comme des artistes underground, c'est-à-dire, et c'est suffisamment rare et plaisant pour être souligné, comme un groupe qui ne cherche pas à plaire. ✪✪✪

GEORGINA TACOU

Hey Hey My My

"A Sudden Change Of Mood"

DISCOGRAPH

Après un premier essai qui jouait en 2007 la carte de l'acoustique et du folk, Hey Hey My My revendique une envergure pop-rock avec ce second album beaucoup plus abouti. Entre-temps, on a assisté à un élargissement du duo initial originaire de Bordeaux, qui concoctait depuis la fin des années quatre-vingt-dix des chansons dépouillées pour se distraire d'un projet plus extrême au sein d'un groupe punk : il est devenu un trio en incluant un batteur et il a électrifié son répertoire et son propos en les défendant sur scène. Le morceau d'ouverture ("We Go") donne le ton : chœurs pop, arabesques vocales et circonvolutions baroques guettées par la préciosité. La suite ("No Fun Anymore") enfonce le clou en privilégiant la ligne claire : le parti pris est résolument anglophile et sophistiqué, avec des réminiscences de McCartney et des Beatles (pour l'impact mélodique), voire de Queen (pour le lyrisme baroque parfois grandiloquent). Mais la prééminence affirmée des mélodies vocales s'appuie sur la variété des approches musicales, entre la ritournelle au piano ("Hopeless Girls") et l'option rock revendiquée à travers la priorité rythmique ("Jazzol"), la mise en avant des guitares ("Pool", "Oh Lord") ou le soubresaut punky ("Groove Combat"). Si cet éclectisme

donne parfois l'impression de courir plusieurs lièvres à la fois — au risque d'une certaine dispersion — il bénéficie du mixage inspiré de l'Américain Tony Hoffer (Supergrass, Air, Beck) qui lui donne de la prestance et de la force musicale des compositions qui soulignent son impact : il contribue donc largement à la réussite de ce disque suave et raffiné sous influence anglaise prononcée. ✪✪✪

H.M.

Chic, mais glauque

Big Audio Dynamite

"THIS IS BIG AUDIO DYNAMITE – LEGACY EDITION"
Sony BMG

Un jour, saint Joe Strummer s'est réveillé et a décidé qu'il allait virer Mick Jones, son Keith Richards à lui, des Clash. Paul Simonon en fut fort marri, mais il n'avait pas son mot à dire. Après quoi, Strummer s'est taillé un grotesque mohican, a récupéré quelques jeunes *dudes* sans saveur, et a sorti un énième album, l'affreux "Cut The Crap". L'horreur de ce disque et sa dramatique réception lui firent comprendre qu'il était finalement temps de jeter l'éponge. Strummer s'engageait alors dans une maigre carrière solo qui allait prendre

très longtemps à décoller. Pendant ce temps-là, Mick Jones était à la fête. En montant Big Audio Dynamite avec son vieux complice Don Letts, l'homme, comme tant d'autres à l'époque (1985), *cf* Weller, souhaitait sortir des carcans du rock à guitares, et embrasser le hip hop et les balbutiements de l'electro. Au menu, collages, boîtes à rythmes, synthés, extraits de films, dub, rap et clips audacieux en ces temps de naissance de MTV. Contre toute attente, alors que Strummer et Simonon pleurnichaient, l'album de BAD fut un gros succès, grâce, entre autres, à l'amusant single "E=MC2". Mick Jones avait toujours été, au sein des Clash, l'homme des expérimentations et c'est en grande partie à lui qu'on doit les trucs un peu pénibles de l'énorme "Sandinista". Mais au moins allait-il de l'avant et l'album de BAD était-il une véritable révolution pour l'homme qui était alors connu via le simplet "Should I Stay Or Should I Go". La contrepartie, vingt-cinq ans plus tard, est fatale : comme tous les albums consciemment avant-gardistes, le disque sonne aujourd'hui terriblement daté. La faute au son de l'époque. Mais il faut saluer l'entreprise.

"A Van McCoy Songbook"

"THE SWEETEST FEELING"
Kent/ Socadisc

Suite de la fabuleuse collection dédiée aux songwriters. Cette fois-ci, on s'occupe du cas Van McCoy. Moins connu du grand public que, au hasard, Carole King, l'homme était pourtant une épée : "Getting Mighty Crowded" par Betty Everett, c'est lui. "Baby I'm Yours" par Barbara Lewis, aussi. "Lean On Me" par Melba Moore, encore lui. Ailleurs, c'est du même tonneau. Pour interpréter ses perles se sont bousculés Jackie Wilson, les Ad Libs, Nina Simone, Gladys Knight, Nancy Wilson, Aretha Franklin et Donny Hathaway. Que faut-il de plus ?

Bobby Sheen

"THE BOBBY SHEEN ANTHOLOGY - 1958-1975"
Ace/ Socadisc

De l'excellente soul, tendance northern, louchant parfois vers le son Motown, et bénéficiant ici et là de productions Motown. Il faut dire que Bobby Sheen a couvert tout le spectre, du doo-wop au disco. La voix est splendide, les orchestrations de première classe. Ecouter "Sweet Sweet Love", c'est avoir déjà un pied au paradis...

Rowland S Howard

"POP CRIMES"
Liberation Music

Guitariste inventif de Birthday Party, These Immortal Souls et Crime & The City Solution, Rowland S Howard vient de nous quitter. A la fin de sa vie, il avait le visage le plus flippant de toute l'histoire du rock. Un vrai cauchemar échappé de David Lynch, comme un Christopher Walken en train de pourrir et vieillissant à la vitesse du son. Son dernier album, enregistré en 2008, montre pourtant pas mal de belles choses dont un gentil "(I Know) A Girl Called Johnny". Mick Harvey épaule l'entreprise, Howard chante bien et hante les territoires de Lee Hazlewood dont il donne une version forcément gothique. Chic, mais glauque.

Mike Rimbaud

"AN UNDERGROUND LIFE IN NYC"
Poplaw/ Warner

C'était en 1990 : sur un label français (Bondage), débarquait un étonnant troubadour américain nommé Mike Rimbaud (après Tom Verlaine, forcément...). Le jeune homme à la belle gueule avait inventé, par nécessité, un concept extrêmement intrigant, fonctionnant à merveille : il chantait comme Alan Vega, des chansons à influences rockabilly, uniquement accompagnées d'une guitares sèche et de quelques discrètes percussions. Sans basse, ni batterie, ni ampli, donc. Les chansons étaient joliment bâties et assez amusantes, Rimbaud apparaissant comme une sorte de nouveau Jonathan Richman. Succès faisant, le chanteur

s'est installé à Paris, a sorti quelques albums, avant de retourner à New York puis de disparaître. Voici en coffret limité, l'intégrale de son œuvre, un live et un nouvel album montrant que, vingt ans plus tard, il n'a pas perdu la main. Et contrairement à BAD (voir plus haut), le minimalisme de ses enregistrements garantit le passage du temps.

The Fleshtones

"IT'S SUPER ROCK TIME !"
Raven (import Virgin Megastore)

C'est la fête ! comme dirait Patrick Sébastien. Longtemps introuvable, voici le meilleur de l'œuvre des Fleshtones, pour IRS, 1980-1985, leur âge d'or...

Souvent, le quidam s'égare à propos des Fleshtones, les résumant ainsi : ils seraient au garage sixties ce que les Cramps étaient au rock and roll fifties. Ce n'est pas totalement faux, mais tout de même assez injuste. Ces gars de la côte Est vénéraient bien sûr le garage, mais également de *frat rock* des Wailers ou des Kingsmen, tout autant que la soul, le rockabilly ou le R&B. Ce mélange inédit et explosif, ils l'ont eux-mêmes nommé "Super Rock" ! En toute simplicité... Les Fleshtones existent depuis 1978 et, aujourd'hui encore, certains soirs, ils peuvent être le meilleur groupe de scène du monde, surtout lorsque Keith Streng, à la fin du concert, pose sa Duo Sonic et se fait une série de 50 pompes devant un public ruisselant de sueur. Mais c'est aussi un peu le problème : les Fleshtones sont globalement meilleurs sur scène que sur disques, ceux-ci étant généralement maigrement produits et rarement truffés de compositions démentes d'un bout à l'autre. Reste la fuzz, le Farfisa, la voix sale de Zaremba et un enthousiasme au-delà du réel. C'est déjà beaucoup.

"The Complete Goldwax Singles"

"VOLUME 1 1962-1966"
"VOLUME 2 1966-1967"
Ace/ Socadisc

Le plus grand des *petits* labels mérite son anthologie. Temple de la deep soul, Goldwax abritait, entre autres, l'immense James Carr, mais aussi Ivory Joe Hunter, Spencer Wiggins, les Ovations, OV Wright ou les Vel Tones. Soit de la soul extraordinaire, enregistrée durant sa plus grande période. Incontournable.

Frankie Goes To Hollywood

"WELCOME TO THE PLEASUREDOME"
Salvo/ Pias

Rock&Folk les avait mis en couverture, déguisés en cow-boys avec des pistolets en plastique. Il y avait un moustachu directement échappé de Village People et un petit joufflu qui criait *"Détends-toi quand tu as envie de jouir !"* sans que personne ne lui ait rien demandé. Il y avait aussi l'affreuse production de ZTT (soit le terrible Trevor Horn), sur laquelle certains continuent de s'extasier. En réalité, ces anciens punks ont surtout bénéficié de l'effet MTV, théâtre parfait pour exhiber leurs extravagances. Quant à l'album, qui a connu en son temps plusieurs singles vendus par millions ("Two Tribes", "The Power Of Love", "Relax", "War"), il est tout simplement d'une laideur qui ferait passer Adam Ant pour le nouveau Brummell... Heureusement, tout cela est bien mort et enterré et, niveau *rock gay*, pour reprendre le titre de Rock&Folk à l'époque, il y a désormais Rufus Wainwright ou les Scissor Sisters, nettement plus amusant.

Stinky Toys

"STINKY TOYS"
Polydor/ Universal

On aime beaucoup Elli Medeiros, qui d'ailleurs sort ces temps-ci des albums régulièrement charmants, et on adore Jacno, paix à son âme... Mais le premier Stinky Toys (comme le second), franchement, ça va pas être possible. Mal produit, très mal chanté, mal écrit, c'est aujourd'hui un album inaudible, comme à peu près tout le punk français de l'époque, d'ailleurs. Mille excuses, mais l'effort est insurmontable.

Buggles

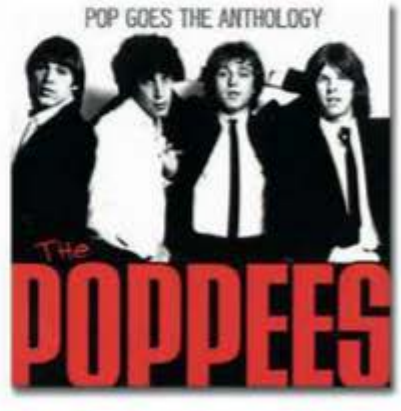
"ADVENTURES IN MODERN RECORDING"
Salvo/ Pias

Enfer, il paraît que les Buggles, autres épouvantables créatures de Trevor Horn, avaient commis un album *perdu* en 1981. Il vient d'être retrouvé et ce n'est pas une bonne nouvelle.

The Poppees

"POP GOES THE ANTHOLOGY"
Bomp !/ Differ-Ant

Une anthologie des Poppees, le groupe le plus sucré et le plus beatlesien de la scène power pop américaine. Anthologie, il faut le dire en courant : en tout, Bomp! aligne quatre singles, quelques live et des démos. Pour le reste, tout le monde s'efforce pour sonner comme les Fabs période "Please Please Me", ce qui n'est pas désagréable, mais reste finalement très loin du génie des Shoes ou des Plimsouls.



VIRGIN MEGASTORE
A CRAQUÉ POUR

JUDAS PRIEST
BRITISH STEEL

EDITION DELUXE LEGACY
comprenant l'album original remastérisé
+ 2 titres bonus, plus le DVD HD/Stereo 5.1
du concert "British Steel" live en 2009,
un making of de ce concert
ainsi que la version CD audio du DVD live
+ livret de 20 pages.

DÉJÀ DISPONIBLE

À TÉLÉCHARGER SUR VIRGINMEGA.FR

www.myspace.com/legacyrecordingsfrance www.legacyrecordings.com

Retrouvez toute la gamme Legacy dans vos magasins partenaires suivants :
Champs-Elysées, Montmartre, 4 Temps, Marseille, Bordeaux, Rennes, Lyon, Montpellier, Rouen, Toulouse

LEGACY
ROCK&FOLK LA VIE EN ROCK
LA CULTURE DU PLAISIR®

LES IMPORTS du mois

GIBERT JOSEPH & L'UNIVERS DU LIVRE

Jayhawks "The Jayhawks aka the Bunkhouse album"

Pour la première fois en cd, l'album éponyme des pionniers du mouvement Americana. Souvent appelé par les fans le Bunkhouse album en référence au label qui avait commercialisé en 1986 2000 exemplaires en vinyl, les premiers enregistrements des Jayhawks, l'album réapparait enfin proposant les 13 titres fondateurs et un essai de Mark Olson. Juste essentiel en attendant les rééditions deluxe de "Hollywood Town Hall" et "Tomorrow the Green Grass".

Dion "Wonder Where I'm Bond"

Nouvelle pépite folk-rock, un trésor caché dirait Mojo magazine. Un album à part dans la discographie de Dion, mélange de blues, folk et rock sous forme de ballades mélancoliques. Ces enregistrements Columbia de 1969 apparaissent pour la première fois en cd et ont été restaurés à partir des masters originaux. Tout aussi immanquable que le "Home and Away" de Del Shannon.

Steve Forbert "Down in Flames"

Enregistré en 1984 pour Columbia et refusé à l'époque, "Down in Flames" apparait finalement sur le label de Steve Forbert aggrémenté d'un disque de démos et un autre de live également inédits. Considéré comme le nouveau Bob Dylan et aidé par Gary Tallent du E-Street Band, Steve Forbert est aussi opiniatre que talentueux comme le démontre "Down in Flames".

en vente dans les magasins

GIBERT JOSEPH & L'UNIVERS DU LIVRE

Paris • Versailles • Toulouse • Dijon • Lyon • Clermond-ferrand
Beauvais • Chalon sur Saône • Macon • St Germain en Laye • Orgeval

LIBRAIRIE • PAPETERIE • MUSIC • DVD • VIDEO

The Kaleidoscope

"PULSATING DREAMS"
Retro World (import Virgin Megastore)

A ne pas confondre avec le Kaleidoscope anglais, le groupe américain du même nom pratiquait un folk à la source de la world music, tendance psychédélique. Influences indiennes, arabes, grecques, turques, tout cela porté par le multi-instrumentiste David Lindley qui se déchaîne au bouzouki, au sitar, à la balalaïka et autres instruments exotiques. Cette compilation de deux CD est suffisamment replète pour combler les fans au-delà de leurs espérances, les autres trouvant cela certes un peu épuisant, mais assez intéressant, d'autant que le groupe était capable de belles harmonies.

Webb Wilder

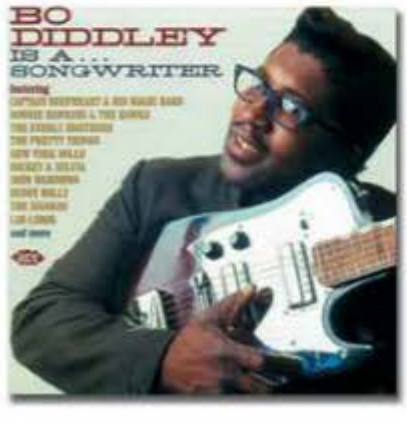
"TOWN & COUNTRY – ACRES OF SUEDE"
Kent/ Socadisc

Connu pour son premier album "It Came From Nashville" sorti en 1986, Wilder s'était fait remarquer en faisant se rejoindre George Thorogood, Steve Earle (période rock and roll) et surtout AC/DC qu'il assaisonne à la sauce country. C'est amusant, mais rarement bouleversant. Pour chauffeurs routiers, peut-être ?

"Bo Diddley Is A Songwriter"

Ace/ Socadisc

Soit Bo Diddley revu par ses fanatiques : ici, beaucoup de gens, et pas tous des baltringues, lui rendent hommage. Buddy Holly, Johnny Kidd, les Pretty Things, les Iguanas (oui), les Birds anglais, les Zombies, mais aussi Los Lobos, les New York Dolls, Captain Beefheart ou les Dowliners Sect. Presque tout est grandiose, même si les Stones, pour des raisons évidentes, ne font pas partie du lot.



Copperhead

"COPPERHEAD"
Retro World (import Virgin Megastore)

Tout le monde le sait : Philippe Manœuvre adore cet album très culte sorti en 1972 et comptant le nerveux guitariste John Cipollina. Ça fait quinze ans qu'on se demande pourquoi et qu'on fait régulièrement des tentatives pour en percer le mystère. Cette fois-ci sera-t-elle la bonne ? Encore raté ! Le truc n'est pas honteux, loin s'en faut, mais sonne lourd, gras. Le chanteur inexistant semble avoir été entendu dans mille bars du Sud des Etats-Unis, Cipollina bouleverse rarement, mais ce n'est pas le tout. Les compositions se contentent seulement d'être des riffs heavy sur des rythmiques à la Bo Diddley et, ici et là, une ou deux ballades sur le mode californien, mais n'est pas Gram Parsons qui veut. Pour les mélodies ou la chanson à siffler, il faudra repasser.

The Beautiful Losers

"NOBODY KNOWS THE HEAVEN"
Martyrs Of Pop

La curiosité du mois : en 1974, Jay Alanski et un ami enregistrent un album de folk glam sous forte influence Bolan/ Bowie/ Dylan. L'album est légendaire et, comme beaucoup d'autres albums légendaires, pas toujours à la hauteur des attentes. Quelques chansons sont mélodiquement somptueuses ("Spanish Woman"), l'anglais approximatif ("Nobody Knows *The* Heaven") et le son digne d'une démo peut facilement décourager. L'album reste néanmoins capital pour comprendre l'esprit d'une époque, encore très *rose poussière*.

Jade Stone & Luv

"MOSAICS PIECES OF STONE" *Subliminal (import Virgin Megastore)*

Incroyable ! Rien que pour la pochette, il faut l'avoir. Un moustachu avec moumoute léonine et Aviator XXL, avec sa gagneuse en mini-short de Jean. La musique ? Un truc grandiloquent, avec arrangements philharmoniques, batteries énormes, solos de guitare dramatiques et, pendant ce temps-là, machoman qui s'égosille. Enorme, mais serait mieux en vinyle pour en apprécier pleinement la beauté de la pochette.

"The Birth Of Surf"

"VOLUME 2"
Ace/ Socadisc

Dans un domaine guitaristique assez éloigné de celui de Muse, ce deuxième volume consacré à la naissance du surf est à avoir. Il y a des bulles sur l'écho, des amplis et guitares exclusivement Fender, des effets mandoline et un son splendide, tout en clarté, et parfois, des saxophones fous. Avec les Ventures, Dick Dale, Bobby Fuller, les Wailers, les Velvetones, les Catalinas, les Bel-Aires, les fabuleux Intrepides, les Sandals, les Chantays et les Surfaris. Tout cela, parfois très violent (voir le "Stampede" des Scarlets), bien avant que Tarantino ne remette le tablier à la mode. Une merveille, d'autant que le son est épatant.

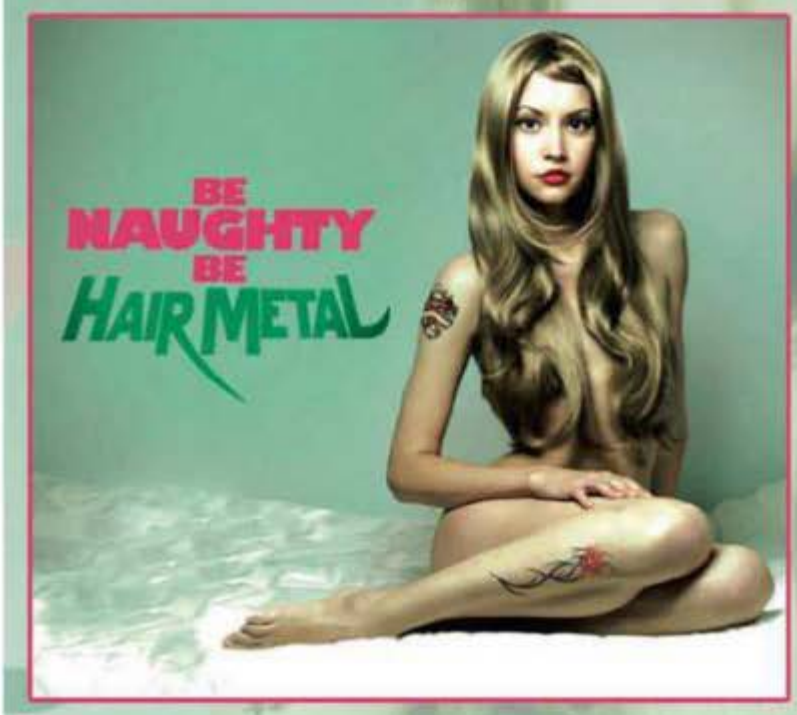
"Sly Stone"

"LISTEN TO THE VOICES.
IN THE STUDIO 1965-70"
Ace/ Socadisc

Que les Slymaniacs de tous pays affûtent la carte bleue ! La maison Ace dégueule 25 raretés orchestrées par le grand manitou en personne. Cette version de "Dance To The Music" rebaptisée "Danse A La Musique" par les French Fries (!) et sa fuzz maniaque, par exemple. Qu'est-ce donc que cela ? De la science-fiction ? Ailleurs suivent Joe Hicks, les Beau Brummels, Billy Preston, Abaco Dream, Little Sister ou Freddie & The Stone Souls. Tout porte la griffe du grand maître, qu'on entend d'ailleurs ici le temps de titres très rares avec ou sans la Family. Le truc qui tue : sa propre version de "You Really Got Me", des Kinks, grandiose, tout simplement. ❑

RHINO présente

BE NAUGHTY BE HAIR METAL



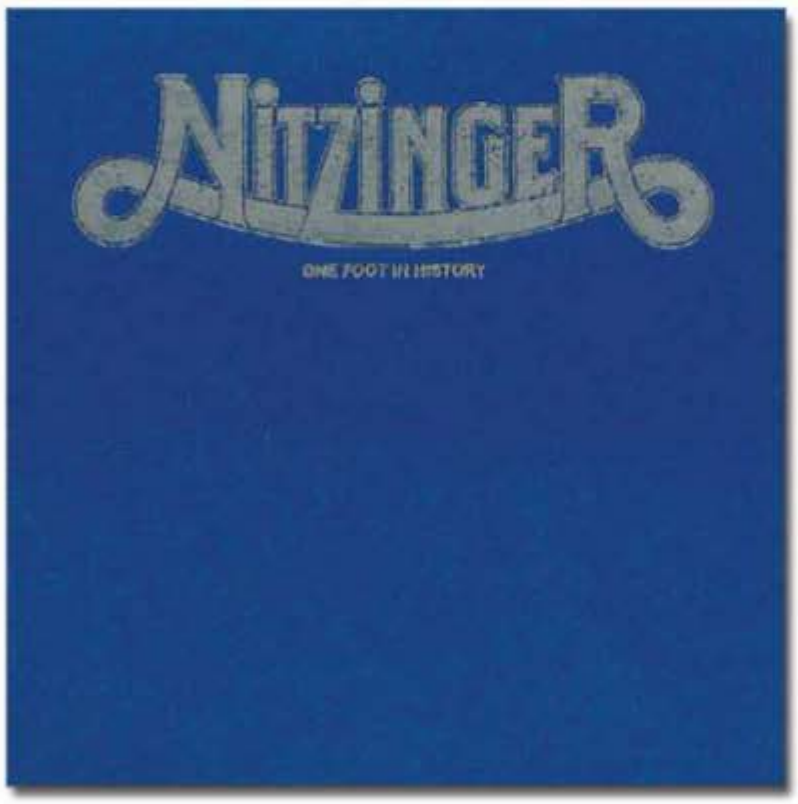
LA COMPILATION QUI REND HOMMAGE AU HAIR METAL DES ANNÉES 80 À NOS JOURS.

AVEC :
POISON, SKID ROW, TWISTED SISTER, FASTER PUSSYCAT, L.A. GUNS, CINDERELLA, WINGER....

- LIVRET 16 PAGES
- NOUVEAU MASTERING
- DIGIPACK 3CD
- PRÉFACE DE CHRISTIAN LAMET
- NOMBREUSES PHOTOS

LA COMPILATION QUI VA FAIRE PLAISIR À VOTRE VOISINE !

PAR JONATHAN WITT



Groupes hard rock, groupes cultes ?

NITZINGER

John Nitzinger, légende mineure du Texas, débute sa carrière comme songwriter pour Bloodrock, groupe de Fort Worth mené par son batteur-chanteur Jim Rutledge. Celui-ci obtiendra un succès majeur avec son second disque, "Bloodrock 2" (1970), propulsé à la 21e place du Billboard par le single "DOA", chanson plutôt morbide puisqu'elle narre, à la première personne, le crash d'un avion (rappelant un peu la géniale "Kamikaze" de Copperhead). Profitant de cette aura, notre homme est signé par Capitol et se voit offrir l'opportunité d'enregistrer son propre disque. Il assemble alors Nitzinger sous la forme d'un power trio cent pour cent texan, avec *The Captain* Curly Benton à la basse et, chose rarissime dans le hard rock du début des années 70, une femme à la batterie : Linda Waring. Le premier album homonyme, publié en 1971 sous une élégante pochette noire, bénéficie de la production discrète de Jim Rutledge. Cet opus alterne avec bonheur country-rock enlevé ("LA Texas Boy"), hard rock virtuose (les excellentes "Witness To The Truth" et "Hero Of The War", conclusion épique du disque) et ballades à forte sensibilité sudiste ("No Sun", "Enigma"). Il révèle surtout un trio redoutable, porté par le féroce jeu de guitare de John Nitzinger (dont la voix sait se faire tantôt douce, tantôt rugueuse) et la frappe à la fois fine et puissante de Linda Waring. Dans la foulée de ce premier coup d'éclat, un second guitariste rejoint le groupe : l'immense Bugs Henderson. L'homme n'est pas tout à fait un débutant puisqu'il a officié dans le groupe garage Mouse & The Traps avec son ami Ronnie Weiss, auteur d'un titre extraordinaire sonnant exactement comme Bob Dylan : "A Public Execution". La chanson est d'ailleurs immortalisée par son inclusion dans l'historique compilation "Nuggets" de Lenny Kaye. Cette formation enregistre, toujours avec Jim Rutledge à la production, l'album "One Foot In History", publié en 1972. La présence d'un second soliste ouvre la voie à des confrontations guitaristiques intenses et enflammées, et ce deuxième effort s'avère beaucoup plus heavy que le premier, avec des titres tels que "Take A Picture" ou l'enchaînement "God Bless The Pervert"/ "Earth Eater". Dans ce style hard boogie, également, les dévastatrices "Let The Living Grow" ou "Cripple Gnat Bounce", violentes comme du Point Blank. Nitzinger prend enfin, parfois, une option plus progressive comme avec "Motherlode" (et son étonnante rupture jazzy), ou la chanson-titre. L'album se clôt superbement avec "Uncle John", illuminée par des soli étincelants de Bugs Henderson et John Nitzinger. Ce disque, soutenu par la rythmique impériale de Waring et du *Captain*, se montre particulièrement intéressant pour ces duels de guitare qui ne préfigurent rien de moins que le premier disque de Lynyrd Skynyrd. Par la suite, le groupe se fait remarquer lors du Mar Y Sol Festival (sorte de réplique miniature du festival de Woodstock qui se déroule sur l'île de Puerto Rico en 1972) où il joue aux côtés de l'Allman Brothers Band, BB King, Cactus ou encore du Mahavishnu Orchestra. Un titre dantesque surgira sur la compilation dédiée à l'évènement : "Texas Blues/ Jelly Roll". Sur ces neuf minutes magistrales, Nitzinger devient l'égal des plus grands et fait amèrement regretter que d'autres titres n'aient pas émergé de cette prestation incandescente. Après cela, le groupe se sépare et il faudra attendre trois ans pour le voir ressurgir, mais sans autre membre d'origine que John lui-même. Devenu une agrégation de musiciens de séance menée par son charismatique guitariste, Nitzinger publie en 1976 l'album "Live Better Electrically". Celui-ci, globalement moins inspiré et homogène, a tout de même ses bons moments : les titres hard rock (la chanson-titre, "Yellow Dog"), la surprenante scie disco-funk "Are You With Me" et certaines ballades comme "Vagabond" ou "Around". Il est également doté d'un son beaucoup plus commercial, mais ne rencontre pas plus de succès que les précédents. Evènement qui met un terme à la carrière discographique de Nitzinger en tant que groupe. Après ce relatif échec, on retrouve John Nitzinger en 1980 dans PM avec Carl Palmer, en rupture d'Emerson, Lake & Palmer. Le groupe publie un disque, "One PM", qui anticipe ce que Palmer fera par la suite avec Asia, dans le plus pur style pop-progressif. Notre homme accompagne l'année suivante le sulfureux Alice Cooper et collabore à "Zipper Catches Skin", curieux disque influencé par le courant new wave. S'ensuit une longue période d'interruption durant laquelle John Nitzinger lutte contre divers problèmes de santé. Il fera son retour en 2002, avec un disque reprenant ses classiques nommé "Going Back To Texas", et depuis continue de tourner, tout en donnant parallèlement des cours de guitare. Des autres membres de Nitzinger, seul l'excellent Bugs Henderson aura une carrière significative, publiant, depuis 1978, dix-neuf disques en solo (!), avec ses Shuffle Kings (où il retrouvera un temps Linda Waring). Malgré son insuccès, pour ses deux joyaux sudistes, Nitzinger est un groupe à redécouvrir d'urgence. ❑

EN EXCLUSIVITÉ DANS VOTRE ESPACE CULTUREL !

DÉCOUVREZ LA SÉLECTION

SUMMER SOUNDS

AVEC VOTRE ESPACE CULTUREL E. LECLERC

exclusivité espace culturel

POUR L'ACHAT
DE L'UN DE CES ALBUMS DANS VOTRE
ESPACE CULTUREL,
RECEVEZ UN SAMPLER 17 TITRES,
GRATUIT !*

*DANS LA LIMITE DES STOCKS DISPONIBLES

GORILLAZ
PLASTIC BEACH

LCD SOUNDSYSTEM
THIS IS HAPPENING

JONSI
GO

WHITE RABBITS
IT'S FRIGHTENING

CYPRESS HILL
RISE UP

DIANE BIRCH
BIBLE BELT

ELI PAPERBOY REED
COME AND GET IT

LAURA MARLING
I SPEAK BECAUSE I CAN

HOT CHIP
ONE LIFE STAND

BENOÎT DORÉMUS
2020

REVOLVER
MUSIC FOR A WHILE

HINDI ZAHRA
HANDMADE

MINITEL ROSE
ATLANTIQUE

FORTUNE
STARING AT THE ICE MELT

JIL IS LUCKY

CHEW LIPS
UNICORN

RADIO DEPT.
CLINGING TO A SCHEME

GAGNEZ UNE PLATINE STANTON
SUR WWW.ESPACESCULTURELS.COM

EMI
stanton
ROCK&FOLK

espace culturel
E.LECLERC

Bons plans

PAR ERIC DELSART

Panorama des bons plans du mois, accessibles en quelques clics sur internet ou chez ses disquaires indépendants préférés.

Ty Segall

"Melted"

Goner

En quelques mois — et trois albums — le prolifique Ty Segall a su combler un peu du vide créé par le décès prématuré de Jay Reatard. Chantre des productions maison à la manière du petit génie de Memphis, Segall possède une vibe californienne qui l'écarte de son modèle dont l'œuvre, ancrée dans la power pop survitaminée, était moins fondamentalement psychédélique et noisy. Après les déferlantes de guitare de "Reverse Shark Attack" et "Lemons" de 2009, on s'était imaginé un instant, à l'écoute de l'excellent single "Caesar", que Ty Segall s'était assagi, qu'il avait

décidé de polir un peu sa production et de sortir de son image d'icône garage. Erreur sur toute la ligne. "Melted" se situe dans la droite lignée de ses prédécesseurs et devrait toujours autant exaspérer les amateurs de guitares clinquantes et d'orchestrations travaillées. La fuzz explose dans les quatre coins du disque, et les morceaux inventifs et débraillés se succèdent. De "Finger", morceau grunge lo-fi que The Vines auraient pu écrire si les Craig Nicholls n'avait pas mal tourné, au folk classieux de "Alone", les morceaux surprenants affluent. Parmi les meilleures pistes, on note "My Sunshine" et "Sad Fuzz", où Segall se révèle mélodiste doué. Réalisé par Mike Donovan de Sic Alps dans une ambiance vaporeuse (à en croire le morceau "Mike D's Coke"), "Melted" se montre à la hauteur de nos attentes

The Vermin Poets

"Poets Of England"

Damaged Goods

Quelle pochette ! La moustache n'avait pas été à pareille fête depuis la pochette intérieure de "Sgt Pepper's Lonely Hearts Club Band". Les Vermin Poets sont formés autour de deux vétérans de la scène du Medway, Neil Palmer (The Fire Department) et l'excentrique Billy Childish (Thee Headcoats, Thee Milkshakes entre autres) accompagnés de vieux compagnons de route de ce dernier dont sa femme Julia Hamper et le fidèle batteur Wolf Howard. Vermin Poets n'est pas un projet de plus dans la luxuriante discographie de Childish (plus d'une centaine d'albums en trente ans de carrière) car, une fois n'est pas coutume, le poète anglais joue plutôt un rôle d'appoint sur cet album, limitant son apport à la basse et aux chœurs, et laissant le soin à Palmer de chanter les douze morceaux de cet album 100 % mod sous grande influence Creation et Who. "Baby Booming Bastards", "Like Poets Often Do" et "Cup Of Deadly Cheer" sont les meilleurs moments de ce projet carré et efficace dans lequel la voix erratique de Palmer et la section rythmique Childish/ Howard font merveille.

Eighties Matchbox B-Line Disaster

"Blood & Fire"

Black Records

En deux albums au début des années 2000, les Eighties Matchbox B-Line Disaster ont donné un grand coup de

fouet au hard rock anglais. Mixant les genres avec un certain génie, le groupe mené par Guy McKnight envoyait un psychobilly teinté de metal, marqué par un sens de l'absurde et un humour noir très british. EMBLD est un groupe unique en son genre, refrains pop pervers et esthétique gothique-kitsch outrancière. Malgré son succès critique, le groupe s'est peu à peu délité au fil des années, perdant quelques membres importants — notamment le guitariste Andy Huxley qui a rejoint un groupe encore plus marteau nommé Vile Imbeciles — et limitant ses apparitions sur scène. Un EP sorti en 2008 ("In The Garden") avait maintenu l'attention des fans et rassuré sur la bonne tenue du nouveau personnel, avant ce "Blood & Fire" que le groupe publie comme d'habitude sur son propre label. Premier constat : si Guy McKnight arbore désormais moustache à la Zappa et chapeau façon Undertaker, le quintette produit une musique toujours aussi violente. Le groupe envoie les scies attendues, telle la frénétique "Love Turns To Hate" ou "Monsieur Cutts", digne de Motörhead et ne flanche pas où on l'attend le plus, sur ces morceaux incantatoires où Guy McKnight laisse sa voix puissante s'exprimer. On n'imagine aucun autre groupe produire ces étrangetés que sont "I Hate The Blues", "So Long Midnight", ou "Man For All Seasons". Superbe.

Adam Green

"Musik For A Play"

Contraphonic

On déroge un instant à notre règle des *bons plans* pour prévenir d'un piège. Cet album d'Adam Green est au répertoire du New-Yorkais ce que "Percy" est à celui des Kinks : la bande originale d'un truc dont personne n'a entendu parler et dans laquelle un des auteurs du moment les plus doués et reconnus pour son écriture s'essaie à la composition d'instrumentaux. "Musik For A Play" est un album dont le contenu sert de bande-son à une adaptation théâtrale de "Timbuktu" de Paul Auster. Avant même l'écoute, le projet semble voué à l'échec : ceux qui écoutent Adam Green l'aiment pour sa voix de crooner décalé

et ses textes drolatiques. Qui pourrait-être intéressé par tel disque ? Joués par son groupe de musiciens habituels (menés par Dan Myers), ces morceaux au piano, guitare et saxophone (principalement) s'écoutent sans déplaisir entre l'entrée et le plat de résistance lors d'une soirée entre amis, mais n'apportent aucun grand frisson. Les plus cléments y verront une curiosité, les autres de la muzak sans véritable relief, ni même second degré. A noter tout de même quelques pistes amusantes, comme "Gallop", relecture de "Sticky Ricky" (tirée du "Sixes & Sevens" de 2009) mais l'intérêt de l'ensemble reste limité. Pour fans hardcore seulement.

Mr David Viner

"Beyond Belief"

(Autoproduit)

Ceux qui ont vu les White Stripes sur scène lors de leur dernière tournée à ce jour se souviennent peut-être de lui parce qu'il faisait leur première partie.

Londonien d'origine, David Viner est un ex-roadie pour les Von Bondies et les Soledad Brothers qui s'est lié d'amitié avec ces groupes lors de leur tournée anglaise de 2003, en jouant et chantant dans le bus après les concerts. Emballés par les chansons du singer-songwriter, les membres de ces deux combos l'avaient poussé sur scène et ont même fini par jouer sur tous ses albums (jusqu'à "Among The Rumours & The Rye" en 2008). Avec son timbre chaleureux et ses compositions mélancoliques, Viner s'est ainsi taillé une jolie réputation. Signe de temps difficiles, sa dernière production, le mini-album "Beyond Belief" n'est vendue que par le biais de son site officiel. Pour la pureté de "Company Of Shadows", le spleen de "Is It Enough ?" et le blues de "Always In Tune", on recommande chaudement d'y jeter une oreille. ❑

Europe 1

LIVE NATION FRANCE FESTIVALS EN ACCORD AVEC EUROPE 1 ET SFR
PRÉSENTE

SFR

ARRAS 2010

MAIN SQUARE *Special*

INCOGNITO

and support acts

LARRY GRAHAM (Graham Central Station)
and MINT CONDITION

Vendredi 9 Juillet 2010

WWW.MAINSQUARESPECIAL.FR

Locations : Fnac – Carrefour – Géant – Magasins U – 0 892 68 36 22 (0.34eur/min) - www.fnac.com
Auchan, E.Leclerc, Cora, Cultura, Furet du Nord, dans vos bureaux de Poste et points de vente habituels
www.digitick.com / www.ticketnet.fr / www.sfrbilletterie.com

TF1

EUROCK ÉENNES

DE BELFORT 2010

2 / 3 / 4 JUILLET

★ ★ ★ ♛ ♛ ♛ ♛ ♛

3 JOURS / 5 SCÈNES /
INCLUS CAMPING 4 JOURS
WWW.EUROCKEENNES.FR

JAY Z **CHARLOTTE GAINSBOURG** **MIKA**

THE HIVES **THE XX** **LCD SOUNDSYSTEM**

ROX · TWO DOOR CINEMA CLUB · HINDI ZAHRA & EL TANBURA · AIRBOURNE

SOPHIE HUNGER, PIERS FACCINI, PATRICK WATSON & ORCHESTRE · BB BRUNES · GALLOWS

WE ARE ENFANT TERRIBLE · THE SPECIALS · EMPIRE OF THE SUN · BARONESS

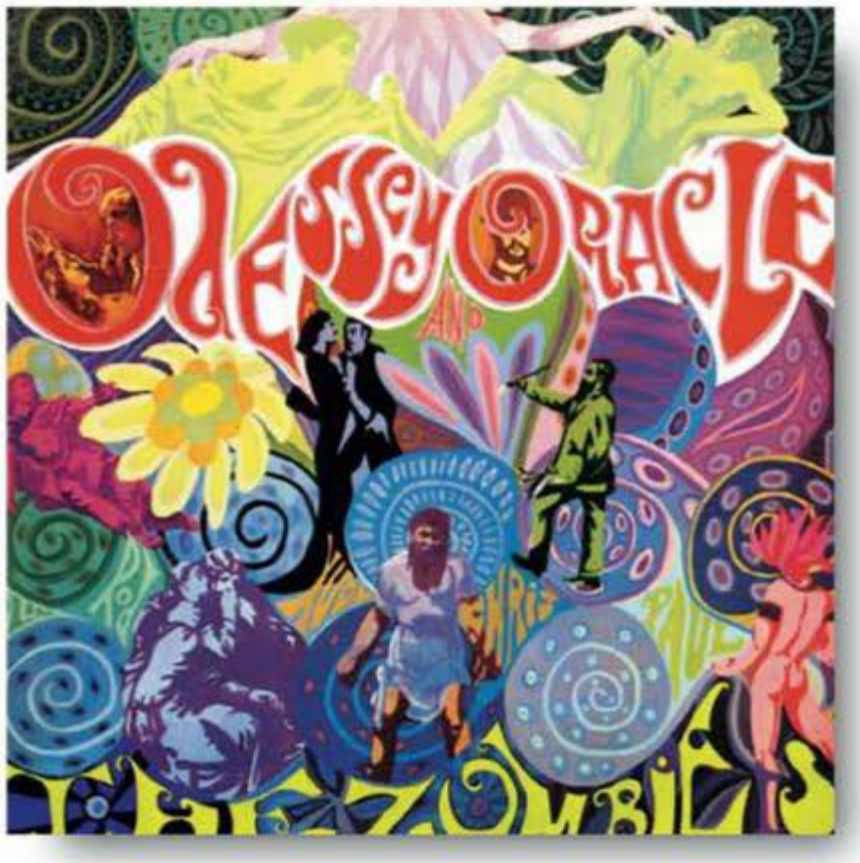
THE BLOODY BEETROOTS DEATH CREW 77 · CONVERGE · PLUS DE 70 GROUPES

"Ce disque restera éternel"

THE ZOMBIES

"Odessey And Oracle" *Columbia/ Repertoire*

Première parution : mars 1968



La foudre peut-elle tomber deux fois au même endroit ? C'est ce que croient les fameux Zombies en occupant le studio deux de Abbey Road juste après les Beatles qui viennent d'y terminer "Sgt Pepper".
Pour les Zombies, le rêve est incroyable : "*Les Beatles nous laissaient toutes leurs innovations. Notamment la possibilité d'enregistrer en huit pistes. Huit pistes ? Nous étions comme des gamins dans une confiserie…*"
Geoff Emerick saura tirer le maximum du groupe. Qui était l'un des plus étranges de la vague British Invasion, formé dès 1961, contemporain donc des Fabs.
A la différence de tous leurs concurrents, les Zombies faisaient reposer leur musique non pas sur de carillonnantes guitares mais sur les claviers jazzy de Rod Argent. La voix sexy et légère de Colin Blunstone avait ciselé les harmonies de "She's Not There", énorme tube radio qui surgit sur les ondes durant l'été 1964. L'année suivante, "Tell Her No" avait réitéré l'exploit. Les Zombies étaient donc considérés à juste titre comme de sérieux clients. Mais la pop de ces années changeait de couleurs et d'aspirations tous les trois mois environ, au rythme des puissants singles mitraillés par les Beatles et leurs rivaux. 1967 est une année charnière, pivotale, sans doute la plus belle de l'Histoire puisque celle où surgissent Doors, Floyd, Cream, Hendrix, tous emportés par la puissance acide. Les Zombies entendent l'appel. Eux aussi se sentent capables. L'album rock est en train de muter. Remplacée par des œuvres carrément ambitieuses, la hâtive collection de singles disparaît. De collection de nouvelles, le rock passe au roman. Les Zombies ont tout ce qu'il faut en stock pour tenter de se mesurer à "Pet Sounds" et "Sgt Pepper" : un vague projet concept (évoquant la Première Guerre mondiale) et surtout des amours fanées, passées, fiancées perdues, émotions sépia. Les Zombies sont le premier groupe à succéder aux Beatles dans les studios EMI, sauf qu'ils n'ont pas les moyens des Fabs et n'auront guère le temps de musarder et passer des heures à chercher le son. Ce qui confère à leur projet une urgence redoutable, celle de gens pressés de créer, rock donc, toujours. Le huit-pistes permettra aux Zombies d'enjoliver leurs titres : "*Sur 'Changes', on a enregistré tout ce qu'on avait mûrement répété et préparé puis on avait le luxe de poser une contre-mélodie en voix de fausset sur le tout. Ces quatre pistes en plus signifiaient créativité et expérimentation*" (Rod Argent).
Exemple brillant, pour la chanson "Friends Of Mine", une liste d'amis du groupe est écrite, puis chantée en guise d'harmonie. Autre instrument utilisé ici : le Mellotron. Comme les Beatles, Graham Bond et les Moody Blues, les Zombies tirent le maximum de ce nouvel instrument polyphonique à clavier qui fonctionne comme un échantillonneur et leur permet de bricoler des sonorités d'orchestre classique sans recourir à l'appel à des musiciens chevronnés et dispendieux.
Les Zombies pour ce disque ont quitté Decca, maison anglaise, et enregistrent pour Columbia, compagnie américaine. Mais il faudra une bagarre au sommet pour seulement sortir l'album aux Etats-Unis. Là-bas, c'est Al Kooper qui insiste et bataille avec les huiles du label, va jusqu'à écrire des notes de pochette et met tout son poids d'accompagnateur de Bob Dylan dans la bataille zombiaque : "*On ne peut se lasser d' 'Odessey And Oracle', ce disque restera éternel. Chaque nouvelle écoute apportera son lot de révélations.*" Hélas, pendant ce temps, en Grande-Bretagne, deux premiers 45 tours flopent lourdement : "FriendsOf Mine" n'édente pas les charts, "Beechwood Park" disparaît corps et biens dans l'explosion sonique de la fin 1967.
L'album n'est pas sorti que déjà les Zombies sont consternés. La section rythmique — Chris White (basse), Hugh Grundy (batterie) — constate que le public du groupe se réduit dangereusement. Les Zombies n'attirent plus les foules et voici le dessinateur de la pochette (Terry Quirk) qui se trompe et orthographie mal le titre du concept-album, dessinant *Odessey* au lieu de *Odissey* !
Quatre singles meurent en Amérique et les Zombies songent à la dissolution. Un rusé manager les embarque dans une amusante tournée aux Philippines où cinq de leurs titres se bagarrent dans les charts. Emeutes, triomphe tropical et scènes de folie locale ne parviendront pas à ressouder les Zombies.
Un concert devant 45 000 fans leur rapporte la somme mirobolante de trois cents euros. La coupe déborde alors pour Colin Blunstone qui se trouve un job dans les assurances et les Zombies disparaissent de la carte, remplacés par la tumultueuse génération 1967.
De la sorte, quand l'album "Odessey And Oracle" paraît, le groupe n'existe plus, dissout avant même la parution de son chef-d'œuvre. Deux ans durant, personne ne parlera du projet perdu des Zombies, moderne Atlantide coulée corps et biens dans la sargasse des coins coupés.
C'était compter sans la *Pop Music Revolution*. En 1969, deux ans plus tard, Columbia publie sous ce titre un sampler de tous ses nouveaux prodiges : Bob Dylan, The Byrds, Spirit, The United States Of America, quinze artistes sur un album vendu au prix d'un single. Au milieu du lot, un titre des Zombies, "Time Of The Season". Ce morceau est un extrait de "Odessey And Oracle", c'est de fait le dernier titre enregistré par Geoff Emerick à l'issue des séances Abbey Road. Comme dans tout conte de fée qui se respecte, le titre explose et devient numéro trois aux USA, numéro un en Grande-Bretagne.
La légende est en marche et une complexe fraternité voit le jour : les amis célèbres des Zombies. Paul Weller, Tom Petty, Badly Drawn Boy, Basile Farkas et les Arctic Monkeys en font tous partie. Reformés une première fois en 1997, les Zombies ont repris la route en 2007. Leurs concerts sont donnés en deux parties, l'intégrale de "Odessey And Oracle" en clôture. ❑

Qualité France

par H.M.

Satanique mixture

Certains, tel le groupe Merzhin qui nous a écrit, seraient quelque peu vexés d'être chroniqués dans cette rubrique qui leur collerait une "*étiquette de losers*". La lisent-ils régulièrement ? Si c'était le cas,

Déjà repérés lors d'un précédent essai, **Sheetah Et Les Weissmüller** (de Lille) enfoncent le clou avec leur album. Les cinq musiciens batifolent dans les swinging sixties avec une énergie, un savoir-faire et un sens de l'humour qui font des étincelles sonores. Loin de ressasser les classiques garage, ils inventent leurs propres standards et ont l'audace de s'inscrire dans une filière francophone qui eut pour parrains Ronnie Bird et Jacques Dutronc, d'où une profusion de jerks réjouissants à grand renfort de guitare fuzz, nappes d'orgue et refrains délirants ("¡ Hola Yé-Yeah !", Screaming Apple Records *✆ 06.16.81.40.59).*

Delavegas, d'Annecy, en est déjà à son quatrième album en dix ans. Après une ouverture instrumentale sur les grands espaces, il évolue dans une pop anglophone qui soigne son élégance grâce à l'apport d'une section de cuivres ou de cordes. Et il se permet d'emprunter des chemins de traverse (surf, country...) qui diversifient son propos en apportant une dimension cosmopolite. Les cinq musiciens qui ont pas mal bourlingué entre différents pays, en profitent pour faire une démonstration de force de leur cohésion et de leurs capacités créatrices *("Vegatenango", Delavegas ✆ 06.18.90.30.90).*

M6Asth6D6vil est un quintette alsacien qui, depuis trois ans, peaufine sa satanique mixture. Son premier album (totalement anglophone) impressionne par son intensité ténébreuse. Il restitue de manière assez impressionnante l'impact sonore d'un univers torturé où un metal décomplexé prend des accents gothiques et electro, sous la houlette du chanteur qui s'avère être un prêcheur convaincu et convaincant *("M6AsTh6D6vil", MeAstheDevil ✆ 06.63.07.52.13).*

Me vs You est un collectif parisien à géométrie variable (selon les besoins de la scène ou du studio), regroupé autour du chanteur anglophone Fred Martin, par ailleurs réfugié haïtien. L'album étonne par sa capacité à traverser et brasser des styles musicaux variés sans jamais donner l'impression d'un éparpillement. Dans cette entreprise hors normes, rock psychédélique et indus viennent donner du relief à un trip hop fascinant, et la séduction vocale transforme l'essai *("Unconditional Love", Me vs You ✆ 06.84.76.63.25).*

ils comprendraient qu'il n'existe aucune condescendance dans la présentation des groupes mais, au contraire, une volonté de les mettre en avant et prouver la créativité du secteur indépendant lié à l'autoproduction.

The Cleaner est un quatuor d'Argenteuil en piste depuis 1999. Après la parution de deux EP et une pause due à un changement de personnel, un album relance la machine. Avis aux oreilles sensibles et aux amateurs de pop : on navigue ici entre des musiques extrêmes, death, thrash et hardcore. Les rythmiques trépident, la voix éructe, les guitares font la razzia et le metal défendu avec frénésie ne se permet aucune baisse de tension *("Would You Like To Be Blasted", The Cleaner ✆ 06.09.48.41.53).*

La compilation **"La France Dort ?"** est un véritable manifeste publié par les Skalopards, label de durs à cuire qui n'a jamais baissé la garde. Au début des années 80, les précurseurs de OTH sonnaient la charge d'un rock français révolté. La reprise d'un de leurs titres emblématiques sert de prétexte à réunir quarante de leurs émules (avec un morceau inédit et revendicatif). Ils sont venus, ils sont tous là, des plus obscurs aux plus connus (Marcel Et Son Orchestre, Lofofora, Parabellum, Burning Heads...) pour défendre un radicalisme qui jongle avec les styles mais conserve un attachement viscéral au punk rock *("La France Dort ?", Skalopards Prod'z ✆ 06.23.07.25.42, distribution Mosaic Music).*

Originaire de Bourgoin, **Adorsa** a joué du sax avec de multiples formations (Tony Allen, Juan Rozoff...) et bossé en studio comme assistant de production (Ray Charles, Arno...) avant de se mettre à la guitare et au chant pour défendre son propre répertoire en solo. Son premier disque joue avec succès la carte intimiste dans une optique résolument folk : il impose un ton, une voix et des chansons portées par des textes insolites et des mélodies attrayantes *("La Grange Aux Belles", Adorsa ✆ 06.84.97.76.68).*

Burning Dust entretient la flamme des fifties et le prouve avec cet album enregistré live. Le répertoire puise dans des classiques des maîtres du genre (Johnny Burnette, Eddie Cochran, Carl Perkins ou Fats Domino), exercice délicat qui permet au quintette rockabilly de prouver sa maîtrise musicale décontractée et affirmer sa détermination à défendre un rock originel qui n'a rien perdu de sa grâce et de sa fraîcheur *("Burning... Live", Jull Records ✆ 06.20.96.71.73).* ❑

13>17 JUILLET 2010

FRANCO FOLIES La Rochelle

BILLETTERIE francofolies.fr cultura.com digitick.com

M PHOENIX EIFFEL
CHARLOTTE GAINSBOURG
JACQUES DUTRONC
LES COWBOYS FRINGANTS
ALAIN SOUCHON MIOSSEC
DOMINIQUE A WAX TAILOR
FÉFÉ VANESSA PARADIS
JACQUES HIGELIN TÉTÉ
DE PALMAS HOCUS POCUS
GAD ELMALEH DUB INC.
COEUR DE PIRATE REVOLVER
PONY PONY RUN RUN
BB BRUNES EMILIE SIMON
HINDI ZAHRA ...

PLUS DE 130 CONCERTS

www.francofolies.fr 05 46 50 55 77

CLIC ! Toutes les informations sont disponibles sur l'application Francos iPhone ! [Également disponible pour iPod touch et Android] Disponible sur App Store

PAR CHRISTIAN CASONI
PHOTO JEAN-PIERRE LELOIR

ALBERT KING

Albert Nelson

1923 (Mississippi) - 1992 (Tennessee)

Confronté à un manche de droitier qu'il calcule à l'envers, Albert, gaucher, joue avec le pouce et tire ses *bends* depuis le haut du cordage, dans le sens de la frappe. Il est né dans les années 20, comme le marché du blues. C'est un bluesman de la deuxième génération. Son oreille s'est arrondie avec les disques et la radio.
Albert a d'abord un gros problème de personnalité. Sa maman perd les eaux à Indianola, comme celle de BB King. BB King devient célèbre, Albert lui emprunte son nom. BB King prénomme sa guitare *Lucille*, Albert fait corps avec une Flying V qu'il baptise *Lucy*. Foin de la Guild sèche de ses 18 ans, payée 1,25 dollar au prêteur sur gage du coin. Foin de l'Epiphone demi-caisse à 125 dollars sur laquelle il enregistre ses premières faces. A la fin des années 50, il passe de la sarbacane au missile à guidage laser, il s'offre l'une des premières Flying V que Gibson met en circulation, cette guitare futuriste qui concilie le gras de la Les Paul et le tranchant de la Telecaster. Il pelote une bête irritable qui sort vite de la jante, aussi doit-il peser les galanteries qu'il lui prodigue.
Il *pentatonise* la mélodie sans se presser, sans bends agressifs ni moulinets techniques. Il ne joue pas sa réputation *sur* le manche mais... à l'intérieur.
La note qu'il vise et qu'il n'attrape jamais circule dans la nuit du bois.
Le chant de la Flying V n'est jamais que la reptation d'une note entre deux loupés. C'est ainsi qu'Albert emmène la guitare sous des latitudes où elle n'était encore jamais allée. Il lui donne une vie propre. Il tient sa voix de crooner candide en retrait pour laisser monter sa fusée en intumescence.
Les *soulsters* vomissent les bluesmen aussi fort que les jazzeux, et pour les mêmes raisons. Un jour pourtant Albert signe chez Stax, le label d'Otis Redding. Sauf qu'en 1966, Albert ne sort pas de nulle part. Cinq ans plus tôt, il décroche un gros hit chez Bobbin avec "You Threw Your Love On Me Too Strong", déjà partant pour allonger son blues étriqué d'une douce extase citadine.
1962, "The Big Blues". Son premier album traverse l'Océan et met en transe les épileptiques du scoubidou digital.
1966, donc. Albert est à Memphis, en roue libre depuis son départ d'East St Louis. Il fréquente la boutique de disques du 926 East McLemore Avenue, que Stax a ouverte pour mettre un peu de beurre dans son chiffre d'affaires. Estelle Axton, le *ax* de Stax, le remarque. Elle réussit à convaincre son frère Jim et les musiciens de Booker T & The MGs que le blues peut faire encore un peu de monnaie. La plaidoirie qui fait plier les MGs mériterait sans doute d'être enseignée dans les écoles de rhétorique. L'année précédente, ils ont abrégé la collaboration de Stax avec Wilson Pickett qu'ils accompagnaient sur "In The Midnight Hour" : *"Jim, ne ramène plus ce connard ici !"*
Avec Albert, le courant passe tout de suite. Quelques séances sont programmées sur 1966 et 1967. Les MGs (Cropper, *Duck* Dunn, Booker T, Al Jackson, plus Isaac Hayes), les cadors du Memphis Horns et leur placide bluesman Albert enregistrent les singles qui feront le chapelet de l'album "Born Under A Bad Sign", totem commercial de la décennie chez les marchands de blues, transfusion sanguine capitale pour les vingt ans qui viennent, bréviaire d'hymnes dont le gotha du blues-rock se dispute aussitôt les notes, Cream, Hendrix, Peter Green, le Band, Paul Butterfield, Stevie Ray Vaughan plus tard...
Les MGs ne séquestrent pas le *bulldozer de velours* et sa guitare déchirante dans un moulage Stax, ils se contentent de flatter son blues d'une frappe soul. En revanche, les arrangeurs tirent de leur sac à malice mille et un tours accrocheurs mais risqués, qui auraient pu s'avérer catastrophiques. Un lissage soul, mais pas seulement. Ils chroment Howlin' Wolf ("The Hunter"), osent le croone melliflu ("The Very Thought Of You"), la pâmoison louisianaise aspergée de postillons de flûte ("I Almost Lost My Mind") et le blues-rumba au petit trot ("Crosscut Saw"). Une surprise à chaque titre. Et pour chacun d'entre eux, une densité et un timing conçus pour la radio.
Booker T et son parolier, William Bell, écrivent la chanson "Born Under A Bad Sign" la nuit d'avant la séance. Ils redorent la vieille lune de Chicago, comme les Stones sont en train de le faire avec "Jumpin' Jack Flash". Martin Luther King se fera tirer comme un lapin l'année suivante, dans la ville même où Albert enregistre cette malédiction tranquille. Est-ce à cause de ses paroles fatalistes ou de cette douleur séculaire qu'elle roule avec résignation ? Mais la chanson réverbère, comme "Jumpin' Jack Flash", l'électricité d'une époque. Comme une prémonition politique intrinsèque. Un oracle des tragédies à venir. Les doutes d'un apatride sur la contre-culture horticole de ces petits Blancs devenus soudain son public. Sur les émeutes. Sur la liquidation administrative de l'apartheid américain dont les derniers rounds se jouent alors. En 1967, Obama n'a que six ans.

Festival de Montreux, 1975.

Cher Erudit...

27 juillet 1971 : assis entre Allen Klein et Ravi Shankar, George Harrison annonce qu'il donnera cinq jours plus tard un concert dont les bénéfices iront à l'aide pour les réfugiés du Bangladesh.

Photo Getty Images

Cher Erudit, peux-tu nous eclairer sur la carriere d'*escroc* d'ALLEN KLEIN, recemment decede ?
■ MAX *(courriel)*

S'il est vrai qu'**Allen Klein**, caricature du manager businessman réputé pour son langage grossier et ses manières brutales, s'est enrichi en manageant des artistes et en s'accaparant les droits des chansons de groupes tels que les Rolling Stones, certains y ont également trouvé leur compte. Ces mêmes artistes des sixties avaient auparavant signé des contrats léonins avec des maisons de disques qui les maintenaient pieds et poings liés avec une maigre obole en guise de royalties. Allen Klein (né le 18 décembre 1931 à Newark dans le New Jersey) a tout de même connu un parcours de manager et peut-être d'*escroc* hors du commun. En 1957, comptable, il monte sa propre société d'audit de maisons de disques. C'est grâce à sa rencontre, en 1959, avec le chanteur Bobby Darin qu'il se fait connaître. En effet, il propose à ce dernier d'empocher cent mille dollars sans rien faire, en lui laissant simplement gérer ses affaires, l'autorisant ainsi à intenter un procès à sa compagnie de disques (Atco/ Atlantic) après vérifications des comptes. Darin recevra son chèque et Klein une fort bonne publicité, en ne prenant ses émoluments qu'après avoir gagné. Puis il devient le manager de celui que l'on considère comme l'inventeur de la soul, Sam Cooke. Autre innovation pour l'époque, contre un pourcentage et un contrôle des droits, Klein discute les contrats à la place du musicien face aux maisons de disques. En 1965, il s'associe à Andrew Loog Oldham pour le management des Rolling Stones et obtient immédiatement une considérable augmentation de leurs royalties et de leurs revenus. Klein prend encore une autre envergure lorsqu'en 1966, il rachète les parts d'Andrew Loog Oldham dans la société de management, instaurant un système qui lui permet de faire transiter l'argent par ses sociétés américaines et donc, de s'en approprier une bonne partie. Lorsque les Rolling Stones, en fait surtout Mick Jagger, comprennent qu'il est temps de réagir et décident de se séparer de leur manager, ils sont contraints de quitter leur maison de disques pour rompre le contrat avec Klein et d'abandonner, après procès, à celui-ci la propriété et les droits des chansons composées avant 1970. La société ABKCO, créée par ce dernier après son rachat du label américain Cameo Parkway en 1967, continue de gérer ce catalogue, plutôt bien d'ailleurs de l'avis général (voir la qualité des dernières rééditions). Depuis, c'est son fils Jody qui s'en occupe. Sans manager depuis la mort de Brian Epstein (le 27 août 1967), les Beatles sont mis en contact fin 1968 avec Allen Klein par l'intermédiaire de Mick Jagger. Leur label Apple rencontrant de grosses difficultés financières, les Beatles introduisent le grand méchant loup dans la bergerie, celui-ci ayant réussi à convaincre John Lennon, malgré les réticences immédiates de Paul McCartney. Klein entreprend un grand nettoyage et une remise aux normes capitalistes de la société Apple, sans pouvoir récupérer les droits d'édition des chansons vendus à ATV, puis à Michael Jackson. C'est également lui qui permet de finaliser l'album "Let It Be", paru en 1970, en mettant en relation Lennon avec un autre de ses *protégés*, le producteur Phil Spector, au grand dam de McCartney. Ce dernier, n'ayant pas signé le contrat, en lançant un procès contre l'entité Beatles, évite que les membres du groupe ne perdent le contrôle sur leur œuvre au profit de leur manager. L'histoire ne s'arrête pourtant pas là puisque Klein aide à produire le film "Imagine" et surtout le "Concert For Bangladesh" de George Harrison dont il est accusé d'avoir bloqué les bénéfices à son profit. Après quelques autres *coups*, il investira dans le cinéma, notamment avec Alejandro Jodorowsky pour "La Montagne Sacrée" en 1973. Plus tard, suite à des désaccords avec le metteur en scène, il bloquera la diffusion de ses films. En 1997, on reparle de Klein et d'ABKCO lors de la sortie du single "Bitter Sweet Symphony" par The Verve. Ce très beau morceau, écrit par le chanteur Richard Ashcroft, est basé sur un sample de la version instrumentale (arrangée par David Whitaker) de "The Last Time", composition de Keith Richards et Mick Jagger, interprétée par l'Andrew Loog Oldham Orchestra sur le "Rolling Stones Songbook", curiosité datant de 1966. Malgré un accord préalable, ABKCO estime que la partie samplée est trop importante et réclame dans un premier temps la moitié des droits d'auteur puis, devant le succès croissant du morceau, obtient que la chanson reste signée Jagger-Richards et récupère donc la totalité des droits, au grand dépit d'Ashcroft qui avait pourtant composé une autre mélodie et écrit de nouvelles paroles. Allen Klein est mort à New York le 21 juillet 2009 après avoir été atteint de la maladie d'Alzheimer. ❑

Cher Erudit, je cherche une edition des textes de DYLAN aussi complete que possible et en poche si elle existe. ■ PAUL *(courriel)*

En ce qui concerne les textes de Bob Dylan, est sorti, aux éditions Fayard, en octobre 2008, un très beau livre sobrement intitulé "Lyrics : Chansons 1962-2001". D'un côté le texte original en anglais, de l'autre la traduction en français réalisée par Robert Louit et Didier Pemerle. Bien entendu, ce n'est pas une édition en poche, mais un très beau livre qui mérite l'investissement pour qui s'intéresse à Dylan. Ce duo de traducteurs avait déjà publié une première mouture en 1975 chez Seghers sous le titre "Bob Dylan Ecrits Et Dessins" qui propose une édition bilingue des chansons parues entre 1962 et 1970. Cet ouvrage est bien entendu épuisé, mais vous pouvez le dénicher en occasion. Il existe également un recueil de poésies écrites par Bob Dylan entre 1964 et 1966, "Tarantula" qui n'est plus disponible en poche, mais a été réédité en 2001 par Hachette. Des sites français consacrés à Dylan proposent aussi des traductions, mais le premier livre cité vous donnera beaucoup de satisfactions pour les 38 € investis.

MUSILAC SARL (L 2-142117) présente

Le Crédit Mutuel donne le LA

MUSILAC

FESTIVAL AIX-LES-BAINS

16★17★18 JUILLET 2010

ESPLANADE DU LAC

9E EDITION

CURE DE ROCK

ZZ TOP

MIKA

INDOCHINE

RENAN LUCE

CŒUR DE PIRATE

-/M-

PETER DOHERTY

PAUL WELLER

PHOENIX

GOGOL BORDELLO

Florence + the Machine

EIFFEL

DEVENDRA BANHART

SEASICK STEVE

WAX TAILOR

BB

rodrigo y gabriela

WHITE LIES

PONY PONY RUN RUN ★ NEWTON FAULKNER ★ GUSH ★ PMs BETTER

JOSEPH LEON ★ ZAK LAUGHED ★ FELOCHE ★ SETTLED IN MOTION

LUKE ★ SARAH BLASKO ★ MACCABEES ★ STOLEN SWEETHEARTS

MUSILAC.COM

LOCATIONS :

FNAC 0892 68 36 22 (0,34 €/min) ★ www.fnac.com ★ Carrefour ★ Géant ★ U ★ BILLETTERIE DES SPECTACLES : 04 79 88 09 99

mcm le dauphiné fnac Agitateur de curiosité ROCK&FOLK SAVOIE CONSEIL GENERAL Crédit Mutuel LA banque à qui parler Virgin RADIO PopRock

Le film du mois

PAR CHRISTOPHE LEMAIRE

Splice de Vincenzo Natali

Il y a douze ans, le réalisateur canadien Vincenzo Natali avait surpris le monde entier (même les habitants de Garches/ Marnes-la-Coquette) avec son premier long métrage : "Cube". On y suivait, l'esprit inquiet et les yeux interrogatifs, le parcours tortueux (physiquement comme moralement) de six personnages enfermés dans un cube métallique et devant braver des pièges infernaux pour s'en sortir sains et saufs. En un film, Natali avait donc innové sévère en transformant une série B d'horreur lambda en un délire métaphysique proche du "2001" de Kubrick. Depuis, le réalisateur doué a continué dans son trip d'anticipation philosophique avec "Cypher" (thriller futuriste sur la perte d'identité situé dans un monde à la George Orwell) et le trop mésestimé "Nothing" où deux personnages voient leur univers s'effacer progressivement autour d'eux jusqu'à les faire disparaître dans un grand tout... du rien. Comme on le voit, Vincenzo Natali est un passionné des grands thèmes fondamentaux de la science-fiction qu'il aborde de façon bien plus surprenante et originale (et moins manichéenne) que "La Guerre Des Etoiles", film qui lui donna pourtant l'envie de faire du cinéma. Avec "Splice", qu'il aura mis plusieurs années à monter, Natali réalise son meilleur travail. En s'inspirant de l'actualité scientifique (le clonage humain, de plus en plus en vue actuellement), il s'intéresse au cas de Clive et Elsa, deux scientifiques hors norme qui ont réussi à combiner l'ADN d'animaux à ceux d'êtres humains pour fabriquer — dans le dos de l'industrie pharmaceutique qui les emploie — une créature hybride à mi-chemin entre une Grace Jones blanche, un kangourou cool et un poisson d'eau douce qui aurait abusé de substances illicites. Comme dans de nombreuses séries B et Z, "Splice" aurait pu s'arrêter à ce résumé. Mais Natali, une fois de plus, brise les barrières de la bienséance en propulsant son film dans les territoires inconnus de la sexualité troublée. Le médecin tombant en effet sous le charme évident de la créature qui, malgré ses défauts physiques (elle a une queue, des jambes arquées et probablement pas de nombril), provoque une certaine fascination mixée de malaise et d'excitation chez le spectateur mâle et, probablement, femelle. Et c'est là qu'est la grande réussite de "Splice" : réussir à faire croire à ce qu'on voit à l'écran, malgré l'absurdité et le grotesque de la situation. Interprété par une actrice française méconnue (la jolie Delphine Chanéac, vue dans la chouette mini-série de Canal+ "Madame Hollywood") dont quelques parties du corps ont été retravaillés à coups de maquillages spéciaux impressionnants et d'effets numériques indécelables, la créature de "Splice" vole littéralement la vedette au couple de scientifiques joués par les pourtant bons Adrien Brody et Sarah Polley. La confrontation, tout en ambiguité subtile, en sexualité naturelle et en jalousie feutrée entre la l'*humanimale* et ses deux créateurs, est tout aussi puissante et intelligente que le docteur Frankenstein bravant son monstre dans les vieux classiques de Universal, une des principales références de Natali. Et plus "Splice" avance, plus le scénario part en vrille (dans le bon sens du terme) sur son principal questionnement. A savoir : peut-on créer la vie à la place de (soi-disant) Dieu ? Natali n'oublie pas au passage de faire un vrai film de genre puisque "Splice" offre quelques magnifiques séquences dont certaines — on laisse la surprise — rappellent celles du génial "Jeepers Creepers" de Victor Salva, autre série B d'horreur pleine de transcendance (violente et sexuelle) qui avait également marqué les fans du genre *(en salles le 30 juin).* ❑

Billy Corgan, acteur ?

Un événement

Solidarité SIDA

Des jeunes contre le Sida

île de France

solidays

by Solidarité Sida

FESTIVAL IN VIVO

25>27 JUIN 2010

PARIS - LONGCHAMP

solidays.com

-M- • WAX TAILOR • ARCHIVE • N*E*R*D • KASABIAN • FEMI KUTI
NNEKA • GHINZU • OLIVIA RUIZ • FLORENCE & THE MACHINE
RODRIGO Y GABRIELA • WOLFMOTHER • HINDI ZAHRA • IZIA • GENERAL ELEKTRIKS
HOCUS POCUS • JACQUES HIGELIN • CROOKERS • VANESSA PARADIS • FÉFÉ • DIAM'S
TOOTS & THE MAYTALS • BB BRUNES • JEFF LANG • GUSH • BABYLON CIRCUS • JIL IS LUCKY • BEAT TORRENT
JAVA • WINSTON MCANUFF • REVOLVER • CHINESE MAN • OLDELAF • CARMEN MARIA VEGA • LOCAL NATIVES
STAFF BENDA BILILI • THE INSPECTOR CLUZO • SOULJAZZ ORCHESTRA • TUMI & THE VOLUME • BROTHER ALI
MEÏ TEÏ SHÔ • SHAKAPONK • SKIP THE USE • BLOOD RED SHOES... Découvrez tous les artistes sur **solidays.com**

Location :
Fnac, Carrefour, Géant, Magasins U, fnac.com
Virgin, ticketnet.fr, digitick.com et solidays.com
Tick'Art acceptés vendredi, samedi et dimanche

Espace offert par Rock&Folk

Création Graphique : www.mathieudelestre.com + www.mentysdesign.com / Aymeric Duchemin > ADGRAPH.FR

Avec le soutien du Ministère de la Culture et de la Communication, du Ministère de la Santé et des Sports, du Ministère de la Jeunesse, du Ministère des Affaires étrangères, de la Sécurité Routière, d'Eco-Emballages, d'Air France, de la SACEM, de l'UCPA, de l'ADAMI et de France Galop.

Repenser la pornographie

Dog Pound

Dog Pound

Début 2006 sortait en salles un ovni total : "Sheitan", film gratuitement provo nageant entre trash décomplexé et série Z vaguement assumée avec un Vincent Cassel en totale roue libre dans le rôle principal. Devenue culte au 52e degré, cette étrangeté pelliculée était le premier long métrage de Kim Chapiron, fiston du graphiste branché Kiki Picasso et membre de Kourtrajmé, collectif de jeunes réalisateurs/ frondeurs (parmi lesquels Romain Gavras, fils du grand Costa) désirant apporter un sang neuf (et, surtout, non coagulé !) dans un cinéma français peu en accord avec son temps. Quatre ans après, Chapiron revient, plus sûr de lui derrière la caméra, avec "Dog Pound", remake de "Scum" que le génial réalisateur anglais Alan Clarke tourna il y a trente ans. A l'époque, public et critique avaient été traumatisés par ce parcours sans lendemain d'un ado dur à cuire dans un centre de redressement pour jeunes délinquants. Et, osons le dire, au vu du fun mais potache "Sheitan", on ne pensait pas Chapiron capable de retranscrire à l'écran toute la noirceur, le nihilisme et la dureté du film original. On s'était trompé. Car "Dog Pound" en est digne à plein de niveaux. Aussi agressif qu'un épisode teigneux de "Oz" et aussi réaliste qu'un documentaire de Raymond Depardon, "Dog Pound" se permet au passage de retrouver l'âpreté des meilleurs films de prison américains des années 70 (genre "La Corruption, L'Ordre Et La Violence" sorti récemment chez Bach Films). Tout en jouant avec les codes du genre (maton sévère, taulards énervés, baston dans la cantine...), "Dog Pound" évite tout manichéisme sur ses personnages qui, bien que bad-guys, font passer toutes les ambiguïtés et les émotions inhérentes à leur parcours de vie difficile. Il ne reste plus maintenant qu'à espérer que le cinéma français ne se fasse pas voler Kim Chapiron par Hollywood *(en salles le 22 juin)*.

Dioses

Venu du *pays des Incas et des lamas qui te crachent à la gueule* (c'est du moins l'image d'Epinal qu'en a donné un album de Tintin !), "Dioses" est une comédie dramatique de mœurs péruvienne. Plus exactement : *"une exploration de la vie quotidienne d'un groupe social précis : la haute société péruvienne"*. Dixit son réalisateur Josué Mendez dont le premier film, "Dias De Santiago", fut sélectionné pour représenter son pays aux Oscars 2004. On suit donc les journées languissantes et oisives d'un jeune homme de 18 ans et de sa jeune sœur décadente, tous deux mollement confrontés à leur père, un homme d'affaires caricatural qui vient d'épouser une splendide beauté de vingt ans de moins que lui. Si le film, dans un premier temps, a le goût et l'odeur d'une sitcom dépressive, on sent petit à petit poindre le sarcasme subtil et l'ironie bienvenue sur la misère morale, la futilité d'une vie de riche et le conflit des générations *(en salles le 22 juin)*.

Dioses

Tournée

Prix de la Mise En Scène à Cannes pour "Tournée" ! Pour être franc, l'auteur de ces lignes ne comprend absolument pas les éloges absurdes faits autour de la comédie de mœurs de Mathieu Amalric, acteur fétiche d'Arnaud Desplechin et qui fut un plutôt bon bad-guy dans le dernier mauvais James Bond. Le comédien se met lui même en scène dans le rôle d'un homme un peu à l'ouest chargé de gérer les tournées d'une ribambelle de strip-teaseuses américaines spécialisées dans le New Burlesque. Des filles sans âge, ni belles, ni laides, qui se dénudent de façon humoristique et décomplexées dans les coins les plus paumés de France. On a l'impression que les qualificatifs positifs des premières réactions cannoises (*"l'humour et l'émotion affleurent"*, *"le sens du cadrage du réalisateur"*, *"un film qui donne envie d'embrasser la vie"*...) ne correspondent en rien au résultat. Réalisation brouillonne (comme si

Tournée

Amalric avait pris quelques rushes au hasard pour les coller bout à bout), émotion absente (on ne ressent aucune compassion pour les strip-teaseuses même si elles font passer un minimum de sympathie), humour présent, certes, mais qui semble placardé sur le ton un brin dépressif du film et, surtout, numéros érotico/ musicaux totalement foirés ressemblant plus à une captation d'un vieux show de l'ORTF (style Gilbert et Maritie Carpentier) qu'à une chouette comédie musicale de la MGM. Dans le genre manager en goguette, on lui préfèrera nettement "Deux Filles Au Tapis" de Robert Aldrich (Peter Falk gérant les tournées de deux catcheuses à travers les Etats-Unis) ou encore "Le Bagarreur" de Walter Hill (James Coburn gérant des combats clandestins de Charles Bronson) qui, eux, avait l'avantage d'être tout (destroy, émouvant, drôle, mélancolique) sauf... plombant *(en salles le 30 juin)*.

long métrage. Sur un résumé simpliste (deux kidnappeurs gèrent comme ils peuvent leur kidnappée dans un hangar), le réalisateur jongle habilement avec les éléments : réalisme de la situation, coups de théâtre constants, analyse psychologique des trois personnages, angoisse de l'enfermement... Si "La Disparition D'Alice Creed" annihile à ce point les temps morts et les longueurs, c'est également grâce à ses trois excellents comédiens dont la superbe kidnappée Gemma Arterton qui prouve enfin ses talents d'actrice après avoir été une potiche girl sans âme dans des blockbusters atrophiés comme "Prince Of Persia", "Le Choc Des Titans" ou le dernier James Bond *(en salles le 30 juin)*.

Dirty Diaries

Repenser la pornographie ? Tel est le pari de Mia Enberg, documentariste suédoise qui porte ici un regard féministe sur le genre en gérant une douzaine de

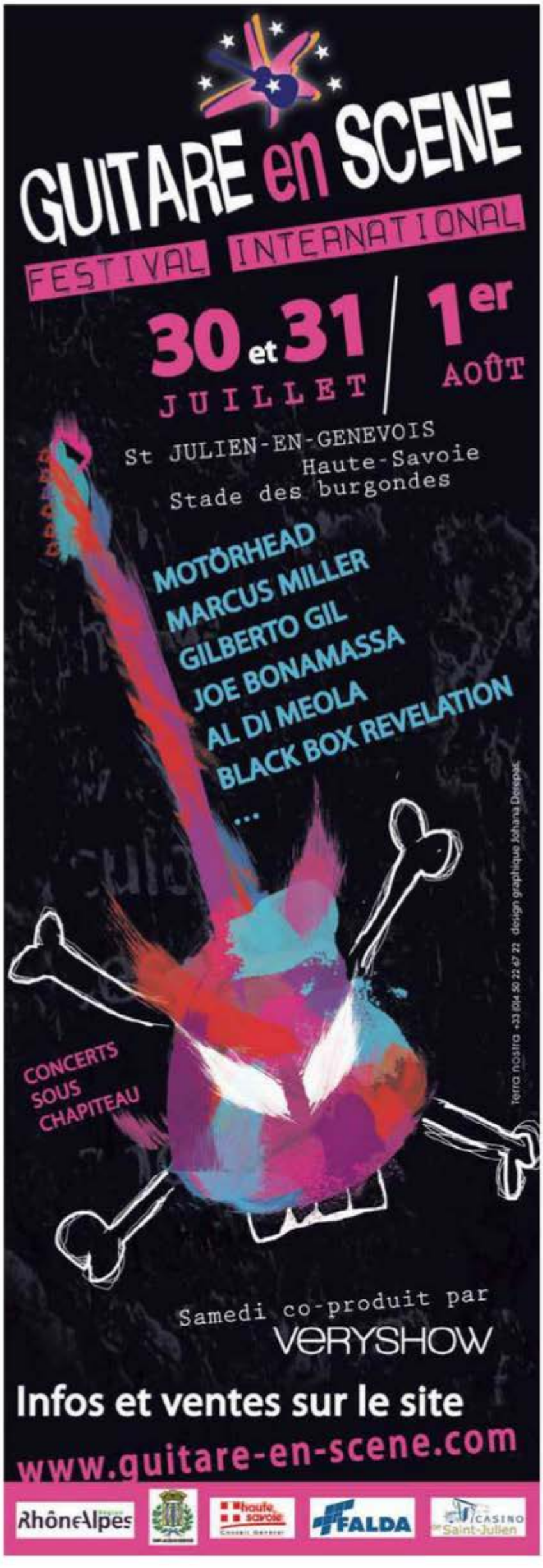
Dirty Diaries

La Disparition d'Alice Creed

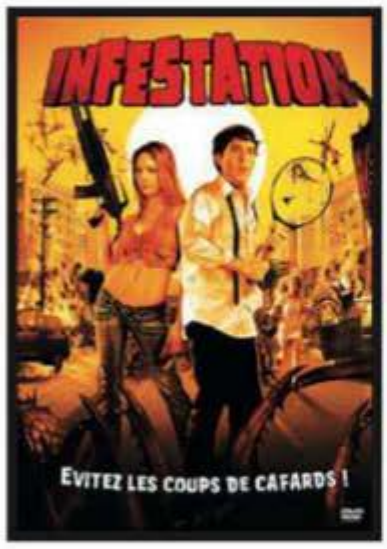
La Disparition d'Alice Creed

Quand on dispose d'un budget de moins de 100 000 euros, on n'a généralement plus qu'une seule solution scénaristique pour tourner un film : le huis clos. Pari réussi pour l'Anglais J Blakeson qui, après avoir co-scénarisé l'effroyable "The Descent 2", assure son premier

réalisatrices, chacune chargée de mettre en scène un court métrage hard. Si ces douze mini-films naviguent du sexe branché au voyeurisme excitant, de l'expérimental salace à la sensualité mouillée, de l'animation cochonne au délire masturbatoire lesbien, on constate que rien n'a vraiment changé si l'on possède une certaine culture du cinéma pornographique. Car tout — mais alors vraiment tout — a déjà été fait en matière de sexe frontal. Y compris ce fameux regard féministe déjà introduit avec talent par les travaux d'Ovidie en France ou d'Annie Sprinkle aux Etats-Unis. Voire même les films X gaulois de Jack Tyler et John B Root qui, bien que mecs, ont également apporté un regard non vulgaire et non machisme sur le genre. Sans parler de notre chère Virginie Despentes qui transgressait plus (donc passionnait plus) les spectateurs avec son très rentre dans le lard "Baise-Moi". Intéressant, intrigant et excitant suivant les fantasmes de chacun et de chacune, "Dirty Diaries" est donc tout sauf novateur *(en salles le 30 juin)*. ❑



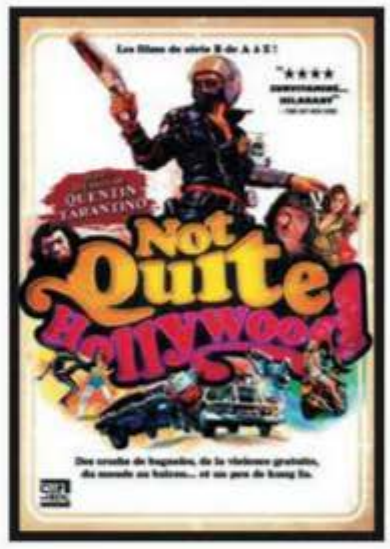
Pénétrations en 35 mm



Infestation

Free Dolphin

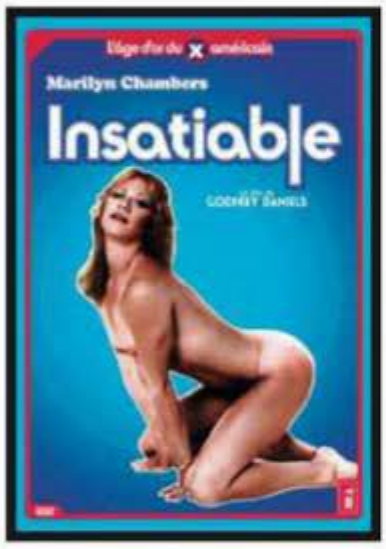
Potache, Z, dégénéré, débile, abscons... En étant un peu tout ça, "Infestation" aurait pu être un nanar totalement irregardable. Du genre à en perdre son temps en le matant en biais. Même à cent mètres de sa télévision, en accéléré total et avec les yeux fermés. Oui mais voilà : "Infestation" a bon esprit. Sous l'influence directe de dizaines de séries B à *grosses bêtes* qui déferlèrent dans le cinéma de genre américain des années 70 tel "L'Invasion Des Araignées Géantes", "Soudain Les Monstres" ou "Ssssss" (... avec un serpent, c'est le titre original !), "Infestation" amuse un brin, surprend de temps à autre, distrait sévèrement et détend son monde. Réalisé par un certain Kyle Rankin, petit gars qui avait remporté en 2003 un concours du scénario parrainé par Matt Damon et Ben Affleck, cette série B totalement décontractée confronte un jeune yuppie à des créatures répugnantes mi-zombies, mi-cafards dans un petit patelin paumé des Etats-Unis. Voilà. Rien de plus. On n'est, évidemment, ni chez Beauvois, ni chez Tavernier, ni chez Amalric (sous-entendu qu' "Infestation" n'aurait jamais été en compétition à Cannes !). N'empêche qu'avec le petit budget qui lui est alloué (3,5 millions de dollars), Kyle Rankin se démerde pour faire rire le spectateur tout en l'horrifiant en filmant adroitement des pattes velues, des cocons géants et des créatures hybrides. Et le plus drôle dans l'histoire, c'est qu' "Infestation" est en partie produit par Icon, société de Mel Gibson dont on regrette qu'il ne fasse pas une petite apparition dans le film. En être mi-Mad Max, mi-araignée, par exemple.



Not Quite Hollywood

MK2

Même s'il n'a pas eu une production cinématographique exceptionnelle en 115 ans de cinéma, l'Australie a trouvé le moyen de produire sa portion de films déviants. Plus exactement dans les années 70-80, comme le montre le formidable documentaire de Mark Hartley (attention, titre intégral) : "Not Quite Hollywood : The Wild, Untold Story Of Ozploitation !". En 1 h 43 bien tassée — un peu trop d'ailleurs puisque extraits et les intervenants défilent à la vitesse de la lumière — on replonge dans une époque libertaire et folle où des réalisateurs déjantés se permettaient de laisser libre court à leurs accès d'humour scato, d'érotisme grivois, d'horreur transgressive et de violence cartoonesque à travers des films B et Z comme (au hasard) "Les Traqués De L'An 2000" (gorissime ersatz des "Chasses du Comte Zaroff"), "Hurlements 2" (et sa partouze de loups-garous au féminin) ou "Razorback" (version des "Dents De La Mer" sur terre avec un sanglier géant furibard). Nostalgiques et rigolards, les intervenants alignent les anecdotes : que ce soit le regretté Dennis Hopper qui se remémore le tournage du western "Mad Dog Morgan" qu'il enquilla en état d'ébriété avancée, Quentin Tarantino, tout excité de se remémorer ces pelloches dingos avec lesquels il grandit dans les salles de la 42e Rue ou encore George Lazenby, ex-James Bond, qui se retrouva à donner la réplique à Wang Yu, star psychotique du cinéma de kung-fu dans le très fun "L'Homme de Hong Kong" . Pour résumer : *"Etre rock en 2010, c'est regarder en boucle des films d'exploitation australien des années 70."* Et toc !



Insatiable

Wild Side

Bravant les curetons, le fantôme du Christ et les Chiennes de Garde, Wild Side continue d'explorer l'âge d'or du cinéma X américain des années 70-80. Du temps où les pénétrations étaient filmées en 35 mm et où les réalisateurs s'emmerdaient à faire des raccords dans le mouvement. Si "Insatiable" n'est pas, contrairement à d'autres titres de la collection, un chef-d'œuvre du porno, il vaut largement le coup d'œil coquin. Ne fut-ce que par la présence de son interprète principale, la mythique Marilyn Chambers, grande gloire du genre, que Cronenberg lui-même mit en vedette dans l'un de ses premiers films tordus ("Rage" en 1977). Marilyn Chambers tourna donc "Insatiable" en 1980 sous la direction d'un certain Stu Segall qui, depuis, est devenu producteur exécutif sur de nombreuses séries télé. Elle y joue, sexe accueillant et lèvres pulpeuses offertes, une femme en proie à sa nymphomanie galopante. Elle goûte au sexe lesbien dans une piscine, au sexe routard avec un auto-stoppeur niais, au sexe transgressif sur une table de billard et au sexe sauvage avec l'énorme engin (33 cm dit-on) du fameux John Holmes. Mais ce qui fait également l'intérêt d' "Insatiable" est le formidable bonus de 25 minutes où quelques intervenants de l'époque (la hardeuse Séréna, un chef éclairagiste, un hardeur, un historien du X) se remémorent ce tournage à coups d'anecdotes folles et amusantes. Et tous semblent regretter la présence charismatique et sympathique de *l'autre Marilyn* décédée le 12 avril 2009 à presque 57 ans d'un arrêt cardiaque brutal. En espérant le dieu du Stupre (s'il existe !) ait choppé son âme au passage.

Des Filles Pour Un Vampire

Artus Film

En 1960 sortait "Le Masque Du Démon" de Mario Bava, chef-d'œuvre du cinéma fantastique italien qui allait lancer l'âge d'or du genre. Dans la dizaine d'années qui suivit, le futur pays de ce partouzeur notoire de Berlusconi allait produire une série de films d'épouvante à petits budgets mais dont aucun ne retrouverait le faste gothique et morbide du film de Bava. Pourtant, l'un d'eux, bien qu'imparfait, allait quand même atteindre son statut de film culte. Sorti dans la foulée du "Masque Du Démon", "Des Filles Pour Un Vampire" confronte une escouade de jolies danseuses à un clone vaguement élégant de Dracula dans un château maudit. Et toutes les images d'Epinal y sont : filles en déshabillés vaporeux errant dans des couloirs sans fin, orage dantesque, bruit de pas mystérieux dans la nuit, cercueil mystérieusement vidé de son locataire, crypte glauque. Mais avec son noir et blanc gentiment poétique, son érotisme désuet et ses petits excès de terreur un peu dépassés, le film de Piero Régnoli (stakhanoviste du cinéma de genre italien) a pris, avec le temps, un charme fou, à l'image de la magnifique affiche d'époque signée du grand Belinsky et qu'Artus a miraculeusement reprise pour la jaquette du DVD. Bénéficiant d'un amour immodéré de la part des spectateurs nostalgiques du Brady, Colorado, Styx et Midi Minuit (les mythiques quatre salles parisiennes spécialisées dans le fantastique et l'érotisme dans les années 60-70), "Des Filles Pour Un Vampire" a même eu droit à la couverture d'un magazine. Pas Télé 7 Jours, certes, mais Ciné Zine Zone, fanzine tiré à 1000 exemplaires. Comme le DVD du film. Tout le monde s'y retrouve donc. ❑

VILLE de SIX-FOURS LES-PLAGES La Ville de Six-Fours présente

LES VOIX DU GAOU

17 AU 29 JUILLET 2010

SUD CONCERTS

1707 SKUNK ANANSIE ★ THE BLACK BOX REVELATION ★ DISSONANT NATION

1807 RENAN LUCE ★ TOM FRAGER & GWAYAV' ★ CLARIKA ★ YSAE

2107 CHRISTOPHE MAE ★ AMANDINE BOURGEOIS ★ MIKE IBRAHIM ★ AHAMADA SMIS

2207 -M- ET SES INVITÉS

2307 CAPLETON ★ TOOTS & THE MAYTALS ★ JULIAN MARLEY

2407 PONY PONY RUN RUN ★ WAX TAILOR ★ DIVING WITH ANDY ★ SOMA

2507 PINK MARTINI ★ FREDRIKA STAHL ★ JOSEPH LEON ★ MEKANIK KANTATIK

2707 SIMPLE MINDS ★ ROGER HODGSON ★ EIFFEL ★ PUGGY

2807 PHOENIX ★ BABYSHAMBLES ★ METRONOMY ★ SKIP THE USE

2907 BOB SINCLAR ★ JOACHIM GARRAUD ★ BIG ALI ★ JAY SEBAG

www.voixdugaou.fr - 04 94 34 93 50

Music hits · fnac.com · ROCK&FOLK · Coca-Cola · KIA TOULON · 20 minutes · epo festival · RTL2 LE SON POP-ROCK

DVD musique

PAR JÉRÔME SOLIGNY

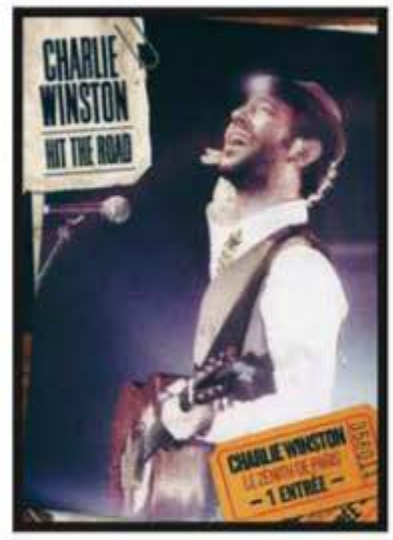
On n'a jamais fait mieux, ni pire

Raphael Saadiq

"Live In Paris"

Sony Music

La poste, les facteurs, les grèves, les RTT, les majors à l'agonie, les petits chefs surmenés, les oublis, les têtes en l'air, les négligences et les indélicatesses, et puis finalement cette adresse qu'on retrouve (oui, on habite toujours là), ce foutu carnet de timbres *("La province, c'est où déjà ? Ah bon ? C'est le même tarif ?")* qui s'était glissé au fond du sac... Le DVD musical effectue parfois tout un périple avant d'arriver à bon port, jusqu'à cette rubrique. Et puis parfois, Vincent Palmer, secrétaire de rédaction, mais aussi grand régulateur, il faut s'y faire, vocifère. Au profit de la musique qu'il aime. Et défend, à sa manière, en suggérant. En faisant activer le mouvement. Qui n'aime pas ça. On est prêt à jouer le jeu, mais on ne peut pas acheter tous les DVD ou disques dont on parle dans Rock&Folk. L'anthologie live de Tom Petty passe encore (les choses sont apparemment très mal rangées chez Universal, et *"impossible de mettre la main dessus"*), mais un DVD (+ CD 4 titres) de Raphael Saadiq, ça n'est pas possible. Gagner des clopinettes, OK, mais faut pas pousser. Enfin pas trop. Les orties, les salades, ça use plus que les ans. Alors forcément, la découverte, avec quelques mois de retard dû aux intempéries évoquées plus haut, de l'objet en question, a des allures de récompense. Car ce film de Mathieu Dubosc (produit par des amoureux du beau jeu tels Gérard Pont), consacré à l'ex-chanteur de Tony! Toni! Toné! (également ex-Lucy Pearl), qui évolue en solo dans la soul classieuse depuis une quinzaine d'années, est un authentique miracle. A tomber de la chaise de l'arbitre de ces modestes colonnes où cohabitent les rondelles argentées qui font l'actualité et/ou aiguisent les passions et les ardeurs. Tourné à l'occasion du passage du soulman par le Bataclan de Paname en 2009, suite à la parution de "The Way I See It", son premier album studio pour Columbia, "Live In Paris" est autant un film de concert qu'un hommage à la soul telle qu'elle était mitonnée, à la fin des années 60 et au début de la décennie suivante, par les princes du genre, Marvin Gaye, Al Green, Ike Turner, Smokey Robinson ou Stevie Wonder. Voix perchée au grenier, cravate plus fine encore que la monture de ses lunettes, costard noir bien coupé sur chemisette blanche, Saadiq a beau s'inspirer de ses illustres prédécesseurs, son propos n'est pas de reproduire à l'identique. Respectueux, certes, des traditions d'un style qui obéit à des règles strictes — le son de guitare n'a pas changé depuis Steve Cropper, la section rythmique se doit de rebondir comme un chargement de ballons de foot échappé d'un camion sur une route de montagne, les choristes harmonisent tout en se démenant, genre revue...—Saadiq n'hésite pas à fricoter du côté rock'n'roll de la force ("100 Yard Dash"), histoire de montrer que rien ne lui résiste. Jamais avare de mélodies sucrées ("Just One Kiss", "Never Give You Up"), il est capable de tremper le dancefloor avec une version délayée de "Don't Mess With My Man" ou de mettre la main à la basse, Aviator sur le nez, le temps d'une ultra sensuelle "Skyy, Can You Feel Me". En bonus, un CD rassemble trois titres live, et un duo discutable avec Charlie Winston, "Love That Girl", également enregistré à Paris.

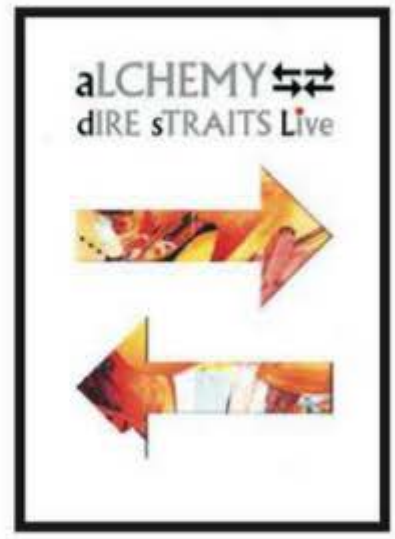


Charlie Winston

"Hit The Road"

Atmosphériques

Or donc, voilà le DVD du phénomène. Cet Anglais, frérot de Tom Baxter, découvert par Peter Gabriel qui lui a fait enregistrer un premier album sur Real World (et l'a même emmené en tournée avec lui), et qui a décroché la lune avec le suivant "Hobo". Un énorme carton. En France. Ce qui le rend forcément suspect du bon côté de la Manche, mais lui permet de passer à Taratata plus facilement que Air de l'autre. Pauvre Gaule. *"Le problème de Charlie Winston, c'est tout le battage autour"*, a-t-on pu entendre dans la bouche des derniers adolescents qui résistent au formatage et aux machines de guerre du marketing mainstream. Mais bon, ce n'est pas la faute de Charlie si le pays qui a inventé des expressions aussi pitoyables que *musiques actuelles* ou *exception culturelle* s'est amouraché de ses chansons folkisantes qu'il assène avec un zest de groove ou de tendresse, un orchestre concerné et un chapeau vissé sur la tête. Pas sa faute si les radios ont matraqué "Kick The Bucket" et "Like A Hobo", si une certaine presse musicale l'a présenté comme l'héritier des plus grands et si certains ont gobé la ligne et l'hameçon. Parce que tirer sur l'ambulance n'est pas la spécialité de la rubrique, on se contentera de signaler l'excellente qualité des images signées Dick Carruthers, pas la moitié d'un filmeur de concerts, capable du meilleur (Aerosmith, The Cure) comme du français (Louise Attaque). Cette captation du passage de Winston au Zénith en février dernier évite tous les pièges dans lesquels se précipitent généralement ceux qui filment la musique à la télévision chez nous. Ici, les caméras effleurent plus qu'elles n'asticotent, et c'est tant mieux pour Charlie.



Dire Straits

"Alchemy/ Dire Straits Live"

Universal

Comment s'associer à la célébration d'un album live qui *encapsulait*, à sa sortie en 1984, tout ce qu'on détestait ? C'est-à-dire une sorte de pop molle sous influence, dominée par un son de guitare sans un pet de distorsion, contaminée par des nappes de synthés à se taper la tête contre des murs en aluminium. C'est pas facile. Pourtant, tout avait bien commencé, en 1978, par la parution d'un album homonyme qui sonnait un peu trop américain pour être qualifié de pub rock, mais se distinguait du lot des autres par sa finesse de ton, la facture de certaines de ses chansons et la beauté de sa pochette. Mark Knopfler en faisait des tonnes, mais avait du style. Entre Dylan et JJ Cale du côté de la voix, il jouait de la guitare, branchée pour la forme, en *picking* jazzy, préférant laisser les médiators aux punk rockers. Et puis le succès du single "Sultans Of Swing", chanson plus rapide que les autres, prétexte à un solo que les guitaristes en herbe apprennent généralement après celui de "Hotel California", a fini par occulter la valeur de "Water Of Love" ou "Six Blade Knife", et faire de ce groupe de club un monstre des arènes, chouchouté puis pourri par MTV. Aucun album que Dire Straits a publié ensuite n'est arrivé à la cheville du premier et Knopfler, richissime, a tiré la chasse en 1993. Reste ce film de concert historique (au Hammersmith Odeon), accompagné du double CD proprement remasterisé, alors que deux membres du groupe original (dont le frère de Knopfler) avaient déjà été remplacés. Dans le genre, on n'a jamais fait mieux, ni pire, et le documentaire bien fichu (Alan Yentob) collé dans les bonus, aide à mieux saisir le drame de cette formation que la gloire a vidé de sa substance, et dont le souvenir est de ceux qu'on préfère oublier.

Chickenfoot

"Get Your Buzz On Live"

Eagle Vision

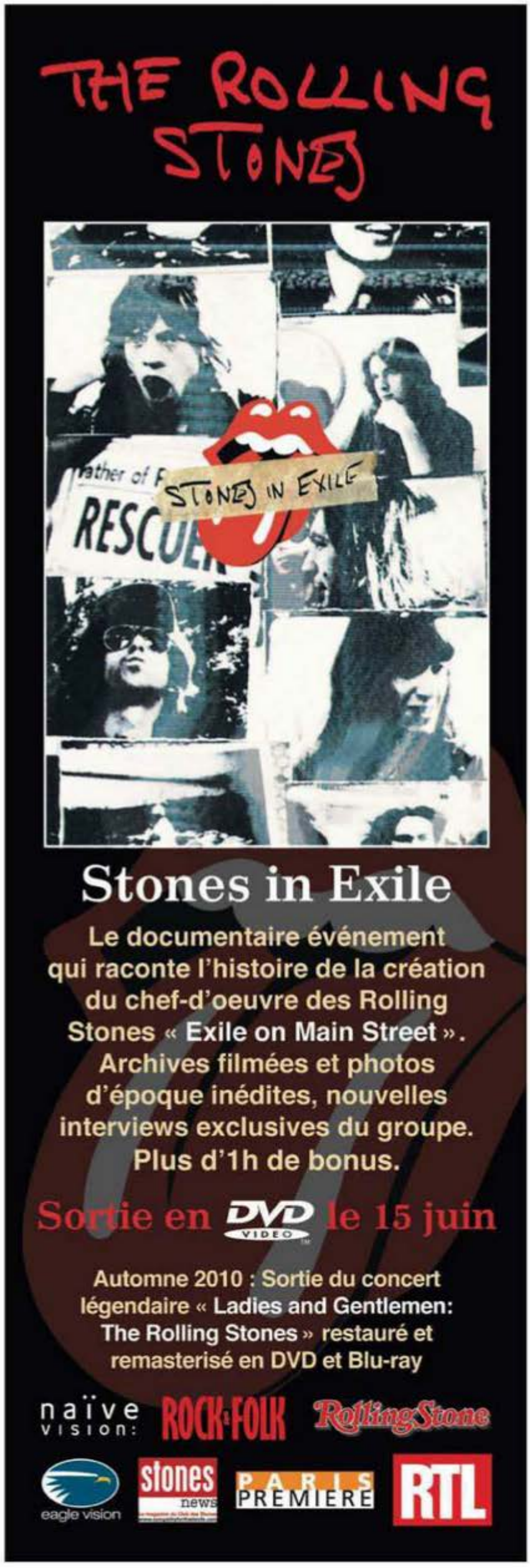
Ceux qui disent que les Chickenfoot cartonnent à cause de leurs belles gueules racontent n'importe quoi. Ces quatre Américains-là n'ont définitivement pas (ou plus...) la tronche de l'emploi. Pas besoin d'être psychanalyste pour savoir que le rock est censé faire rêver un tantinet, mais qu'ici, on est plutôt confronté à la réalité brute. Le mâle par le mâle, endurci par les années. A la rythmique de ce supergroupe assemblé il y a deux ans, suite à des jams qu'on imagine très élastiques, on trouve Chad Smith, ex-batteur des Red Hot Chili Peppers, et Michael Anthony dont la basse a souvent vrombi du côté de chez Van Halen. Ça martèle donc de bon cœur. Le micro, c'est Sammy Hagar qui l'empoigne dans Chickenfoot. Ex-Montrose, ex-Van Halen, ce type rugit plus qu'il ne chante pour le plus grand plaisir des amateurs de hard rock historique et de leurs descendants à qui s'adressent avant tout ce groupe et ce DVD enregistré à Phoenix, l'an passé. *Last but not least*, Joe Satriani est le quatrième homme de la formation et ce n'est pas peu écrire, puisqu'il sonne au moins comme deux ou trois guitaristes à lui tout seul. Crâne d'œuf, lunettes noires, un rack de pédales grand comme la scène du Gibus à ses pieds, Satriani pourrait tricoter un drapeau américain grand comme un terrain de tennis à chaque concert, si on lui accrochait de la laine aux doigts avant qu'il grimpe sur scène. Jouée par des gens qui font mieux que maîtriser leur truc, cette musique correspond exactement à l'idée que ses amateurs peuvent s'en faire. Et elle gonflera donc ceux que les beuglements, les déboulades et les solos dans tous les coins laissent de marbre.

Blues Power Band

"Where The Action Is"

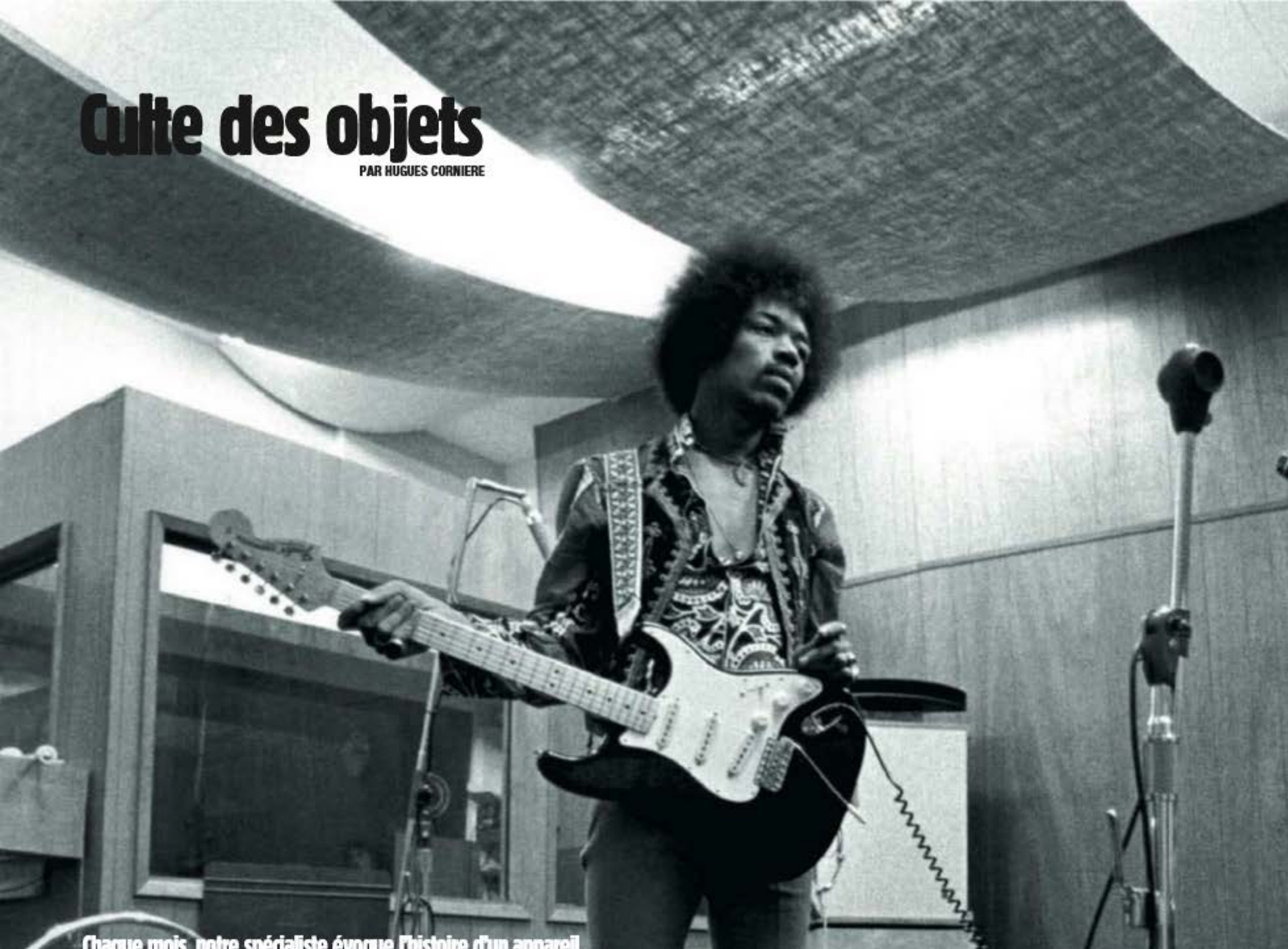
Rue Stendhal/ Idol

Ah, le blues. Le genre fédérateur par excellence puisqu'il le file, le blues, à tous ceux qu'il ne passionne pas. Il touche donc la multitude. En France, le blues a toujours fait fort et, depuis le baby-boom, les bluesmen se sont suivis en se ressemblant pas mal, prêts à envahir les bars, des clubs et parfois même de grandes scènes. Avec la bille en tête, la rage au ventre et l'envie de coller du bleu électrique partout. Hey, ces douze mesures sont à tout le monde et, même si les Anglo-Saxons les manipulent avec plus de tact, d'aisance et de réussite, les Gaulois ont bien le droit de jouer avec pour faire kiffer les connaisseurs d'ici. Blues Power Band, on a été les premiers surpris, se présente comme *"le groupe le plus explosif de la scène blues rock française"*. C'est dire s'il faut faire gaffe en manipulant ce DVD flanqué d'un CD live enregistré au New Morning, temple parisien des musiques qui ne trichent pas. En ce qui concerne la rondelle à images, elle regroupe plusieurs extraits de concerts que la formation emmenée par le chanteur Hervé Joachim a donnés en 2009 (au New Morning, au Réservoir, à Rock En Stock...), suite à la parution de "Zee", deuxième album du groupe et *"premier opéra blues-rock dans l'histoire internationale du genre"*. On n'invente rien. Au menu donc, deux plombes de boogie bien balancé, en anglais dans le texte, asséné par des *zicos* qui savent ce qu'ils jouent et ne sont pas les derniers à répandre la bonne humeur. Histoire de rire un peu plus, on se permet de signaler cette phrase du dossier de presse, extraite du magazine Blues Matters : *" On connaît un Ziggy Stardust qui doit s'en vouloir de ne pas avoir écrit la fabuleuse 'The End...' "*. On transmettra, dès qu'on aura fini de rigoler. ❑



Culte des objets

PAR HUGUES CORNIERE



Chaque mois, notre spécialiste évoque l'histoire d'un appareil, vêtement, instrument ou bibelot de légende...

Fender Stratocaster

1950 : Fender Telecaster.
1952 : Gibson Les Paul.
Dès 1953, George Fullerton et Leo Fender remettent leur ouvrage sur le métier et décident d'agrandir la famille. Comme pour sa sœur aînée Telecaster, les deux concepteurs de la future Strato vont traîner dans les clubs de Los Angeles afin d'approcher les guitaristes et écouter leurs besoins. Ils vont également les recevoir à l'usine et leur faire essayer des prototypes. Des chanfreins découpés au niveau de l'abdomen et de l'avant-bras sur des bords beaucoup plus arrondis que sur la Telecaster démontrent un souci d'ergonomie maximum. La plupart des guitares de l'époque ont deux micros : qu'à cela ne tienne, Leo en mettra trois ! Mais il faut un truc en plus et ce sera l'ajout sur tous les modèles d'un vibrato, actionné par une tige dévissable, intégré au chevalet muni de six pontets indépendants réglables en hauteur et en longueur. C'est l'élément qui demandera le plus de travail et de mises au point. Les tout premiers exemplaires sortent de l'usine de Fullerton au printemps 1954.
Ce n'est que quelques mois avant la sortie chez Sun Records d'une reprise d'un blues rapide d'Arthur Crudup, "That's All Right", par un certain Elvis Presley qui va mettre le feu aux poudres d'un nouveau genre musical (le rock'n'roll) pour lequel les instruments de Leo Fender, et particulièrement la Stratocaster, vont devenir incontournables.
Le dessin de cette guitare (révolutionnaire à l'époque) fera de cet instrument un symbole à lui seul de la guitare électrique et des tas de constructeurs s'en inspireront pour créer leurs propres modèles, sans compter les copies japonaises qui vont inonder le marché mondial à partir des années 70. Jusqu'en 1977, le sélecteur de micros de la Stratocaster n'avait que trois positions — on ne pouvait donc jouer que sur un seul des micros à la fois — et nombre d'instrumentistes s'étant aperçus qu'on obtenait des sons tout à fait intéressants en positions intermédiaires, Fender dote ses guitares d'un sélecteur à cinq positions (micro manche seul : idéal pour le blues, manche + central : pour les *cocottes* funky, central seul : rythmique rock, central + chevalet : country-rock, chevalet seul : solo rock). C'est vraiment *la* guitare du guitariste, aux possibilités sonores quasi infinies, notamment au vu du nombre de modèles proposés par la marque — des récentes séries *Road Worn* fabriquées au Mexique, qui procurent l'impression de posséder une relique vintage pour un prix raisonnable, jusqu'aux superbes modèles *Artist* réalisés par le Custom Shop en Californie — et des dizaines de variations électroniques offertes sur l'ensemble de la gamme. Des guitaristes comme Jimi Hendrix (qui n'a joué pratiquement exclusivement qu'avec elle), David Gilmour, Rory Gallagher ou Eric Clapton et sa célèbre *Blackie* (vendue aux enchères en 2004 pour la somme record de 959 500 dollars) vont personnifier la Stratocaster et transmettre le virus à des centaines de milliers d'apprentis *guitar heroes* dans le monde à un point qu'aucune campagne de publicité ne pourra jamais rêver atteindre. Les modèles les plus recherchés par les collectionneurs sont les fameuses séries L (dont les numéros de série sont précédés d'un L), fabriquées entre 1962 et 1965, au manche à touche palissandre et dont les prix sur le marché de l'occasion se sont envolés depuis une quinzaine d'années. ❑

Pour en savoir plus : www.fender.fr, www.guitareelectrique.com

Combien ça coûtait ?

En 1965 (prix neuf) :
2 440 FF (372 euros)
En 1979 (prix neuf) :
2 990 FF (456 euros)
SMIC mensuel brut en 1972 = 110 euros
SMIC mensuel brut en 1979 = 320 euros

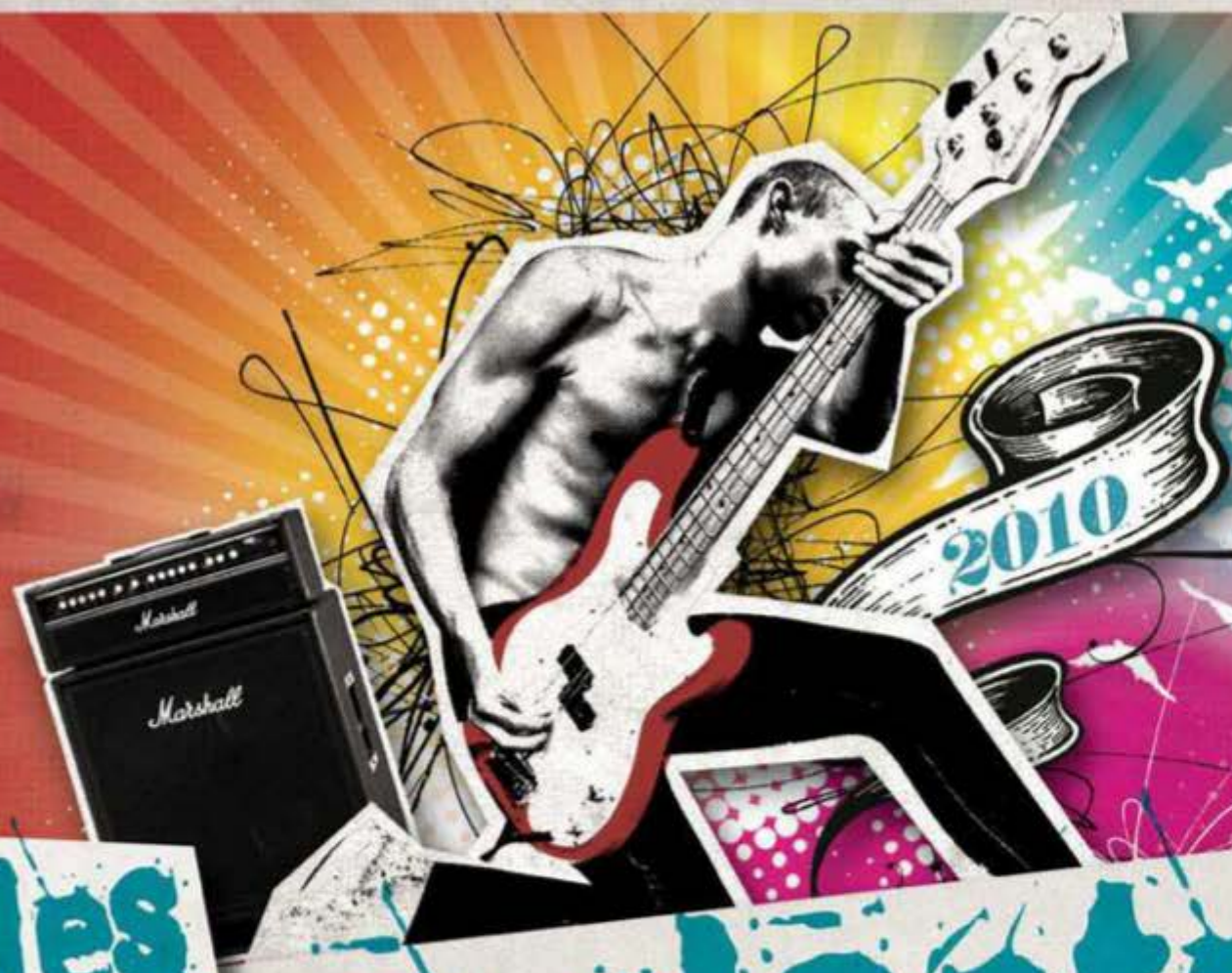
Combien ça coûte ?

American Stratocaster (prix neuf) :
1 200 euros
Road Worn 60's Strat (prix neuf) :
1 000 euros

Stratocaster 1954 (en parfait état) :
environ 80 000 euros*
Stratocaster série L 1962-1965
(en parfait état) :
de 25 000 à 45 000 euros*
Stratocaster 1972 (en parfait état) :
environ 5 500 euros*
Stratocaster 1979 (en parfait état) :
environ 1 500 euros*
SMIC mensuel brut en 2010 =
1 490 euros (pour 169 heures)
1 337 euro (pour 151 heures)

** Source : Argus 2007 de Vintage Guitar Magazine, cote suivant coloris et finition.*

Photo Michael Ochs Archives/ Getty Images



RTL2
LE SON POP-ROCK

les Déferlantes

★D'ARGELÈS SUR MER★

9>12 JUILLET

IGGY & THE STOOGES • GOSSIP
JACQUES DUTRONC • DEEP PURPLE
PATTI SMITH • SUZANNE VEGA
RENAN LUCE • SAEZ • DE PALMAS
BB BRUNES • COEUR DE PIRATE
PONY PONY RUN RUN • IZIA • EIFFEL
GÉNÉRAL ELEKTRIKS • SMOD • GUSH
BALBINO MEDELLIN • JOHN & JEHN
OKOU • ELECTRIC OCTOPUS ORCHESTRA

TOUTES LES INFOS SUR 04 68 81 10 15 | 04 68 66 04 36
WWW.LESDEFERLANTESDARGELESSURMER.COM

© AttrapTemps • Agence de communication • 04 68 35 11 31

Video Games

PAR JEROME REIJASSE

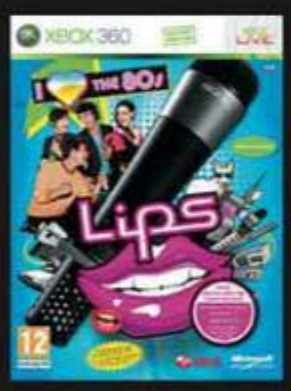
Salaud ou héros ?

Il se murmure depuis quelques années que le genre western est mort. Et enterré bien profond. Que les cow-boys ont été remplacés par de nouveaux héros (anti ou pas), plus glamours, moins crasseux. Mais John Wayne, Samuel Peckinpah et Clint Eastwood peuvent sourire : la relève est bien là. Rockstar, déjà créateur de l'indispensable "GTA", balance ces jours-ci un jeu monstrueux, une quête totale, sans bolides de course ni rap, ni mitraillettes plaquées or. **"RED DEAD REDEMPTION"**, pour Xbox360 et PS3, offre la possibilité de plonger dans le mythique Far West, en 1911, juste avant que l'Amérique ne décide d'adhérer à la modernité. Alors que les automobiles sont encore une denrée rare et que les problèmes du quotidien se règlent toujours à coups de flingues dans des saloons dégueulasses. Là, un mercenaire peu commode, John Marston souhaite changer de vie. Pour cela, il va devoir accomplir toute sorte de besogne. Quitte à perdre son âme en route.
La force de ce jeu unique réside ici : la diversité des missions à accomplir, et le difficile et permanent équilibre entre le bien et le mal. John peut tout faire, flinguer les civils ou accepter des tâches plus reluisantes comme dézinguer un dangereux malfaiteur. Tout au long de son périple en terres hostiles, il aura le choix. Salaud ou héros ? Crapule ou justicier ? La frontière reste toujours floue, doux euphémisme... "GTA" à la sauce "OK Corral", ce titre flamboyant mêle habilement humour très noir, grande et petite histoire, et sauvagerie d'un autre temps (quoique...), diversité des actions et latitude quasi infinie. Servi par des graphismes somptueux et des situations palpitantes, "Red Dead Redemption" n'est pas simplement une déclinaison réussie mais bel et bien une prouesse remarquable. Et John Marston n'est pas qu'un desperado, non. Il entre, et par la grande porte, dans le panthéon des personnages virtuels cultes. Obligatoire.

L'occasion idéale pour rappeler que vient de sortir, toujours chez Rockstar, **"GRAND THEFT AUTO EPISODES FROM LIBERTY CITY"** sur PS3, également disponible sur Xbox360 et PC. Complément incontournable de "GTA 4", ces deux volets réunis proposent de poursuivre l'aventure urbaine du côté de la pègre locale. Nouvelles armes au programme, des missions toujours aussi agressives et ludiques et de longues heures de jeu en prévision.

C'est avec un peu de retard, dû à une actualité plus que chargée, que Rock&Folk chronique **"JUST CAUSE 2"**, chez Eidos, pour Xbox360, PS3 et PC. L'histoire d'un agent secret, Rico Rodriguez, qui se retrouve parachuté sur un archipel complètement corrompu, Panao. Sa mission : retrouver un agent double et, si possible, renverser le pouvoir en place en s'alliant, quand ça sert ses propres intérêts, aux groupes locaux plutôt adeptes de la gâchette décomplexée. Avec une aire de jeu proprement démente — le joueur pourra choisir soit de suivre l'ordre de mission, soit de se promener au hasard pour tout détruire — une offre d'actions jamais redondante, une multitude d'armes, des techniques de combat vraiment sophistiquées et marrantes, la possibilité de piloter tous les véhicules, de l'hélicoptère guerrier à la jeep tout terrain, cette suite améliorée tient tout à fait ses promesses, sans jamais bégayer.

"LOST PLANET 2", chez Capcom, pour Xbox360 et PS3, comme son nom l'indique, est une suite très attendue, trois ans après le premier volet. On pourrait développer le scénario mais autant gagner du temps en indiquant qu'ici, seul compte le massacre. Les amateurs de finesse et d'aventure minutieuse auront tout intérêt à fuir, les autres se réjouiront devant autant de violence assumée, de carnage vertigineux. Le but ? Exterminer les méchants et gigantesques Akrids, créatures démesurées et pas franchement sympathiques, grâce à un arsenal qui a de quoi rendre jaloux n'importe quelle armée moderne. Il est toujours possible de chevaucher des robots, les Vital Suits, pour augmenter sa force de frappe. Dans un environnement magnifique, ce jeu totalement bourrin est un défouloir hors norme, encore plus efficace quand il est pratiqué en mode multijoueurs.



Enfin, histoire de terminer en mode pacifié, pourquoi ne pas donner sa chance à **"LIPS : I LOVE THE 80's"**, chez Microsoft, pour Xbox360 ? Énième karaoké, livré avec son micro sans fil, ce titre franchement festif invite à un voyage dans le temps, direction les années 80. Au programme, 40 tubes certifiés d'époque (sans compter les chansons disponibles en téléchargement). Il y a du très bon avec Blondie, Bowie, Devo, Madness, New Order, The Cure, du rigolo avec Kajagoogoo, Kim Carnes, Alphaville, Culture Club, Kim Wilde, Ultravox, et du navrant avec Nick Kershaw, Pat Benatar, Huey Lewis, Bananarama, Duran Duran... À boire, à manger et des soirées déjà promises à des rires oscillant entre embarras assumé et hilarité libérée. Drôle. ❑

ABONNEZ-VOUS A ROCK&FOLK

LA VIE EN ROCK

COMME VOUS L'ENTENDEZ !

Le retour d'Exile
et de 10 titres inédits.

1 AN soit 12 numéros ..... 65,20 €*

Pour vous 52€ seulement

1 AN soit 12 numéros ..... 65,20 €*

Le coffret 2 CD «Rolling Stones Exile On Main Street» ..... 23,15€*

~~88,35€~~

Pour vous 61€ seulement soit 30% de réduction

Abonnez-vous aussi sur internet : www.rocknfolk.com

JE M'ABONNE !

Bulletin à renvoyer avec votre règlement à : ROCK & FOLK - Service Abonnements
6 rue Olof Palme - 92587 Clichy cedex. Tel : 01 47 56 54 00 (numéro non surtaxé)

❒ Je m'abonne à Rock&Folk pour 1 an/12 numéros pour 52€ seulement au lieu de 65,20 €

❒ Je préfère profiter de l'offre spéciale : 1 an/12 numéros + le coffret 2CD «Rolling Stones Exile On Main Street» pour 61 € seulement au lieu de 88,35€ soit 30% de réduction

Règlement à l'ordre des **Editions Larivière** : ❒ **Chèque bancaire**

❒ **CCP** Paris 115 915 A 020 — N'oubliez pas d'inscrire le nom de la revue et votre téléphone sur votre formulaire.

❒ **CB** : N° _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _

expirant le _ _ 20 _ _

Pour plus de sécurité, notez les 3 derniers chiffres du N° inscrit au dos de votre carte, sous la bande magnétique : _ _ _

Signature et date (obligatoires) :

222P107A

Courriel : ..... @ .....

Nom :

Prénom :

Adresse :

CP :

Ville :

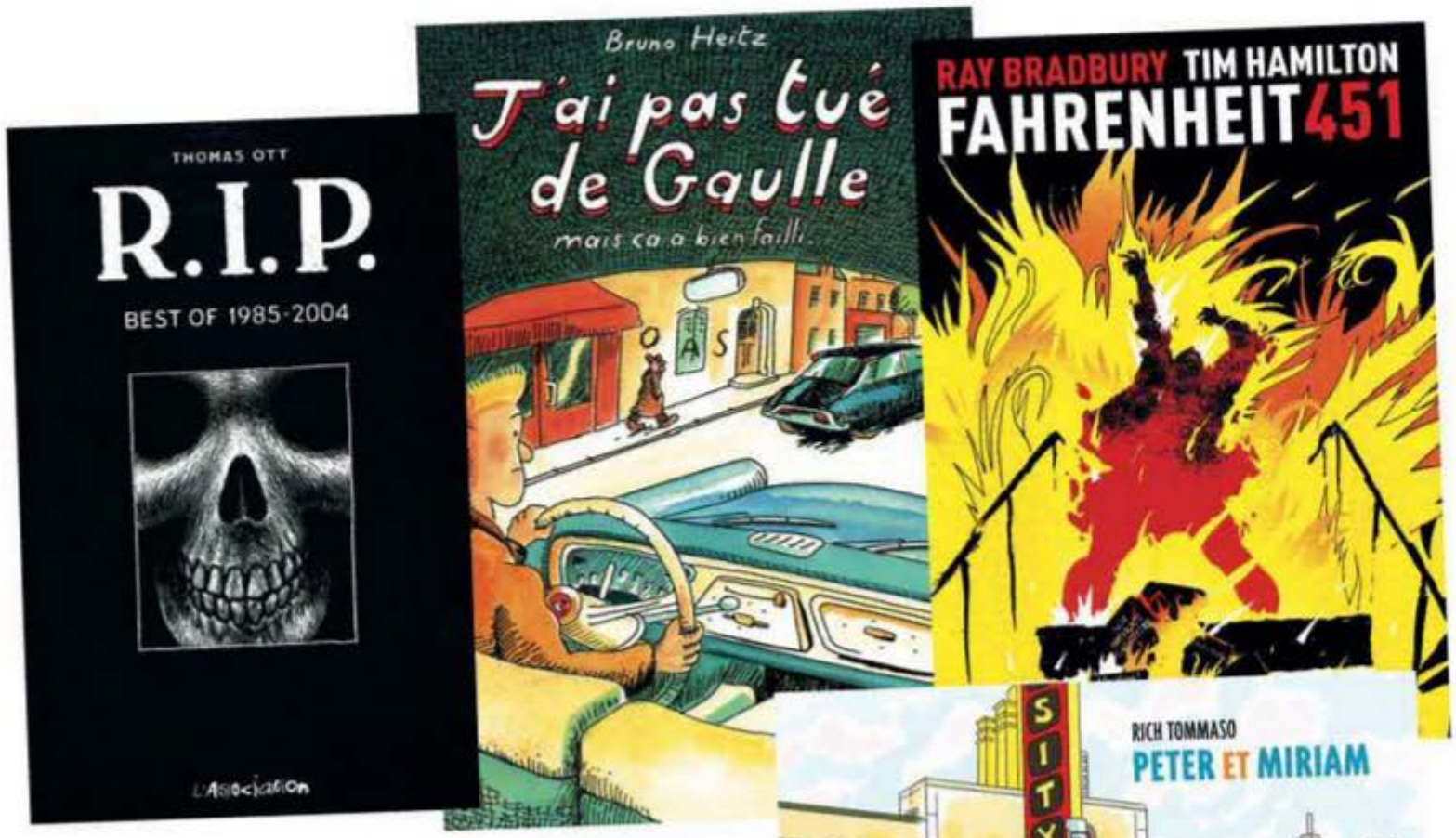
Téléphone :

❒ Oui, je souhaite recevoir les offres commerciales des Editions Larivière à mon adresse courriel. Tarif France 2010. Offre valable jusqu'au 31/08/2010 dans la limite des stocks disponibles. International et envoi par avion, nous consulter au +33 1 47 56 54 00 ou par mail : abo@editions-lariviere.fr. L'abonnement prendra effet dans un délai de quatre semaines à compter de la date de validation de votre commande par nos services. *Vous pouvez acquérir séparément chacun des numéros de Rock&Folk pour 5,10€, les numéros spéciaux pour 6,10 € et le coffret pour 23,15 € frais de port compris. Offre valable dans la limite des stocks disponibles. Conformément à la loi informatique et libertés du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux données vous concernant. Ces données sont susceptibles d'être communiquées à des organismes tiers sauf si vous cochez la case ci-après ❒

Bande dessinée

PAR GEANT VERT

Pictural



Le baccalauréat de français approchant à grands pas, les ados déjà traumatisés par l'examen pourront avantageusement se calmer les crampes d'estomac en lisant les BD décontractantes qui vont suivre. Pour les allergiques à la lecture, ce sera apéro Facebook.

De sa Suisse natale, Thomas Ott contemple le monde tout en partageant sa vie entre carte à gratter et concerts de rock. Personnage aussi talentueux qu'éclectique quant à ses goûts musicaux (rock, rock dur, rock très dur, rock encore plus dur, psychobilly), Thomas Ott vient de passer un quart de siècle à gratter ses cartes comme d'autres la rythmique de "Overkill". Afin de rappeler aux foules toutes les différentes facettes de cet Helvète, les Editions de l'Association viennent de publier **"RIP Best Of 1985-2004"**, fantastique aperçu de l'évolution du bonhomme. Au départ, les histoires sont noires, sans concession, cruelles, réalistes, sans aucun futur, etc. Au final, c'est exactement le contraire. En plus, Thomas Ott pourrait faire la rythmique dans n'importe lequel des groupes cités dans ses deux pages d'inspiration en fin de volume. *Go psychobilly boy go !*

Dans les années soixante, il n'y avait pas que le rock and roll dans la France de tante Yvonne, il y avait aussi de drôles de cocos comme les membres de l'OAS, des 403 faciles à piquer et, surtout, le général de Gaulle. C'est tout cela que raconte avec brio Bruno Heitz dans **"J'Ai Pas Tué de Gaulle Mais Ça A Bien Failli..."** (Bayou), magnifique BD de 120 pages où rien ne se jette à la poubelle. Derrière un dessin naïf à l'encre plus aquarelle idéal pour les enfants, les rockers férus d'histoires à la Audiard dévoreront cette tranche de vie d'un loser provincial qui monte à Paris faucher des voitures pour se retrouver embrigadé par un ex-camarade de classe dont le rêve est de tuer de Gaulle qu'il juge responsable de la perte de l'Algérie Française. Vaste programme, comme aurait dit le grand Charles... Même si le thème abordé est grave, Heitz déroule son histoire en dosant parfaitement son humour.

Au jour d'aujourd'hui, quel est le lecteur de Rock&Folk qui savait que Ray Bradbury était encore en activité ? Grâce au dessinateur Tim Hamilton, le dernier survivant des plus grands auteurs de l'âge d'or de l'anticipation américaine revient en force à quatre-vingt-dix ans (!) après avoir supervisé de main de maître l'adaptation album de son chef-d'œuvre de 1953 **"Fahrenheit 451"**. L'objet sort chez Casterman et constitue un sérieux moyen de réflexion picturale à l'usage de tous ceux qui souhaitent la disparition des livres sous leur forme originelle : le support papier. Sans vouloir détourner la pensée de Ray Bradbury, quelle est la différence entre l'incendie d'une bibliothèque et un disque dur qui crame les données stockées ? Il n'y en a aucune et cette nouvelle vision de "Fahrenheit 451" sera sans doute l'occasion de réfléchir un grand coup pour les adeptes du tout transportable au fond de la poche.

Les romans graphiques ont le vent en poupe et leurs contenus déçoivent rarement. Ce mois-ci, c'est l'Américain Rich Tommaso qui s'y colle avec **"Peter Et Miriam"** (Çà Et Là) qui raconte la vie de deux natifs du New Jersey sur une période de vingt années à partir de leur rencontre en juillet 1977. Afin de bien capter l'attention du lectorat, Tommaso a eu la riche idée de ne pas raconter l'histoire de manière chronologique. Les scènes où les personnages se rencontrent à l'âge de sept et huit ans sont alternées avec des passages nettement plus intéressants sur l'adolescence punk de Peter, les rencontres avec Roy Franco (cadreur sur quelques films de Russ Meyer) et la passion vouée par le même Peter à Roman Polanski. Loin de casser le suspense, ces multiples allers et retours entre enfance et adolescence boostent le rythme et permettent au lecteur une meilleure compréhension de scènes se passant à plusieurs années de distance. Le dessin est un pur noir et blanc garanti sans hachure. ❑

Le gros plan du Géant

Après un concassage en règle très réussi des Beatles il y a trois ans, l'équipe des bad boys de Fluide Glacial a décidé de faire sien le jugement de Salomon en s'attaquant également aux Rolling Stones. Dans ce numéro 409 "Spécial Rolling Stones" entièrement consacré à l'un des plus grands groupes de rock encore en activité de l'histoire de la musique, la fine équipe aborde des sujets essentiels tel que la date de la prochaine tournée des Stones, les lèvres de Mick Jagger, les raisons pour lesquelles Keith a chez lui quatre tonnes de cordes de mi, les objets stoniens essentiels à collectionner et, surtout, l'article qui va plaire à tous : les vraies circonstances de la mort de Brian Jones. C'est là que le vrai fan des Stones saura s'il a, ou pas, un sens de l'humour au-dessus de la moyenne avant de prendre la grave décision de balancer le staff de Fluide Glacial au fond de la piscine la plus proche.

Festirock pr sente

Festival Rire et Rock

Cognac 2010

les 13,14 et 15 Août 2010

TRUST - PATRICK TIMSIT - SKIP THE USE - KATEL
GERALD DAHAN - MICHAEL JONES - PONY PONY RUN RUN
TEX - ARCHIMEDE - OLIVIA RUIZ

R servations : www.rireetrock.com

fnac.com, Ticketnet.com, carrefour.com, leclerc.com et points de ventes habituels

COUPON DE REDUCTION

Festival Rire & Rock

Ce coupon vous permet de bénéficier d'un tarif réduit sous certaines conditions :

- acheter votre billet en tarif réduit (dans la limite des places disponibles) sur le site

www.rireetrock.com

- se présenter avec ce coupon et votre billet lors du contrôle billets avant d'entrer sur le site

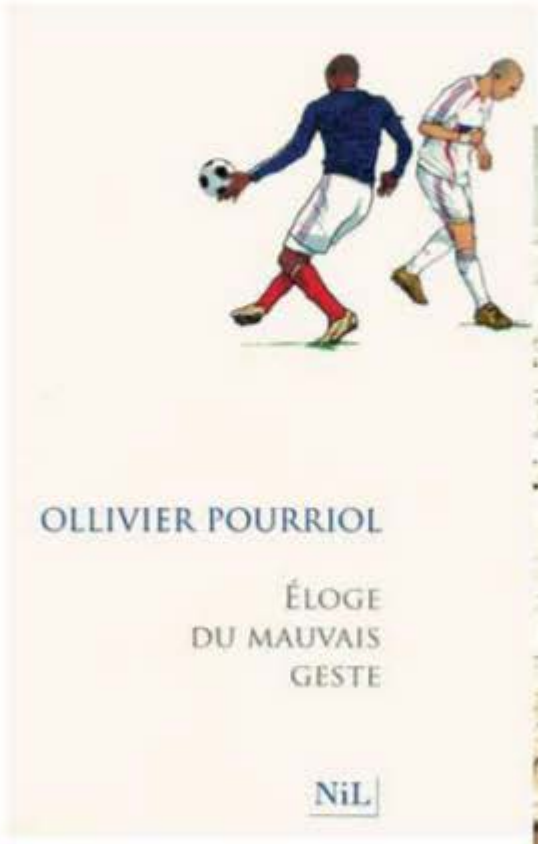
Attention :

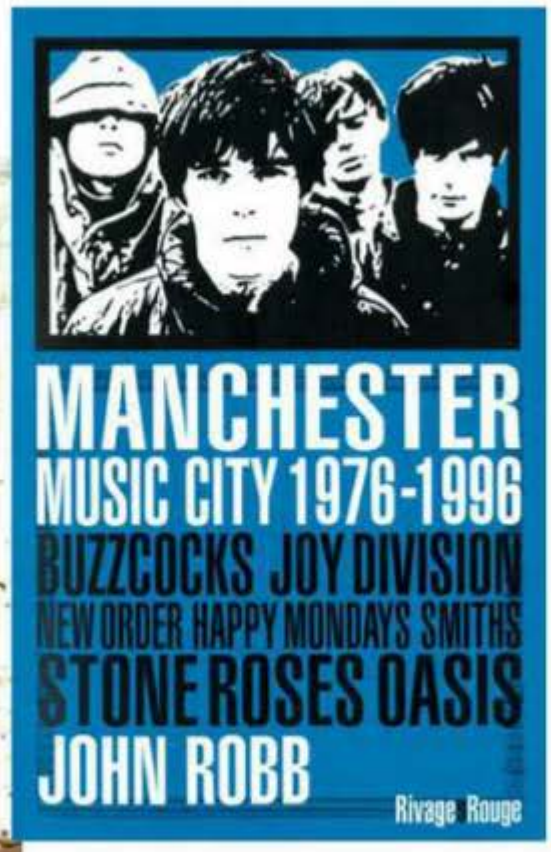
- *toute personne n'ayant pas ce coupon avec son billet ne pourra être autorisé à assister aux concerts*

Licence de spectacle en cours.

l'abus d'alcool est dangereux pour la sant e. consommer avec mod ration.

Sur un sujet con





Eloge Du Mauvais Geste
OLLIVIER POURRIOL
Nil

De deux choses l'une, soit les multiples signes annonciateurs de déroute ballonnière se révéleront prémonitoires et vous fournir de l'os à rongeouiller durant les longues soirées où seuls les Français ne joueront pas est œuvre quasi civique, soit, fi de toutes prédictions anti-Domenech, le foot français survivant va nous submerger durant toute la saison de cette fichue coupe de la grosse boule et vous procurer l'anecdote propre à vous faire trop la classe intello dans vos dîners en ville ou soirées de potes est un plaisir que nous ne saurions vous refuser. "Eloge Du Mauvais Geste" réussit le combo impossible du bouquin intelligent sur un sujet con doublé donc de l'analyse philosophique appliquée à un truc euh, dérisoire. Main de Dieu ou coup de pied cantonais, Zidane ou Platini, le foot, s'il n'est pas souvent sujet de réflexion plus subtile que le traditionnel débat de machine à café, devient, sous la plume élégante et ironique de Pourriol, un révélateur de forces et de faiblesses très humaines dont les mauvais gestes éloquents déterminent et cernent, peut-être mieux encore que le beau jeu, ce que les spectateurs viennent y chercher, ce vieux machin du destin et de la fugacité. *Je joue donc je suis*, ouais, c'est un peu ça.

Le Roi, Sa Femme Et Le Petit Prince
MARC VILLARD
Rivages/ Noir

Le charme tient à peu de choses et l'impalpable du truc en fait le piquant si vous voyez le topo. C'est un peu pareil avec ce petit polar, réédition révisée 23 ans après sa sortie dont le héros, le gars simple et droit, presque banal qui, oui, bon, refuse un peu la société et braque des banques mais ce n'est pas le mauvais type, va, par manque de bol et mauvais timing, se retrouver embarqué dans une sale histoire familiale et riffée rock, entre Pigalle et l'Aveyron. Pas d'intrigue byzantine, pas d'ardent suspense mais l'économie de facture, le tact, l'humour subtil et la concision de Marc Villard emportent ce plaisant *Thelma et Machin partent en road bad trip* sur une départementale qui mènerait à Rome mais l'autre, Saint-Rome, dans le Tarn.

Manchester Music City 1976-1996
JOHN ROBB
Rivages Rouge

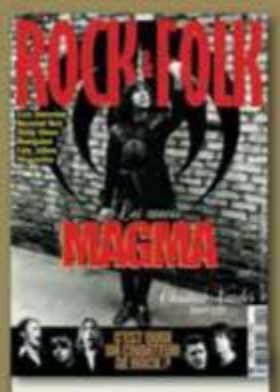
Le rapport entre une ville et l'art spécifique qui s'y développe est toujours troublant et toutes les explications socio-culturelles n'expliquent jamais vraiment pourquoi là, ici, ailleurs, il se passe tout d'un coup un gros paquet convergent d'ébullitions artistiques. La richesse florissante, l'ego des dirigeants ou au contraire la crise peuvent provoquer les mêmes effets créatifs mais pas besoin d'être très futé pour piger, rien qu'à l'entendre , que la musique de Manchester ne pouvait venir que d'une ville sombre et rude, pauvre mais heureusement super équipée question collecs de disques et culture musicale pointue et aussi d'oreilles attentives et rageuses. Cet éruptif magma devenu rock new wave punk indie acid britpop fit de la ville à genoux le labo culturel d'une avant-garde florissante, puis perdue. John Robb, local de l'étape, musicien lui-même, inventeur, il paraît, du terme *britpop* c'est dire, déploie, par ces myriades d'interviews, de témoignages, de détails, une carte spatio-temporelle très convaincante et assurément complète de la ville et de ses groupes incantatoires qui émergèrent là et à ce moment-là sans que le hasard y soit pour grand-chose. Petit monde imbriqué, quasi-autarcique, les labels, les clubs, les groupes atteignirent au mythique en deux décennies et la face du rock GB en a été décalée : torturé, âpre ou barré, loin de la soupette légère ambiante, ces groupes ont indiscutablement marqué leur temps et leur génération. Pas facile cependant de suivre cette construction éclatée, ces flots de détails et de noms propres mais les fans vont se délecter et enfin tout savoir par la voix de leurs idoles elles-mêmes, le rare Morrissey y compris. Du premier concert des Sex Pistols à la fin en forme d'Oasis, du punk à la dance de la Hacienda, de la ville ruinée à la métropole renaissante, le bouquin enlevé et définitif, permet d'embrasser, en une seule lecture, un énorme morceau de l'histoire du rock.

Signalons que le 2e prix du Livre Rock a été, sans solennité aucune, remis à l'excellent livre de Geoff Emerick "En Studio Avec Les Beatles" dont nous avions ici même déjà vanté les mérites, ce qui n'est pas très étonnant vu qu'on y est juré. ❑

TOP TEN LIVRES ROCK
(source Virgin Megastore)

01 ★ "Johnny Les 100 Jours Où Tout A Basculé", CATHERINE RAMBERT *(First)*
02 ★ "Face B", AKHENATON *(Don Quichotte)*
03 ★ "Qu'En Pense Keith Richards ?", MARK BLAKE *(Sonatine)*
04 ★ "Lise Et Lulu", LISE LEVITZKY *(First)*
05 ★ "Rock Progressif", AYMERIC LEROY *(Le Mot Et Le Reste)*
06 ★ "Les 100 Meilleurs Albums De Rock", NICOLAS DUPUY *(First)*
07 ★ "Le Désespoir Des Singes Et Autres Bagatelles", FRANCOISE HARDY *(J'ai Lu)*
08 ★ "En Studio Avec Les Beatles", GEOFF EMERICK *(Le Mot Et Le Reste)*
09 ★ "Manchester Music City 1976-1996", JOHN ROBB *(Rivages)*
10 ★ "Rock'n'Roll - La Discothèque Rock Idéale",
PHILIPPE MANOEUVRE *(Albin Michel)*

ROCK&FOLK ATTENTION, COLLECTORS !



N° 499
- Les Années Magma
- Second Sex
- Only Ones
- Lux Interior
- Lily Allen

N° 500 + Monster CD
- Doherty en Solo
- Fleet Foxes
- Zombies
- PJ Harvey
- Andy Wharol

5,95€

N° 501
- Lenny Kravitz
- Archive
- Vandaveer
- Placebo
- Alain Bashung

N° 502
- Mötley Crüe
- Annie Lennox
- Jeff Beck
- Depeche Mode
- Ben Harper

N° 503 + Monster CD
- Sonic Youth
- Rancid
- Green Day
- Jarvis Cooker
- Placebo

5,95€

N° 504
- Michael Jackson
- Sky Saxon
- The Dead Weather
- Gossip
- Dinosaur Jr

N° 505
- Arctic Monkeys
- Spécial Rock Français
- Les Festivals de l'Eté
- Kickback
- The Mars Volta

N° 506
- The Beatles
- Willy deville
- M
- Air
- Lynyrd Skynyrd

5,95€

N° 507
- Wolfmother
- Plastiscines
- Graham Parker
- Violett
- Les chanteuses

N° 508
- Les Stones, Altamont
- Devendra Bahnart
- Julian Casablancas
- Nirvana
- Jacques Dutronc

N° 509
- Them Crooked Vultures
- Alice in Chains
- Charlotte Gainsbourg
- Etre blues en 2010
- La Souris Déglinguée

5,95€

N° 510
- Jacques Dutronc
- Zéro
- Gov't Mule
- Kasabian
- La ville en rock : Pékin

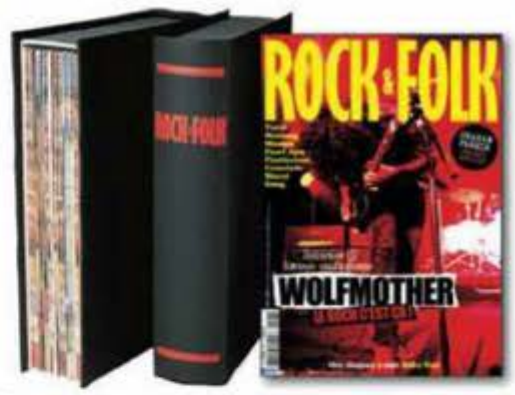
N° 511
- Jimi Hendrix
- Brian Jonestown massacre
- Lux Interior
- New York dolls
- Cramps

N° 512
- Airbourne
- Iggy and the Stooges
- Lou Reed
- Jacques Brel
- The White Stripes

6,10€

N° 513
- Dr Feelgood
- The Stooges
- Pavement
- Jeff Beck
- Buddy Holly

N° 514
- Muse
- The Stooges
- Sharon Jones
- Keith Richards
- Tout sur le Rock Prog



L'ÉCRIN INDISPENSABLE

(peut contenir 12 n°) **15 €** + frais de port

BON DE COMMANDE

à compléter et à retourner avec votre règlement aux :
Editions Larivière - VPC - 6, rue Olof Palme - 92587 Clichy cedex

Encore plus simple, plus rapide !
Commandez nos anciens numéros :
www.rocknfolk.com

Les anciens numéros de Rock&Folk sont au prix de 5 € ou 5,95 € + frais de port*.
A partir du n°510 inclus, ils sont au prix de 5,10 € ou 6,10 € + frais de port*.

NUMÉROS ÉPUISÉS : n° 1 à 385, 398 à 418, 425, 428, 431, 437, 446, 449, 452, 460 à 462, 466, 468. Hors-série n°1 à 16.

Courriel : .....@.....
Nom/Prénom
Adresse
CP Ville

Ci-joint mon règlement à l'ordre des **Editions Larivière** ❑ Chèque Bancaire ❑ CCP Paris 115 915 A 020

❑ CB N° Expire Cryptogramme

Signature et date obligatoires

N° ou écrin	Prix	Total
	*Frais de port	
	TOTAL	

V068P60

*Frais de port et d'emballage :
1 à 2 revues : 2,60 €
+ 1,00 € par revue supplémentaire
1 écrin : 5,00 € + 2 € par écrin supplémentaire.

❑ Je souhaite recevoir les offres commerciales des Editions Lariviere a moin adresse courriel. Pour nous contacter : 01 47 56 54 00 (numéro non surtaxé) ou : abo@editions-lariviere.fr - Offre valable 1 mois.

Conformément à la loi informatique et liberté du 6.01.78, vous disposez d'un droit d'accès et de rectifications vous concernant. Ces données sont susceptibles d'être communiquées à des organismes tiers sauf si vous cochez la case ci-après ❑

Bien plein

Peter se livre

Photo Patrice Guirao

Tindersticks

3 mai, Bataclan (Paris)

Dans ce Bataclan bien plein, les spectateurs ont l'air transformés en statues. La musique majestueuse de Stuart Staples et sa bande — son orchestre, plutôt — se prête en effet plus à une écoute religieuse qu'au pogo (de toute façon, il n'y a pas un adolescent dans la salle). Si la voix langoureuse de Staples condamne à rester dans le même registre très dramatique, pas un instant d'ennui, grâce à la subtilité des chansons qui évoquent parfois un Bowie tardif, et l'atmosphère très tendue et théâtrale. Impressionnant.

BUSTY

Peter Doherty

9 mai, La Maroquinerie (Paris)

La Maroquinerie convient parfaitement à Doherty qui y donnait déjà un très bon concert fin 2008. Prestation équivalente ce soir : dans une ambiance plus discrètement fanatique, c'est le concert best of habituel, avec un Peter très en voix et détendu, qui va jusqu'à extirper "Dilly Boys" de ses tiroirs et, chance pour les Français, interprète également un inédit digne de ses meilleures ballades et doté de jolies paroles qui font froid dans le dos. Des nouveautés, enfin !

BUSTY

Madness

14 mai, Zénith (Paris)

Après une première partie, décousue mais acclamée, assurée par les Wampas, les légendes de Camden Town attaquent un set de 90 minutes qui débute par l'imparable "One Step Beyond". Puis le groupe enchaîne brillamment les classiques : "Embarrassment", "My Girl", "Madness", mené avec classe et humour par le duo Suggs (49 ans) et Chas Smash (51 ans). Le dernier album, "The Liberty Of Norton Folgate", véritable joyau pop paru l'an dernier, n'est pas oublié avec "Forever Young" ou "That Close", entre autres (il manque quand même l'excellent "On The Town"). Alors que la salle se transforme en étuve, les Britanniques frappent aux tripes les *rude boys & girls* présents en reprenant "Chase The Devil", fameux hit reggae de Max Romeo. Ils terminent ce show sismique avec une magnifique et intemporelle collection d'hymnes : "House Of Fun", "Baggy Trousers", "Our House", "It Must Be Love", avant de revenir pour un "Night Boat To Cairo" qui fait danser même les videurs.

OLIVIER RICHARD

Liars

19 mai, Maroquinerie (Paris)

On parle souvent d'autisme en mentionnant le jeu de scène très personnel du chanteur Angus Andrew mais, pour compléter le dossier psychiatrique des New-Yorkais,

Photo Marion Ruszniewski

Angus Andrew

ajoutons la schizophrénie de groupe. En album, les Liars maîtrisent à fond le mélange fracassé d'expérimentations et de menace. Sur scène, ils optent pour un tabassage à fond du public à coups de batterie bestiale, riffs incandescents, drones vocaux, fausses fins et recréations sonores brutales de leurs morceaux. L'effet pourrait être désagréable si les Liars ne s'y entendaient pour camper des atmosphères moins primitives, si Angus n'avait pas cette présence magnétique, mêlant moulinets d'air guitar, chorégraphies improbables à la Nick Cave et poses de showman grandiloquent façon Wayne Coyne. La salle exulte et on émerge de là avec l'impression d'avoir également transpiré des neurones.

ISABELLE CHELLEY

Festival Art Rock

20 au 24 mai, Saint-Brieuc

Actuellement, les festivals se différencient non plus sur les noms de têtes d'affiche que l'on retrouve quasiment partout, ni par l'éclectisme de programmations dorénavant obligées de ratisser le plus large possible, mais par la qualité des *petites scènes* et des manifestations annexes. Et sur ce plan, Art Rock, événement de centre-ville, a multiplié, à bon escient, les manifestations conviviales, en particulier les concerts de la Passerelle, les installations numériques et interactives, l'exposition de peinture, les rencontres littéraires et l'opération Rock'n'Toques mobilisant les grands chefs cuisiniers de la Baie de Saint-Brieuc pour offrir des plats originaux et accessibles aux festivaliers. Côté musique, difficile d'être partout (le système complexe des pass ne facilitant pas les choses). Sur la grande scène, alors que le concert de Rachid Taha, accompagné par un Mick Jones (Clash) à la tenue impeccable, a été plombé par une sono digne des boîtes techno les plus ringardes, Peter Doherty, seul à la guitare, a prouvé encore une fois qu'il possédait un vrai charisme et un grand talent de compositeur. Jacques Dutronc s'est montré égal à lui-même et Gaétan Roussel, avec un groupe élargi et bourré d'énergie, a offert une superbe prestation.

PHILIPPE THIEYRE

Eric Clapton & Steve Winwood

25 mai, Bercy (Paris)

Sur la scène d'un palais aussi cool que bondé, flanqués de Chris Stainton, Willy Weeks, Steve Gadd et deux choristes, les deux vétérans surgissent d'humeur joviale, visiblement éclatés de se retrouver face à une *"excellente audience"*. Ambiance courtoise. Scène et public rivalisent de concentration et, de "Had To Cry Today" à "Dear Mr Fantasy", c'est un set de deux heures — dont une bonne moitié du répertoire Blind Faith — qui passe comme une fusée. On oubliera vite la navrante version de "Layla" empoignée sur un autre tempo et surtout sans son riff emblématique (piqué à Peter Green) mais on restera longtemps subjugué par le clou de la soirée : "Voodoo Chile", restitué in extenso par le dernier survivant de la séance d' "Electric Ladyland" en personne, un magistral Steve Winwood perché pour l'éternité.

VINCENT PALMER

Photo Patrice Guino

Winwood , Clapton : deux épées s'escriment

Gossip

25 mai, Zénith (Paris)

Pour son septième concert parisien en un an (!), Gossip se produit pour la première fois au Zénith. Le groupe de Beth Ditto (en français Beth *Idem*), investit la scène où, juché sur une petite estrade, il démarre avec un "I Robot" funky à souhait. Le groupe qui l'accompagne est carré, le son clinique, il y a du saxophone, du synthétiseur, des jeux de lumières, bref, on nage en pleine pop progressive. Cependant, sur la superbe suite "The Turn Of A Friendly Car", les musiciens se concentrent et réussissent à transcender un concert jusque-là un peu pataud (le guitariste Alastair Greene brille particulièrement sur le segment "Nothing Left To Lose"). Après ce moment de grâce, la tension retombe et on glisse confortablement vers les derniers classiques ("Eye In The Sky" évidemment, "Games People Play"). Cosy et bourgeois, bien sûr, mais parfois fascinant.

JONATHAN WITT

Alan Parsons Live Project

1er juin, Olympia (Paris)

C'est devant un aréopage grisonnant qu'Alan Parsons, d'humeur badine, 29 ans, qui éreinte tous les étés les plus grands festivals (Reading, Charrues), ne fait qu'une bouchée des 6300 aimables auditeurs de FM présents. Très proche en terme de choix des morceaux des Bataclan de cet automne, le show s'articule autour des deux derniers albums, "Standing In The Way Of Control" (produit par Guy Picciotto de Fugazi) et, évidemment, le "Music For Men" de Rick Rubin (double platine en France). Le son, énorme, privilégie la batterie très *nickknoxienne* de l'excellente Hannah Blilie. Ditto, visiblement heureuse de retrouver le public français, arpente la scène en dandinant frénétiquement du popotin et enchaîne avec une fougue irrésistible "Pop Goes The World", "Coal To Diamonds", l'implacable "Listen Up !" (qu'elle précède d'un couplet du "Bad Romance" de Lady Gaga), avant de traverser le public, escortée par quelques videurs inquiets, pour chanter dans les gradins "Men In Love". De retour sur scène, elle termine par un "Heavy Cross" triomphal. "Love Long Distance", le nouveau single, est exécuté à la fin de ce set un peu court (75 minutes). Rebelote le lendemain, en version calme et encore plus courte.

OLIVIER RICHARD

Agenda concerts

PAR MARC LEGENDRE

Paris

JUIN

★ 20 JUIN

The Faceless & Bleeding Through (Glaz'Art) ● **The Get Up Kids** (Elysée Montmartre) ● **The Puppini Sisters** (La Machine) ● **7 Seconds, the Twisted Minds, Crippled Old Farts, Youth Avoiders & Strong As Ten** (Batofar) ● **Slash** (Bataclan)

★ 21 JUIN

Autokratz, Bender, Cyberpunkers, Make the Girl Dance, Para One & Toxic Avengers (Batofar) ● **Clin d'Œil Blues Band** (Villa Broca, 12 rue Broca Ve) ● **Hangar** (International) ● **Revelation Hi-Fi, Odessa meet Far East, Ionyouth Sound System & Irie Daily** (Glaz'Art) ● **The Twins & Toybloïd** (International)

★ 22 JUIN

Loading Data & Rescue Rangers (Glaz'Art) ● **Stone Temple Pilots** (Bataclan) ● **Yawning Man** (International)

★ 23 JUIN

Alberta Cross, Ash & James Yuill (Maroquinerie) ● **Draft, la Dispute, Branson Hollis & le Pré Où Je Suis Mort** (Batofar) ● **Arther, Astrid & DJ Tom B** (International) ● **Framix & Cocosuma** (New Morning) ● **Robert Francis** (Trabendo) ● **Gov'T Mule** (Bataclan) ● **H-Burns, Tom Cooney, Josh T.Pearson & Thousand** (Nouveau Casino) ● **Jack Johnson** (Zénith) ● **Patrick Vidal** (La Machine)

★ 24 JUIN

Bosque Brown, H-Burns, Tom Cooney, Josh T.Pearson & Thousand (Nouveau Casino) ● **Norah Jones** (Olympia) ● **Mice** (International) ● **Monotonix** (Nouveau Casino, 23 h) ● **Pigalle & Prohom** (3 Baudets) ● **Patrick Vidal** (La Machine) ● **Washington Dead Cats, Jeune Seigneur, Brixton Cats & Opcio K 95** (St-Ouen, Mains d'Œuvres)

★ 25 JUIN

Archive, Beat Torrent, Blood Red Shoes, Congopunq, Crookers, Curry and Coco, Féfé, General Elektriks, Ghinzu, Hocus Pocus, Izia, Kasabian, Nasser, N.E.R.D, Olivia Ruiz, Phoebe Killdeer and the Short Straws, Revolver, Smod, Staff Benda Bilili, Wax Tailor & Winston McAnuff (hippodrome de Longchamp) ● **Les Arondes, the Wildebeests, Reverend Beatman & the Magnetix** (Trabendo) ● **Crash Normal, Teenage Moonlight Borderliners, DJ Inferno & Claire** (International) ● **Freygolo & Hot Water Music** (Maroquinerie) ● **Norah Jones** (Olympia) ● **Mo & la Féline** (3 Baudets) ● **Robert Soko, DJ Tagada, DJ Panko & Slonovski** (La Machine) ● **Teenage Bad Girl** (Nouveau Casino, 23 h) ● **Zartako, Hors Contrôle, Banda Bassotti & Brigada Flores Magon** (St-Ouen, Mains d'Œuvres)

★ 26 JUIN

Babylon Circus, BB Brunes, Bang Bang Eche, Carmen Maria Vega, Chinese Man, Fanga, Hindi Zahra, Jamaïca, Jil Is Lucky, Meï Teï Shô, Missill, Oldelaf, Vanessa Paradis, Rodrigo y Gabriela, Scratch Bandit Crew, Skip The Use, the Inspector Cluso, Toots and the Maytals, Tumi & the Volume (hippodrome de Longchamp) ● **Le Corps Mince de Françoise & Annie DJ Set** (La Machine, 22 h) ● **The Gravedigger V, the Masonics, the Urges & Las Aspiradoras** (Trabendo) ● **Norah Jones** (Olympia) ● **Behemoth, Decapited & Ex-Deo** (Trabendo) ● **Green Day & Paramore** (Parc des Princes) ● **Indochine** (Stade de France, complet) ● **Willie Nelson & Family** (Olympia) ● **Stanley Brinks** (Point Ephémère)

★ 27 JUIN

Alcohsonic (Klub, 16 h) ● **Eric Bibb Quartet & Amar Sundy Trio** (parc floral de Vincennes, 15 h) ● **M, Arianne Moffatt, Brother Ali, Che Sudaka, Delphic, Femi Kuti, Florence and the Machine, Gush, Jacques Higelin, Java, Jeff Lang, Local Natives, Nneka, Oxmo Puccino, Shaka Ponk & Soul Jazz Orchestra** (hippodrome de Longchamp)

★ 28 JUIN

Bancal Crew, Sarah W Papsun & Janski Beeeats (International) ● **Hayseed Dixie** (Maroquinerie) ● **Damian Marley, Casey & Nas** (Zénith) ● **Marcus Miller & Kyle Eastwood** (Olympia) ● **Vanessa Paradis & Albin De La Simone** (Casino de Paris)

★ 29 JUIN

Aerosmith (Bercy) ● **Dirty Projectors** (Trabendo) ● **End Of The Weak, les Sages Poètes de la Rue & Obie Rice** (Point Ephémère) ● **Grizzly Bear & Dirty Projectors** (Olympia) ● **Jonjo Feather, Lord Prosser & To The Happy Few** (International) ● **Lafayette, Apple Jelly, the Guest Only & This Is Pop** (Batofar) ● **The Middle East & Pearly Gate Music** (Maroquinerie) ● **Vanessa Paradis & Albin De La Simone** (Casino de Paris) ● **Rise Against** (Cigale)

★ 30 JUIN

Asaf Avidan & the Mojos (Divan du Monde) ● **Da Brasilians & Sofia Lorenians** (International) ● **The Dead Weather** (Bataclan) ● **Vanessa Paradis & Albin De La Simone** (Casino de Paris) ● **1973** (Café de la Danse) ● **The Primitives** (La Machine) ● **Snoop Dog** (Olympia) ● **Frederika Stahl & Martha Tilston** (Maroquinerie)

JUILLET

★ 1ER JUILLET

Alonzo, Despo Rutti, Mac Tyer & Nessbeal (Cigale) ● **Behemoth, Decapited & Ex Deo** (Trabendo) ● **Café Bertrand, Deadly Fist, Shakin' Street, Burning Box & Vintage Cojones** (Maroquinerie) ● **Vanessa Paradis & Albin De La Simone** (Casino de Paris) ● **Stevie Wonder** (Bercy)

★ 2 JUILLET

Deadly Fist, Higher Side, Erynies, Nightmare & Satan Jokers (Maroquinerie) ● **Kid Bombardos & Eldia** (Flèche d'Or) ● **Little Ballroom & Mell** (3 Baudets) ● **Little Big Djü & PM's Better** (International) ● **Emilie Simon** (Cité de la Musique) ● **Vanessa Paradis & Albin De La Simone** (Casino de Paris)

★ 3 JUILLET

Corinne Bailey Rae (Cigale) ● **The Bloody Beetroots Death Crew 77** (Elysée Montmartre) ● **Amaud Fleurent-Didier, the Fitzcarraldo Sessions & Patrick Watson and the Wooden Arms** (salle Pleyel) ● **Jarel, l'Esprit du Clan, As They Burn, Otium & the Arrs** (Maroquinerie) ● **Namaste** (International) ● **Plants and Animals & Think About Life** (Flèche d'Or)

★ 4 JUILLET

Let It Be, Live (salle Pleyel) ● **Scissor Sisters** (Bataclan)

★ 5 JUILLET

Brune & Ludéal (International) ● **Judy Collins** (New Morning) ● **Drake** (Cigale)

★ 6 JUILLET

Julian Casablancas (Cité de la Musique)

★ 7 JUILLET

Peter Doherty (Cité de la Musique) ● **Evie** (Réservoir) ● **Iggy Pop & the Stooges** (Olympia) ● **Slayer** (Bataclan) ● **Omar Souleyman** (Nouveau Casino)

★ 8 JUILLET

Alela Diane & Divine Comedy (salle Pleyel) ● **Dansette Junior** (Nouveau Casino) ● **Earth, Wind & Fire** (Zénith) ● **Foreign Beggars & Ladi6** (Point Ephémère) ● **Charlotte Gainsbourg** (Cigale) ● **Tech N9ne** (Bellevilloise)

★ 9 JUILLET

Al Green (Olympia) ● **Here We Go Magic** (Flèche d'Or) ● **The Parisians, DJ Tom B & Wetdog** (International)

★ 10 JUILLET

Cocoon (Cité de la Musique) ● **Dominique A & Joy** (Glaz'Art) ● **Jina, Toxic Kiss & DJ Kristof** (International) ● **Minitel Rose** (Nouveau Casino)

★ 12 JUILLET

Natalie Cole (Casino de Paris) ● **Crosby, Stills & Nash** (Olympia) ● **The Gaslamp Killer & Gonjasufi** (Nouveau Casino)

★ 13 JUILLET

Bilal & Sly Johnson (Bellevilloise) ● **Capleton** (Elysée Montmartre) ● **Crosby, Stills & Nash** (Olympia) ● **Las Ondas Marteles & Mathieu Scott** (3 Baudets) ● **Julie Peel & Raymonde Howard** (International) ● **Versailles** (Trabendo) ● **Yacht & the Straight Gaze, Bobby Birdman et Toro Y Moi** (Nouveau Casino)

★ 15 JUILLET

Inna De Yard (Glaz'Art) ● **Skinny Puppy** (Maroquinerie) ● **Joe Louis Walker** (New Morning)

★ 16 JUILLET

Chinese Man, Soulist & Dinner At The Thompson's (Maroquinerie)

★ 17 JUILLET

The Appleseeds (International) ● **Chrome Hoof** (La Machine)

★ 19 JUILLET

Holly Miranda & Chris Garneau (Nouveau Casino) ● **Nada Surf** (Maroquinerie) ● **Orange Orange** (International) ● **Tuck and Patti** (New Morning)

★ 20 JUILLET

The Get Up Kids (Elysée Montmartre) ● **Daniel Lanois Black Dub** (Cigale) ● **Nada Surf** (Maroquinerie)

Province

JUIN

Assassin, Bams, Collectif Evolution, Ressurection Crew, DJ Dleek & Under Kontrol : 25, Lille (parc de la Halle de Glisse) ● **Atomik Small Clones & Rocé :** 25, Plaissan (plein air) ● **Beat Assailant, Bigmoneymakers, Sexion Black & Koki :** 21, Brétigny-sur-Orge (plein air) ● **Eric Bibb & Joe Louis Walker :** 26, Chambéry (Angelarde) ● **Wallis Bird :** 25, Strasbourg (Laiterie) • 26, Lille (Péniche) ● **Broussai, Mad In Ska, Mouss & Hakim/Origines Contrôlées, Tekpaf & Tintamar :** 26, Mervans (place de la mairie) ● **Bruxelles, Garciaphone, Metodik, Stetson & Yann Marc :** 21, Clermont-Ferrand (place de Jaude) ● **Bullet For My Valentine :** 30, Strasbourg (Laiterie) ● **Harouna Dembele & la Troupe Parissi, N'Didance, Magic & Smooth, DJ Farai, Naive New Beaters, Oxmo Puccino & Radioclit :** 26, Lille (parc de la Halle de la Glisse) ● **Bob Dylan :** 20, Lyon (halle T.Garnier) • 22, Nice (Nikaïa) • 23, Marseille (Dôme) • 26, Vitoria Gasteiz (E, Mendizabala) • 28, Carcassonne (théâtre J.Deschamps) • 29, Bordeaux (Mériadeck) ● **The Elderberries, Geriko, Shaushka, Kland'Instinct, Lunch, the Claims, Alienation & Soma :** 21, Aix-en-Provence (cours Mirabeau) ● **Elephanz, Funk Off, DJ Moar, Mein Sohn William, Tom Walbank & the Ambassadors et What About Penguins :** 26, Noyant-la-Gravoyère (salle des Parageots) ● **Les Fils de Teuhpu :** 21, Sartrouville (fête de la musique) • 25, Moutiers (festival) • 26, Mamers (salle municipale) ● **Charlotte Gainsbourg :** 20, Lille (Aéronef) • 24, Lyon (théâtre de Fourvière – avec Noah and the Whale) ● **Ghinzu, 30 Seconds To Mars, Jan Delay, Gossip & Kasabian :** 27, Luxembooung (L, plein air) ● **Gong :** 22, Bourgoin-Jallieu (Abattoirs) ● **Gossip :** 27, Luxembourg (L, plein air) • 30, Nantes (Zénith) ● **Gov'T Mule :** 22, Limbourg (B, Kursaal) ● **Hangar & 0800 :** 24, Bordeaux (place des Quinconces) ● **Les Hyènes, Smooth, Carole Bertili, Mariscal, Redphone, Scam, Lorenz, Do.We, Spirit, Spiteful Spirit, Dextrile, Rockfish… :** 21, Blois ● **Inma :** 23, Puteaux (esplanade de la Défense – avec Miss Platnum) • 26, Kuntzig (salle polyvalente) ● **Harisson Kennedy :** 29, Le Pouget (jardin biologique) ● **Kipling :** 21, Thionville (plein air) • 24, Angers (T'es Rock Coco) • 26, Laval (Queen's Bar) ● **Kitto :** 20 et 21, Cagnes-sur-Mer (Village) ● **Lord Fester Combo & les Vegetables :** 30, Puechabon (plein air) ● **M :** 29, Versailles (château, bassin de Neptune) ● **Malted Milk & Sophie Hunger :** 25, Puteaux (esplanade de la Défense) ● **Mickey 3D :** 24, Ramonville (Bikini) • 25, Tournon-sur-Rhône (plein air) ● **Minitel Rose :** 21, Nantes (fête de la musique) • 25, Reims (Cartonnerie – avec Foreplay Elektricity, Koudlam & Yuksek) • 26, Orléans (Astrolabe) ● **Mouss & Hakim/ Origines Contrôlées :** 26, Mervans (salle des fêtes) ● **Elliott Murphy :** 26, Verviers (B, Spirit of 66) ● **Vanessa Paradis :** 22, Lille (théâtre Sébastopol) • 25, Lyon (théâtre de Fourvière – avec Albin De La Simone) ● **Raggasonic, Steel Pulse & Danakil :** 25, Tournefeuille (Phare) ● **Le Sacre du Tympan :** 25, Aulnay-sous-Bois (Cap) ● **Skunk Anansie :** 30, Luxembourg (L, Rockhal) ● **Stanley Brinks & Pantha du Prince :** 24, Toulouse (théâtre Garonne) ● **Didier Super :** 26, Neuve-Eglise (plein air) ● **Sutcliffe, Elephanz & Archimède :** 25, Cholet (théâtre de verdure) ● **Tumi & the Volume, Carlo Mombelli & the Prisoners, Freshlyground, Intsholo & Nkululeko :** 20, Toulouse (prairie des Filtres) ● **Vampire Weekend :** 22, Lille (Aéronef) ● **Nibs Van Der Spuy, Piers Faccini & Umqombothi Kabar :** 21, Toulouse (prairie des Filtres) ● **Yodelice :** 25, Neuve-Eglise (plein air)

JUILLET

Admiral T & Bibi Tanga et les Sélénites : 23, Vence (plein air) ● **Alima, Cats On Trees, Lo'Jo & Lone Kent :** 7, Albi (Arcades) ● **Franck Ash, the Blues Devils & Greg Zlap :** 4, St-Vincent-de-Mercuze (parc de la piscine) ● **Natacha Atlas & Omar Pene :** 9, Vence (plein air) ● **Babylon Circus :** 10, Beaulieu-sur-Mer (jardin de l'Olivaie) ● **Banane Metalik, Korttex, the Lords of Altamont & Ultra Vomit :** 10, Perpignan (palais des Rois de Majorque) ● **Ben l'Oncle Soul & Crenshaw Gospel Choir :** 17, Vence (plein air) ● **Eric Bibb :** 2, Blainville-Crevon (château – avec Magic Slim) • 3, Cabannes (arènes – avec Amar Sundy & Nina Attal) ● **Bomb Scare Crew & the Haunted :** 1er, Lyon (Marché Gare) ● **Popa Chubby :** 1er, Strasbourg (salle Erasme – avec Magic Slim) • 8, Beaulieu-sur-Mer (jardin de l'Olivaie) • 10, Cahors (espace Bessières – avec Malted Milk) • 15, St-Etienne (château de St-Victor) • 17, Guérande (Coulée Verte) ● **Johnny Clegg :** 14, Carcassonne (square A.Chénier) • 18, Guérande (Coulée Verte) • 19, St-Brisson-sur-Loire (château – avec Amar Sundy) ● **Robert Cray, Imelda May, James Hunter, Jimmie Vaughan & Buddy Guy :** 20, Nice (jardin de Cimiez) ● **Cyberpunkers, Pro7, Pulpalicious & Toxic Avenger :** 17, Perpignan (palais des Rois de Majorque) ● **Dirty Projectors, Sharon Jones & the Dap Kings & the National :** 12, Lyon (théâtre de Fourvière) ● **Dr John, Dave Holland, Goran Bregovic, Mark Turner & Richard Bona :** 18, Nice (jardin de Cimiez) ● **Jacques Dutronc :** 4, Avoine (chapiteau) • 9, Argelès-sur-Mer (parc de Valmy) • 13, La Rochelle (esplanade St-Jean-d'Acre) • 15, Carhaix-Plouguer (site de Kerampuil) • 17, Monaco (salle des Etoiles) • 19, Nimes (arènes) • 20, Carcassonne (théâtre J.Deschamps) **Bob Dylan :** 1er, Nantes (Zénith) ● **Earth, Wind & Fire et Sharon Jones and the Dap Kings :** 17, Nice (jardin de Cimiez) ● **Foreign Beggars, Floating Points & Gil Scott-Heron :** 8, Sète (le Phare) ● **Charlotte Gainsbourg :** 3, Luxembourg (L, Den Atelier) • 4, Montreux (CH, Miles Davis Hall) • 10, Liège (B, parc Astrid) • 13, Carcassonne (théâtre J.Deschamps) • 16, La Rochelle (esplanade St-Jean-d'Acre – avec Dominique A, Phoenix & Wax Tailor) ●

PREVISIONS PARIS

Dandy Warhols : 26/7 (Cigale), **Limp Bizkit :** 8/9 (Olympia), **Nada Surf :** 19/7 (Maroquinerie), **Hole :** 25/8 (Bataclan), **Nina Hagen :** 17/9 (Cité de la Musique), **U2 :** 18/9 (Stade de France), **Ozzy Osbourne, Korn & Danko Jones :** 20/9 (Bercy), **MGMT :** 7 au 9/10 (Bataclan), **Joe Jackson :** 8/10 (Cigale), **Jeff Beck :** 11/10 (Olympia), **Kool and the Gang & Chic** feat. **Nile Rodgers :** 11/10 (Zénith), **A-Ha :** 12/10 (Zénith), **the Steve Miller Band :** 14/10 (Zénith), **Eiffel :** 15/10 (Zénith), **Supertramp :** 18/10 (Bercy), **Joe Satriani :** 25 et 26/10 (Cigale), **Grinderman/ Nick Cave :** 26/10 (Cité de la Musique), **Ray Davies :** 31/10 (Olympia), **Deep Purple :** 10/11 (Zénith), **BB Brunes :** 24/11 (Olympia), **Orchestral Manœuvres In The Dark :** 25/11 (Casino de Paris), **Santana :** 10/12 (Bercy), **M :** 16 et 17/12 (Bercy)

Gong et June & Lula : 20, Boulogne-sur-Mer (Magic Mirrors) ● **Micky Green & Plastiscines :** 10, Biarritz (plage du vieux port) ● **Geoffrey Gurrumul Yunupingu, Erik Truffaz & ONJ "Around Robert Wyatt" :** 19, Nice (arènes) ● **Ben Harper & Relentless7 :** 4, Luxembourg (L, place Guillaume II) • 7, Montreux (CH, auditorium Stravinski) • 10, Liège (B, parc Astrid) ● **Hobos Blues Band & Bloody Mary Quartet :** 7, Le Touvet (plein air) ● **Roger Hodgson :** 20, Quimper (espace Gradlon) ● **Holophonics :** 7, St-Jean-en-Royans (place de la mairie) ● **James Hunter :** 20, Nice (Matisse) ● **Jamiroquai :** 2, Arras (citadelle) • 18, Carhaix-Plouguer (site de Kerampuil) • 19, Carcassonne (théâtre J.Deschamps) ● **Rickie Lee Jones :** 13, Hardelot (hôtel du Parc – avec Okou) • 17, Tarnos (parc de la Nature) ● **Mark Knopfler :** 15, Montreux (CH, auditorium Stravinski) • 19, Monte-Carlo (salle des Etoiles) ● **Lilly Wood and the Prick, Curry and Coco & General Elektriks :** 15, La Rochelle (scène Not Ze Francos) ● **M :** 3, Arras (citadelle) • 14, La Rochelle (esplanade St-Jean-d'Acre) • 16, Aix-les-Bains (esplanade du lac) • 18, Carhaix-Plouguer (site de Kerampuil) • 19, St-Malo-du-Bois (théâtre de verdure) ● **Mahotella Queens, Ajial M'Hamid & Salif Keita :** 17, St-Cyr-sur-Menthon (musée de la Bresse) • 26, Lille (Péniche) ● **Julian Marley :** 2, Généland (école primaire – avec Soul Mafia Click, Djaya feat. Culture Brown & Afreecanxpress) • 10, Thonon-les-Bains (domaine de Montjoux – avec Lokua Kanza & Youssou N'Dour) • 13, St-Aubin-des-Châteaux (plein air – avec Debout Sur Le Zinc, Fatals Picards, Ma Valise, Mountain Men & Sinsemilia) • 17, Manosque (parc de Drouille – avec Siméo) ● **Mickey 3D :** 7, Vierzon (plein air – avec Cécile Hercule) • 9, Albi (plein air) • 16, Vence (plein air – avec Le Peuple de l'Herbe) • 18, Montmartin-sur-Mer (plein air) ● **Mika :** 3, Hérouville-St-Clair (château de Beauregard) • 4, Belfort (site de Malsaucy) • 13, Bayonne (arènes) • 14, Monaco (salle des Etoiles) • 16, Carhaix-Plouguer (site de Kerampuil) • 17, Aix-les-Bains (esplanade du lac) • 20, Nimes (arènes) • 21, Carcassonne (théâtre J.Deschamps) ● **Momo & Carmen Maria Vega :** 2, Cholet (théâtre de verdure) ● **N&SK et Supachips :** 9, St-André-de-Sangonis (plein air) ● **Youssou N'Dour & Suzanne Vega :** 8, Vence (plein air) ● **Nada Surf :** 13, Luxembourg (L, Rockhal) ● **Vanessa Paradis :** 4, Vaison-la-Romaine (théâtre antique) • 5, Istres (pavillon de Grignan – avec Albin De La Simone) • 7, Albi (plein air – avec Hugh Coltman & Albin De La Simone) • 10, Montreux (CH, auditorium Stravinski) • 11, Versailles (opéra royal) • 14, La Rochelle (Coursive) • 15, Guemenos (théâtre de verdure – avec Albin De La Simone) ● **Peter Smith Memorial :** 5, Tressan (salle des fêtes) ● **Pony Pony Run Run :** 2, Arras (citadelle) • 3, Nort-sur-Erdre (parc du Port Mulon) • 12, Argelès-sur-Mer (parc de Valmy) • 13, La Rochelle (scène Not Ze Francos) • 14, St-Malo-du-Bois (théâtre de verdure) • 16, Aix-les-Bains (esplanade du lac) • 17, Dour (B, plaine de la Machine) • 18, Carhaix-Plouguer (site de Kersampuil) ● **Iggy Pop & the Stooges :** 2, Hérouville-St-Clair (château de Beauregard) • 5, Monaco (place du palais – avec ZZ Top) • 10, Argelès-sur-Mer (parc de Valmy) • 12, Istres (pavillon de Grignan – avec Son Of Dave) • 14, Lyon (théâtre de Fourvière – avec Son Of Dave) • 20, Nyon (CH, plaine de l'Asse) ● **Revolver, Pony Pony Run Run, Ghinzu & Archive :** 10, Albi (plein air) ● **Sarah Savoy & Shake Your Hips :** 9, Crolles (plein air) ● **Ray Shark & the Blue Flames et Good Medecine :** 6, Bernin (maison Michel) ● **Sepultura, Napalm Death, Walls Of Jericho, Born To Brass & Eyeless :** 1er, Sète (théâtre de la Mer) ● **Archie Sheep, Gong, Omar Sosa, Paolo Fresu, Rémy Kolpa Kopoul, Sashird Lao & Trilok Gurtu :** 9, Biot (jardin du musée F.Léger) ● **Shibusa Shirazu Orchestra & Toots and the Maytals :** 22 Vence (plein air) ● **Slash :** 5, Luxembourg (L, Rockhal) ● **Patti Smith, Brigitte Fontaine, Mickey 3D & Jacques Higelin :** 9, Albi (plein air) ● **Big Ed Sullivan & Fred Chapelier :** 9, Omblèze (Moulin de la Pipe) ● **Didier Super :** 13 et 14, La Rochelle (casino Barrière – avec le Maximum Kouette) • 16 au 18, Nantes (Michelet) ● **Ultra Vomit, l'Opium du Peuple & Sk8crow :** 4, St-Germain-en-Laye (Clef) ● **Vampire Weekend & the National :** 13, Lyon (théâtre de Fourvière) ● **Jimmie Vaughan & Imelda May :** 20, Nice (arènes) ● **Versailles :** 3, Montpellier (Rockstore) ● **Joe Louis Walker & Blues Power Band :** 17, Cahors (espace Bessières) ● **Stevie Wonder :** 2, Nantes (Zénith) • 4, Nimes (arènes – avec Justin Nozuka) • 9 et 10, Monaco (salle des Etoiles) ● **The Xx, Arnaud Fleurent-Didier & the Irrepressibles :** 18, Lyon (théâtre de Fourvière) ● **Yuksek, Editors, Vampire Weekend & Gossip :** 15, Nimes (arènes) ● **Hindi Zahra :** 2, St-Denis (parvis de la cathédrale) • 4, Verdun (plein air) • 8, Thonon-les-Bains (domaine de Montjoux) • 10, Dunkerque (Kursaal – avec Jeanne Cherhal & Gaëtan Rousset) • 14, La Rochelle (scène Not Ze Françs – avec Las Ondas Marteles et Shantel & Bucovina Club Orkestar) ● **Dweezil Zappa Plays Zappa & Al Jarreau :** 19, Nice (jardin de Cimiez) ● **ZZ Top :** 5, Monaco (place du Palais) • 6, Toulouse (Zénith – avec Joe Bonamassa) • 8, Bayonne (arènes – avec Joe Bonamassa) • 9, Nimes (arènes – avec Joe Bonamassa) • 16, Aix-les-Bains (esplanade du lac) • 19, Strasbourg (Zénith)

Festivals

■ **Hellfest :** 20/6, Clisson (plein air – avec Kiss, Motörhead, Saxon, Stone Sour, U.D.O., Primal Fear, Freak Kitchen, Vulcain, Slayer, Exodus, Devin Townsend Project, Behemoth, Swallow The Sun, Ensiferum, Sabaton, Blaspheme, Bloodblast, Nile, Suffocation, Katatonia, Dying Fetus, Decapited, Ex-Deo, General Surgery, Garcia Plays Kyuss, The Dillinger Escape Plan, Doom, Brant Bjork and the Bros, Mondo Generator, Yawning Man, Black Cobra, Rwake, Weedeater, 16, Solace, Saviours & Omega Massif) www.hellfest.fr

■ **Blues en Bourgogne :** 24 au 26/6, Le Creusot (château de la Verrerie – avec le **24** : Elliott Murphy & Soulville – le **25** : Bjorn Berge & Joe-Louis Walker – le **26** : Eric Bell, Pat McManus & Taste) www.festival-du-blues.com

■ **Openair St-Gallen :** 24 au 27/6, St-Gall (CH, plein air – avec le **24** : Irie Revoltes, Frightened Rabbit, Sportfreunde Stiller, Sam, Sandro Augello & Mirco Mendosta, Rolf Imhof, le Noir & David Jimenez – le **25** : 30 Seconds To Mars, Alberta Cross, Biffy Clyro, Junior Tshaka, LCD Soundsystem, Marc Romboy, NOFX, Paramore, Temper Trap, the Bloody Beetroots Death Crew 77, the Drums, the Rambling Wheels & the Strokes – le **26** : 2 Many DJ's, Bonaparte, Da Sign & the Opposite, Fettes Brot, Kasabian, Kutti MC, Lea Lu, Robert Francis, Stiller Has, Stone Temple Pilots, Tocotronic, Vitalic & White Lies – le **27** : Billy Talent, Ellie Goulding, Jochen Distelmeyer, Kelis, Lee Everton, the Big Pink & Wolfmother) www.openairsg.ch

■ **Fest'Route :** 25 et 26/6, Tournon-sur-Rhône (plein air – avec le **25** : Billie, les Hyènes, Mickey 3D, Naive New Beaters & Tété – le **26** : Assassin, Cumshot DeLuxe, Gérard Basté feat. Dr. Vince, le Peuple de l'Herbe & Omar Perry) www.fest-route.com

■ **Mégascène :** 25 et 26/6, St-Colomban (plein air – avec le **25** : Karimouche, les Touffes Krétiennes, Missill, Mouss & Hakim et Toots and the Maytals – le **26** : Bermuda Brass Band, I Am, Jim Murple Memorial, Plastiscines, Sheke Groove Station, the Spewmen & Tri Bleiz Die) www.megascene.org

■ **Roc'Han Feu :** 25 et 26/6, Rohan (site de la Fouée – avec le **25** : les Fées No Men – le **26** : the Fauves, Revolver, Eiffel, Hocus Pocus, Mansfield TYA, General Elektriks & !!! (chk chk chk) www.rochanfeu.com

■ **Les Rockailles :** 25 et 26/6, Reignier (plaine des rocailles – avec le **25** : Jim Jones Revue, le Bal des Enragés, the Eye's Shaker & X Makeena – le **26** : Junior Tshaka, Shaka Ponk, Tété & Zenzilé) www.rockailles.com

■ **Rock dans tous ses Etats :** 25 et 26/6, Evreux (hippodrome de Navarre – avec le **25** : Baby Shambles, Brother Ali feat BK-One, Bang Bang Eche, Dark Horse, Dan le Sac vs Scroobius Pip, Danger, Infectious Grooves, Jamaïca, Jeff Lang, Monotonix, Pony Pony Run Run, Quadricolor, les Tambours du Bronx, the Black Box Revelation & Triggerfinger – le **26** : Chokebore, Curry and Coco, FM Belfast, Invasion, Jim Jones Revue, Shining, Suicidal Tendencies, the Black Keys, the Bloody Beetroots Death Crew 77, the Patriotic Sunday, the Phantom Band & TV Glory) www.lerock.org

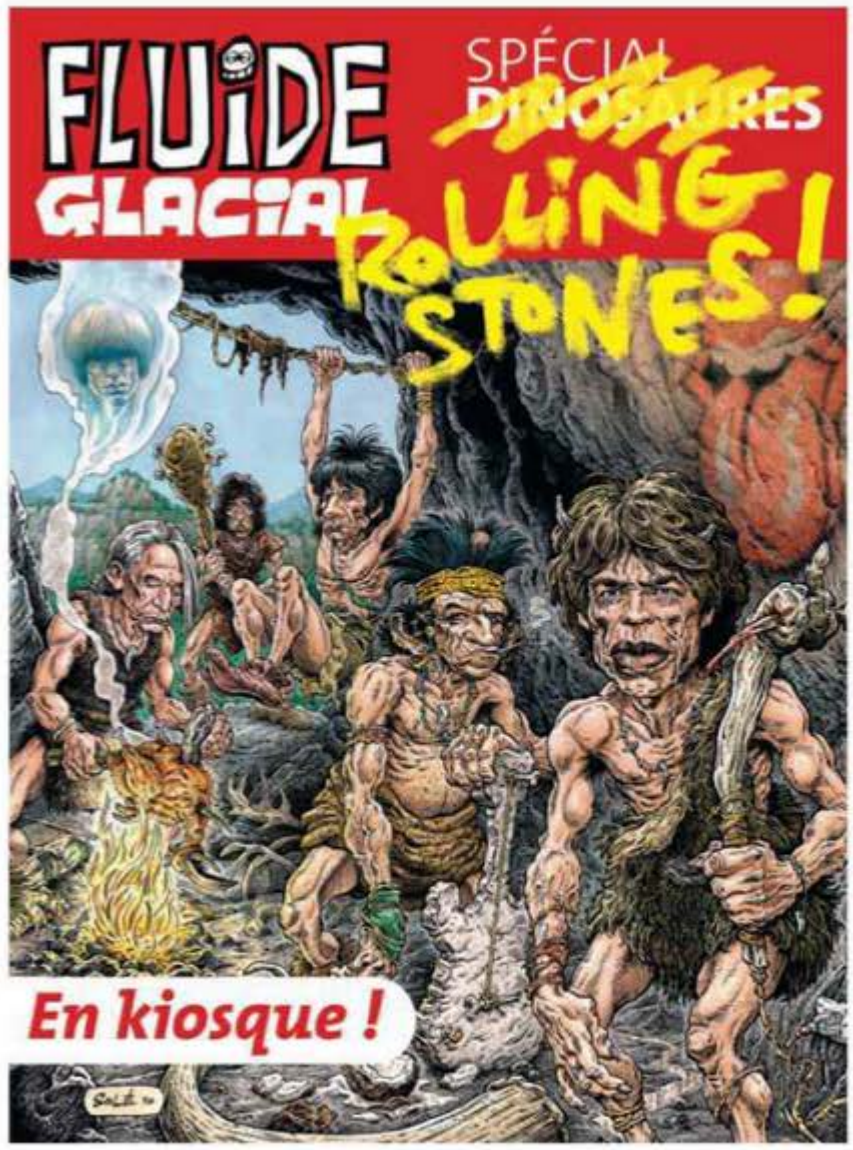
■ **Sur La Route de Tullins :** 25 et 26/6, Tullins (stade J.Valois – avec le **25** : James Hand, Sunny Sweeney, Mieux, Bombolesse, H-Burns, Maria, Natchez, Natural Blues & Une Ombre – le **26** : Bjorn Berge, Chic Gamine, Guidewires, Johnny Gallagher, Mister Valaire & Pep's) www.tullinslestival.com

■ **Couleur Café :** 25 au 27/6, Bruxelles (B, camping Tours & Taxis – avec le **25** : Ebony Bones, NTM, Rodrigo y Gabriela, Shantel & Bucovina Club Orkestar et Ska-P – le **26** : Fété, Snoop Dogg, Soprano, Staff Benda Bilili, Tony Rebel & Wyclef Jean – le **27** : Damian Marley, Danakil, George Clinton, Hindi Zahra, Nas, Salif Keita, Sizzla & Wax Tailor) www.couleurcafe.be

■ **Décibulles :** 25 au 27/6, Neuve-Eglise (plein air) – avec le **25** : Coming Soon, Goran Bregovic, Micky Green, Pulpalicious, Secretive & Yodelice – le **26** : Dead Duck, Didier Super, Groundation, Sanseverino, les Tambours du Bronx & Toy Dolls – le **27** : Colt Silvers, Jesers, la Fanfare en Pétard, Oia Star, Roberdam et Mua'Dib & the Awakening) www.décibulles.com

■ **Graspop Metal Meeting :** 25 au 27/6, Dessel (B), plein air – avec le **25** : Aerosmith, Anathema, Anvil, Deicide, Devin Townsend, Doro, Evergrey, Ghost Brigade, Motörhead, My Dying Bride, Nile, Ratt, Raven, Saxon, Sepultura, Slayer, Stone Temple Pilots, Tarja Turunen, the Devil's Blood, Therion & Udo – le **26** : 3 Inches Of Blood, Airbourne, Bullet For My Valentine, Cannibal Corpse, Channel Zero, Dark Funeral, Earth Crisis, Eluveitie, Fear Factory, Ignite, Immortal, Mastodon, Obituary, Paradise Lost, Sabaton, Sylosis, Tankard & Walls Of Jericho – le **27** : 36 Crazyfists, Amon Amarth, As I Lay Dying, Atreyu, Behemoth, Bloodbath, Devil Driver, Exodus, Finntroll, Job For A Cowboy, Jon Oliva, Katatonia, Killswitch Engage, Kiss, Korpiklaani, the Faceless & Unearth) www.grasspop.be

■ **Boumchaka Festival :** 26/6, Kuntzig (salle polyvalente – avec DJ Fly, Green Vaughan, I Am Un Chien !!, Irma, le Jouage & Cyanure, Gentle Mystics, Voodoo Clan, James Delleck, la Place du Kif, Lord Bitum, Nosfell, Slow Joe & the Ginger Accident)



■ **Pic'Arts :** 26 et 27/6, Septmonts (château des Septmonts – avec le **26** : Gush, Izia, Emzel Café, les Fils d'Albert, Saez & les Tambours de Brazza – le **27** : Alain Souchon, Bertrand &, Féfé, Jil Is Lucky, le Peuple de l'Herbe & Pilipili) www.festival-picarts.com

■ **Rencontres et Racines :** 26 et 27/6, Audincourt (Filature – avec le **26** : Che Sudaka, Danakil, Lariba, la Canaille, Lyre Le Temps & Steel Pulse – le **27** : Babylon Circus, Batignolles, Florent Vintrigner, HK & les Saltimbanks, la Rue Ketanou, Vieux Farka Touré & Yves Jamait) www.audincourt.com

■ **Avoine Zone Blues :** 1er au 4/7, Avoine (chapiteau – avec le **1er** : Jacques Higelin & Joe Louis Walker – le **2** : Johnny Winter & Mannish Boys – le **3** : Earth, Wind & Fire et Michael Jones – le 4 : Jacques Dutronc) www.avoine-zone-blues.com

■ **Rock Werchter :** 1er au 4/7, Werchter-Rotselaar (B, plein air – avec le **1er** : Faithless, La Roux, Skunk Anansie, Crookers, Bloody Beetroots Deathcrew 77, the Xx, Kyteman's Hihop Orchestra & Muse – le **2** : Green Day, Editors, 30 Seconds To Mars, Rise Against, LCD Soundsystem, the Gaslight Anthem & Jack Johnson – le **3** : Florence and the Machine, Rammstein, Pink, the Ting Tings, Gossip, Booka Shade, Empire Of The Sun, the Temper Trap & Delphic – le **4** : Pearl Jam, Them Crooked Vultures, Alice In Chains, Wolfmother, Vitalic, & the Black Box Revelation) www.rockwerchter.be

■ **Montreux Jazz Festival :** 1er au 17/7, Montreux (CH, auditorium Stravinski & Miles Davis Hall – avec le **1er** : Phil Collins – le **2** : Roxy Music, Air & Beach House – le **3** : Norah Jones, the Dead Weather & Willy Mason – le **4** : Brad Mehldau, Jessye Norman, Charlotte Gainsbourg & Chris Garneau – le **5** : Julian Casablancas, Vampire Weekend – le **6** : Billy Idol, Gary Moore, Chromeo, Jamie Lidell, Janelle Monae – le **7** : Ben Harper & Relentless7, Regina Spektor & Pat Metheny – le **8** : Martina Topley Bird, Massive Attack & Paco De Lucia – le **9** : Angélique Kidjo,Youssou N'Dour, Baaba Mal, Asa, Tori Amos & Emilie Simon – le **10** : Vanessa Paradis, Damian Marley, Lucciano, Jah Messanjah Band & Turbulence – le **11** : Gary Peacock, Jack De Johnette, Keith Jarrett, Erykah Badu & Gil Scott-Heron – le **12** : Pepe Lienhard and the Swiss Army Band, Roger Cicero, Chick Corea & Julian Lage – le **13** : Buddy Guy, Joe Bonamassa, Elvis Costello & Diana Krall – le **14** : Simply Red, Mumford & Sons et Sophie Hunger – le **15**: Mark Knopfler, Phoenix, Solange La Frange & Yacht – le **16** : Herbie Hancock, Quincy Jones, Tech N9ne & De La Soul – le **17** : Katie Melua, Black Dub, The Birth Of Bellavista Nights, Broken Bells, Oy & Cocorosie) www.montreuxjazz.com

■ **Au Foin de la Rue :** 2 et 3/7, St-Denis-de-Gastines (plein air – avec le **2** : Balkan Beat Box, Boris Viande, Casualty, Ez3kiel vs Hint, the Killers Meters, Shy Child, Vunerny, DJ Shadow, Lee "Scratch" Perry, Max Romeo, the Congos & Yodelice – le 3 : DJ Zebra, Féfé, Framix, Gizelle Smith & the Mighty Mocambos, les Culs Trempés, Lexicon, Zebra Live Band, Belleruche, Kinny, Ladi6, Dinner At The Thompson's, Goran Bregovic & Sanseverino) www.aufoindelarue.com

■ **Rock'n'Caux :** 2 et 3/7, Rouxmesnil Bouteilles/Dieppe (salle C.Ansquer – avec le **2** : Newton's Bikini, Ricky Dozen, Echoes, Gargamel vs Lastkinor, la Familia, Shubni & les Caméléons – le **3** : les Jobi's, Dubbin', Lo-Fi, Twice, Radiosofa, the Elektrocution, Young Sax & Zeruela) www.rockncaux.tk

■ **Le Col des 1000 :** 2 et 3/7, Miribel-les-Echelles (plein air – avec le **2** : Beat Assailant, Maniacx, Iration Steppas, Gypsy Soundsystem & Friends, DJ Tagada & Hobo – le **3** : Twinkle Brothers, Emzel Café, Roots Collective meets Channel One, Kalakuta Orchestra, Poutrelles Fever & the Melting Pot Quartet) www.coldes1000.com

■ **Eurockéennes de Belfort :** 2 au 4/7, Belfort (site de Malsaucy – avec le **2** : Baroness, BB Brunes, Bomba Estereo, the Dead Weather, Charlotte Gainsbourg, Chromeo, Colt Silvers, Converge, Filia Motsa, Foals, Hot Chip, Infectious Grooves, Jay Z, Kasabian, King Midas Sound, Missy Elliott, Patrick Watson, Rox, Schlanghofbronx, Sophie Hunger, Suicidal Tendencies, the Black Keys, the Picturebooks, the Subs, the Wankin Noodles & Two Door Cinema Club – le **3** : Afrodizz, Airbourne, Broken Social Scene, Colt Silvers, Elektrish Gonner, Emilie Simon, General Elektriks, Ghinzu, Janelle Monae, le Prince Miiaou, Memory Tapes, Omar Souleyman, Radio Radio, Sawah (Hindi Zahra & El Tanbura), Selah Sue, Serena Maneesh, Sexy Sushi, the Bewitched Hands Of The Top Of Your Heads, the Hives, the Specials, the Xx, Vitalic, We Are Enfant Terrible – le **4** : Action Beat, Empire Of The Sun, Ethiopiques, Fuck Buttons, Gablé, Gallows, Health, Julian Casablancas, Kid Bombardos, LCD Soundsystem, Martina Topley Bird, Massive Attack, Mika, My Own Private Alaska, Muzsikas, My Lady's House, Rien, the Bloody Beetroots Death Crew 77, the Drums, the Middle East, Wildbirds & Peacedrums & Wovenhand) www.eurockeenes.fr

■ **Main Square :** 2 au 4 et 9/7, Arras (citadelle – avec le **2** : Black Eyed Peas, Curry & Coco, David Guetta, Jamiroquai, La Roux, Pony Pony Run Run, Something A La Mode, the Bloody Beetroots Death Crew 77 & Vitalic – le **3** : Angus & Julia Stone, Gomez, Gush, APM001, TV Glory, M, Ben Harper & Relentless7, Coheed & Cambria, Julian Casablancas, Taylor Hawkins and the Coattail Riders, Pearl Jam, Phoenix & Wolfmother – le **4** : Florence and the Machine, Delphic, Patrick Watson & the Wooden Arms, Gossip, Pink, Rammstein, the Bewitched Hands Of The Top Of Your Heads, Skip The Use, Stereophonics & Yeasayer – le **9** : Prince, Mint Condition & Larry Graham Central Station) www.mainsquarefestival.fr

■ **Beauregard :** 2 et 3/7, Hérouville-St-Clair (château de Beauregard – avec le **2** : 64 Dollar Question, Féloche, Ghinzu, Iggy Pop & the Stooges, Kim Novak, Local Natives, Luke, Phoenix, Rodrigo y Gabriela, the Xx, Tremore & Yusek – le **3** : Brigitte Fontaine, Editors, Friendly Friends, I Arkle, La Roux, le Peuple de l'Herbe, Mika, Nouvelle Vague, Pop The Fish, Saez, Tété & the Long Time To Lay A Track) www.festivalbeauregard.com

■ **Free Music :** 2 et 3/7, Montendre (Jac – avec le **2** : Archimède, Danakil, Dilemn, I Am, le Peuple de l'Herbe, Shaka Ponk, the Gladiators & Ultra Vomit – le **3** : Babylon Circus, Baby Shambles, Gojira, le Catcheur et la Pute (Pro7 & Ektik) & Rodrigo y Gabriela) www.freemusic-festival.com

■ **Rockorama :** 2 et 3/7, Toulon (tour Royale – avec le **2** : Andromakers, Lolito, Esther & Alizée et Chokebore – le **3** : Kim, Drunken C, Heiki & Project Komakino)

■ **Calvi On The Rocks :** 2 au 6/7, Calvi (théâtre de verdure – avec le **2** : Château Marmont, Fortune, Holy Ghost & the Very Best – le **3** : Jamaïca, Midnight Juggernauts, Quadricolor & Yuksek – le **4** : Carl Craig, Joakim, Mayer Hawthorne & Revolver) www.calviontherocks.com

■ **L'Armor à Sons :** 3/7, Bobital (parc du Louvre – avec Archimède, As de Trèfle, Carmen Maria Vega, la Pegatina, DJ Moule, les Breuvachons, No One Is Innocent, Percubaba, Storm & Ycare) www.bobital-festival.fr

■ **Jalles House Rock :** 3/7, St-Médard-en-Jalles (plein air – avec Naive New Beaters, Success, Swy, Tiny Terrors, Sweat Baby Sweat, Be Quiet, Datcha Mandala, Ears Breakers, the BeFivens, White Revolvers & Ludo)

■ **La Nuit de l'Erdre :** 3/7, Nort-sur-Erdre (parc du Port-Mulon – avec Beat Assailant, Che Sudaka, Groundation, les Voleurs de Swing, Pony Pony Run Run & Shaka Ponk) www.lanuitdelerdre.fr

■ **Crazy Week/les Enfants du Rock :** 6 au 10/7, Nice (théâtre de Verdure – avec le **6** : Gwayav & Tom Frager – le **7** : I Am – le **8** : Peter Doherty, Kitto & Koma – le **9** : Superbus, the Dodoz & the Hypmen – le **10** : Tété & Caligagan) www.enfantsdurock.com

■ **Mimi :** 7 au 11/7, Marseille (hôpital Caroline – avec le **7** : Faust, Nosfell, Edward Perraud, Peter Corser & Médéric Collignon – le **8** : Addictive TV & Sisygambis – le **9** : Cannibales & Vahines et Zun Zun Egui – le **10** : Carl Hancock Rux & Arnold Dreyblatt Ensemble – le **11** : Alva Noto, Blixa Bargeld & Double Nelson) www.amicentre.biz

■ **Musiques En Stock :** 7 au 10/7, Cluses (plein air – avec le **7** : the Rambling Wheels, Proyas, Doei, Vismets & le Peuple de l'Herbe – le **8** : JP Dalpe, the Durgas, Miossec & Eiffel – le **9** : la Bonne, la Brute & le Truand, the Hyènes, Tokyo Sex Destruction & Heavy Trash – le **10** : Santa Cruz, Eli Paperboy Reed & the True Loves, Arno & Wovenhand) www.musiques-en-stock.com

■ **Wonegain Fever :** 7 au 10/7, Bagnols-sur-Cèze (théâtre de verdure – avec le **8** : Beat Torrent, Dub Welders, Algorythmik & Missill – le **9** : Ben l'Oncle Soul, G-Mo, Dizzy Djol & I Am – le **10** : Cotton Blues Quintet, GG Gibson, Jacques Higelin & Mellino) www.myspace.com/wonegainfever

■ **Bilbao BBK Live :** 8 au 10/7, Bilbao (E, plein air – avec le **8** : Bullet For My Valentine, Coheed & Cambria, Rise To Fall, Rammstein, Rise Against, Skunk Anansie, Slayer & Volbeat – le **9** : Alice In Chains, Capsula, Dropkick Murphys, Gogol Bordello, Paul Weller & Pearl Jam – le **10** : Manic Street Preachers, Jet & Faith No More) www.bilbaobbklive.com

■ **Les Ardentes :** 8 au 11/7, Liège (B, parc Astrid – avec le **8** : Broken Social Scene, Camelia Jordana, Chickfight, Crystal Castles, Cypress Hill, Drake, Here We Go, Jamie Lidell, Julian Casablancas, Missy Elliott, Morcheeba, Pavement, Plastiscines, Skye, The Tellers, the Waow, White Belt Yellow Tag & Wave Machines – le **9** : Audio Bullys, Birdy Nam Nam, Crystal Fighters, Ellen Allien, Fenech Soler, Hudson Mohawke, Janelle Monae, Just Jack, Matias Aguayo, Matt Walsh, Matthew Herbert, Midnight Juggernauts, Monika Kruse, N.E.R.D, Pantha du Prince, Pedro Winter aka Busy.P, Piano Club, Playboys Bend, Riton, Skip The Use, the Chap, the Proxy, Tiga, Thomas Von Party, Tocadisco, Villa & Zombie Nation – le **10** : Charlotte Gainsbourg, Adam Green, Andi Almqvist, Andy C, Baby Shambles, Bacon Caravan Creek, Ben Harper & Relentless7, Breakage, Dan San, Don Rimini, Eiffel, Erykah Badu, Everlast, General Elektriks, Good Shoes, Health, Heavy Trash, Hudson Mohawke, Ian Brown, Isbells, Just Jack, les Petits Pilous, Litfiba, Nada Surf, School Of Seven Bells, Sebastian, Skip The Use, Sound Of Stereo, the Black Box Revelation, the Fleshtones, Turing & Yacht – le **11** : Archive, Arnaud Fleurent Didier, Camélia Jordana, Christian Scott, Eiffel, Eté 67, Gaëtan Roussel, Heather Nova, Jeanne Cherhal, Jose James, Lucy Lucy, Nouvelle Vague, Public Image Limited, Saez, Sarah Blasko, Selah Sue, Sharon Stone & the Dap Kings & Xavier Rudd) www.lesardentes.be

■ **Les Confluences :** 9 et 10/7, Coutras (halte nautique du Fagnard – avec le **9** : Hangar, les Têtes de Vainqueur, les Wampas & Lyre Le Temps – le **10** : Broussai, Chinese Man, Cramoisis, Scratch Bandit Crew & Skip The Use) www.totemprog.free.fr

■ **Red Stock :** 9 et 10/7, St-Barthélémy-Grozon (les Claux – avec le **9** : Corleone, Family Cheap, Geneva, Jesse Von Horn, H-Burns, les Daltonic & Soma – le **10** : Billie, les Décibelles, Funky Monks, Digital Barro, the Drink, M'A-T-Il Dy, Music Is Not Fun & the Dodoz)

■ **Savoie Rock :** 9 et 10/7, La Bathie (stade municipal – avec le **9** : Born From Pain, Burning Heads, Discharge, Misfits, Pro Pain & Sick Of It All – le **10** : Benighted, Gwar, Nightmare, Obituary, Suicidal Angels, the Arrs & Zuul FX)

■ **Summer Reggae Fest :** 9 et 10/7, St-Père-Marc-en-Pulet (fort St-Père – avec le **9** : Anthony John, Kenyon, Gentleman, Kanka, Bigga Ranks, Legal Shot Sound System & Shinehead – le **10** : Aba Shanti, Capleton, City Kay, Irie Ites, I and I Riddim, Max Romeo & Stand High Patrol) www.summerreggaefest.com

■ **Bêtes de Scène :** 9 au 12/7, Mulhouse (Noumatrouff – avec le **9** : Doctor Flake & Morcheeba – le **10** : DJ Food & Hocus Pocus – le **11** : Parov Stelar et Shantel & the Bucovina Club Orkestar – le **12** : Inna De Yard & Jaqee) www.noumatrouff.com

■ **Les Déferlantes :** 9 au 12/7, Argelès-sur-Mer (parc de Valmy – avec le **9** : Balbino Medellin, Smod & Suzanne Vega – le **10** : BB Brunes, Eiffel, Electric Octopus Orchestra, Gush, Iggy Pop & the Stooges, Izia & Patti Smith – le **12** : Deep Purple, General Elektriks, Gossip, John & Jehn, Okou, Pony Pony Run Run & Saez) www.lesdeferlantes.free.fr

■ **Les Authentiks :** 12 au 27/7, Vienne (théâtre antique – avec le **13** : DJ Shadow, General Elektriks, Mr Oizo & Shaka Ponk – le **27** : Caravan Palace, Hocus Pocus & Pony Pony Run Run) www.locomysic.com

■ **Festival de Poupet :** 12 au 30/7, St-Malo-des-Bois (théâtre de verdure – avec le **12** : the Cranberries – le **13** : Babylon Circus, Che Sudaka & Percubaba – le **14** : Archimède, Pony Pony Run Run, Revolver & Yodelice – le **18** : Dominique A, Gaëtan Roussel & Izia – le **19** : M – le **21** : John Butler Trio, Rodrigo y Gabriela & Guerilla Fresca – le **22** : Mika & Newton Faulkner – le **23** : Amy McDonald & Joyce Jonathan – le **30** : Jacques Dutronc & Vaguement La Jungle) www.festival-poupet.com

■ **Dour Festival :** 15 au 18/7, Dour (B, plaine de la Machine – avec le **15** : Baroness, Beast, Black Sun Empire, le Chapelier Fou, Devil Driver, DJ Hazard, DJ Hype, DJ Marky, Drumcorps, Eiffel, Faith No More, Get Well Soon, Gui Boratto, Hadouken, Jesse Rosse, le Bal des Enragés, Moderat, Murdock, New York Ska Jazz Ensemble, Peter Digital Orchestra, Schlachthofbronx, Simian Mobile Disco, the Maccabees, Wax Tailor, Wild Beats & Wovenhand – le **16** : A Trak, Aba Shanti, Absynthe Minded, Agoria, Atari Teenage Riot, Bacon Caravan Creek, Black Heart Procession, Born From Pain, Carl Craig, Chrome Hoof, Chromeo, Daedelus, Dan Le Sac vs Scroobius Pip, Dave Clarke, Dog Eat Dog, Dub Pistols, Eté 67, Forma T, Fun Lovin'Criminals, General Elektriks, Gwar, High Tone, Hypnotic Brass Ensemble, Irie Sound System, Java, Jimmy Edgar, la Ruda, New Found Pony Club, Otto Von Schirach, Owen Pallett aka Final Fantasy, Paul Kalkbrenner, Peter Pan Speedrock, Serena Maneesh, Sharko, the Antlers, the Disciples, the Futureheads, the Subways & Zenzile – le **17** : Arkangel, Benga, Bilal, Black Mountain, Breakbot, Brodinski, Buruzero, Caliban, Chinese Man, Chokebore, Crowbar, Das Pop, De La Soul, Earl Chinna Smith, Emalkay, Etienne De Crécy, Fucked Up, Gentleman, Inna De Yard, Kickback, Kiddus, Kissy Sell Out, Lee Fields, les Blérots de Ravel, les Sales Majestés, Mass Hysteria, Matthew McAnuff, Mayer Hawthorne, Noob, Omar Perry, Pony Pony Run Run, Poulycroc, Raggasonic, Rainbow Arabia, Renaissance Man, Skream, Spoon, the Mahones, the Middle East, the Subs, the Van Jets, the Very Best, Uffie & Vismets – le **18** : Alonzo, Antipop Consortium, Archie Bronson Outfit, Baddies, Balkan Beat Box, Brother Ali, Buraka Som Sistema, Bushman, Calvin Harris, Capleton, Clues, Danakil, Devendra Banhart, DJ Kentaro, Dum Dum Girls, Errors, Fagget Fairys, Family Jammin, Gandhi, Ghinzu, Giant Sand, Medine, Mister Vegas, Monotonix, Nessbeal, Rohff, Sexy Sushi, Shining, the Congos, the Raveonettes, the Sonics & Torche) www.dourfestival.be

■ **Benicassim :** 15 au 18/7, Benicassim (E, plein air – avec le **15** : Benga, Brendan Benson, Broken Bells, Charlotte Gainsbourg, Dirty Projectors, El Hijo, Jack L, Lukeman, Joris Voorn, Kasabian, Phil Kieran, Puggy, Ray Davies, Scratch Perverts, Skream, Love of Lesbian, Cohete, Chin Yi, Magnetic Man, Paris Riots, Southern Artd Society & Temper Trap – le **16** : "Unknow Pleasure" A Joy Division Tribute from Peter Hook, Boys Noize, Calvin Harris, DJ Shadow, Goldfrapp, Hot Chip, Julian Casablancas, Mumford & Sons, Vampire Weekend, Ilegales, Sr Chinarro, DJ Pierre & Justin Robertson, Alondra Bentley, Cola Jet Set, Deflorentos, Fiona Regan, JJ, Timo Maas, Triangulo de Amor Bizarro & Yacht – le **17** : Ash, Bigott, the Clientele, Cuchillo, Gentle Music Men, Jonston, Motor, the Rudskin, Cut Copy, Daedelus, DJ Alexander, Four Tet, Kieran Hebden, Ian Brown, Klaxons, Sunday Drivers, the Cribs, the Japanese Popstars, the Prodigy & the Specials – le **18** : Dizzee Rascal, Echo and the Bunnymen, Efterklang, Ellie Goulding, Foals, Gorillaz, Leftfield, Funkagenda, Blame Coco, Jack Beats, Marcus Doo & Secret Family, Parade, the Pinker Tones, Standstill, Lily Allen, Linstrom, Midnight Juggernauts, Prins Thomas, the Courteeners, Two Door Cinema Club & Yuksek) www.fiberfib.com

■ **Les Vieilles Charrues :** 15 au 18/7, Carhaix-Plouguer (site de Kerampuil – avec le **15** : Jacques Dutronc, Mr Oizo, Muse, Revolver & the Raveonettes – le **16** : 69, Airbourne, Baroness, Bernez Tangi, Brother Ali, le Chapelier Fou, I Arkle, Izphenn 12, Kemicalkern, Mika, NTM, Oneira, Ootiskuff, Punish Yourself, Sophie Hunger, Tagada Jones, the Black Box Revelation, Vitalic & Wovenhand – le **17** : 69, Boys Noize, Brother Ali, Dan Le Sac vs Scroobius Pip, DJ Kentaro, Electrons Libres, Fanfarlo, Féfé, FM Belfast, Fortune, Gaëtan Roussel, Gojira, Indochine, Jacques Pellen, Midlake, Phoenix, Poor Boy, Sexy Sushi & Yann Fanch Kemener – le **18** : M, 69, Alain Souchon, Bitty McLean, Bost & Bim, Etienne De Crécy, Gush, Jamiroquai, Julian Casablancas, Lord Zeljko, N'Diale (Jacky Molard & Foune Diarra), Pony Pony Run Run, Poor Boy, Raggasonic, Soul Stereo, Suarez, Switch On's & Toots and the Maytals) www.vieillescharrues.asso.fr

■ **La Guerre du Son :** 16 et 17/7, Landresse (plein air – avec le **16** : Black Bomb A, Madjive, MXD & Nada Surf – le **17** : Agme, Headcharger, Rootz Underground, Shaka Ponk & Tennisoap) www.laguerreduson.com

■ **Lève Ton Cul Festival :** 16 et 17/7, Lombreuil (plein air – avec le **16** : Pat Kebra, Fly's Fuckers, Welcome Noise & Sandie Trash – le **17** : les Ejectés, Political Madness & Soul Mafia Click)

■ **Aux Zarbs Etc. :** 16 au 18/7, Auxerre (parc de l'Arbre Sec – avec le **16** : Eiffel, John Butler Trio, les Blérots de Ravel, Renan Luce & Rod Taylor – le **17** : Asaf Avidan & the Mojos, Danakil, Debout Sur Le Zinc, Maniacx, Morcheeba & Zenzile – le **18** : Archive, BB Brunes, Carmen Maria Vega, Java & Kaophonic Tribu) www.auxzarbs.com

■ **Chauffer Dans La Noirceur :** 16 au 18/7, Montmartin-sur-Mer (plein air – avec le **16** : Concrete Knives, Electric Electric, Jean-Louis, Pilot, Rokia Traoré, Shantel & Bucovina Club Orkestar, Brooke Sharkey, Playground, Manatee, Minh (May) & Winston McAnuff – le **17** : Ambassadors 21, Atari Teenage Riot, Azrael, High Tone, Programme, the Rodeo, Vladimir Bozar N Ze Sheraf Orkestar, Chrysalide, Blé Complet, Fresh Water, Auguste, Oskr-Sstepa & Factor (I) – le **18** : Elmer Food Beat, Katell, Los Campesinos, Mickey 3D, Misteur Valaire, Wine, Bad Buka, Born In Alaska, Suicide Inside, Undobar, Don Da None, & X Makeena) www.chaufferdanslanoirceur.org

■ **Musilac :** 16 au 18/7, Aix-les-Bains (esplanade du lac – avec le **16** : M, BB Brunes, Devendra Banhart, Gogol Bordello, Gush, Newton Faulkner, Peter Doherty, PM's Better, Pony Pony Run Run & ZZ Top – le **17** : Mika, Renan Luce, Paul Weller, Florence and the Machines, Seasick Steve, Rodrigo y Gabriela, Joseph Leon, Zak Laughed, Féloche & Settled In Motion – le **18** : Indochine, Cœur de Pirate, Phoenix, Eiffel, Wax Tailor, White Lies, Luke, la Patère Rose, Maccabees & Stolen Sweethearts) www.musilac.com

■ **Nuits de la Guitare :** 17 au 20/7, Patrimonio (théâtre de verdure avec le **17** : BB Brunes – le **18** : George Benson, Philip Catherine & Sylvain Luc – le **19** : Hamilton De Hollanda, Melody Gardot & Yamandu Costa – le **20** : Diane Krall, Elvis Costello & the Sugarcanes) www.festival-guitare-patrimonio.com

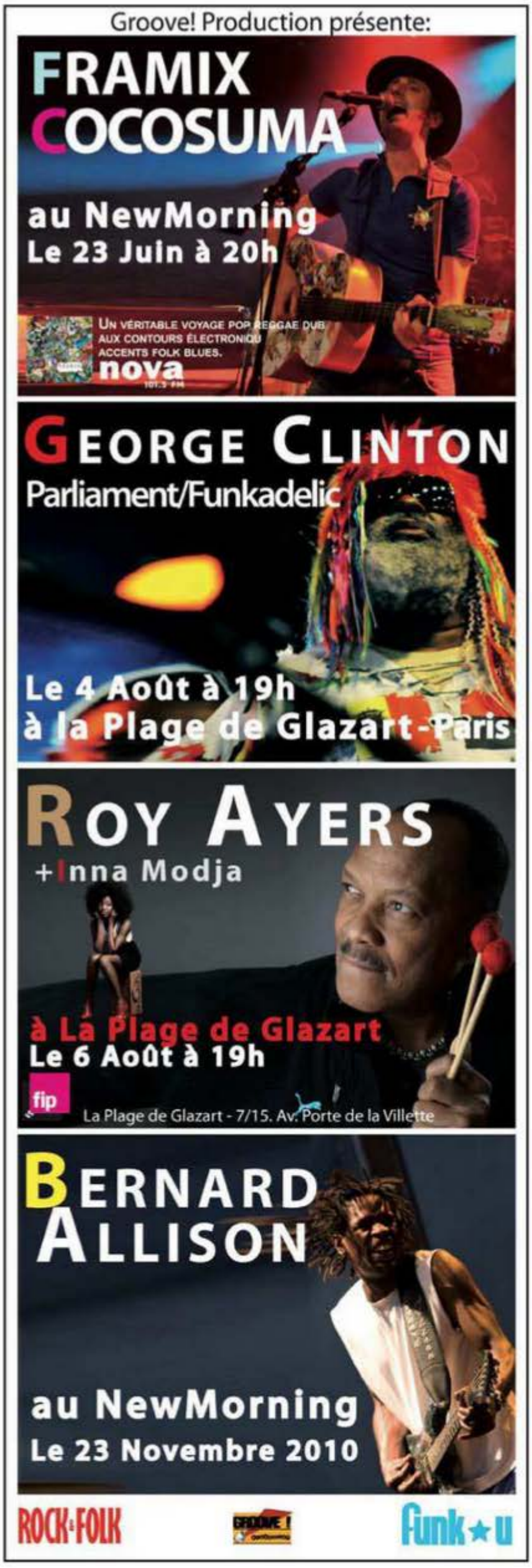
■ **Les Océaniques :** 17 et 18/7, Tarnos (parc de la Nature – avec le **17** : Rickie Lee Jones, Skip The Use, Toy Dolls & Yodelice – le **18** : Féfé, General Elektriks & Gentleman) www.oceaniques.fr

■ **Les Terres Blanches :** 17 et 18/7, Guérande (Coulée Verte – avec le **17** : Amy McDonald, Eiffel, Izia, Olivia Ruiz & Popa Chubby – le **18** : Baby Shambles, Johnny Clegg, Hugues Aufray & Revolver) www.festival-terres-blanches.fr

■ **Les Voix du Gaou :** 17 au 20/7, Six-Fours-les-Plages (Ile du Gaou – avec le **17** : Skunk Anansie, Dissonant Nation & the Black Box Revelation – le **18** : Renaud Luce, Clarika, Gwayav, Ysae & Tom Frager) www.voixdugaou.fr

■ **Paleo Festival :** 20/7, Nyon (CH, plaine de l'Asse – avec Artonwall, Danakil, Geoffrey Gurrumul Yunupingu, Gush, Iggy Pop & the Stooges, le Peuple de l'Herbe, Mahotella Queens, Malcom Braff, N.E.R.D, NTM, Private Garden, Saez, the Experimental Tropic Blues Band, Two Door Cinema Club & We Have Band) www.paleo.ch

***PS :** Les dates de concerts pour la période **20/07-30/08** qui ne seront pas parvenues au journal le **23/06 au plus tard** ne pourront être publiées. Il est préférable de porter la mention **"Concerts"** sur l'enveloppe de votre envoi. Merci. L'ensemble des dates et des lieux indiqués l'est sous réserve de changements ultérieurs. Il est préférable de s'informer dans la presse locale ou auprès des organisateurs des changements éventuels de programmation.*



Petites Annonces

Divers

◆ **A vendre RnF & Best (+ou- 1972 - 1994). Liste/Dem. monica.oleffe@gmail.com Pris a discuter. Enlèvement à Bruxelles.**

Studio d'enregistrement

◆ studioalaville.com : 4 musi live. Batt, enr, mix, maste. 50 €h
Tél. 0149236396

Video

◆ CINEMAVIE filme vos concerts et crée vos DVD (que vou spourrez revendre). Travail en multicaméras. Prix attractifs Tél. 06 28 35 30 50`
www.cinemavie.com
sebastien@cinemavie.com

Vente disques d'occasion

◆ Vends CD rock 8 euros. Liste à catlutz@hotmail.fr. 1300 CD dispo

Cours de musique

◆ Pro donne cours de guitare hard-rock-blues ts niv, solf impro, techn med. Premier rendez-vous gratuit. Contacter François, tél. 01.77.99.20.39 ou 06.60.08.77.87.

◆ 33T, 45T, 60'S, 70'S. bon état, prix sympas. Liste : 1T.Guéler, 15 rue Eugène Pichon 64110 JURANCON

◆ Cours de guitare 20 €H. Débutants bienvenus ! Tél. 0143438258

◆ Stages guitare Utopia - 79, rue de l'Ouest - 75014 Paris. 1h30/ semaine sur 10 semaines + concert fin stage = 198 € Tous niveaux, tous âges. él. 06.11.07.09.07. www.renelebhar.com.

◆ 12ème MUSICABRAC : brocante instrus, disques, partitions, dépot-vente, concerts, NANTERRE 2/1010. Intérieur et extérieur rens/inscrisption : 01 47 29 03 84 ou www.musiquepourtous.com

◆ Collectionneur recherche Vinyls 33 tours / 45 tours Rock Punk Tél. : 06 22 33 95 27

◆ Chanteur auteur mélodie. J'aimerai faire connaitre mes textes de chansons françaises à des chanteurs ou des groupes. Contact Tél. 0140341810. J'aime Dutronc, Dombasle, Serge Lama.

Studio de répétition

◆ JAM STUDIO, 13 locaux répét. équipés, piano acoustique, clim., location matériel. Ouvert 7j/7. Tél. 01.45.21.45.07. Métro Pierre et Marie Curie, L7.

◆ POLYMUSIQUE Studios répétitions équipés 7J/7 + loc. sono. RER NANTERRE VILLE Tél. 0147218755

Messages musiciens

◆ Hey, je suis une guitariste, chanteuse de 15 ans (je compose aussi). Je cherche d'autres musiciens de mon âge, pour monter un groupe plutôt rock (ou autre, ouverte à tout) sur Paris. Influences très électriques. Tél. 0635187246

◆ Salut !!! Guitariste de 15 ans recherche batteur et bassiste pour former un groupe. Influence diverse allant du Hendrix aau Airbourne et passant par les Stones ! Voilà contactez moi par mail : new__york20@hotmail.fr

◆ CANDY & FLY en cocnert à l'Elysée Montmartre le 26 juin 2010. Venez assister à la finale du Festival Emergenza qui opposera 12 groupes émergents venus de toute la France. Il y aura de la sueur, du sang (presque), mais surtout du bon son... A vous de le sdépartager. Votez Candy & Fly ! Elysée Montmartre, 72 Boulevard de Rochechouart, 75018 PARIS.

Tarifs : Entrée 20 €/ Prévente 15

http://www.myspace.com/candyandfly

◆ URGENT, groupe pop/rock basé à Paris avec compos cherche batteur pour concerts. Pas sérieux s'abstenir. Influences : The Cure, Artic Monkeys, The Clash... en écoute : myspace.com/kazz2. Contact : Steeve Tél. 0650181746

◆ Bonjour, je suis guitariste et je recherche un groupe de musique, style rock évidement, sur Troyes; je recherche des musiciens de environs 16 à 18 ans. merci. Tél. 0645652075 ou charlotte.af@live.fr

◆ Groupe de Rock (Bassiste, Guitariste, Batteur) au style ouvert chercheune chanteuse (ou un chanteur). Pour toutes les info : lerockeurdu38@gmail.com. N'hésitez pas, nous sommes en Isère (38).

◆ Recherche un chanteur guitariste ou juste un chanteur de 16 ans minimum ayant des influences pop/rock (Beatles, Strokes, Libertines...) dans le département du 14 à Caen. Contact : sachatouillelebas@hotmail.com

AMERICAN SCHOOL OF MODERN MUSIC

INSCRIPTIONS: 22 au 25 SEPTEMBRE
Documentation et fiche d'inscription:
117 rue de la Croix Nivert 75015 Paris
Tel: 0145311607 - Email: info@asmm.fr
Site Internet: www.asmm.fr

SAXOPHONE: RICK MARGITZA, PHIL HILFIKER
GUITARE: FRANCOIS FICHU, BERNARD VIDAL
PIANO: CHRISTOPHER CULPO
BASSE & CONTREBASSE: PETER GIRON
BATTERIE: TONY SABA

Prochaine parution : 19 juillet 2010
vos annonces doivent nous parvenir par courrier ou par e-mail avant le : 5 juillet 2010

CONTACT PETITES ANNONCES : Laetitia Lallemand
Tél. : 01 41 40 33 00 - Mail : laetitia.lallemand@editions-lariviere.fr

◆ Groupe rock influences Joy Division, Smashing Pumpki,gs, Pink Floyd, New order cherche chanteur/euse & guitariste & clavier pour jouer leur 1er album live. Tél. 0679723040. www.myspace.com/onelifeband

◆ Auteur / Interprète cherche compositeur (influence Eddy Mitchell) sur Nice Tél. 0493834247 pour monter groupe etc

◆ Groupe power pop / Indie / rock moyenne d'âge 20 ans cherche batteur pour compo sur Aix en Provence et alentours. Possibilités enregistrement et concert. Tél. 0643094427

◆ Recherche chanteur pop rock bassiste region Montargis Gien Tél. 02 38 92 63 47 ou 02 38 92 51 74. Merci à R&F

◆ Guitare/ Chant cherche bassiste et batteur bon niveau pour répét', concerts... Influences : White Stripes, Sonic Youth, Velvet Underground, Nirvana, The Dandy Warhols, BRMC, The Warlocks, Samuel James, Pixies, etc... Tél. 0650780974

◆ Chanteuse influences pop electro folk rock hip hop indé punk world recherche dj/groupe pour créer l'album du siècle ou un truc bien. Projets concrets (conquête du marché mondial et limousine avec jacuzzi intégré) chanez-o@hotmail.fr

◆ Groupe de métal Hidden Spirit cherche son bassiste son bassiste sur Strasbourg. http://www.myspace.com/hiddenspiritofficial Tél. 0685893602

◆ Chnateuse + bassiste + guitariste recharchent batteur agé de 17 à 18 ans à Lyon. Influences larges : Indie : Artic Monkeys, The Libertines, The Strokes mais aussi rock 60's + pop. Tél. 0659075494 ou cassflucado@hotmail.fr

◆ Guitariste et chanteuse cherche guitariste bassiste batteur, région Auvergne. Tél. 0650960796

◆ Pop That Shit,, Groupe Folk-Rock recherchent batteur sur Perpignan (66). Influences : Dylan, J. Cash, Gainsbourg, Saez, Noir Desir (...) Concerts : Rues & Bars. jlensois@hotmail.fr

◆ Heavy Bug groupe rock sur Troyes recherceh batteur bon niveau. Influences : Pink Floyd, Deep Purple, Black Crowes, Led Zep. Tél. 0615275983

◆ Cherche guitariste avec 2/3 ans d'expérience entre 12 et 14 ans pour jouer en groupe. Tél. 0645358522 ou paulolavoiture@hotmail.fr

◆ Anthony, 19 ans, guitariste compositeur, cherche à intégrer groupe esprit AC/DC ou jazz manouche étudie toute proposition disponible - bonnes dispositions pour le chant ; (1 an école ATLA Paris) Tél. 0603541415

◆ ELVINCE groupe rock à Mantes la Jolie (78). Batt, Bass, sax et chant cherchent un guitariste. www.myspace.com/elvince. Tél. 0687039406

◆ Le groupe Source Return, power trio rock sur Beauvais, recherche une chanteuse pour chanter ces textes en Anglais, sur nos musiques avons dates de concerts et album en projet groupe visible sur My Space.com/sourcereturn. Tél. 0680361879

◆ Groupe de brutal death signé, en préparation de son prochain album, cherche un bassiste pour intégrer la formation. Pour un échantillon de notre musique, rendez-vous sur www.myspace.com/psychobolia.com. Tél. 0665002354

◆ Guitariste cherche groupe d'environs 12/15 ans dans le 56. Rock. Influences : Thin Lizzy / Nirvana / Stones / Queen / Who / Gunsnroses et bien d'autres. Me contacter par mail : hugo.durand@live.fr

◆ Pianiste (Korg) cherche chnateur (anglais parfaitement maîtrisé) pour duo korg-boîte à rytme-chnat, à Paris uniquement. Influences : Kraftwerk, Suicide, Can, Neu!, Turzi. Tél. 0608511072 / junior_humbert@hotmail.fr

GROUPE ESRA
ISTS
INSTITUT SUPÉRIEUR DES TECHNIQUES DU SON
ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR TECHNIQUE PRIVÉ

FORMATION AUX MÉTIERS DU **SON**

3 ans d'études - Admission : BAC + Concours
4ème année optionnelle à New York

JOURNÉES PORTES OUVERTES
17, 18 et 20 Mars 2010 de 10h à 19h

ÉTABLISSEMENT RECONNU PAR L'ÉTAT
DIPLÔME BAC+3 VISÉ PAR L'ÉTAT (NIVEAU II)

www.esra.edu

135, ave Félix Faure - 75015 Paris - 01 44 25 25 25

REPUBLIQUE HOTEL ★★
31 RUE ALBERT THOMAS - 75010 PARIS
TÉL : 33(0)1 42 39 19 03 - FAX : 33(0)1 42 39 22 66
WWW.REPUBLIQUEHOTEL.COM
INFO REPUBLIQUEHOTEL.COM
(A DEUX MINUTES DE L'ALHAMBRA)
UN HÔTEL ROCK & FOLK UNIQUE À PARIS !
- 10 % Pour les lecteurs d Rock&Fol

PAUL ÉMILE VINYLS
100 % DISQUES VINYLES
Disquaire Eclectique
Choix important
Achat Vente Tous styles
Import, occasions, collectors
Excellent état garanti
Tél. : 05 62 27 18 21
Lundi 14h/19h - Mardi à Samedi 11h/19h30
5 rue Temponières, 31000 TOULOUSE

ATLA
LE VILLAGE MUSIQUES ACTUELLES
RENDEZ-VOUS
CONCERTS-RENCONTRES
JAM SESSIONS
CONCOURS
PORTES OUVERTES LE SAMEDI 4 SEPTEMBRE
DE 14H À 18H30
FORMATIONS POUR MUSICIENS
PROFESSIONNELS ET AMATEURS
TOUS INSTRUMENTS, CHANT / TOUS STYLES
AUTRES FORMATIONS AUX MÉTIERS DES MUSIQUES ACTUELLES
INTERVENANT PÉDAGOGIQUE, MANAGEMENT ARTISTIQUE ET CULTURIEL
ACCOMPAGNEMENT D'ARTISTES ET DE PROJETS
www.atla.fr
12 VILLA DE GUELMA 75018 PARIS /// 01 44 92 96 36 /// atla@atla.fr

Petites Annonces ROCK&FOLK

La date limite de réception de votre annonce est fixée avant le 1er du mois pour parution le 15 de chaque mois.
Aucun texte ne pourra être modifié ou annulé après enregistrement à nos bureaux.

Pour tout renseignement concernant les modules (32e, 16e, 8e, 1/4 ... de page), contacter : **Laetitia Lallemand**
laetitia.lallemand@editions-lariviere.fr
Tél : 01 41 40 33 00

TARIFS AU 1er JANVIER 2010
- **Particuliers :** 10 € TTC la ligne (32 lettres, signes ou espaces)
  Texte en gras : + 11 €
- **Professionnels :** 14 € TTC la ligne (32 lettres, signes ou espaces)
  Texte en gras : + 20 €

Rubriques

- ❒ Vente matériel d'occasion
- ❒ Vente disques d'occasion
- ❒ Vidéo
- ❒ Stages
- ❒ Cours de musique
- ❒ Studios d'enregistrement
- ❒ Studios de répétition
- ❒ Associations
- ❒ Demandes d'emploi
- ❒ Réalisation/ production/promotion
- ❒ Offres d'emploi
- ❒ Divers
- ❒ Messages musiciens*

(GRATUITS)

* Sous réserve de disponibilités.

Bulletin d'insertion à retourner à : ROCK&FOLK - Service Petites Annonces - 12, rue Mozart - 92587 Clichy Cedex

❒ Je joins mon règlement à l'ordre des EDITIONS LARIVIÈRE par : ❒ CCP PARIS N° 1 159 15A020 ❒ chèque bancaire ❒ mandat lettre ❒ CB

NOM ET PRENOM DU TITULAIRE : .....

ADRESSE : ..... *CODE POSTAL :* .....

VILLE : ..... *SIGNATURE :*

CB *N° DE CARTE :* ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ *EXPIRE LE :* ☐☐ ☐☐ *CLE (3 derniers chiffres au dos de la carte) :* ☐☐☐

VOYAGEZ EN MUSIQUE

ONTOURS

BURNING MAN LADY GAGA INMUSIC

GORILLAZ ROSKILDE U2 WACKEN AC/DC

TRANSMUSICALES **DOUR** LOWLANDS SONISPHERE

BENICASSIM MUSE **VIEILLES CHARRUES**

BLACK EYED PEAS **EUROCKÉENNES** NICE JAZZ FESTIVAL

BEAUREGARD ASTROPOLIS TERRES DU SON BOUT DU MONDE

COMÉDIES MUSICALES BOOM ROGER WATERS ROCK IM PARK

PRIMAVERA SOUND SOLIDAYS OZZY OZBOURNE

SWEDEN ROCK MICHAEL BUBLÉ MUTEK

I ♥ TECHNO FESTIVAL AU DÉSERT

SANTANA

EXIT

-M-

LI 038 97 0003 Création : Dannel

GAGNEZ DES VOYAGES POUR CES 4 FESTIVALS SUR

WWW.ONTOURS.FR

EUROCK ÉENNES — EUROCK ÉENNES 2010

BENIC ASSIM

VIEILLES CHARRUES — Les Vieilles Charrues an erer kozh

DOUR FESTIVAL — 15.16.17.18 JULY 2010 — dour

Charts

PAR YASMINE AOUDI

ALBUMS ETATS-UNIS

(source Billboard)

01	➤	JUSTIN BIEBER	"My Worlds"	Island
02	➤	Lady Antebellum	"Need You Now"	Capitol Nashville
03	➤	National	"High Violet"	4AD
04	➤	AC/DC	"BOF Iron Man 2"	Sony Music
05	➤	Dead Weather	"Sea Of Cowards"	Warner
06	➤	Carole King & James Taylor	"Live At The Troubadour"	Hear
07	➤	Usher	"Raymond V Raymond"	Laface
08	➤	Charice	"Charice"	Reprise
09	➤	Godsmack	"The Oracle"	Universal
10	➤	As I Lay Dying	"Powerless Rise"	Metal Blade

Classement au 29 mai 2010

VIRGIN MEGASTORE

Top Pop - Rock

Mai 2010

Virgin MEGASTORE LA CULTURE DU PLAISIR®

01	➤	GOTAN PROJECT	"Tango 3.0"	Universal
02	➤	Muse	"The Resistance"	Warner
03	➤	Rolling Stones	"Exile On Main Street"	Universal
04	➤	Charlie Winston	"Hobo"	Pias
05	➤	Katie Melua	"House"	Naive
06	➤	Doors	"Very Best Of"	Warner
07	➤	Bobby Bazini	"Better In Time"	Warner
08	➤	Mika	"The Boy Who Knew Too Much"	Universal
09	➤	Radiohead	"Best Of"	EMI
10	➤	Selena Gomez	"Kiss & Tell"	Universal
11	➤	Madonna	"Sticky & Sweet Tour"	Warner
12	➤	Muse	"The Haarp Tour : Live From Wembley"	Warner
13	➤	Gorillaz	"Plastic Beach"	EMI
14	➤	National	"High Violet"	Naive
15	➤	Red Hot Chili Peppers	"Greatest Hits"	Warner
16	➤	Massive Attack	"Heligoland"	EMI
17	➤	Robert Francis	"Before Nightfall"	Warner
18	➤	Keane	"Night Train"	Universal
19	➤	Lenny Kravitz	"Greatest Hits"	EMI
20	➤	John Butler Trio	"April Uprising"	Warner

VIRGIN MEGASTORE

Top Imports

Mai 2010

Virgin MEGASTORE LA CULTURE DU PLAISIR®

01	➤	TRAIN	"Save Me San Francisco"
02	➤	Alan Jackson	"Freight Train"
03	➤	Jakob Dylan	"Women & Country"
04	➤	Lady Antebellum	"Need You Now"
05	➤	Lonestar	"Party Heard Around The World"
06	➤	Widespread Panic	"Dirty Side Down"
07	➤	Great Lake Swimmers	"Legion Sessions"
08	➤	Bad Company	"Hard Rock Live"
09	➤	Michael Landau	"Renegade Creation"
10	➤	Taylor Hawkins & The Coattail...	"Hard Rock Live"

cover story

Juillet 1970

Juillet 1980

Juillet 1990

Juillet 2000

ALBUMS GRANDE-BRETAGNE

(source BBC)

01	➤	PENDULUM	"Immersion"	Warner
02	➤	Michael Bublé	"Crazy Love"	Reprise
03	➤	Glee Cast	"Glee The Music : Vol 3..."	Epic
04	➤	Katie Melua	"The House"	Dramatico
05	➤	Rolling Stones	"Exile On Main Street"	Universal
06	➤	Alicia Keys	"The Element Of Freedom"	J
07	➤	Plan B	"The Defamation Of Strickland Banks"	Atlantic
08	➤	Lady Gaga	"The Fame"	Interscope
09	➤	Faithless	"The Dance"	Nate's Tunes
10	➤	Florence And The Machine	"Lungs"	Island

Classement au 30 mai 2010

COLLEGE RADIO US

(source Billboard)

01	➤	STONE TEMPLE PILOTS	"Between The Lines"	Atlantic
02	➤	Three Days Grace	"The Good Life"	Jive
03	➤	Dirty Heads Feat. Rome	"Lay Me Down"	Executive
04	➤	Muse	"Uprising"	Warner
05	➤	Phoenix	"1901"	Glass Note
06	➤	Rise Against	"Savior"	DGC
07	➤	Weezer	"(If You're Wondering If I Want You To)"	DGC
08	➤	Muse	"Resistance"	Warner
09	➤	Godsmack	"Cryin' Like A Bitch !"	Republic
10	➤	Alice In Chains	"Your Decision"	Virgin

Classement au 29 mai 2010

STARTER 30

Top Pop Rock

Mai 2010

STARTER la culture en réseau

01	➤	MUSE	"The Resistance"	Warner
02	➤	AC/DC	"BOF Iron Man 2"	Sony Music
03	➤	Rolling Stones	"Exile On Main Street"	Universal
04	➤	Deftones	"Diamond Eyes"	Warner
05	➤	MGMT	"Congratulations"	Sony Music
06	➤	Bullet For My Valentine	"Fever"	Sony Music
07	➤	Dead Weather	"Sea Of Cowards"	Warner
08	➤	Cœur De Pirate	"Cœur De Pirate"	Universal
09	➤	Black keys	"Brothers"	Pias
10	➤	Slash	"Slash"	Warner
11	➤	Gorillaz	"Plastic Beach"	EMI
12	➤	Foals	"Total Life Forever"	Warner
13	➤	Gossip	"Music For Men"	Sony Music
14	➤	LCD Soundsystem	"This Is Happening"	EMI
15	➤	Plan B	"The Defamation Of Strickland Banks"	Atlantic
16	➤	Sade	"Soldier Of Love"	Epic
17	➤	C. Haden & K. Jarrett	"Jasmine"	Universal
18	➤	Ben L'Oncle Soul	"Ben L'Oncle Soul"	Universal
19	➤	Bobby Bazini	"Better In Time"	Warner
20	➤	Angus & Julia Stone	"Down The May"	Wagram
21	➤	Pony Pony Run Run	"You Need Pony Pony Run Run"	Wagram
22	➤	Scorpions	"Sting In The Tail"	Sony Music
23	➤	Benjamin Biolay	"La Superbe"	Naive
24	➤	Cocorosie	"Grey Oceans"	Pias
25	➤	M	"Mister Mystere"	Universal
26	➤	Luz Casal	"La Pasion"	EMI
27	➤	Manu Chao	"Baionarena"	Warner
28	➤	Melody Gardot	"My One And Only Thrill"	Universal
29	➤	Izia	"Izia"	Universal
30	➤	Vanessa Paradis	"Best Of"	Universal

Doctor Z

Manifeste Rock'n'Roll à l'usage des jeunes générations

03 TOKYO TRIP

Départ de Paris sous canicule 37°C, rock Tokyo trip, juillet 19/06, arrivé à Tokyo Narita Airport température 20°C.
Le 20 juillet, soirée Brian Jones, avec mon ami Gaku au Tokyo Hipster Club dont je fais partie, membre d'honneur depuis la création il y a 25 ans, (seul étranger) aujourd'hui une magnifique boutique entièrement dédiée à la mode et la contre-culture, on y trouve ainsi des sapes, des livres sur tous les mouvements contre-culturels (dada, surréalistes, beatnik, mods, situationnistes, hippie, punk, etc), les CD Skydog, des DVD (film de William Klein sur Mai 68 et autres) les murs sont décorés de posters de Mai 68, ainsi que des mouvements anti-establishment des sixties.
A l'occasion de la sortie du film sur Brian Jones, petite conférence de Gaku Torii sur les Rolling Stones (sa spécialité, comme Phil Manœuvre).
Maki, le designer du shop, est aussi mécène, poète, fait preuve d'un goût sûr.
Puis dîner, plaisanteries vaseuses de Gaku.
Le lendemain, je suis avec Rafael Sebag (UFO), il enregistre un nouveau CD solo avec une chanteuse cubaine, très beau, très bobo.
On passe la journée ensemble pour terminer notre soirée chez mon copain éthiopien Salomon (son restaurant Queen Sheba) où nous dînons, buvons un verre jusqu'à tard dans la nuit, nous discutons avec Stephanos l'ambassadeur d'Erthree, fan de rock, de Bob Dylan, extrêmement brillant. Une soirée où nous essayons de refaire le monde.
Le lendemain nous préparons, avec François, le Fuji Rock où il va vendre du vin bio dans son world shop.
Le Fuji Rock, ses 7 scènes et 213 groupes en trois jours. Impossible de voir tous les groupes, les scènes étant distantes de deux à trois kilomètres.
Jessie le chanteur de Fancy vient d'arriver (il joue avec Rinôçérôse qui aura beaucoup de succès, paraît-il, pub iPod). J'ai vu les Red Hot Chili Peppers, la tête d'affiche du festival (pas pour moi), mais les gosses adorent, on se demande pourquoi, c'était lamentable.
Je veux seulement signaler les meilleurs : The Raconteurs (ils reprennent "Headin' For The Texas Border" des Flamin' Groovies), un vrai groupe de rock'n'roll. Surprise, les Happy Mondays, mes potes avec qui on a passé une nuit de partie exotique, Bez, Jaon, Gaz, Nono, Chiba, Gordon, Ale, Pocket au palace of Wonder, Crystal Palace.
Et Barence Witfield accompagné par les Rizla, groupe de rockabilly japonais d'Osaka. Retour à Tokyo où Chiba (ex-chanteur du TMGE et Rosso) démarre son nouveau groupe, The Birthday *(on air eat)* excellent, un niveau que j'aimerais voir tous les jours. C'était fabuleux (on est à Shibuya), mais il faut nous précipiter à Shimokitazawa pour voir le concert des Guitar Wolf avec leur nouveau bassiste. En fait, Guitar Wolf a joué au Fuji, mais tôt le matin et je n'avais pu me réveiller.
Nous, voilà au Shelter Club (où Seiji massacre sa guitare). C'est vraiment jouissif, l'extrême destruction, anarchie totale sur scène, le rock au sommet de la punkitude et de l'énergie.
Retour à Shibuya pour la diner party de Birthday, toute la scène rock de Tokyo est là. On s'embrasse entre frères *rockers*. Je dois le dire, je me sens bien avec Chiba, Nono et les filles. on bouffe mexicain, on décide de bouger. Il est trois heures du matin et la multitude est encore dans les rues de Shibuya.
On rentre (on est à 20 km, donc à côté pour les Tokyoïtes) la voiture fonce, sur les autoroutes internes, petit embouteillage !
Le lendemain dîner avec Makoto, Sheena et leurs trois filles après passage rapide à Shimokitazawa, Disc Union (boutique de disques) où Makoto signe son dernier livre. Nous voilà dans la cuisine de leur magnifique maison traditionnelle.
Sheena est une incroyable cuisinière, on écoute dans la nuit les programmes de radio de Bob Dylan, fabuleux, il y a déjà dix-huit émissions qu'on peut télécharger.
Il est 4 heures du matin, on *move back* !
Après avoir fixé rendez-vous avec mes amis de toujours, Makoto et Sheena, car ils m'invitent à leur show sur Shibuya FM, programme rock avec deux autres spécialistes, je tiens mon rôle de musicologue et d'amateur de cinéma français sixties.
On parle des "Liaisons Dangereuses" avec la musique des Jazz Messengers (Art Blakey), de l'importance à l'époque des bandes musicales dans le cinéma français qui, aujourd'hui, n'a d'ailleurs plus aucun intérêt, sans doute à cause aussi de l'assistanat des subventions diverses qui a permis à un tas de médiocres *fonctionnaires de lard* de nous inonder de trucs infects, nombrilistes, égocentriques à longueur d'années, l'analyse est sans doute dans le manque de culture musical de ce milieu en France.
On fait une autre émission sur les premiers punks de l'histoire du rock : les rockabs qui, dans les années 50, ont apporté la révolte teenager et l'énergie déjantée : voir The Phantom, Johnny Carroll, etc.
Tout se passe hyper bien, on décide d'enregistrer une seconde émission où l'on aborde le jazz, le blues, le rock, et les projets de Skydog, great & rock & rolla.
La nuit est *still young* quand je sors des studios. François passe me chercher en voiture, il est une heure du mat'.
C'est con, j'ai loupé un dîner chez Tony Chan (mon resto japonais préféré de Tokyo) où l'on voit des yakusa et des flics attablés, côte à côte.
Le lendemain, je dois voir les filles, c'est l'anniversaire de Yuri, il y a toute la bande des 54 Nude Honeys. On est en dehors de Tokyo, à Warabi où habitent Vivi et Yuri (quartier d'immigrés). On reste peu au resto avec les filles, on a à faire, kiss & kiss et on repart sur Tokyo.
Si on décide d'une tournée en Europe, pour mars ou avril 2007, en principe UK, Belgique, *Swiss*, *Germany*, *Spain*, *Italy* et quelques dates en France.
Hatchaku est l'homme de main, manager pour l'international de Guitar Wolf. On bouffe ensemble avec Ken qui s'occupe aussi chez Sony des Polysics (groupe genre Devo, plus l'énergie), on va en entendre parler, groupe techno rock ! High energy, stratégie et avancée. Je décide avec Hatchaku qu'il n'est pas utile de sortir un nouveau CD de Guitar Wolf en Europe. Mais plutôt de faire un DVD spécial pour les kids, soit 12 clips vidéo + la tournée mondiale en 20 concerts (extrait, une seule chanson par pays, des photos, puis en bonus, le concert de Paris au Nouveau Casino 2002, qu'on avait filmé, puis une série d'interviews. Ce DVD étant pour la mémoire de Billy, mon vrai ami dans le groupe, car Seiji n'est qu'un fils de louve, et parle loup wo wo wo !).
Putain déjà le retour Kampai Japan. Paris est sous la pluie, désert au mois d'août comme d'hab. ★

MARC Z
www.skydog.com

du 15 Mai au 31 Juillet

woodbrass.com
music instruments

ROCK ON le jeu !

1er prix
valeur 2358€

Gibson | Une guitare Les Paul Traditional

2ème prix
valeur 1867€

TAMA | Une batterie Superstar Custom Hyper-Drive équipée d'un set cymbales UFIP Tiger

3ème prix

Marshall | Un ampli Custom Shop Class 5
édition limitée Woodbrass

4ème prix

Eagletone | Un clavier MPW-400

5ème prix

ZOOM | Un enregistreur numérique Q3 Audio et Vidéo

6ème au 10ème prix

Eagletone | 1 Pack guitare "ON THE BEACH"

*code de réduction non cumulable, valable sur internet, centre d'appel et magasin. Jusqu'au 31 Juillet. Jeu sans obligation d'achat.

À TOI DE JOUER !

sur www.woodbrass.com/ROCKON

Règlement disponible sur Woodbrass.com pendant la durée du jeu.

Gibson TAMA UFIP Marshall ZOOM Eagletone

Commandes
woodbrass.com
24h/24 & 7 jours/7

Centre d'appel
gratuit 6Jours/7
0800 95 96 63

Livraison offerte
à partir de 139€
(France Métropolitaine)

-3% CODE : rock3
à partir de 249€ d'achat*

Jonathan Knowles, photographe, imagine Desperados Red

L' ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ. À CONSOMMER AVEC MODÉRATION.